contient 2 Romans :
_"Le Dernier Oblat" 2 vols :
135-135 pp.
_"La Robe de Noce" 250 pp.
(Contrefaçon Belge)

"Le Dernier Oblat" est paru d'abord dans la "Revue des 2-Mondes" 1842 [I, 585-616 _ II, 183-209 _ 400-431)

Il reparaîtra en 1843 sous un titre différent : Le Moine de Chaalis

(voir Cabinet de Lecture Desbois)

(GF)

LE

DERNIER OBLAT.

Imp. de Delevingne et Callewaert.

LE

DERNIER OBLAT,

PAR

Mme Ch. Reybaud.

TOME PREMIER.

BRUXELLES.
A. JAMAR, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES MINIMES, 8.

1842

LE

DERNIER OBLAT.



I

Au mois d'août, en l'année 1778, un carrosse élégant, escorté de deux laquais et traîné par quatre chevaux de poste, roulait à travers des flots de poussière sur la grande route de Paris à Marseille. Bien que ce train considérable semblât annoncer quelque personnage de distinction, la voiture ne portait pas d'écusson armorié, et un simple chiffre était tracé sur les panneaux d'un bleu d'outremer. Une femme sommeillait assise au fond du carrosse, dont les stores

étaient soigneusement baissés. Le demi-jour qui filtrait à travers le taffetas vert jetait un reflet pâle et adouci sur cette figure naturellement haute en couleurs, et qu'une légère couche de rouge enluminait encore. La dame avait dû être belle jadis; mais les jours fleuris de sa jeunesse étaient depuis longtemps écoulés, et de ses charmes tant admirés, il ne lui restait qu'une tournure noble, certains airs de tête imposants et les plus belles mains du monde. Le costume qu'elle portait semblerait aujourd'hui souverainement ridicule et gênant; mais, pour cette époque, il était d'une simplicité tout à fait élégante et commode. Elle avait quitté ses paniers, et d'énormes poches de crin soutenaient sa jupe d'étoffe de Perse à grands ramages. Une grosse épingle à médaillon attachait son fichu, dont les plis bien empesés se gonflaient à chaque mouvement de sa poitrine, et lui donnaient quelque ressemblance avec un pigeon qui se rengorge. Ses cheveux crêpés et poudrés à frimas étaient coquettement surmontés d'une coiffure de gaze ornée de rubans violets. Toute sa personne exhalait une senteur ambrée, qui, se combinant avec l'odeur violente du tabac d'Espagne contenu dans une délicieuse boîte d'écaille, remplissait l'air de ces émanations irritantes auxquelles sans doute il faut attribuer la découverte des maladies nerveuses que nos grand'mères appelaient des vapeurs.

Sur le devant du carrosse était assise une autre femme, qu'à sa tenue, à sa physionomie discrète et prévenante, il était aisé de reconnaître pour une suivante de bonne maison. Un petit chien hargneux,

tout pomponné de rubans roses, et qui répondait au nom de Mignon, dormait sur les genoux de la dame. A moitié du relais avant d'arriver à Aix, la voyageuse s'éveilla et avança la tête à la portière.

— Andrette, s'écria-t-elle, nous arrivons. — Madame reconnaît le pays ; un beau pays, vraiment ! répondit la suivante en regardant par l'autre portière la campagne grisâtre, silencieuse et embrasée. — Oh ! non, non, Andrette, ce pays n'est pas beau, répliqua la dame en parcourant d'un regard ému la plaine bornée par les montagnes chauves de la Trévarèse ; mais c'est ici que je suis née. Là-bas, je vois la maison de mon père, la maison que je quittai il y a trente ans passés, et où je n'étais plus revenue.

A ces mots, elle passa son mouchoir sur ses yeux mouillés de larmes, et, se penchant à la portière, elle cria au postillon en langue provençale : A la Tuzelle ! Coupez droit par le petit chemin à gauche, et, si les ornières sont trop profondes, prenez à travers champs.

Le postillon lança intrépidement ses chevaux dans un chemin pierreux et coupé de ravins, où le carrosse roula avec d'horribles cahots, et non sans péril de verser sur les tas de cailloux qui bordaient cette voie peu fréquentée. La campagne était déserte, de tous côtés s'étendaient à perte de vue des champs dont la végétation semblait morte comme pendant les mois d'hiver ; pourtant, de loin en loin, quelques allées de vigne égayaient de leur verdure les tons grisâtres et brûlés du paysage. Pas un oiseau ne traversait l'air enflammé ; les insectes se taisaient sous

l'herbe flétrie; les cigales seules, suspendues aux branches des amandiers, chantaient d'une voix monotone et fêlée.

La dame parcourait d'un regard attendri cette campagne aride et nue; elle reconnaissait avec émotion chaque site, chaque accident de terrain; elle les revoyait à travers le charme de mille souvenirs touchants et doux, des souvenirs de son enfance, de sa première jeunesse, de ses plus beaux jours. Pendant quelques moments, elle se tut, recueillie dans ses impressions; puis, se rejetant au fond du carrosse, elle s'écria : Je n'aurais jamais pensé que quelque chose au monde pût me remuer ainsi le cœur. Ah! ma pauvre Andrette, il me semble que mon âme s'est tout à coup rajeunie, que je reviens à vingt ans. Quelle faiblesse! Moi, madame Godefroi, une vieille femme qui a passé sa vie à raisonner sur toutes choses dans la société des plus grands philosophes de notre temps, je m'attendris, je pleure comme une petite fille, comme une pensionnaire qu'on ramène du couvent à la maison paternelle! C'est ridicule. — Madame va surprendre son monde, dit la suivante; on ne l'attend pas de si bonne heure.

— Je le sais bien, répondit-elle; c'est ce que je voulais. Andrette, vois-tu là-bas ce toit rouge surmonté d'une girouette? Vois-tu ce grand portail au bas de la prairie? Nous arrivons!

Andrette se pencha à la portière, et aperçut une assez grande maison au delà d'un terrain vague qui pouvait effectivement, après les pluies d'hiver, ressembler à une prairie, mais où, pour le moment, on

aurait inutilement cherché un brin d'herbe fraîche. La maison était au fond d'une cour plantée d'aliziers; d'un côté s'élevait le colombier, de l'autre le petit clocher de la chapelle, et tout alentour de vieux murs crénelés, qui lui donnaient un certain aspect seigneurial.

Le carrosse entra au grand trot dans la cour, précédé par les deux laquais à cheval, et vint tourner devant le perron, où il s'arrêta. Les postillons firent claquer leur fouet en l'air, et les laquais, se hâtant de mettre pied à terre, vinrent ouvrir la portière. Cette entrée bruyante sembla réveiller les échos depuis longtemps endormis de ce séjour; les chiens aboyèrent au fond de la bergerie, une nuée de pigeons s'envola du colombier, et quelques oisons effarouches s'enfuirent en piaulant à travers le tas de broussailles qui embarrassait la cour. Mais personne ne paraissait autour de la maison; aucun visage joyeux et surpris ne se montrait aux fenêtres, dont les contrevents rouges restaient fermés.

— Personne! il n'y a personne! s'écria la dame d'un air triste et contrarié; madame de Blanquefort est à la ville sans doute.

En ce moment la porte s'ouvrit, et une femme déjà sur le retour de l'âge parut au perron. La voyageuse hésita : sa mémoire lui retraçait une figure blonde, rose, souriante; elle ne reconnaissait pas ce visage pâle, flétri, et dont les traits étaient altérés par une effrayante maigreur.

— Ma sœur! ma chère sœur! s'écria la dame les larmes aux yeux.

Elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre; une joie douloureuse pénétrait leur âme. Après tant d'années d'absence, elles retrouvaient au fond de leur cœur les sentiments, les tendres affections de leur première jeunesse, et pourtant elles avaient eu peine à reconnaître sous leurs rides ces traits que toutes deux avaient gardés si jeunes et si charmants dans leur souvenir. Après ce premier instant d'effusion et d'attendrissement, madame Godefroi retira ses mains des mains de sa sœur, et, reculant un peu pour la mieux considérer, elle lui dit avec un grand soupir : Cécile, nous avons vieilli ! — Non, ma chère Adélaïde, vous n'êtes pas vieille, répondit madame de Blanquefort ; à présent c'est moi qui suis votre aînée. Mon Dieu ! qui croirait le contraire en nous voyant ensemble? Qui ne me donnerait dix ans de plus qu'à vous?

En effet, madame Godefroi avec sa taille haute et ferme, son fard, sa poudre et son élégant déshabillé, représentait encore quelque chose de ce qu'elle fut naguère, tandis que sa sœur n'avait plus même l'ombre de sa beauté passée. D'ailleurs on voyait à l'ajustement de la marquise qu'elle négligeait complétement les ressources de la toilette, qu'elle ignorait l'art qui étaye et conserve des attraits que le temps commence à sillonner de son ongle cruel et profond. Soit dédain de la mode, soit quelque autre motif, elle ne portait point de poudre, et ses cheveux blonds, entremêlés de fils argentés, étaient relevés sous le beguin de grosse mousseline qui encadrait son front austère. Elle était vêtue d'une simple robe de fleuret

violet dont les plis flasques et sans ampleur laissaient apercevoir la maigreur excessive de ses formes.

Madame Godefroi, les yeux fixés sur ce blême visage, semblait y chercher la fraîcheur, le sourire, les charmes à jamais effacés qu'elle avait laissés jadis dans toute leur splendeur; elle semblait interroger cette physionomie triste, immobile, éteinte, avec une douloureuse surprise, car il était évident que le temps seûl n'avait pu amener un si complet et si terrible changement. Madame de Blanquefort avait baissé les yeux sous ce regard; des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer, et elle courbait la tête avec une expression humble et résignée.

— Ma pauvre Cécile, vous n'avez pas été heureuse! dit madame Godefroi en lui serrant tendrement les mains. Si je l'avais su, je serais venue plus tôt; mais dans vos lettres, qui étaient si rares, si courtes, jamais un mot de vos peines : vous ne m'avez jamais rien dit. — Vous vous trompez, ma sœur, répondit la marquise avec effort; je ne me plains pas de la Providence, je ne murmure pas contre la position qu'elle m'a donnée; la vie que je mène vous paraîtra triste, mais c'est la seule qui me convienne; je l'ai choisie et non pas acceptée. — Ma pauvre Cécile! répéta madame Godefroi en secouant la tête avec un sourire plein de tristesse et de doute, un sourire de vieille femme clairvoyante et expérimentée; puis elle ajouta vivement : Et dites-moi, M. le marquis de Blanquefort, conseiller au parlement de Provence, mon très-honoré beau-frère, a-t-il été averti de ma prochaine

arrivée? — Oui, ma sœur; il comptait que vous seriez ici ce soir seulement, et il doit venir pour vous recevoir. — Ah! il me fait cet honneur! dit madame Godefroi avec quelque ironie; de mon côté je serai charmée de le connaître enfin. Et vos enfants? et mon neveu M. le comte de Blanquefort? — Mon fils aîné est à la ville avec son père, répondit la marquise; à son âge on ne se plaît guère dans une solitude comme celle où je vis; sans doute vous le verrez aussi ce soir. — Et votre Benjamin, votre petit Estève? — Le voici, ma sœur, répondit madame de Blanquefort en tournant les yeux vers un jeune garçon de quinze ou seize ans qui se tenait à l'écart et regardait de loin, d'un air curieux et effarouché, la voyageuse et sa suite. Venez, Estève, venez saluer votre tante. — Comment! c'est là mon petit neveu? Qu'il est joli! qu'il est beau! s'écria madame Godefroi en l'embrassant avec une effusion presque maternelle; mais il ressemble à une fille avec ses cheveux cendrés, ses grands yeux bleus et son teint couleur de rose! Il a de vos airs, ma sœur; pourtant c'est un autre type plus régulier, plus rare. Devez-vous être fière de ce visage-là!

Ces mots n'amenèrent pas sur les lèvres de madame de Blanquefort le sourire d'orgueilleuse joie qui s'épanouit sur le visage des mères glorieuses de leurs enfants; elle détourna la vue, et, passant sa main sèche et blanche sur le front du bel adolescent, elle dit d'une voix triste : La beauté, ma sœur, est un vain et dangereux avantage dont il ne faut féliciter personne. — Eh! ma chère Cécile, que dites-vous là?

interrompit madame Godefroi en souriant; vous ne pensiez pas ainsi jadis, vous étiez un peu vaine de votre beauté, et votre petit cœur s'épanouissait quand notre oncle le commandeur vous appelait le lis de la Provence. — Hélas! depuis longtemps j'ai reconnu le néant de ces vanités, le danger de ces frivoles avantages. — Oui, depuis que vous êtes devenue dévote. Ah! ma sœur, malgré votre réserve, vos lettres m'ont tout dit.

Madame de Blanquefort fit un mouvement, le sang remonta à ses joues et répandit sur son visage comme une lueur passagère; elle avait intérieurement tressailli, mais elle ne répondit pas à ces paroles, qui semblaient un reproche, et elle eut l'air d'attendre que sa sœur achevât d'expliquer sa pensée.

— Ma chère Cécile, reprit affectueusement madame Godefroi, je ne viens pas ici pour blâmer votre vie et prêcher contre vos croyances; mais il est des choses, des affaires de famille sur lesquelles j'ai, je crois, le droit de remontrance, et dont je veux vous parler en l'absence de votre mari : c'est pour cela que je suis arrivée quelques heures plus tôt. Oh! ma sœur, est-ce possible ce que vous m'avez écrit de l'avenir destiné à vos enfants? Est-il possible qu'un sort si différent les attende, et que l'aîné seul soit traité comme votre fils? Est-il possible que le cadet, déshérité, chassé de la maison paternelle, soit enfermé dans un cloître, enseveli vivant dans un habit de moine? Non, non. Vous avez pour tous les deux des entrailles de mère, vous n'y consentirez pas, ma sœur!

Aux premiers mots prononcés par madame Godefroi, la marquise avait fait signe à son fils de s'éloigner; personne n'avait pu entendre cet appel à ses sentiments de mère, pourtant elle regardait autour d'elle tremblante et comme épouvantée.

— Ma sœur, je ne puis rien, dit-elle d'une voix éteinte; ne me parlez plus ainsi. — Ma pauvre Cécile, vous ne pouvez, vous n'osez défendre la position, les droits de votre enfant. Je l'oserai, moi; je parlerai au marquis. — Non, non, interrompit la marquise avec un effroi contenu; devant M. de Blanquefort, devant cet enfant, devant tout le monde, gardez le silence, je vous en supplie. Vos représentations ont une apparence de raison, de justice, et pourtant il serait inutile, dangereux de les renouveler.

En parlant ainsi, les deux femmes avaient monté l'escalier, et elles étaient entrées dans un salon au premier étage. Cette pièce, fort vaste et éclairée par de hautes croisées, était meublée dans un goût déjà fort ancien. Plusieurs générations avaient dû travailler à l'embellir et à l'orner; il avait fallu bien des années pour broder ces larges fauteuils alignés contre la tapisserie de cuir doré, pour fabriquer avec l'aiguille à filet ces réseaux semés de capricieux ornements qui servaient de rideaux à ces immenses fenêtres dont les carreaux verdâtres étaient enchâssés dans des lames de plomb. Divers petits ouvrages qui témoignaient de l'adresse, de la patience infinie et surtout des loisirs de celles qui les avaient confectionnés, étaient rangés sur les tables et sur la chemi-

née; tout enfin dans ces lieux annonçait une vie calme, pleine d'ordre, incessamment occupée, la vie de la plupart des femmes d'autrefois. En entrant dans ce salon, madame Godefroi se trouva tout à coup en présence de mille souvenirs qui détournèrent un moment son esprit des idées dont il était préoccupé. Elle s'arrêta, et dit en jetant autour d'elle un long regard : Rien n'est changé ici... Voilà le fauteuil de notre mère, la place où je me mettais près d'elle. Ce tabouret est un travail de ses mains. Il me semble que toute notre famille va venir, comme aux grands jours, s'asseoir sur ces siéges vides...

Elle fit lentement le tour du salon. Quand elle fut devant le miroir qui, tant d'années auparavant, avait réfléchi sa jeune et charmante figure, elle s'arrêta triste et assaillie par ses souvenirs.

— Hélas! murmura-t-elle avec un soupir, moi aussi j'étais belle!

Puis elle alla vers les fenêtres qui donnaient sur le jardin et regarda dehors. Là tout était changé, au contraire : l'ortie et la bardane avaient envahi le terrain; plus d'ombrage, plus de fleurs; on eût dit un cimetière de village. Madame Godefroi fut frappée de cette désolation autant que de l'ordre minutieux, des habitudes immuables de cette maison, où rien ne semblait avoir été touché ni dérangé depuis trente ans.

— Ah! ma sœur, ma sœur! dit-elle en faisant asseoir la marquise auprès d'elle et en la regardant tristement, que s'est-il donc passé pendant ma lon-

gue absence? Que signifie tout ce que je vois? Tout ici porte comme l'empreinte d'une immobile désolation. Et vous-même vous êtes la vivante image de la souffrance, des longues douleurs qui conduisent au dégoût de toutes choses. Ma chère Cécile, votre aspect me navre. Je croyais retrouver une heureuse mère de famille dont la jeunesse devait s'être prolongée dans une vie calme et prospère, et je vois une femme délaissée, détruite par je ne sais quelles peines affreuses. Pourtant vous avez fait un grand mariage selon le monde, et je crois aussi un mariage selon votre cœur. — Je ne me plains pas de M. de Blanquefort, répondit la marquise, dont l'austère visage trahissait les angoisses d'une âme qui réprime ses souffrances.

Madame Godefroi serra la main qui était restée entre les siennes, et après un silence elle reprit doucement : Ma sœur, votre cœur a changé pour moi; j'ai bien retrouvé en vous la tendre amitié de nos premières années, mais la confiance est perdue. Vous vous êtes déshabituée de me parler comme autrefois, quand nous nous disions tous nos secrets de jeunes filles : j'attendrai que cette confiance revienne.

La marquise soupira profondément et ne répondit pas.

— Ma chère Adélaïde, parlons de vous, dit-elle après un silence; M. Godefroi a été un bon mari; vous avez eu une vie heureuse et pleine de prospérités. — Oui, la fortune nous a souri; M. Godefroi est devenu immensément riche, répondit la vieille dame. Nous avons ce qu'on appelle une bonne maison, et

j'en fais, je crois, assez bien les honneurs pour une parvenue. — Comme une femme de la maison de Tuzel doit savoir faire les honneurs de chez elle, interrompit gravement la marquise. — J'aurais pu oublier ces bonnes traditions, si la fortune n'était venue en aide à ma noblesse, répliqua en souriant la vieille dame. Par le temps où nous vivons, les gens de finance vont de pair avec tous; M. Godefroi tout court est reçu dans le monde où vont les plus grands seigneurs du royaume, et j'y ai naturellement ma place près de lui. Nos enfants sont déjà des hommes, et leur position est toute faite; l'un sera fermier général comme son père, l'autre étudie les sciences naturelles : il deviendra, je l'espère, un savant. Je mène une vie calme et agréable au milieu de ma famille, dans la société des gens d'esprit, des philosophes dont je me suis entourée. J'avais débuté d'une façon plus romanesque; mais ma première folie m'a rendu sage à tout jamais, et depuis longtemps M. Godefroi ni moi ne ressemblons plus à des personnages de roman.

La marquise avait écouté ces paroles avec une joie inquiète.

— Ma chère Adélaïde, dit-elle, la Providence a veillé sur vous; au milieu de votre bonheur il faut vous souvenir que vous tenez tout de la main de Dieu, il faut songer à lui... — Ne prêchons pas, ma sœur! interrompit madame Godefroi avec une bonhomie tant soit peu railleuse; si vous tentiez de me convertir, je serais obligée de me défendre par des arguments qui vous scandaliseraient. Rappelez plutôt

mon neveu; je veux que cet enfant s'habitue à voir sa tante.

Un moment après, Estève entra au salon avec un homme âgé, d'un extérieur grave, et qui portait l'habit ecclésiastique.

— Ma sœur, je vous présente M. l'abbé Girou, dit la marquise en se levant à demi pour saluer le prêtre; nous lui avons de grandes obligations. Il a bien voulu se charger de l'éducation de mon fils, et Estève lui doit tout ce qu'il sait, tout ce qu'il est; il lui doit d'avoir à son âge plus de sagesse et de piété que bien des jeunes gens élevés dans le monde.

Madame Godefroi salua froidement l'abbé et jeta rapidement sur lui un regard observateur, sévère, presque dédaigneux. La vieille femme philosophe professait une franche aversion pour les prêtres en général, et l'abbé Girou lui était suspect en particulier par la position qu'il semblait avoir prise dans la maison de sa sœur. Sans paraître faire plus d'attention à lui, elle attira Estève près d'elle et dit en le flattant d'un geste affectueux : Voyons, mon beau neveu, dites-moi si vous ne seriez pas bien aise de faire un voyage à Paris et de connaître vos cousins Godefroi? Ne viendriez-vous pas volontiers avec moi quand je partirai?

L'enfant regarda sa mère, puis son précepteur, et n'osa répondre. Cette soumission, cette obéissance passive, indignèrent madame Godefroi; selon ses idées, elle avait sous les yeux la triste victime d'une éducation dirigée d'après des préjugés odieux, des idées absurdes. Il y eut un moment de silence; la

vieille dame était près de manifester son opinion. Elle se tourna vers l'abbé pour l'attaquer de quelque parole mordante; mais ses yeux rencontrèrent les yeux pleins de mélancolie et de sérénité du vieillard. Il y avait dans la physionomie de cet homme quelque chose qui la désarma à demi; elle passa la main sur les cheveux d'Estève, et reprit en souriant : Allons, cher enfant, relevez votre petite tête et répondez-moi : Est-ce que vous ne seriez pas content de voir un peu le monde, de voir les grandes villes? — J'ai été deux fois à Aix, répondit naïvement Estève. — Vraiment! deux fois en votre vie vous avez fait ce voyage? Trois grandes lieues! Voilà ce qui s'appelle avoir vu le monde! Et dites-moi, vous êtes-vous amusé à la ville? — Je suis allé à vêpres à la cathédrale, et j'ai entendu les orgues : c'était bien beau! — Et l'on ne vous a pas mené aussi à la comédie? — Un oblat ne peut prendre part à des plaisirs si mondains, dit l'abbé avec une gravité qui n'avait rien de trop sévère et en regardant la marquise, dont la physionomie annonçait un secret malaise, un pénible embarras et toutes les anxiétés d'une conscience timorée en présence de certaines questions.

— Un oblat! qu'est-ce qu'un oblat? demanda madame Godefroi en s'adressant cette fois à l'abbé Girou. — Madame, répondit-il simplement, c'est celui qui a été offert au Seigneur et voué dès sa naissance à l'état religieux. — Et cet enfant est un oblat? dit madame Godefroi en se tournant vers la marquise. — Oui, répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme et assurée, mais avec un tremble-

ment, une pâleur, qui démentaient cette apparente fermeté; oui, avant sa naissance, j'ai fait vœu pour lui, je l'ai consacré à Dieu, j'ai promis qu'il prendrait l'habit dans l'ordre de Saint-Benoît.

A cette déclaration, madame Godefroi se leva avec un geste d'indignation concentrée. Sa première parole allait être un blâme énergique, une protestation contre le fanatisme aveugle et téméraire qui avait dicté ce vœu terrible; mais un mouvement de l'abbé Girou l'arrêta : il lui montrait silencieusement madame de Blanquefort. La marquise était à deux pas d'Estève qui, assis sur un tabouret devant elle, ne pouvait la voir, et, la tête inclinée, les mains jointes, immobile et comme roidie par quelque horrible contraction intérieure, elle arrêtait sur son fils ses yeux fixes et brûlants; des yeux où, malgré elle, éclatait un morne et muet désespoir. Madame Godefroi comprit cette révélation tacite ; elle comprit que ce n'était pas le zèle d'une dévotion exagérée qui avait décidé du sort d'Estève, mais elle ne pénétra pas le secret d'une si étrange et si cruelle situation. Inquiète, étonnée, elle gardait le silence et interrogeait du regard l'abbé Girou. Le vieillard s'était rapproché de la marquise; on voyait, à sa manière de lui parler, qu'il avait l'habitude de venir en aide à cette âme souffrante.

— Madame la marquise, voulez-vous me permettre d'emmener mon élève? dit-il doucement; nous avons encore à travailler aujourd'hui, et voici l'heure de la méditation. — Oui, oui, monsieur l'abbé; ne violons pas la règle, répondit madame de Blanquefort, d'une

voix faible et avec une expression déjà plus calme.

Estève salua sa tante et se retira lentement ; mais quand il eut passé l'antichambre, il se mit à sauter les degrés quatre à quatre comme un franc écolier. Madame Godefroi était allée avec l'abbé jusqu'à la porte du salon.

— Le travail, puis la méditation à la chapelle sans doute? dit-elle gravement, mais sans aucune nuance de raillerie ou de blâme. Ah! monsieur l'abbé, vous élevez ce pauvre enfant de manière à n'en faire jamais un homme. — Puisqu'il doit être moine, répondit l'abbé Girou à demi voix et sans lever les yeux. — Il a raison, murmura madame Godefroi en revenant près de la marquise.

Un moment après, elle se retira dans son ancienne chambre, sa chambre de demoiselle, où l'attendait Andrette. Là aussi tout était resté dans le même ordre, et la vieille femme retrouva des vestiges d'une époque de sa vie dont les souvenirs mêmes s'étaient graduellement effacés de son cœur. Elle sourit et soupira en reconnaissant un nœud de rubans roses qui ornait jadis un bouquet offert furtivement par M. Godefroi, et qu'elle avait attaché au chevet de son lit.

— Je sonnerai si j'ai besoin de toi, dit-elle en congédiant du geste Andrette, qui attendait ses ordres.

Puis elle ferma sa porte, et vint s'asseoir devant une petite table sur laquelle autrefois elle avait écrit en secret bien des lettres, des lettres d'amour, adressées à M. Godefroi. Mais ce souvenir ne se réveilla

pas vif et profond comme celui de ses affections de famille, des joies innocentes de sa première jeunesse. Il lui semblait que l'histoire dont ces lieux furent témoins n'était pas la sienne, et que les personnages dont ils lui retraçaient la mémoire étaient morts depuis longtemps. En effet, la figure carrée du fermier général Godefroi ne ressemblait guère à celle que se rappelait en ce moment la bonne dame : une figure vive, svelte, élégante, le vrai type d'un héros de roman. Et ç'avait été, du reste, tout un roman que les amours de mademoiselle de Tuzel avec Sébastien Godefroi. Mademoiselle Adélaïde de Tuzel était la fille aînée d'un gentilhomme qui vivait à la campagne fort honorablement, mais qui passait pour avoir moins de fortune que de noblesse. Sa terre était un arrière-fief, dont les droits et les honneurs féodaux se réduisaient à quelques redevances pour les bonnes fêtes et à la prérogative de forcer les manants à tirer leur chapeau quand ils passaient devant l'écusson sculpté au-dessus du portail de la grande cour. Ce domaine, assez vaste, était d'une stérilité passée en proverbe dans le pays; on disait d'un champ qui ne produisait rien : Il est comme les terres de la Tuzelle. Cependant la famille de Tuzel s'était soutenue avec son mince revenu, grâce à une circonstance singulière : pendant quatre générations, il n'y avait eu dans cette maison que des fils uniques, et aucune parcelle, si minime qu'elle fût, n'avait été détournée de la succession en ligne droite. La maison qu'on appelait le château avait toujours été convenablement réparée, le colombier ne tombait pas en

ruine, et même on avait fait quelques embellissements à la chapelle. Les Tuzel avaient vécu de père en fils avec une religieuse économie pour subvenir à l'entretien de toutes ces constructions, qui sans doute dataient d'une époque plus prospère. Les femmes de la famille avaient aussi concouru à l'œuvre et travaillé pour orner leur manoir. La plupart des meubles qu'on y voyait étaient l'ouvrage de leurs mains. Ce fut un grand étonnement et une grande douleur pour le dernier des Tuzel lorsque après quelques années de mariage il se trouva père de deux filles. Dès lors son parti fut pris; il résolut de marier l'aînée, en lui substituant ses biens et son nom, et de mettre la cadette en religion chez les bénédictines d'Aix. Pourtant les deux sœurs restèrent à la Tuzelle et furent élevées ensemble. A la vérité, il n'y avait pas grande différence entre ce séjour et celui du couvent. Madame de Tuzel mourut jeune, et les deux sœurs demeurèrent seules sous la garde et tutelle de leur père, un bon gentilhomme campagnard qui chassait tout le jour, s'endormait aussitôt après souper, et dans l'esprit duquel ne s'élevait aucune inquiétude à l'aspect de ces deux charmantes filles qui rêvaient, s'ennuyaient et faisaient dans leur tête des romans dont elles ne lui disaient jamais un mot. Elles allaient rarement à la ville, et leur solitude n'était égayée que par les visites d'un vieux parent de leur mère, commandeur de Malte, lequel leur faisait de grands récits du beau monde, où il avait vécu jadis sans se mettre en peine d'observer rigoureusement les trois vœux de son ordre. Les an-

nées s'écoulaient, et M. de Tuzel n'expliquait pas encore ses volontés; pourtant les deux sœurs s'attendaient d'un jour à l'autre à entendre parler de mariage et de couvent. L'aînée avait en perspective un mari choisi par son père et qu'il faudrait accepter, fût-il peu agréable; la cadette, le voile noir et la clôture chez les bénédictines. Parfois, considérant le sort qui les attendait, elles se désolaient et formaient, pour s'y soustraire, des projets extravagants. La belle Adélaïde surtout ne pouvait se faire à l'idée de devenir la femme de quelqu'un de ces gentilshommes campagnards qui demeuraient aux environs de la Tuzelle. Sur ces entrefaites, le plus simple hasard commença l'histoire romanesque qui revenait maintenant à l'esprit de madame Godefroi. Un soir qu'il faisait mauvais temps, on entendit frapper au grand portail : c'était un homme à cheval, qui, surpris par l'orage aux environs de la Tuzelle, demandait un gîte pour la nuit. Quelques instants après, un grand jeune homme de très-bonne mine entrait dans le salon où les deux sœurs veillaient avec leur père. L'étranger déclina son nom; il s'appelait Sébastien Godefroi, et il était commis aux gabelles. M. de Tuzel était plus qu'aucun gentilhomme infatué de sa noblesse; mais il ne mettait aucune morgue dans ses relations, et souvent, le dimanche, il faisait la partie de boule avec ses paysans. Il introduisit le commis aux gabelles dans le salon, et ces demoiselles eurent la condescendance de faire la conversation avec lui. Quand Sébastien Godefroi partit le lendemain matin, il était déjà amoureux de mademoiselle

Adélaïde. Le vieux gentilhomme avait pu recevoir une fois sans conséquence et faire asseoir à sa table un commis aux gabelles; mais de telles relations devaient nécessairement s'arrêter là. Godefroi se garda bien de risquer une visite, mais il se permit secrètement mille galanteries; il envoya des vers, des bouquets, qu'on n'accepta pas d'abord; il se déguisa en colporteur pour revoir l'objet de sa flamme; enfin il fit des folies qui finirent par toucher le cœur d'Adélaïde. Une correspondance s'établit; on expliqua par lettres les sentiments de son cœur. C'était, d'une part, l'amour le plus humble et le plus désespéré; de l'autre, un commencement de tendresse entremêlé de résistance et de remords. Toute cette belle passion aurait fini sans doute par s'user d'elle-même, si une circonstance décisive n'était venue l'entraver. Un jour, M. de Tuzel fit venir ses filles, et annonça sans préambule, à l'une, qu'elle épouserait le marquis de Blanquefort, conseiller au parlement de Provence; à l'autre, qu'elle entrerait au couvent le surlendemain. Le parti qui se présentait pour Adélaïde était bien au-dessus de ce que son père avait espéré pour elle; il ne s'agissait plus de ces gentilshommes campagnards dont l'alliance l'avait épouvantée. Le marquis avait une belle fortune, une belle position dans le monde, et, comme on disait dans ce temps-là, c'était un cavalier accompli. M. de Blanquefort n'était jamais venu à la Tuzelle, et les paroles ne devaient être données qu'après la première entrevue; mais M. de Tuzel avait voulu éloigner d'abord sa seconde fille, dans la crainte des

comparaisons. Adélaïde avait pourtant une beauté régulière, des yeux noirs, fiers et charmants. C'était la plus belle créature qu'on pût voir; mais Cécile avait des cheveux blonds, des yeux d'un bleu mourant et ressemblait à un ange.

Les deux sœurs n'eurent pas même la pensée de résister aux volontés de leur père; elles allèrent s'enfermer dans leur chambre pour pleurer tout à leur aise.

— Que je suis à plaindre! dit Adélaïde; quel malheur d'épouser un homme qu'on ne saurait aimer!

— Cela vaut encore mieux que d'entrer au couvent, s'écria Cécile tout en larmes. Ah! ma sœur, que vous êtes heureuse d'être l'aînée!

Le surlendemain, M. de Tuzel conduisit ses filles à la ville. Adélaïde accompagna sa sœur jusqu'à la porte du couvent. Quand il fallut se séparer, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre; Cécile, suffoquée par ses sanglots, était près de s'évanouir.

— Oh! ma sœur! ma sœur! répétait-elle tout bas, j'en mourrai!

Alors une pensée soudaine vint à l'esprit d'Adélaïde, elle considéra le désespoir de Cécile et sa propre situation; elle songea à Sébastien Godefroi, et sa résolution fut prise.

— Allez, allez sans crainte, ma sœur, dit-elle en étreignant Cécile avec un mouvement indicible de tendresse, de douleur et d'énergique volonté; vous ne resterez pas longtemps dans cette maison : demain, c'est vous qui serez l'aînée.

En effet, la même nuit, Adélaïde de Tuzel partit avec Sebastien Godefroi.

Les deux amants arrivèrent le lendemain à Avignon. Une fois en terre papale, ils étaient à l'abri de toute poursuite. Quelques jours plus tard ils se marièrent. Godefroi était intelligent, ambitieux; il alla tenter fortune à Paris, et devint en peu d'années un des plus riches financiers de l'époque. Cécile épousa l'homme auquel sa sœur avait été destinée. Ce mariage consola M. de Tuzel de ce qu'il appelait la honteuse mésalliance de sa fille aînée. Le vieux gentilhomme ne pardonna jamais à madame Godefroi, qui demeura brouillée avec toute sa famille. La marquise seule lui écrivait en secret. Cela dura ainsi trente ans. Pendant ce laps de temps, la première indignation s'était un peu apaisée, et, quelques années après la mort de M. de Tuzel, le marquis de Blanquefort avait permis à sa femme de recevoir madame Godefroi, lui-même avait annoncé qu'il viendrait à la Tuzelle saluer sa belle-sœur.

La vieille dame, assise au milieu de sa chambre de demoiselle, revenait avec une sorte d'étonnement sur ces souvenirs : il y avait si loin des illusions tumultueuses de sa jeunesse aux froides réalités du présent! Il s'était opéré en elle une si complète métamorphose! Après avoir été une jeune fille exaltée et romanesque, elle était devenue. presque sans transition, une femme philosophe et raisonneuse. Au milieu de toutes ces réflexions, la bonne dame s'était insensiblement assoupie. Un léger bruit la réveilla au bout de deux heures : c'était la marquise qui entrait ; elle était agitée et tremblante.

— Qu'avez-vous, ma sœur? Que se passe-t-il? dit

madame Godefroi en se levant vivement; vous êtes toute troublée. — J'entends une voiture, répondit-elle, c'est M. de Blanquefort... Il arrive. — Et voilà l'effet que produit sur vous sa présence? s'écria madame Godefroi en la regardant avec inquiétude.

Madame de Blanquefort détourna les yeux en serrant le bras de sa sœur; elle lui dit d'une voix plus basse, et comme si quelque crainte qu'elle n'osait avouer l'eût préoccupée : Je vous en prie, Adélaïde, gardez le silence sur certaines questions en présence de M. de Blanquefort; il serait inutile, dangereux, de vous expliquer devant lui... — Il ne faut pas lui parler d'Estève? interrompit madame Godefroi. — Ne prononcez pas même le nom de cet enfant devant le marquis, répondit madame de Blanquefort, dont les traits décomposés annonçaient quelque secrète et terrible angoisse qu'elle essayait vainement de dominer. — Il y a longtemps que vous n'avez vu votre mari? dit madame Godefroi après un moment de silence.

La marquise fit un signe affirmatif : elle était défaillante.

— Des années peut-être? reprit madame Godefroi. — Plusieurs années, répondit Madame de Blanquefort en levant les yeux au ciel, comme pour demander à Dieu la force de supporter cette entrevue. — Ma pauvre sœur, est-il possible que vous ayez été si malheureuse! s'écria madame Godefroi surprise et consternée.

En ce moment, l'arrivée d'une voiture ébranla le pavé de la cour. A ce bruit, madame Godefroi releva

la marquise, qui était tombée sans force sur un siége.

— Venez, ma sœur, reprit-elle avec énergie, venez; que pouvez-vous craindre? Ce n'est pas devant moi, dans la maison de votre père, que M. de Blanquefort oserait manquer aux égards qu'il vous doit.

Elles descendirent. Le marquis et son fils aîné étaient déjà au bas de l'escalier. Madame Godefroi s'avança avec une politesse froide et fière : elle s'attendait à quelque scène embarrassante; mais le marquis démentit sur-le-champ ses prévisions. Il baisa la main de sa belle-sœur, salua sa femme comme s'il l'eût vue la veille, et dit à madame Godefroi, en lui présentant son fils aîné : Madame, voici votre neveu, le comte Armand de Blanquefort. Il était aussi impatient que moi de vous rendre ses devoirs.

— M. le marquis, je vous remercie de me l'avoir amené, répondit la vieille dame; c'est un charmant cavalier. Et se tournant vers la marquise, elle ajouta : Vous avez le droit, ma sœur, d'être une orgueilleuse mère!

Madame de Blanquefort entendit à peine ces paroles; elle s'était rapprochée de son fils aîné, et le considérait, absorbée dans un secret attendrissement. Sans doute elle avait été bien longtemps privée de sa présence, car, en le revoyant, elle avait tressailli, l'âme saisie d'une émotion qui dominait l'impression terrible que lui avait causée l'arrivée de son mari. Le comte Armand allait baiser la main qu'elle lui tendait; mais elle s'arrêta en disant, avec l'accent d'un doux reproche : Vous ne m'embrassez pas, mon

cher fils? — Ma mère! répondit le jeune homme en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu, ma bonne mère, que je suis heureux de vous revoir!

Il fallait que madame de Blanquefort eût été bien longtemps et bien cruellement délaissée de sa famille; il fallait qu'elle eût craint de perdre jusqu'à l'affection de son fils, car, à ce mot, elle devint pâle de joie, et, se tournant vers M. de Blanquefort avec un élan de reconnaissance, elle s'écria : Ah! monsieur, que de grâces je vous dois! Qu'il y a longtemps que Dieu ne m'avait donné un jour heureux comme celui-ci!

En ce moment, Estève, conduit par l'abbé Girou, descendit pour saluer son père. A son aspect, la marquise se tut; l'expression de joie qui avait éclairé ses traits s'effaça subitement; un frisson intérieur parcourut tout son être; on eût dit que le poids de ses douleurs, un instant soulevé, retombait plus pesant sur son cœur. En apercevant Estève, le marquis avait aussi changé de visage. Quelque chose de sombre et de violent éclatait dans le regard qu'il arrêta sur lui; mais, se remettant aussitôt, il salua le précepteur, et lui dit, en manière d'observation : Cet enfant a beaucoup grandi, M. l'abbé.

Ce fut là toute l'attention qu'il accorda au pauvre Estève, qui, tout interdit et troublé, s'était instinctivement rapproché de sa mère. Le marquis passa devant lui sans le regarder, et offrit la main à madame Godefroi pour remonter au salon.

Le marquis de Blanquefort était alors un homme

d'environ soixante ans. Aucune infirmité n'avait frappé sa vigoureuse vieillesse, et sa figure présentait encore un type frappant. Ses traits étaient fortement accusés, et son profil offrait ces grandes lignes auxquelles on reconnaît les portraits de Louis XIV ; c'était une beauté de race qui caractérisait les Blanquefort, et se transmettait avec le sang. Le marquis avait les façons élégantes et polies d'un homme du monde, mais tempérées par une austère gravité. Comme tous les membres des anciennes cours souveraines, il était justement pénétré de la dignité de ses fonctions, et l'on sentait en lui à un haut degré la religion d'honneur d'un gentilhomme et la sévère intégrité d'un magistrat. Pourtant, à travers ces grandes manières, qui véritablement imposaient le respect, perçaient parfois certains traits de caractère, et ceux qui approchaient de près le marquis, savaient qu'il était d'un naturel violent, despotique et inflexible.

Le comte Armand avait tous les traits de son père ; c'était une de ces ressemblances frappantes qui caractérisent l'individu et font connaître au premier aspect de quelle race il sort. En voyant les traits du comte Armand, on reconnaissait qu'il était un Blanquefort aussi bien que s'il eût, comme au temps passé, porté son écusson armorié sur la poitrine ; mais sa physionomie annonçait, entre son père et lui, une dissemblance morale non moins complète que la ressemblance physique : le jeune comte avait l'air doux, timide et mélancolique de sa mère.

Madame Godefroi avait été rassurée à demi par

l'accueil de son beau-frère. Elle jugea sur-le-champ que c'était un homme d'un esprit élevé, d'un noble caractère, et il lui sembla que le bonheur de cette famille qu'elle venait de trouver si désunie n'était pas entièrement perdu. Elle résolut d'observer en silence cette situation qu'elle ne comprenait pas entièrement, et d'agir ensuite d'une manière directe auprès du marquis.

On s'était assis dans le salon, et entre ces quatre personnes, dont l'esprit devait cependant être préoccupé d'intérêts vifs et présents, il n'était question que des choses les plus indifférentes. Pendant une heure, la conversation roula sur la guerre avec l'Angleterre, et sur l'arrêt du conseil qui venait récemment de casser l'arrêt du parlement contre le malheureux Lally. Au milieu de cet entretien, le marquis se tourna vers sa femme et lui dit : Je soupe ici et m'en retournerai ensuite à la ville. — Si tard, monsieur, et par un chemin si désert? s'écria madame Godefroi. — Dans deux heures, la lune éclairera notre route; d'ailleurs, Saint-Jean suit à cheval; il a toujours ses pistolets dans les fontes; nous nous défendrions en cas de mauvaise rencontre, répondit le marquis en regardant sa femme.

A ce mot si simple, madame de Blanquefort frémit et se leva brusquement. Un moment après, elle quitta le salon comme pour aller donner quelques ordres. Le marquis la suivit des yeux.

— Comme elle est changée! dit-il; certainement elle pratique des austérités au-dessus de ses forces. — Mais, monsieur, c'est à vous de le lui remontrer,

interrompit vivement madame Godefroi; c'est à vous d'empêcher votre femme de mourir martyre de sa dévotion. — Elle a l'ambition de devenir une sainte, et je ne saurais l'en blâmer, répondit le marquis avec tranquillité.

Et comme madame Godefroi avait fait un mouvement de surprise et de désapprobation, il ajouta : Vous n'êtes pas dévote, vous, madame? — Je crois en Dieu, et je nie la religion révélée, répliqua-t-elle intrépidement.

A cette manifestation de principes, le marquis ne témoigna ni étonnement ni indignation.

— Vous êtes philosophe, et de l'école des encyclopédistes, dit-il; je suis assez au courant de ces nouvelles doctrines, et je conçois qu'elles aient des adeptes fervents. — Ainsi, monsieur, vous ne partagez pas les idées de ma sœur? s'écria madame Godefroi avec satisfaction; vous blâmez cette dévotion exaltée, farouche, toujours prête aux plus douloureux, aux plus absurdes sacrifices?

Le marquis saisit la vague allusion que renfermaient ces derniers mots; un sourire singulier plissa sa lèvre dédaigneuse et fut près de trahir quelque arrière-pensée, quelque emportement secret, mais presque aussitôt il s'apaisa et répondit avec calme : Oui, madame, je suis essentiellement tolérant et ne me fais pas juge des cas de conscience. A chacun sa religion. Je puis entendre, sans me scandaliser, la profession de foi d'un déiste et même l'exposé des doctrines d'un athée; mais, dans mon respect pour toutes les convictions, je tolère aussi la ferveur, le

zèle des âmes dévotes; et à Dieu ne plaise que je m'oppose jamais à aucun de ces sacrifices contre lesquels votre raison se révolte!

Madame Godefroi fut sur le point de provoquer une réponse plus explicite; mais elle se souvint des recommandations de sa sœur, et une vague appréhension l'arrêta.

On annonça le souper. En entrant dans la salle à manger, madame Godefroi ne vit point Estève; comme elle le cherchait des yeux, madame de Blanquefort s'approcha, et lui dit rapidement à voix basse : Ne demandez pas Estève, je vous en prie; il se couche de bonne heure ordinairement; je n'ai pas voulu qu'il changeât ses habitudes; il est déjà monté dans sa chambre avec M. l'abbé.

Le souper fut triste. Chacun des convives semblait être sous l'influence de quelque préoccupation pénible. La marquise surtout était en proie à une souffrance que trahissaient son extrême pâleur et l'altération de sa voix. Assise en face de son mari, elle ne pouvait lever les yeux sans rencontrer ce regard sévère et froid toujours arrêté sur elle. Saint-Jean, le valet de chambre du marquis, servait, debout derrière le fauteuil de son maître. Une fois madame de Blanquefort leva les yeux jusque sur cette figure droite et silencieuse : quiconque l'eût observée en ce moment aurait vu ses lèvres frémir et une sueur froide mouiller ses tempes, comme si le choc répété de quelque horrible souvenir l'eût intérieurement bouleversée. Le comte Armand, placé à côté de sa mère, paraissait profondément triste. Soit qu'il ne

pût dominer ses impressions, soit qu'il n'essayât pas de les dissimuler, on devinait qu'il assistait à cette réunion de famille avec un attendrissement douloureux, et qu'il observait son père avec une sorte de crainte. Le marquis avait l'air violent, la parole brève d'un homme tourmenté par quelque irritation trop longtemps contenue.

C'était en vain que madame Godefroi s'efforçait de ramener une apparence de sérénité sur ces visages tristes, soucieux et sombres; ses discours n'obtenaient que des réponses courtes et distraites; son esprit, sa finesse et ses bonnes intentions échouèrent contre la contrainte et l'embarras toujours croissant de cette situation. Les pas des valets résonnaient seuls dans la salle; on eût dit le festin silencieux auquel présidait la statue du commandeur.

Enfin la marquise se leva. Son fils lui offrit cérémonieusement la main, et ils restèrent un peu en arrière, parlant à voix basse. Madame Godefroi prêta l'oreille à cet entretien, et elle entendit le comte Armand dire avec émotion : Ma mère, je reviendrai vous voir. Je ne veux plus passer ainsi des années loin de vous. Si mon père s'oppose à un désir si juste, je lui désobéirai. — Non, mon cher enfant; non, je vous en prie, répondit madame de Blanquefort; respectez la volonté de votre père. Je m'y soumets sans murmure, et pourtant c'est une grande joie pour moi que votre présence, la plus grande joie que Dieu puisse m'accorder! — Ce qui se passe ici est inconcevable, pensa madame Godefroi en regardant furtivement le fils et la mère, qui tous deux avaient les larmes aux yeux.

Un quart d'heure après, le marquis et le comte Armand remontèrent en voiture. Quand les deux femmes furent seules, madame Godefroi vint droit à sa sœur et lui dit : Cécile, il faut que vous ayez confiance en moi. Vous êtes la meilleure des femmes, et votre mari me paraît un fort galant homme; pourtant vous vivez désunis, malheureux. Quelque déplorable malentendu vous a sans doute séparés, mais vous me direz tout, et nous réparerons le mal produit par des sentiments exagérés, par une fausse appréciation des choses ou peut-être par le hasard des événements. Allons, ma chère Cécile, un peu de confiance et d'abandon ; après avoir versé tant de larmes dans la solitude et l'isolement, pleurez sans contrainte devant votre sœur qui pleure avec vous.

En achevant ces mots, madame Godefroi chercha la main de la marquise, qui, penchée à la fenêtre, semblait regarder la voiture déjà près de disparaître au fond du chemin.

— Ma chère Cécile, venez, reprit la vieille dame; venez, il faut que nous parlions de vous, de vos enfants.

Madame de Blanquefort se releva et fit quelques pas en chancelant; puis, se retenant au bras de sa sœur, elle murmura : Mon Dieu! les forces me manquent. Je me sens mourir, ma sœur !

Elle n'acheva pas, ses genoux faiblirent, et elle tomba inanimée sur le parquet. Madame Godefroi, effrayée, appela au secours et se hâta de dénouer les cordons qui serraient la robe de madame de Blanquefort; mais ce qu'elle aperçut alors lui fit détourner

les yeux avec une exclamation d'horreur : la marquise portait sur la poitrine nue un cilice dont le rude tissu de crin, parsemé de clous, meurtrissait ses chairs et lui infligeait une torture continuelle.

— Elle est folle, tout à fait folle! s'écria madame Godefroi en lui arrachant le cilice avec une pitié mêlée d'indignation. Oh! triste victime! déplorables erreurs! funestes infirmités de l'âme humaine! voilà les fruits d'une religion aveugle et des stupides vertus qu'elle enseigne!

En déclamant ainsi, madame Godefroi relevait sa sœur et la serrait dans ses bras avec un transport de douleur qui montrait bien que chez elle l'habitude de raisonner à propos de tout n'avait pas éteint la tendresse et la sensibilité du cœur.

Toute la maison était accourue; l'abbé Girou lui-même, qui veillait encore près de son élève endormi, était descendu au salon. Madame Godefroi l'aperçut au moment où l'on transportait la marquise, toujours évanouie, dans sa chambre.

— M. l'abbé, vous assistez au supplice d'une martyre, lui dit-elle amèrement ; sans doute, vos exhortations la soutiennent au milieu des supplices qu'elle s'inflige. Soyez fier et satisfait de votre ouvrage. Bientôt elle mourra comme une sainte, et quelque jour peut-être elle sera béatifiée en cour de Rome.

— Je ne suis pas le directeur de madame la marquise, répondit l'abbé avec douceur; elle ne me consulte point relativement à ses pratiques de dévotion. Cependant, tout exagérées qu'elles paraissent, je les lui conseillerais peut-être si j'étais appelé à la diriger :

ceux qui comme vous, madame, ont toujours vécu dans la paix et la prospérité, ne comprendront pas le but de ces mortifications; mais ceux qui ont éprouvé les agitations, les longs désespoirs auxquels notre vie ici-bas est sujette, savent que les souffrances du corps sont bonnes contre celles de l'âme. Ce ne serait pas en vue de son salut éternel que j'exhorterais madame la marquise à la prière, aux austérités, à toutes les pratiques d'une dévotion excessive, ce serait pour son repos, pour sa consolation en ce monde.
— Ceci a un sens raisonnable, murmura madame Godefroi pensive; et, saluant l'abbé d'un air radouci, elle entra dans la chambre de sa sœur.

La marquise avait repris connaissance, mais elle était d'une faiblesse extrême. Couchée sur son lit, la tête renversée en arrière et les yeux fixés au ciel, elle semblait prier dans les terreurs et les défaillances de la dernière agonie. Au milieu de ses angoisses, elle fit signe à sa sœur de congédier tout le monde et de fermer la porte de la chambre. Cette pièce, où madame Godefroi n'était pas encore entrée depuis son arrivée, était la chambre de demoiselle de la marquise, et rien non plus n'y avait été changé. Mais la vieille dame s'aperçut, avec un serrement de cœur inexprimable, que cette apparence d'ordre et même de recherche dissimulait l'absence volontaire des commodités les plus simples. Le lit, qui semblait au premier coup d'œil blanc et douillet, était plus misérable que celui d'une carmélite : la courte-pointe brodée masquait des planches nues, et un sac de paille tenait lieu d'oreiller. La toilette, depuis long-

temps fermée, était recouverte d'un tapis à franges et servait de prie-Dieu; sous le tapis étaient cachés un sablier, une discipline et une tête de mort. D'abord la marquise parut faire un effort pour adresser à sa sœur quelque révélation, quelque recommandation suprême; mais, arrêtée aussitôt par ses scrupules ou ses craintes, elle murmura seulement en joignant les mains avec un élan de tendresse ardente et désespérée : Estève, oh! pauvre enfant innocent! Mon Dieu! appelez-le, gardez-le, donnez-lui la force, la vocation d'être à vous! Mon Dieu! ayez pitié de moi, souvenez-vous que je suis responsable de son bonheur dans cette vie, de son salut dans l'autre!

Madame Godefroi, penchée sur le grabat de la marquise, écouta ces paroles avec une sorte d'espoir, car elle crut entrevoir un moyen de calmer la conscience de sa sœur, et de la soulager de cette responsabilité terrible qu'elle semblait redouter comme un remords.

— Ma chère Cécile, lui dit-elle, reprenez courage, il y a un moyen de changer le sort d'Estève, qui ne répugnera pas à votre religion. Il ne s'agit au fond que d'un cas de conscience; eh bien! nous enverrons l'abbé Girou à Rome, il fera les démarches nécessaires, et le pape vous relèvera de votre vœu.

— Non, non, jamais! c'est impossible, interrompit la marquise en s'agitant comme si elle eût été sous l'obsession d'une pensée qu'elle voulait repousser; j'ai fait à Dieu un sacrifice volontaire, il faut l'accomplir...

L'abattement qui succède toujours aux crises vio-

lentes empêcha la marquise de continuer; ses facultés morales s'affaiblissaient, les forces lui manquaient pour souffrir. Elle tomba dans une lourde somnolence, et ne manifesta plus ses douleurs que par quelques plaintes.

Madame Godefroi veilla toute la nuit près de sa sœur. Vers le matin, comme elle traversait le salon pour rentrer dans sa chambre, elle vit l'abbé Girou qui, debout devant la fenêtre, lisait son bréviaire aux premières clartés du jour : lui aussi avait veillé, sans qu'on le sût, pour être prêt dans le cas où sa présence serait nécessaire, et, après cette nuit de fatigue et d'insomnie, il allait se retirer sans bruit. Madame Godefroi fut touchée de ce dévouement silencieux, et, s'avançant vers l'abbé, elle lui dit : Ma pauvre sœur est dans une situation qui me navre, elle a des peines qui la tuent. M. l'abbé, j'espère en vos bons conseils pour la sauver.

II

Madame de Blanquefort revint de cette crise qui, un moment, avait mis sa vie en péril; mais elle resta si épuisée, si languissante, que sa sœur la jugea hors d'état de supporter la plus légère commotion morale. Madame Godefroi tremblait à l'idée d'une nouvelle visite du marquis; heureusement il s'excusa auprès d'elle dans un billet fort poli, et prétexta les devoirs

de sa charge pour se dispenser de revenir à la Tuzelle.

Madame Godefroi ne devait passer qu'une quinzaine de jours près de sa sœur, et cet espace de temps lui semblait bien court pour la mission qu'elle avait résolu d'accomplir. La bonne dame, accoutumée au luxe de sa maison, à la société des beaux esprits et aux amusements du monde, se serait fort ennuyée dans cette campagne solitaire, en compagnie d'un prêtre, d'un écolier et d'une pauvre femme malade, si elle n'eût été distraite par une continuelle attention à observer cet enfant dont le sort la préoccupait si vivement, et peut-être aussi poussée par un certain goût de réforme, un besoin d'exercer son esprit à combattre ce qu'elle appelait des abus et des préjugés.

Dès le lendemain de son arrivée, madame Godefroi était familièrement montée chez son neveu pour le surprendre au milieu de ses occupations. Estève et l'abbé Girou habitaient au second étage une grande chambre, la plus triste et la plus nue de la maison. Deux lits sans rideaux, une table, quelques chaises et quelques planches servant d'étagères, formaient tout l'ameublement; quelques vieux livres étaient posés sur la table, à côté d'une écritoire et d'un sablier pareil à ceux dont se servaient les moines pour mesurer les heures qu'ils passaient dans leurs cellules. Un ordre exact, mais sans grâce, régnait dans l'arrangement de ce chétif mobilier, où l'on aurait vainement cherché quelqu'une de ces élégances que la pauvreté la plus dénuée peut se procurer. Une

fleur épanouie dans un pot de terre, un lambeau suspendu devant la fenêtre et à travers lequel le jour filtre adouci, suffisent pour égayer le plus misérable réduit; mais ici, ces humbles recherches avaient été oubliées ou dédaignées. Le soleil, qui dardait sur les contrevents fermés, projetait une réverbération rougeâtre sur le carreau poudreux; les étagères étaient couvertes d'échantillons de minéralogie dont les couleurs terreuses formaient une assez laide mosaïque; quelques fleurs étaient arrangées sur une encoignure, mais c'étaient des fleurs artificielles, fabriquées avec des coquillages : bouquets bizarres, sans parfum, sans fraîcheur et sans grâce.

— Ne vous dérangez pas, mon cher enfant, dit madame Godefroi en forçant Estève à se rasseoir devant la table; je viens, si M. l'abbé le permet, assister à une de vos leçons; faites comme si je n'étais pas là, et continuez votre lecture. — Mais cela va vous ennuyer beaucoup, observa naïvement Estève. — Eh! pourquoi? Cette étude vous ennuie donc vous-même? —Moi, c'est bien différent.—Vraiment, mon neveu! s'écria madame Godefroi, en souriant de la vanité ingénue qu'elle croyait découvrir dans cette réponse. — Madame votre tante ne vous comprend pas bien, mon cher Estève, dit doucement l'abbé Girou; achevez d'expliquer votre pensée.

Estève baissa les yeux, et dit en reprenant un cahier manuscrit qu'il avait posé sur le gros in-folio ouvert devant lui : Ce travail est d'obligation; si je le faisais avec ennui je commettrais une faute. — J'entends, dit madame Godefroi, touchée de ce naïf

effort de conscience, vous prenez goût à vos occupations par devoir, n'est-ce pas? C'est bien, mon enfant! Et dites-moi, quel est ce livre que vous lisiez quand je suis entrée? — C'est, répondit Estève, le trentième volume des *Acta sanctorum.* — Nous en avons traduit une partie, ajouta l'abbé; c'est cette traduction que nous allions revoir. — Voyons, j'écoute, dit madame Godefroi en s'asseyant.

Estève reprit ses cahiers et lut à haute voix la légende qu'il venait de mettre en français; c'était la vie de deux sœurs, de deux nobles dames syriennes, sainte Marane et sainte Cyre, qui avaient quitté leur palais pour habituer une cellule murée, et dont la pénitence avait duré quarante ans. Leur histoire n'était que la lugubre énumération des austérités inouïes, des supplices étranges qu'elles avaient volontairement supportés. Madame Godefroi écoutait cette sinistre histoire sans en être révoltée ni surprise; cela lui faisait l'effet de quelque récit des temps fabuleux. Distraite et l'esprit occupé d'autres pensées, elle regardait Estève, qui, penché sur ses livres, lisait avec une application entière et soutenue, comme pour accomplir consciencieusement sa tâche. Madame Godefroi considéra un moment cette jeune tête ainsi courbée, ces in-folio poudreux, ces épais manuscrits, témoignages d'un labeur patient et assidu; puis ses yeux se reportèrent sur le sablier qui avait mesuré tant de jours monotones, tant d'heures perdues dans d'inutiles travaux, et, le touchant du doigt, elle le secoua avec une sorte d'impatience. L'abbé Girou comprit ce geste, et, répondant à la

pensée de madame Godefroi, il lui dit : On ne sent guère la marche du temps quand tous les jours de la vie se ressemblent; les années s'écoulent ainsi sans désirs, sans regrets, sans souvenirs. — C'est être déjà mort, murmura madame Godefroi. — C'est n'avoir pas encore vécu, reprit l'abbé Girou en tournant sur Estève un regard plein d'affection et de mélancolie.

Les derniers grains de sable tombaient au fond de la clepsydre; les heures consacrées à l'étude venaient de finir. Sur un signe de l'abbé, Estève referma son cahier et se leva.

— Et à présent, qu'allons-nous faire? demanda madame Godefroi. — C'est l'heure de la récréation, répondit l'abbé; Estève la passe dans le jardin. Allons, mon enfant, saluez madame votre tante et descendez; vous me retrouverez à la chapelle. — Il n'est pas malheureux encore, dit madame Godefroi en suivant du regard Estève qui s'éloignait d'un air posé; il supporte le présent sans effort, sans ennui; il est sans crainte, sans prévision pour l'avenir. — C'est un esprit simple, une âme innocente, telle encore qu'elle est sortie des mains de Dieu, dit l'abbé Girou avec un soupir; veuille le ciel qu'elle reste toujours dans sa sainte ignorance! — Vous avez tout fait, monsieur, pour qu'elle n'en sorte jamais, s'écria madame Godefroi d'un ton qui exprimait plutôt un regret qu'un reproche. — Il est vrai, répondit tristement le vieux prêtre; j'ai caché la lampe sous le boisseau; j'ai éloigné des yeux de cet enfant la lumière qui lui eût montré des abîmes; je l'ai garanti de la science qui mène au doute, car l'ignorance et la

foi peuvent seules le sauver. — Vous pensez donc, monsieur, que son sort est irrévocablement fixé? Vous croyez qu'il ne sortira d'ici que pour entrer au couvent et se faire moine? — Si j'en eusse douté, madame, l'aurais-je élevé ainsi? répliqua vivement l'abbé Girou. — Vous avez aussi prévu, monsieur l'abbé, les privations matérielles que l'état religieux impose, reprit madame Godefroi en jetant un regard autour d'elle; Estève ne s'est sans doute jamais aperçu qu'il est né d'une famille riche. — Jamais. Il fera vœu de pauvreté sans savoir ce que c'est que la richesse; ainsi, loin de la regretter, il croira avoir trouvé dans son couvent tout le bien-être qu'elle donne. L'ordre a des revenus considérables, certaines recherches sont permises chez les bénédictins : en entrant dans la cellule où il doit passer sa vie, Estève s'apercevra qu'elle est mieux ornée et d'un aspect plus gai que cette chambre; il ne lui viendra pas à l'esprit de la considérer comme une prison, et tout d'abord il s'y plaira. Ce nouveau séjour lui offrira d'ailleurs bien des distractions innocentes dont je le prive. Il sera sensible aux petites jouissances de la vie monastique, car ici il n'aura connu que le travail et les privations. — Ainsi votre but a constamment été de rendre son existence dans le monde plus monotone, plus pénible, plus dure que celle qui l'attend dans le cloître? — Oui, madame; telle est la triste tâche que je me suis imposée; si je m'étais trompé, que Dieu me pardonne en faveur de ma bonne intention! — Et pour rendre moins affreux le sacrifice de cet enfant, vous avez vous-même sacrifié plusieurs

années de votre vie! s'écria madame Godefroi, frappée de tant d'abnégation; vous avez partagé cette existence bornée, cet esclavage de l'âme et du corps, vous qui savez qu'il y a hors d'ici le monde, la liberté! Ah! monsieur, c'est un sublime dévouement.
— Je n'ai fait que mon devoir de chrétien et de prêtre, dit humblement l'abbé Girou.

Cette réponse refoula momentanément les sympathies qui commençaient à gagner la vieille dame; les mots de prêtre et de chrétien réveillaient toujours dans son esprit certaines rancunes et comme un instinct de controverse. Cependant elle garda le silence, et, saluant l'abbé d'un geste amical, elle descendit pour chercher Estève.

Le soleil disparaissait à l'horizon au sein des nuages enflammés; des clartés plus douces inondaient les cieux et la terre. La végétation souffrante et dévorée par les feux du jour semblait reverdir et aspirer les vagues fraicheurs qui circulaient dans l'air. De faibles gazouillements commençaient à s'élever des arbres où la cigale avait répété son aigre chanson, tant qu'un rayon de soleil avait dardé sur son corselet gris. Déjà les vers luisants brillaient comme de pâles émeraudes dans les herbes du jardin, et les oiseaux nocturnes ouvraient leurs lourdes ailes sur la crête des vieux murs.

Le jardin de la Tuzelle était un terrain vague qui depuis nombre d'années n'avait reçu aucune culture. On y aurait vainement cherché les masses de lauriers-roses, les buissons de myrte, les fleurs rares que le vieux M. de Tuzel montrait avec tant d'orgueil, et

dont ses deux charmantes filles faisaient jadis de si beaux bouquets. Les arbres indigènes avaient étouffé les arbustes exotiques ; de tous côtés, le figuier étendait ses vigoureux rejets, et, à l'ombre de ses feuilles larges et dures, les plantes délicates avaient toutes péri. Les rameaux vivaces de la vigne rampaient sur le sol, au lieu de s'élever en treilles et de mêler comme autrefois leurs pampres aux tiges élégantes du jasmin d'Espagne. Le jet d'eau était à jamais tari, et les figures en terre cuite des quatre Saisons, tombées de leurs piédestaux, n'étaient plus que d'informes débris épars entre les ronces. Madame Godefroi marchait silencieusement dans ce vaste jardin ; elle cherchait Estève et pensait le surprendre au milieu de sa récréation, tout rouge, tout essoufflé par quelqu'un de ces exercices violents auxquels se livrent volontiers les jeunes gens contraints à de longues heures de travail et d'immobilité ; pourtant aucun joyeux éclat de voix, aucun bruit de pas ne se faisait entendre, et la vieille dame allait au hasard, à travers ces sentiers qu'elle ne reconnaissait plus. Enfin elle aperçut Estève assis au fond du jardin. Il n'était pas seul ; une vieille servante attachée à la famille de Tuzel depuis un demi-siècle, et qui avait vu naître les deux sœurs, marmottait à côté de lui son chapelet. Estève, les coudes sur les genoux, le front dans ses mains, semblait absorbé dans quelque pensée triste.

— Mon cher neveu, que faites-vous donc là? s'écria madame Godefroi ; est-ce que vous récitez le rosaire avec Babeau? — Non, ma tante, répondit-il en rou-

gissant comme s'il se fût surpris à commettre une faute, hélas ! non ; tandis que Babeau disait son chapelet à l'intention de ma mère, moi, j'oubliais de faire les répons. — Et à quoi pensiez-vous donc, mon enfant ? — Je n'ose presque le dire, murmura-t-il d'une voix mêlée de larmes qui tout à coup débordaient de son cœur. Il m'est venu une pensée que je ne puis envisager : ma mère est malade ; aujourd'hui je ne l'ai pas vue, et subitement j'ai ressenti au fond de mon cœur comme un grand effroi. Pour la première fois de ma vie j'ai pensé à la mort. — Taisez-vous donc, monsieur, s'écria la Babeau, que les larmes gagnaient aussi ; madame la marquise est jeune, elle n'a pas cinquante ans : est-ce qu'on meurt à cet âge-là ? J'ai trente ans de plus qu'elle, et je compte que Dieu ne me prendra pas encore. — Elle a raison ; vous vous affligez sans motif, ajouta madame Godefroi en affectant une sécurité qu'elle n'avait peut-être pas ; votre mère est souffrante, mais il n'y a pas le moindre danger à craindre. Allons, enfant, séchez vos yeux et n'ayez plus de chagrin.

Ces paroles rassurèrent complétement Estève. Comme tous ceux qui en sont à leurs premiers chagrins, il pouvait être aisément consolé. Un instant encore il demeura silencieux, agité, tremblant, sous le coup des impressions violentes qui venaient de l'assaillir. Son âme avait passé d'une douleur excessive à un vif sentiment d'espoir et de joie, et on voyait encore en lui comme les oscillations d'un ébranlement intérieur tel qu'il n'en avait jamais éprouvé ; mais enfin tous ces troubles s'apaisèrent,

et la tranquillité revint dans son cœur soulagé. — Oh ! mon Dieu, dit-il avec un profond soupir, mon Dieu ! que je suis heureux d'être délivré de ces angoisses ! C'est le mauvais esprit qui me les avait envoyées pour m'abattre et me tenter. — Vous tenter ! s'écria madame Godefroi d'un air d'indulgente raillerie ; mais c'est absurde, ce que vous dites là, mon enfant ! A quelle faute, à quelle tentation le démon peut-il vous induire en vous désespérant par la prévision d'un si grand malheur ? — A la plus grande de toutes les fautes, répondit Estève ; au murmure, à la révolte contre la volonté de Dieu, qui m'aurait envoyé une telle affliction.

Madame Godefroi hocha la tête et considéra en silence cet enfant, dans la voix duquel vibrait encore une sourde émotion. Elle était effrayée de ce qu'elle venait de découvrir en lui de puissance pour aimer et d'énergie pour souffrir.

— Ah ! pauvre petit, pensa-t-elle, l'abbé Girou a beau faire, tu as trop de cœur pour être jamais un bon moine.

Un moment après, le premier coup de l'*Angelus* avertit Estève que l'abbé l'attendait à la chapelle. Il s'éloigna. Madame Godefroi retint la Babeau, qui s'en allait aussi.

— Ma bonne Babeau, lui dit-elle en la faisant asseoir à son côté, sais-tu que tu dois avoir bien des choses à me raconter ? Il s'est passé tant d'événements dans la famille depuis que nous ne nous sommes vues !

La Babeau fit tristement un signe affirmatif.

— Il s'est passé peut-être bien des malheurs, des malheurs que j'ai ignorés, reprit madame Godefroi. Ma sœur n'a pas été heureuse avec M. de Blanquefort; il l'a bien délaissée; depuis longtemps il ne l'aime plus. — Il la hait et il voudrait la voir morte, répondit sourdement la Babeau. — Ceci dépasse tout ce que j'avais soupçonné, murmura madame Godefroi consternée. Comment une femme si douce, si vertueuse, si parfaite, a-t-elle pu inspirer de tels ressentiments? Peut-être est-ce une injuste jalousie qui a animé contre elle son mari? — Non, madame, non. Eh! de qui donc aurait-il pu être jaloux, bonne sainte Vierge? De son ombre? Madame la marquise est une de ces femmes sur lesquelles il ne peut pas y avoir un soupçon. — Mais alors quelle est la cause de cette haine? — La cause! qui le croirait, qui oserait le penser sans l'avoir vu de ses yeux? s'écria la vieille servante avec une indignation qui, longtemps comprimée, éclatait tout à coup et comme malgré elle. La cause! c'est ce pauvre innocent que madame la marquise a mis au monde pour son malheur! Dieu me garde de manquer au respect que je dois à mon maître; mais, puisque vous me demandez la vérité, il faut la dire : M. le marquis est un mauvais père. Il ne voulait qu'un héritier, et, quand cet enfant est venu au monde, il l'a maudit; j'en suis sûre, je l'ai entendu. — Est-il possible qu'un sordide et misérable orgueil ait ainsi étouffé en lui tous les sentiments de tendresse et de justice! Est-il possible qu'il ait osé manifester cette haine abominable contre son propre sang! — Non, non, madame, il n'a rien mani-

festé aux yeux du monde : le respect humain, qui est toute sa loi, l'a retenu; mais, quand les portes étaient fermées, dans la chambre de madame la marquise, où j'étais seule avec elle, quels emportements! quelles malédictions! que de pleurs! que d'angoisses! A force de mauvais traitements, de secrètes injures, d'horribles menaces, il a chassé de chez lui la mère et l'enfant. Madame la marquise est venue se réfugier ici, et alors elle a été tranquille.

— M. de Blanquefort ne venait donc jamais la voir? — Jamais. Pendant bien des années, madame la marquise a vécu ainsi abandonnée, sans voir d'autres personnes que M. l'abbé et le révérend père Damase, son confesseur. La consolation de voir son fils aîné lui a même été refusée. Elle s'est soumise à tout sans murmure; elle a mis ses peines au pied de la croix et tout son espoir en Dieu. Dans le monde, on croit qu'elle a quitté sa famille par un excès de dévotion, et M. le marquis en a répandu partout le bruit, en disant qu'elle avait tout abandonné pour ne plus songer qu'à son salut. Il feint de se conformer à sa volonté en la laissant ici, et il assure qu'elle se trouve la plus heureuse créature qu'il y ait ici-bas; mais cela n'est pas vrai : elle se meurt de chagrin, vous le voyez. — Je comprends à présent, s'écria madame Godefroi; ma pauvre sœur a offert et voué son enfant à Dieu pour le soustraire à la haine de son père. Mon beau-frère a fait tous ces abominables calculs, tous ces mensonges, pour donner un prétexte à sa conduite, pour déguiser les sentiments dénaturés qui lui ont fait commettre déjà tant d'iniquités, et il a pensé

que ma sœur ne le démentirait pas, qu'elle n'oserait dire la vérité, même devant moi. En effet, elle est capable de cet absurde et sublime effort de vertu; elle m'a tout caché, et sans doute elle persistera jusqu'au bout à se taire. — Certainement elle n'accusera jamais M. le marquis devant vous, dit la Babeau; elle ne l'accuserait pas quand même il s'agirait de sa vie. — Elle le craint donc plus que la mort? — C'est plutôt la crainte de Dieu qui la retient; elle regarderait la moindre plainte comme un péché. — Mais qui donc a réussi à lui persuader tout cela? s'écria madame Godefroi; qui s'est emparé ainsi de son esprit et lui a donné des convictions si aveugles et si fermes? Qui l'a sermonnée et prêchée avec tant de succès? — Personne, répliqua Babeau; non, en vérité, personne. Madame la marquise est devenue tout à coup dévote. — Comment! du jour au lendemain, pour ainsi dire? — Oui, madame, à la suite d'un malheur dont elle a été témoin, répondit la Babeau en se rapprochant de la vieille dame comme si quelque souvenir effrayant revenait à son esprit. Madame la marquise a toujours eu de la religion; pourtant elle ne passait pas sa vie à l'église, elle allait au bal, enfin elle était comme tout le monde. A cette époque, il n'y avait encore qu'un enfant dans la maison, et M. le marquis n'était pas ce qu'il a été depuis. Madame était jeune, jolie, partout fêtée; elle ne songeait guère à son salut : tout à coup ses idées changèrent; elle tomba dans la dévotion à la suite d'un événement terrible qui s'est passé ici, sous ses yeux... il y aura dix-sept ans à la Saint-Lazare. — Ma sœur

ne m'en a rien écrit, je n'en ai rien su ! dit madame Godefroi étonnée ; il y a longtemps de cela ; mais tu dois t'en souvenir ; tu étais là sans doute? — Sainte Vierge ! il me semble que j'y suis encore, répondit la Babeau en regardant la lune dont le disque argenté se levait à l'horizon. C'était par une soirée comme celle-ci, une belle soirée claire comme le jour ; madame la marquise était à la campagne depuis une semaine ; monsieur devait la venir trouver pour les vacances, qui commençaient au 1er septembre. Donc le jour de Saint-Lazare, qui est le dernier du mois d'août, madame la marquise était seule ici avec ses gens et le petit comte, M. Armand, qui avait alors dix ans. Il pouvait être environ minuit ; les gens étaient déjà couchés ; madame la marquise m'avait dispensée de l'attendre pour la déshabiller ; je l'avais laissée lisant dans le salon, et j'étais montée à ma chambre. Je faisais mes prières, lorsque j'entendis dans le chemin un coup de fusil, et presque aussitôt deux autres coups, puis le bruit d'une voiture qui arrivait. Nous n'attendions monsieur que le lendemain ; pourtant j'eus l'idée que c'était lui, car les chiens n'aboyèrent pas. Je descendis, et dans l'escalier je rencontrai madame ; elle était pâle comme une trépassée, et si tremblante qu'elle fut obligée de s'asseoir sur les marches. — Babeau, me dit-elle, as-tu entendu? Je suis sûre qu'il est arrivé un malheur.

Au même moment on frappa au grand portail. Madame se releva ; l'inquiétude où elle était par rapport à M. le marquis lui donna subitement une force extraordinaire ; ce fut elle qui ouvrit le portail. En

reconnaissant la voiture de monsieur, elle jeta un cri et s'appuya sur moi, sans oser s'assurer par elle-même de ce qui était arrivé; ce fut moi qui, regardant au fond du carrosse, aperçus la première un corps étendu sur les coussins. M. le marquis était assis sur le devant, et il avait fait monter Saint-Jean à côté de lui.

Madame ne comprit pas d'abord ce qui venait d'arriver; elle avait un si grand effroi, qu'elle était comme égarée et poussait des gémissements pitoyables. M. le marquis descendit de carrosse; il était tout couvert de sang, et, sans prendre garde à cela, il vint vers sa femme : Rassurez-vous, lui dit-il, je ne suis pas blessé; mais il y a là quelqu'un de mort... le vicomte Gabriel d'Entrevaux.

Madame fit un cri étouffé et cacha son visage; la vue du sang et ce corps mort à deux pas d'elle lui donnaient le vertige. Monsieur reprit avec une tranquillité qui montrait sa dureté d'âme : Comme je venais vous surprendre ce soir, j'ai rencontré le vicomte qui, de son côté, allait à la campagne pour un rendez-vous de chasse. Nous avons fait route ensemble; à cent pas d'ici, nous avons été attaqués par des hommes postés en embuscade au bord du chemin. J'étais sans armes, mais Saint-Jean, qui suivait à cheval, avait des pistolets dans les fontes; il a tiré ses deux coups, les voleurs ont riposté, et d'Entrevaux est tombé roide mort avec une balle dans la tête. — Ah ! je vois maintenant, interrompit madame Godefroi contristée par ce récit, je vois pourquoi ma sœur a changé de visage hier soir quand son mari a dit qu'il

ne craignait pas les mauvaises rencontres, pourquoi elle semblait éprouver une si pénible impression chaque fois que ses yeux s'arrêtaient sur ce vieux Saint-Jean. Mais, dis-moi, qui était M. d'Entrevaux? Quelque parent du marquis, je suppose? quelque ami de la famille? — Point du tout, répondit la Babeau; madame ne l'avait pas vu quatre fois en sa vie peut-être. C'était un beau cavalier, pimpant et galant, la fleur de la jeune noblesse du pays. M. le marquis ne recevait pas des gens comme cela chez lui. — Mais alors comment se peut-il que ma sœur ait pris tant à cœur sa triste fin? — Ce n'est pas le chagrin qu'elle en a conçu qui a subitement tourné son âme vers la religion, c'est le tableau qu'elle a eu toute une nuit sous les yeux. Figurez-vous, madame, qu'elle tomba sur le perron à moitié morte de saisissement lorsqu'elle aperçut ce pauvre corps que Saint-Jean et le cocher tiraient du carrosse par les pieds. Jésus! le cœur me manqua aussi quand je vis tout sanglant et roide mort ce beau jeune homme qui, un moment auparavant, était plein de vie et ne songeait guère qu'il allait paraître devant Dieu. M. le marquis le fit transporter dans la maison; on l'étendit sur le canapé du salon d'en bas et on jeta sur lui un drap de lit. Quelle nuit nous passâmes! Tous les domestiques veillaient dans l'antichambre. Les portes et les fenêtres du salon étaient ouvertes. On avait allumé un cierge devant le canapé. M. le marquis n'avait pas voulu se retirer, il veillait aussi dans le salon, un livre de prières à la main. — Mais ma sœur n'était pas restée là, son mari l'avait sans doute éloignée? —

Au contraire; dès qu'elle fut un peu revenue de son saisissement, il la fit entrer dans le salon pour qu'elle lui tînt compagnie pendant cette triste veillée. Madame la marquise obéit. Elle se mit à genoux devant un fauteuil, son livre de prières à la main. Elle ne lisait pas; elle avait les yeux fixés sur le mort, et cette vue lui donnait des frissons qui lui faisaient dresser les cheveux sur le front. De temps en temps M. le marquis lui parlait, mais elle ne répondait pas. Toute la nuit se passa ainsi. Le lendemain matin les gens de justice arrivèrent, et, après qu'ils eurent fait leur procès-verbal, on mit le corps dans la chapelle. Le même jour les parents et tout le clergé d'Aix vinrent pour les funérailles. Le vicomte fut enterré le lendemain. Madame la marquise avait passé toute cette journée en prière. Le père Damase, son confesseur, vint la voir, et dès lors elle manifesta ses nouveaux sentiments. Elle ne pensait plus qu'à la mort, et elle s'y préparait comme si sa fin eût été proche. C'était une idée, une sorte de terreur qui s'etait emparée de son esprit. Quelquefois, je puis vous le dire à vous, j'avais peur qu'elle ne devînt folle. La naissance de son second fils la détourna de ces imaginations. Elle ne parla plus de la mort quand elle eut cet enfant; mais sa dévotion n'a fait qu'augmenter au milieu de ses chagrins, et véritablement c'est sa confiance en Dieu qui l'a soutenue dans une si triste vie. — C'est une âme pleine de douceur et de faiblesse, dit tristement madame Godefroi; elle a succombé sans aucune résistance, sans tenter un effort contre les autres ou sur elle-même. Et, dis-moi, les meurtriers du vicomte

ont-ils été reconnus et pendus? — Malheureusement non. Ils firent du chemin pendant la nuit, et, le lendemain, quand la maréchaussée se mit à leur poursuite, ils avaient peut-être quinze lieues d'avance. M. le marquis ne s'épargna pas dans cette affaire; mais toutes ses diligences n'aboutirent à rien. — Voilà une lugubre histoire, dit la vieille dame en se rapprochant instinctivement de la Babeau. Malgré sa force d'âme, elle ressentait une vague terreur, et les faibles bruits que le moindre souffle de vent éveillait dans le feuillage des figuiers la faisait frissonner. — Viens, Babeau, reprit-elle en se levant vivement comme pour s'enfuir, viens, rentrons.

Plusieurs jours s'écoulèrent dans la monotone uniformité de cette vie solitaire, inaccessible aux bruits extérieurs, dont les habitants de la Tuzelle avaient depuis si longtemps l'habitude. La présence de madame Godefroi et de sa suite n'avait pu animer et remplir cette maison vide et muette. On y parlait à voix basse, on n'y riait jamais, on s'y pétrifiait en quelque sorte dans la scrupuleuse observation des commandements de Dieu et de l'Église. Les deux laquais de madame Godefroi passaient leur temps dans une salle basse, à dormir ou à jouer aux cartes en cachette. Andrette, la suivante parisienne, pleurait d'ennui tout le jour. Madame Godefroi ne quittait guère la marquise, que son état d'épuisement et de maladie retenait dans la chambre. Les deux femmes se parlaient peu ; il n'y avait entre elles aucun échange d'idées ; tout se bornait à de tendres soins d'un côté, et de l'autre aux témoignages d'une affection recon-

naissante. Pourtant, malgré le silence qu'elles gardèrent sur certaines questions, les deux sœurs s'entendirent et se laissèrent aller, presque à leur insu, à de mutuelles concessions. Madame Godefroi vit sans se courroucer la vénération qu'un vieux moine, le père Damase, inspirait à la marquise, dont il était depuis bien des années le directeur. Elle toléra parfaitement des pratiques de dévotion qu'au premier abord elle avait trouvées absurdes, et dont elle s'était intérieurement moquée. Le père Damase lui inspira, en dépit de ses préjugés philosophiques, les mêmes sympathies que l'abbé Girou. Elle ne put, dans la sagacité de son esprit et la justice de son âme, méconnaître la vertu de ces deux hommes, réellement vénérables et saints par leurs œuvres. Elle ne fut pas tentée de se convertir à leur exemple, mais elle respecta leurs convictions au point de ne chercher avec eux aucune controverse. D'autre part, madame de Blanquefort se relâcha un peu de ses austérités. Elle consentit à quitter son horrible cilice et à coucher sur un meilleur lit. Le dimanche qui suivit l'arrivée de sa sœur, elle fit une grande concession : comme elle voulait se lever malgré sa faiblesse, afin de remplir ses devoirs religieux, madame Godefroi la supplia de s'en dispenser pour cette seule fois; elle céda sans résistance, et assista d'intention à la messe que le père Damase célébrait dans la chapelle.

Madame Godefroi ne tarda pas à s'apercevoir que sa sœur était une de ces femmes chez lesquelles l'instinct maternel va jusqu'à la passion. Elle ne pouvait entendre le nom de son fils aîné sans un attendrisse-

ment mêlé de larmes, et la douleur d'être séparée de lui était continuelle dans son cœur. La présence d'Estève était sa consolation, son bonheur, toute sa joie ; joie amère et troublée par la prévision d'une séparation inévitable et peut-être prochaine. Sa physionomie, habituellement mélancolique et morne, avait une expression plus sereine quand cet enfant était près d'elle ; il semblait, quand elle arrêtait sur lui ses grands yeux tristes, que son âme soulagée se reposait un moment dans la satisfaction suprême d'une si chère contemplation, mais la religion, qui défend tout témoignage excessif, même lorsqu'il s'agit de l'attachement le plus naturel et le plus légitime, retenait chez la marquise l'expression de ses sentiments. Elle s'interdisait ces caresses, ces douces paroles, dont les mères sont si prodigues, et réprimait continuellement tous les élans de son amour. Estève répondait à cette affection sérieuse et calme en apparence par une tendresse infinie, une profonde vénération. Il y avait encore dans les témoignages de cette tendresse quelque chose d'enfantin et de charmant qui faisait parfois sourire la triste mère. Estève n'avait pas perdu l'habitude de se reposer à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux, et toujours prêt à écouter quelque récit, l'histoire de quelque enfant prédestiné devenu un saint, ou bien celle de quelque image miraculeuse. C'était encore près de sa mère qu'il se réfugiait dans ses jours de trouble et de chagrin, lorsque l'abbé Girou l'avait regardé presque sévèrement pour une légère faute, ou bien lorsque une vague inquiétude s'emparait de son esprit, lorsque des idées qu'il ne pouvait pas formuler

naissaient dans son cerveau semblables à ces germes qui, cachés trop profondément dans le sein de la terre, ne peuvent se faire jour, et périssent faute d'air et de soleil. Mais ces moments d'affliction étaient rares. Ordinairement Estève accourait calme et content près de sa mère; il restait avec elle pendant tout le temps de sa récréation; puis, l'heure du travail venue, il allait sans impatience et sans ennui recommencer la tâche accoutumée. La présence de madame Godefroi l'avait d'abord effarouché; mais bientôt il l'aima de tout son cœur. Pourtant il ne put jamais s'enhardir jusqu'à une certaine familiarité, et il ne lui témoignait en retour de ses bontés qu'un timide respect. Dans les conversations que la vieille dame provoquait, il montrait habituellement un esprit droit, mais simple et paresseux; nul rayon ne traversait les ténèbres de son intelligence, nulle corde ne vibrait dans son âme endormie. Cependant, lorsque sa sensibilité était excitée, lorsque les seules facultés qui avaient pu se développer en lui recevaient une vive impulsion, il trouvait, pour exprimer ses sentiments, des mots qui plus d'une fois etonnèrent madame Godefroi, en trahissant les trésors cachés de son intelligence. Alors la vieille dame arrêtait sur lui des regards inquiets, et disait en son âme : Fasse le ciel que je le sauve du froc et du couvent!

Quinze jours s'écoulèrent ainsi, et telle était l'influence de cette vie monotone et murée, qu'elle commençait à agir sur le caractère de madame Godefroi et à calmer son activité d'esprit. La vieille dame s'assoupissait aussi dans le cercle éternel de ces mor-

nes habitudes où roulaient depuis si longtemps les habitants de la Tuzelle. L'époque de son départ approchait; elle n'avait plus qu'une semaine à passer près de sa sœur, et pourtant elle n'avait encore rien fait, rien tenté pour rendre à cet enfant, dont le sort la touchait si vivement, sa liberté, ses droits, sa place dans la maison paternelle. Elle y songeait pourtant, et en parlait quelquefois à l'abbé Girou, qui, sans se permettre aucun conseil, lui laissait entrevoir peu d'espoir de succès, et semblait presque effrayé à l'idée de cette tentative.

Une après-midi, les deux sœurs étaient ensemble dans la chambre de la marquise, qui était encore plus faible et plus souffrante que d'habitude. L'atmosphère était lourde et suffocante; une chaleur intense se faisait sentir jusqu'au fond des habitations, et l'air qui pénétrait à travers les joints des persiennes était brûlant comme s'il eût soufflé à travers une fournaise. Madame de Blanquefort avait voulu descendre à la chapelle, où le père Damase était venu de grand matin dire une messe de mort, et elle y était restée longtemps en prière. Sa sœur n'avait pas tenté de la détourner de ce redoublement de ferveur; elle ne s'était pas étonnée non plus du service funèbre, car la Babeau l'avait prévenue la veille en lui disant : C'est demain Saint-Lazare, un triste anniversaire. Madame la marquise passera la journée en prière pour que Dieu sauve l'âme de ce pauvre M. d'Entrevaux, qui mourut sans confession.

Madame de Blanquefort avait un moment fait trêve à ses exercices de piété; elle se reposait près de

sa sœur, la tête inclinée, les yeux à demi fermés, les mains jointes sur ses genoux. Au premier abord, on aurait cru qu'elle priait encore au milieu d'une involontaire somnolence ; mais, en la regardant mieux, on s'apercevait, au contraire, qu'elle était en proie à une souffrance intérieure, à une sombre agitation, contre laquelle son âme luttait désespérée et vaincue. Madame Godefroi la considérait tristement, et n'osait troubler cette funeste apparence de repos; elle n'avait point de paroles pour calmer ce cœur affligé ; les ressources de sa philosophie, la grâce de son esprit, l'autorité de sa raison, eussent été impuissantes auprès de cette pauvre femme, qui souffrait, croyait et ne raisonnait pas ; sa tendresse seule pouvait lui apporter de muettes consolations. Elle prit affectueusement la main sèche et brûlante de la marquise, et lui dit doucement : Allons, Cécile, à quoi pensez-vous? Voici l'heure de la récréation ; Estève attend peut-être déjà là dehors que nous lui disions d'entrer.

Comme elle disait ces mots, le bruit d'une voiture se fit entendre dans le lointain ; les deux femmes écoutèrent un moment sans parler et en se regardant avec effroi ; puis la marquise dit d'une voix éteinte : C'est M. de Blanquefort ; ah ! j'avais pensée qu'il viendrait. J'ai comme le pressentiment de quelque malheur ; mon Dieu ! mon Dieu, ayez pitié de nous !
— Eh ! que pouvez-vous craindre, ma sœur ? dit madame Godefroi avec fermeté. Pourquoi tremblez-vous devant votre mari? Parce qu'il a été injuste, violent, parce qu'il vous a méconnue et foulée aux pieds? Mais le moment est venu de protester enfin contre la

conduite odieuse, inique de cet homme. Pendant seize ans, vous avez gardé le silence, vous avez subi sans vous plaindre tant de douleurs et d'outrages, vous avez plié à deux genoux sous la main qui vous frappait; mais aujourd'hui, ma sœur, vous vous relèverez, et, si la force vous manque, je serai là pour vous soutenir. — Au nom du ciel! ne parlez pas ainsi, Adélaïde, s'écria la marquise éperdue; vous ne savez pas... vous ne connaissez pas M. de Blanquefort... Non, non, point de révolte, point de résistance; pas un seul mot de reproche. — Eh bien! c'est moi qui parlerai, je parlerai seule et en mon nom seulement. — Non, non, vous dis-je, interrompit la marquise avec égarement; gardez le silence, quoi qu'il arrive, ma sœur; il y va de ma vie, de celle de mon fils. Promettez-moi, jurez-moi de vous contenir, de vous taire!

Madame Godefroi, saisie d'étonnement et de crainte à l'aspect de cette terreur, de ce désespoir, promit de garder le silence. La marquise se jeta à genoux devant son prie-Dieu, et attendit. Un moment après, la voiture de M. de Blanquefort entra dans la cour : Est-il seul? demanda la malheureuse mère à madame Godefroi qui regardait en bas, cachée derrière les persiennes. — Il est seul, répondit-elle en revenant vers sa sœur; allons, Cécile, soyez au moins calme et résignée. — Je le suis, Dieu me fait cette grâce, dit la marquise avec l'accent d'une secrète exaltation, comme si la courte prière qu'elle venait de faire lui eût tout à coup rendu une sorte de courage et de tranquillité.

Le marquis aborda sa femme et sa belle-sœur avec le même sang-froid, la même politesse aisée et grave qu'il avait montrée à la première entrevue ; il excusa le comte Armand, qui, engagé pour un dîner d'étiquette, n'avait pu l'accompagner, et parla ensuite pendant une demi-heure des choses les plus indifférentes. Les deux femmes ne prenaient à cet entretien que la part indispensable ; elles tâchaient de paraître calmes, mais il était facile de deviner que la marquise luttait contre une secrète épouvante, et que l'inquiétude ôtait à madame Godefroi une partie de sa liberté d'esprit ordinaire. Au milieu de cette conversation languissante, M. de Blanquefort se tourna vers sa femme et lui dit sans aucun préambule : Ma visite a aujourd'hui un autre motif que le plaisir de rendre mes devoirs à votre sœur ; je viens vous demander si vous persistez à accomplir le vœu que vous avez fait pour votre second fils. — Oui, monsieur, répondit la marquise sans hésiter, mais d'une voix mourante. — En ce cas, j'ai décidé qu'Estève entrerait au noviciat très-prochainement, reprit M. de Blanquefort d'un ton bref ; il est temps de commencer ses préparatifs de voyage ; il partira avec madame votre sœur.

Madame Godefroi regarda son beau-frère avec un geste de doute, de stupéfaction ; elle était tentée de prendre ses paroles comme une raillerie, tant cette proposition de mettre elle-même Estève en religion lui semblait étrange. La marquise avait mieux compris l'intention de son mari, et elle s'écria toute tremblante : Vous voulez que cet enfant parte avec ma

sœur; et où doit-elle le mener, monsieur? — Ne l'avez-vous pas deviné déjà? répondit froidement M. de Blanquefort; dans la maison dont l'un de mes proches parents, le révérend père Anselme, est prieur; à l'abbaye de Châalis. — Si loin de moi, mon Dieu! si loin que je ne le reverrai jamais, murmura la marquise avec désespoir. Ah! monsieur, j'avais espéré que vous ne me sépareriez pas ainsi de lui, qu'il me serait permis de le revoir quelquefois. Le sacrifice que vous ordonnez est au-dessus de mes forces.

Le marquis la regarda fixement, et dit avec le même calme : Il dépend de vous de ne pas l'accomplir. C'est vous qui avez décidé du sort de cet enfant, qui l'avez voué à Dieu; vous pouvez le lui reprendre; le pape vous relèvera de votre vœu. — Ma sœur, s'écria madame Godefroi incapable de se contenir plus longtemps; ma sœur, c'est le parti que vous dictent la raison, la justice, vos sentiments de mère. Quel scrupule, quelle frayeur insensée peut vous arrêter? — Oui, madame, dites-le, ajouta le marquis sans détourner de dessus sa femme ses yeux animés d'une ironie cruelle, d'une fureur contenue; si vous le pouvez, expliquez les scrupules de votre conscience et les pensées qui vous troublent.

La marquise garda le silence et se cacha le visage dans son mouchoir, comme pour étouffer ses pleurs. M. de Blanquefort reprit lentement : Vous vous taisez! je n'insiste pas. Je ne m'attribue pas le droit de vous interroger comme un confesseur. Vous ne devez compte qu'à Dieu et au père Damase de l'état de votre âme. Vous venez de me faire connaître votre

résolution, vous m'avez dit que vous persistiez dans le vœu qui vous fut dicté par la dévotion, la crainte de Dieu, la pensée du salut éternel. A présent que vous avez vous-même, pour la seconde fois, décidé du sort de votre fils, c'est à moi qu'appartient l'exécution de votre vœu. La maison où Estève doit faire profession est une des plus riches et des plus anciennes abbayes du royaume. J'ai été déterminé d'ailleurs par des liens de parenté. L'aïeule du prieur de Châalis était une Blanquefort. Le père Anselme est un religieux comme il n'y en a malheureusement plus guère aujourd'hui, zélé, fervent, sévère dans l'observation de la règle. S'il avait un peu moins de sainteté et un peu plus d'intrigue, il serait aujourd'hui provincial de son ordre; mais son ambition se borne à bien gouverner son abbaye. Voilà l'homme sous l'autorité duquel Estève doit passer sa vie. Vous voyez, madame, que je suis entré dans vos pieuses intentions, et que je m'y suis en tout conformé.

La marquise ne fit aucune objection. Elle s'était soumise, et un sombre accablement avait succédé à la première explosion de sa douleur. Madame Godefroi se taisait aussi, retenue par sa promesse, mais le cœur animé de sourdes résolutions. L'énergie naturelle de son caractère lui faisait envisager sans crainte une explication violente avec le marquis, et considérer avec une amère compassion la faiblesse, les mortelles angoisses, la morne résignation de sa sœur. Le marquis s'aperçut peut-être de ces dispositions; mais il n'eut pas l'air de remarquer la contenance indignée de madame Godefroi et le silence obstiné qu'elle gardait.

— Madame, lui dit-il du ton le plus simple, il me reste à vous faire mes excuses pour l'embarras que cet enfant va vous causer.—Point du tout, monsieur, répondit-elle froidement; en venant ici, j'avais espéré obtenir de vous et de sa mère la permission de l'emmener pour quelques mois à Paris. — C'est à merveille; une fois arrivé, vous le garderez quelques jours, si vous le jugez convenable, ensuite une personne de confiance pourra le conduire à Châalis. — Non, non, ce n'est pas ainsi qu'il nous quittera, interrompit madame Godefroi avec un profond sentiment d'amertume; si Estève ne peut échapper à son sort, si, pour accomplir le vœu de sa mère et votre volonté, il doit aller s'ensevelir dans un cloître, mon mari, mes enfants et moi, nous le conduirons jusqu'à la porte de l'abbaye de Châalis, nous recevrons ses derniers adieux, et il saura du moins qu'il laisse derrière lui une famille qui le regrette.

A cette réponse, le marquis se tourna vers sa femme avec un geste violent, et lui dit : Sur mon âme! on dirait, à entendre votre sœur, que je force votre volonté, et que je suis un père dénaturé, le tyran, le fléau de ma famille! — Oh! monsieur! qui oserait le penser? s'écria la marquise d'une voix tremblante, qui oserait se plaindre? Ce n'est pas moi, vous le voyez.

En entendant la malheureuse mère d'Estève protester ainsi de sa soumission, madame Godefroi détourna les yeux, et alla s'asseoir à l'écart. Le marquis, après avoir marché un moment dans le salon, comme pour laisser à sa propre irritation le temps de se calmer, revint près de sa femme.

— Tout étant ainsi réglé et arrêté, je vais vous quitter, lui dit-il ; ce soir, j'annoncerai dans le monde que cet enfant voué à Dieu, et que depuis longtemps on n'appelle plus que l'oblat, est près de ratifier la promesse que vous fîtes pour lui. C'est d'un grand exemple ; mais on connaît votre haute piété, et personne ne s'en étonnera.

Comme il s'avançait pour prendre aussi congé de madame Godefroi, elle se leva et vint à lui.

— Monsieur, lui dit-elle, je dois partir dans quatre jours ; peut-être ne pourrez-vous pas revenir ici recevoir mes adieux ; demain, si vous voulez le permettre, j'irai vous les faire à Aix, chez vous, et embrasser une dernière fois mon neveu le comte Armand. — Oui, madame, répondit le marquis étonné de cette brusque détermination ; demain j'aurai l'honneur de vous recevoir.

Il sortit ; les deux femmes écoutèrent en silence le bruit de ses pas se perdre dans l'escalier et la porte se refermer sur lui. Quand la voiture eut roulé bruyamment hors de la cour, quand il fut décidément parti, madame Godefroi se rapprocha de sa sœur, et lui dit : Vous n'avez osé défendre ni votre enfant, ni vous-même ; et moi, retenue par vos frayeurs, par ma promesse, j'ai gardé le silence, je n'ai pu venir à votre secours, j'ai laissé faire M. de Blanquefort ; mais, je vous le jure, il n'accomplira pas sans obstacle ses desseins ; demain je le retrouverai. — Que voulez-vous faire, grand Dieu ! s'écria madame de Blanquefort en sortant à ces mots de son anéantissement. — Je veux aller trouver votre mari,

répondit froidement madame Godefroi, je veux lui dire ce que je lui aurais dit aujourd'hui, si vous ne m'eussiez fermé la bouche. Soyez tranquille, vous ne serez pas là ; vous et votre fils, vous serez à l'abri de ces emportements, de ces violences qui vous font trembler pour la vie de tous deux ; moi, je ne crains rien. — Mon Dieu! je suis donc perdue! s'écria la marquise hors d'elle-même. Adélaïde, renoncez à votre résolution, je vous en supplie. Vous ne voulez donc pas me croire quand je vous dis qu'il y va de ma vie et de l'honneur de notre famille? — C'est au nom de cet honneur que je parlerai, répliqua madame Godefroi ; c'est par la crainte du blâme, par le respect humain, par l'orgueil qui est son Dieu, que j'attaquerai cet homme. Vos craintes vous aveuglent : il n'y a pas tant de péril que vous croyez à lui dire la vérité. Ce gentilhomme si jaloux de son honneur, ce magistrat intègre a su tromper le monde à force d'hypocrisie, donner à un sordide et détestable calcul l'apparence d'une tolérance pieuse. En sacrifiant son second fils, il a l'air de céder à vos intentions, et il satisfait impunément la haine abominable qu'il porte à son propre sang. Et vous ne voulez pas qu'il tremble quand je le menacerai de dévoiler de telles iniquités, de dire tout ce que vous avez souffert depuis seize ans ! J'irai le trouver, je le démasquerai, vous dis-je. Courage, ma sœur! relevez-vous, envisagez votre situation. Qui pouvez-vous craindre? Vous avez pour vous la vérité, la justice, la loi. — Non ! non ! ma sœur, s'écria la marquise en proie à une agitation effrayante; non : l'apparence vous abuse.

Et se jetant impétueusement à genoux, elle ajouta : M. de Blanquefort a été sévère, inflexible jusqu'à la cruauté, mais il a été juste... il a été juste en chassant de sa maison l'enfant qui n'est pas le sien!...

Cette déclaration, cet aveu d'une faute qu'elle n'avait pas même soupçonnée, frappèrent madame Godefroi comme un éclair, un coup de foudre; elle vit d'un regard l'entière vérité et toute l'étendue du malheur de la marquise. Penchée sur cette femme qui sanglotait à ses pieds, et pâle, tremblante elle-même de saisissement, elle la releva et la serra contre son sein. Quand les sanglots qui couvraient sa voix se furent apaisés, elle lui dit : Mais votre mari s'est vengé... Celui que vous avez aimé n'existe plus. — M. de Blanquefort s'est fait justice de ses propres mains, répondit la marquise avec un calme encore plus effrayant que les transports de douleur qu'elle venait d'éprouver; oui, il a été tout ensemble le juge et le bourreau... et, quand tout a été fini, il a traîné sous mes yeux le corps sanglant de celui qu'il venait d'assassiner. C'est aujourd'hui le funeste anniversaire de cette mort. — Ah! malheureuse, malheureuse! murmura madame Godefroi. — Vous voyez, ma sœur, quel a été le châtiment de ma faute, reprit la marquise, châtiment terrible et qui n'est pas retombé sur moi seule! J'ai offert le reste de ma vie en expiation, et Dieu, dans sa miséricorde, m'a recueillie. Quand ce pauvre enfant est venu au monde, je l'ai donné à lui pour le sauver, je l'ai remis entre ses bras pour qu'il le défendît, car je ne pouvais moi-même le protéger et le défendre. Que serions-

nous devenus, Seigneur, si vous n'aviez eu pitié de ma détresse et accepté mon repentir? — Hélas! dit madame Godefroi, pourquoi ne vous êtes-vous pas souvenue qu'il y avait une personne au monde près de laquelle vous pouviez vous réfugier? Pourquoi n'êtes-vous pas venue me trouver avec votre enfant? — J'en eus la pensée, ma sœur, mais M. de Blanquefort ne m'aurait pas laissée vivre en paix près de vous. Sa vengeance n'aurait pas été assouvie si j'eusse trouvé pour ce malheureux enfant des protecteurs, une famille. Il le hait comme le témoignage vivant de ma honte et de son déshonneur, et, n'en doutez point, il se serait une seconde fois vengé; Estève serait mort de sa main si je ne l'eusse, pour ainsi dire, retiré de ce monde en le vouant à Dieu. — Ce vœu a satisfait sa justice, sinon sa vengeance, dit tristement madame Godefroi; en faisant profession, Estève renonce à tout l'héritage de celui dont il est le fils aux yeux du monde et de la loi; il quitte jusqu'à son nom; Estève de Blanquefort ne sera plus que le frère Estève. Mais pourquoi le marquis exige-t-il que son sort s'accomplisse dès à présent? Pourquoi ne le laisse-t-il pas, pendant quelques années encore, vivre ici près de vous, comme il a si longtemps vécu? Peut-être vos instances, vos prières, les miennes, obtiendront-elles ce délai. — Non, non, ma sœur, répondit la marquise; je comprends les préoccupations de son esprit : il craint de mourir avant d'avoir assuré l'accomplissement d'une promesse dont notre saint-père le pape peut me relever; il veut qu'Estève soit engagé par des vœux irrévocables

avant que mon fils aîné devienne le chef de la famille. — Il faut se soumettre, dit madame Godefroi, abattue sous le coup de ces fatales révélations. Maintenant, ma sœur, je n'ai plus de conseils à vous donner; mais vous trouverez toujours près de moi des consolations, des secours : dans la situation terrible où vous êtes, que puis-je pour vous, que voulez-vous que je fasse? — Rien, plus rien, ma chère Adélaïde, répondit la marquise en baissant la tête avec un geste de repentir, de profonde humilité; je n'ose même plus vous demander votre amitié; vous avez toujours été une femme sage, une épouse fidèle, et vous devez mépriser, au fond de votre âme, la malheureuse qui a trahi son devoir. — Cécile, ma chère Cécile, est-il rien au monde qui puisse vous ôter mon affection? s'écria madame Godefroi; ah! fussiez-vous mille fois plus coupable, fussiez-vous méprisée, repoussée par tous, votre sœur vous resterait et vous aimerait encore.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en fondant en larmes, comme autrefois à la porte du couvent des bénédictines, lorsqu'elles prononçaient de si tristes adieux; mais alors une vague espérance était au fond de cette désolation, une résolution énergique pouvait les sauver, et maintenant, à bout de leur avenir, elles pleuraient sur des malheurs à jamais irréparables.

— Ma sœur, dit enfin la marquise en réprimant sa douleur et son attendrissement, soyons calmes; j'ai peu de temps pour tout ce qui me reste à faire. Et d'abord, c'est à vous que je dois adresser une prière,

c'est à vous que je vais demander une promesse. Vous allez emmener cet enfant : songez, hélas! que le contact du monde et jusqu'à vos soins pourraient lui être funestes, songez que sa perte et son salut dépendent de sa foi. Adélaïde, la promesse que j'ose exiger vous paraîtra bizarre, elle vous blessera peut-être; mais pardonnez aux prévisions, aux frayeurs d'une mère. Vous n'avez pas nos croyances, ma sœur, vous raisonnez sur les mystères que nous adorons; un mot échappé de votre bouche pourrait jeter un doute dans l'âme d'Estève, et la remplir de trouble et de regrets; un seul regard jeté hors du cloître où il doit passer sa vie pourrait lui laisser quelque fatal souvenir. Promettez-moi de l'en préserver, promettez-moi que le pauvre oblat ne traversera seulement pas cette Babylone où vous vivez; promettez-moi de ne pas lui donner même l'espérance de vous revoir en le quittant au seuil de l'abbaye de Châalis... — Je vous le promets, ma sœur, répondit madame Godefroi. — A présent, laissez-moi seule, ma chère Adélaïde, reprit la marquise; j'ai besoin de prier Dieu. Dans une heure, vous viendrez me retrouver avec mon fils et l'abbé Girou.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre. Rien encore n'avait transpiré dans la maison. L'abbé était descendu au jardin pour lire son bréviaire. Estève, n'ayant pas trouvé sa mère au salon, se promenait tristement pendant sa récréation, et réfléchissait peut-être à cette nouvelle visite du marquis, pendant laquelle il avait inutilement attendu l'ordre de descendre pour rendre ses devoirs à son père.

Au bout d'une heure, madame Godefroi entra silencieusement chez la marquise; Estève la suivait avec l'abbé Girou. Madame de Blanquefort était assise devant son prie-Dieu; une pâleur effrayante couvrait ses traits décomposés comme ceux d'une mourante; pourtant elle paraissait calme, et l'accent de sa voix, ordinairement bas et voilé, semblait plus distinct et plus ferme. Elle dit à Estève d'approcher; il se mit à genoux près d'elle, sur le prie-Dieu. Alors, sans faiblesse, sans émotion apparente, soutenue par cet immense amour de mère qui lui commandait de renfermer toutes ses douleurs, d'étouffer son désespoir pour rendre plus facile le sacrifice de cet enfant, dont l'âme allait frémir à ses premières paroles, elle annonça à Estève qu'il allait partir avec sa tante, et que très-prochainement il entrerait au noviciat chez les pères bénédictins de Châalis.

A cette nouvelle, le pauvre enfant baissa la tête tout éperdu, et se prit à pleurer amèrement. Il y eut un silence. Madame Godefroi se cachait la figure dans son mouchoir; l'abbé Girou essuyait en tremblant les grosses larmes qui coulaient sur son visage vénérable; la marquise seule paraissait calme, et son regard, attaché sur le christ qui surmontait son prie-Dieu, avait une expression ineffable de souffrance contenue et de sombre sérénité.

— Mon enfant, dit-elle avec douceur, en réprimant tous les signes d'un attendrissement qui aurait augmenté la douleur d'Estève, mon enfant, pourquoi pleurez-vous ainsi? Pourquoi votre cœur se révolte-t-il à la pensée de me quitter? Vous allez consacrer

votre vie à Dieu, auquel je vous ai donné avant votre naissance; vous allez trouver votre père spirituel, vos frères en religion, toute une famille unie par la charité, par des liens de paix et d'amour. Peut-être un jour aurai-je le bonheur de vous revoir dans la sainte maison où vous êtes près d'entrer; mais, si cette consolation m'était refusée, si je venais à mourir loin de vous, adorez la volonté suprême, et songez qu'il n'est point de séparation éternelle pour ceux qui ont vécu dans la pensée du salut; songez que je serai allée vous attendre dans le ciel, aux pieds de Dieu.

Elle se tut épuisée, à bout de ses forces, mais non de son dévouement, de sa résignation. D'un signe, elle pria l'abbé d'emmener Estève, car elle pensa qu'il achèverait plus promptement de se calmer hors de sa présence, et que, revenu de ce premier mouvement, il pourrait être consolé et persuadé par les exhortations du vieux prêtre. En effet, le soir même, Estève, quoique profondément triste et malheureux de quitter sa mère, songeait sans répulsion et sans effroi à la nouvelle vie qui l'attendait; il était déjà accoutumé à l'idée de revêtir la coule et l'aumusse des bénédictins de Châalis.

La marquise était restée seule avec sa sœur. Immobile à la même place, et trop faible pour parler ou faire une lecture, elle semblait prier mentalement. De temps en temps, madame Godefroi prenait un livre posé sur le prie-Dieu et lui lisait à haute voix quelques morceaux de l'*Imitation*. La Babeau pleurait tout bas dans un coin de la chambre. Avant

de se retirer, madame Godefroi s'agenouilla près du lit de sa sœur, qui venait de se coucher, et lui dit : Je donnerais bien des années de ma vie pour vous sauver toutes ces angoisses; mais je ne puis rien, mon Dieu! Pourtant il dépend de moi de retarder cette cruelle séparation. Je devais partir dans quatre jours; je resterai plus longtemps, bien plus longtemps, je resterai tant qu'on ne viendra pas me chercher de Paris. — Non, ma chère sœur, répondit la marquise d'une voix faible et en serrant la main de la vieille dame contre son visage livide et froid, non, cette situation ne peut se prolonger; on ne peut vivre dans l'attente et la prévision d'une séparation si douloureuse. Mes forces y succomberaient.

Toute la journée du lendemain se passa tranquillement. Madame de Blanquefort retint son fils auprès d'elle et lui parla longuement de sa vocation, de ses devoirs, de son avenir. Madame Godefroi et l'abbé l'écoutaient, touchés jusqu'aux larmes et frappés de surprise, car il s'était opéré en elle une singulière et merveilleuse transformation. Cette femme, qui jusqu'alors avait fait consister la religion dans de minutieuses pratiques de dévotion, dans de cruelles austérités, dans l'étroite observation d'inutiles devoirs, s'élevait tout à coup aux sublimes hauteurs de la philosophie chrétienne. Elle trouvait, pour raffermir l'âme de son fils, des pensées, des paroles, telles que Dieu en inspirait à la pieuse mère de saint Augustin. Estève, agenouillé près du lit, recueillait ces discours avec une avide et douloureuse attention; mais c'était moins le sens élevé, profond, qui se gra-

vait dans sa mémoire, que l'accent de la marquise, que cette voix entrecoupée dont les inflexions étaient si pleines de tendresse et de persuasion.

La fermeté, l'abnégation de madame de Blanquefort ne se démentirent pas pendant les tristes jours qui précédèrent le départ d'Estève. L'instinct de sa tendresse trouva sûrement tous les moyens d'adoucir pour lui cette séparation, qu'elle envisageait avec autant d'effroi que le terme de sa propre vie. L'abbé Girou eut moins de force; son cœur se brisait à la pensée de quitter cet enfant, objet de si tristes soins, et il ne pouvait dissimuler sa profonde affliction.

Enfin, le moment fatal arriva. Aux premières clartés d'un beau jour de septembre, la voiture de madame Godefroi roula dans la cour de la Tuzelle. Déjà l'on avait chargé les bagages; le postillon était en selle et faisait siffler son fouet; les chevaux, impatients, battaient le pavé avec de sauvages hennissements. Madame Godefroi parut sur le perron. L'abbé la suivait avec Estève.

— Monsieur, dit-elle en lui serrant la main, je vous recommande ma sœur...

La marquise s'avança la dernière. Elle ne jeta qu'un regard sur la voiture, et serrant son fils dans ses bras, elle lui dit : Estève, tous les jours de ta vie, souviens-toi de ta pauvre mère, et prie Dieu pour elle !...

A ces mots, elle le remit par un brusque mouvement à madame Godefroi et rentra précipitamment. Une minute après, Estève sanglotait, le front appuyé

sur l'épaule de sa tante, et le carrosse roulait sur la grande route de Paris.

III

A dix lieues de Paris, dans les riches plaines de l'ancien duché de Valois et aux environs d'Ermenonville, il existe, au milieu des bois, un vaste édifice dont la construction date du dernier siècle. Alentour gisent d'immenses ruines, des marbres brisés, des sculptures mutilées et verdâtres; quelques colonnes sont encore debout parmi ces décombres, dont la masse entière est dominée par une svelte tourelle. Cet édifice est le palais abbatial, et ces ruines, tout ce qui reste de l'antique monastère de Châalis.

L'abbaye de Châalis, fondée par le roi Louis le Gros, appartenait à des moines de l'ordre de Citeaux et de la filiation de Pontigny. Les guerres civiles, les invasions étrangères, toutes les sanglantes réactions dont le duché de Valois fut le théâtre pendant trois siècles, avaient laissé debout et dans toute sa splendeur cette maison, qui présentait des chefs-d'œuvre d'architecture de toutes les époques. Quelques années avant la révolution, elle était encore un des plus beaux monuments religieux des environs de Paris. Les bénédictins de Châalis ne pratiquaient point les mêmes austérités que les moines réformés de l'ordre de Citeaux. Ils n'observaient pas, comme les feuillants,

une continuelle abstinence, un silence perpétuel; ils ne dormaient pas sur un sac de paille et ne se levaient pas au milieu de la nuit pour dire l'office, comme les trappistes. Le travail intellectuel, les savantes études, n'étaient pas non plus d'obligation chez eux comme dans les congrégations de Saint-Maur et de Cluny. Leur vie, exempte de ces mortifications incessantes, de ces patients labeurs, devait, selon l'esprit de la règle, s'écouler dans la simple observation des trois vœux religieux.

L'abbé Girou ne s'était pas trompé dans ses prévisions : son élève n'éprouva, en arrivant au seuil de l'abbaye de Châalis, aucune de ces défaillances qui saisissent les âmes les plus ferventes au moment de quitter le monde dont elles emportent quelque souvenir. Estève n'avait pas même entrevu ce monde auquel il allait renoncer; rien n'existait pour lui hors du cloître, rien qu'une maison solitaire où vivaient une sainte femme, un vieux prêtre, objets de sa vénération et de son amour. Son cœur se les rappelait sans cesse, mais il se résignait avec une pieuse soumission à la volonté de sa mère, qui l'avait éloigné d'elle pour le donner tout entier à Dieu. Madame Godefroi avait religieusement rempli sa promesse; sans s'arrêter, sans se détourner un moment pour embrasser sa famille, elle avait conduit Estève à l'abbaye de Châalis. Là, au moment de le quitter, elle se souvint encore des dernières recommandations de sa sœur, et, contenant ses inquiétudes, ses funestes prévisions, elle dit simplement au pauvre oblat : Mon cher enfant, vous voici dans la retraite que votre

mère a choisie pour vous mettre à l'abri des vicissitudes qui troublent notre vie ici-bas. Sans doute, vous y trouverez la paix, un inaltérable bonheur. Si parfois, cependant, vous ressentiez quelque affliction, s'il y avait dans votre existence des jours d'amertume, de dégoût, de secrète désolation, souvenez-vous qu'il y a aussi dans la vie du monde de grandes peines, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'être heureux sur la terre. Chaque année, mon enfant, je reviendrai vous voir, et quelque jour peut-être aurai-je le bonheur de vous amener votre mère et le bon abbé Girou.

Ces paroles tendres et calmes, ces adieux mêlés d'espérance, laissèrent dans l'âme d'Estève une joie triste, et tempérèrent l'impression d'abattement, de vague frayeur, qu'il ressentit en se trouvant seul tout à coup et abandonné à lui-même pour la première fois de sa vie. Debout à l'une des fenêtres de la maison située en avant de l'abbaye et qu'on appelait le logement des hôtes, il suivit d'un regard plein de larmes le carrosse de madame Godefroi; puis, se tournant vers le frère convers qui l'attendait pour l'introduire dans l'intérieur du monastère, il lui dit avec une douceur mélancolique : Mon frère, je suis prêt à vous suivre.

Le convers l'emmena à travers une vaste cour plantée de tilleuls, et au fond de laquelle on apercevait l'entrée du grand cloître. Un silence profond régnait dans cette enceinte riante et solitaire qui précédait les édifices claustraux. Le ciel était d'un bleu tranquille; un doux soleil de septembre brillait sur

les gazons reverdis par les premières pluies d'automne; il y avait dans l'air comme une influence radieuse et sereine qui était en harmonie avec le calme de ce séjour. En pénétrant dans le grand cloître, Estève s'arrêta saisi d'étonnement et d'admiration : les profondes voûtes étaient soutenues par des arcs en ogive dont les rinceaux élégants étaient à demi cachés sous une multitude de guirlandes naturelles; les rameaux délicats de la grenadine, les fleurs étoilées du jasmin brodaient toutes les pierres et égayaient les tons grisâtres de ces antiques murs. Le préau était arrangé en parterre, et les fleurs les plus rares s'épanouissaient entre les bordures de buis capricieusement taillées.

— Quel beau jardin! s'écria Estève; c'est comme un paradis terrestre. — Ce sont nos pères qui l'ont arrangé ainsi, dit le convers; ils viennent s'y promener après les offices; malheureusement l'hiver séchera bientôt toutes ces belles fleurs; Leurs Révérences n'auront plus que celles de l'orangerie. Mais allons, allons, mon cher frère; vous oubliez que Sa Paternité vous attend.

Estève suivit son guide avec une émotion que chaque instant augmentait, mais dans laquelle il n'y avait aucune amertume, aucune crainte; c'était plutôt un vague attendrissement, un respect religieux. Dans l'escalier, dans les galeries qu'il dut traverser pour arriver chez le prieur, il rencontra quelques moines, devant lesquels il s'inclina en tremblant, et qui lui rendirent amicalement son salut. Le frère convers s'arrêta enfin devant une porte, au fond de

la galerie, qu'on appelait le grand dortoir, et frappa un léger coup contre le panneau ; puis, se rangeant pour laisser passer Estève, il lui dit à voix basse : N'oubliez pas, mon frère, qu'en parlant à notre prieur, vous devez toujours l'appeler Votre Révérence ou Votre Paternité.

Estève entra le regard baissé, le cœur palpitant, et resta debout près de la porte qui venait de se refermer derrière lui. Bien qu'il n'osât lever les yeux, il apercevait pourtant à l'autre extrémité de la cellule un religieux qui lisait assis dans un fauteuil profond, et les pieds commodément appuyés sur un coussin. Les rideaux blancs de la fenêtre étaient baissés, un jour paisible tombait sur cette figure immobile et remplissait la cellule, où l'on respirait comme une faible odeur d'encens. Une exquise propreté, un ordre minutieux, régnaient dans l'arrangement du mobilier, qui était simple et d'un goût ancien. Il y avait dans l'atmosphère, dans les recherches modestes de ce séjour, dans l'aspect de ce moine tranquillement occupé, un air de béatitude monacale qui aurait raffermi l'âme d'Estève, si elle eût été troublée par quelque regret, quelque hésitation; mais le pauvre enfant n'avait pas besoin d'être soutenu dans sa vocation : il arrivait sans crainte, sans défiance, peut-être comme jamais aucun novice, quelque ferme que fût sa résolution, n'était entré dans les murs de Châalis.

— Soyez le bienvenu, mon cher fils, dit le prieur en se levant à demi pour donner à Estève sa bénédiction pastorale.

A ce geste, que les gens du monde eussent pris pour un salut, Estève fléchit les genoux et courba la tête avec une émotion profonde. La bénédiction du prieur était pour lui comme une première consécration, il accomplissait, en la recevant, le premier acte de sa vie religieuse. L'absence de tous ceux qu'il aimait, l'isolement où il était resté après le départ de madame Godefroi, avaient disposé son âme à se réfugier promptement dans de nouvelles affections, à implorer pour ainsi dire l'amitié, l'appui de ces étrangers au milieu desquels il venait vivre. En voyant celui qu'il appelait son père spirituel, il pensa retrouver un maître indulgent, un ami comme l'abbé Girou, et par un mouvement spontané il toucha de ses lèvres la main qu'étendait sur lui le père Anselme. Le moine regarda fixement et avec une sorte de surprise cet enfant qui, incliné à ses pieds, versait des larmes d'attendrissement; puis il dit gravement, comme s'il eût voulu réprimer les manifestations auxquelles Estève se laissait aller : Asseyez-vous, mon fils; quand j'aurai fini ma lecture, je vous parlerai.

Estève s'assit à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur le grand cloître. Heureusement il y avait en lui, comme chez la plupart des très-jeunes gens, une mobilité d'idées qui atténuait la violence de ses impressions : une sérénité mélancolique succéda bientôt aux émotions qui l'avaient si profondément troublé. Il n'éprouva plus que l'espèce d'anxiété qui naît d'une attente longtemps prolongée. Tandis qu'il était là, immobile sur son siége,

osant à peine lever les yeux, le prieur continuait sa lecture lentement, sans distraction, comme s'il eût été absolument seul.

Le père Anselme n'avait pas une de ces figures hâves et blêmes qui décèlent les travaux, les continuelles macérations de la vie ascétique; mais il ne présentait pas non plus le type du moine abruti dans l'indolence et la sensualité. Il avait le léger embonpoint, le teint frais et fleuri d'un homme sur le retour de l'âge et dont la vie s'est écoulée à l'ombre du cloître, dans de sédentaires devoirs. Au premier aspect, on l'eût pris pour un bon bénédictin enseveli corps et âme dans les douces quiétudes de l'existence monacale; cependant, lorsqu'il relevait son front haut et sévère, lorsqu'il manifestait sa pensée, ne fût-ce que par le geste ou le regard, on reconnaissait en lui l'intelligence, la fermeté d'un esprit supérieur; on comprenait qu'il avait le sentiment intime de sa dignité et l'habitude d'un pouvoir absolu. A mesure qu'Estève l'observait, une vague frayeur succédait à sa confiance; il commençait à craindre ce père aux mains duquel il venait se remettre. Pour se distraire de cette pénible impression, il tourna ses regards vers le cloître. Quelques moines se promenaient sous les arceaux en attendant l'heure d'aller au chœur; d'autres moines arrivèrent successivement, et bientôt une partie de la communauté se trouva réunie.

L'entrée du grand cloître était interdite aux novices, qui, séparés des religieux profès pendant les études et les récréations, ne les voyaient qu'au réfectoire et à l'église. Les pères assemblés en ce mo-

ment dans le cloître étaient tous d'un âge mûr; quelques-uns paraissaient avoir atteint l'extrême vieillesse. Estève regardait avec un singulier intérêt, une grande curiosité, toutes ces figures. Il remarqua avec étonnement que les religieux ne se parlaient pas; chacun semblait demeurer dans un isolement volontaire et ne point se soucier de la présence ou de l'entretien des autres. En effet, le contact obligé et perpétuel dans tous les actes de leur vie avait éteint ou du moins fort affaibli chez eux l'instinct de la sociabilité; sous ce rapport, ils avaient une déplorable similitude avec les pauvres insensés, qui, toujours ensemble, n'ont pourtant aucune communication de sentiments ou de pensées, chacun demeurant absorbé dans son idée fixe et sa triste individualité. La plupart des religieux marchaient lentement, les bras croisés, la tête inclinée, comme s'ils commençaient déjà à réciter mentalement les prières qu'ils allaient bientôt psalmodier dans le chœur. D'autres lisaient assis à l'écart, d'autres encore allaient et venaient dans le parterre, la bêche ou l'arrosoir à la main, et s'empressaient de donner en passant quelques soins à ces belles fleurs qu'ils semblaient cultiver avec une sorte d'amour. Mais, en se livrant à ces occupations, à ces délassements, ils se regardaient à peine. Ceux mêmes qu'unè commune passion pour l'horticulture réunissait dans les allées étroites du parterre, autour des plantes rares, des fleurs magnifiques, objet de leur admiration, de leur continuelle sollicitude, s'adonnaient à ces soins avec une activité silencieuse.

La voix du père Anselme arracha enfin Estève à ses observations. Il se leva vivement, et, reportant ses regards dans l'intérieur de la cellule, il se trouva en face de la figure imposante et grave du prieur. Alors, pour la seconde fois, il s'inclina, le cœur plein de soumission, d'humilité, de foi vive et sincère.

— Mon fils, dit le père Anselme, je savais depuis longtemps que le dessein de vos parents était de vous envoyer dans notre maison, mais je ne vous attendais pas encore. Rendons grâce à Dieu, qui vous a inspiré de venir droit à nous. Celui qui, pour arriver au cloître, veut passer par les voies du monde, risque de se perdre avant d'être au but. Une vocation tardive n'est jamais une bonne vocation, et ce n'est qu'à votre âge qu'on embrasse sans peine notre saint état. Votre intention est sans doute de prendre bientôt l'habit? — Je suis ici pour me soumettre en tout aux conseils, aux volontés de Votre Révérence, répondit Estève d'une voix timide.—Bien. Mais, avant de revêtir l'habit de saint Benoît, savez-vous, mon cher fils, à quoi vous vous engagez?—Oui, mon père, je le sais. — Vous connaissez les obligations, les devoirs de la vie religieuse; on vous en a expliqué l'étendue et la rigueur, continua le prieur d'une voix lente et grave; maintenant c'est à moi, votre supérieur, votre père selon Dieu, de vous les rappeler une dernière fois avant de vous admettre dans notre sainte maison. Les trois vœux que vous allez prononcer sont irrévocables. Celui qui les violerait subirait en ce monde un châtiment terrible, et serait condamné dans l'autre pour l'éternité. Comprenez-

vous bien votre sacrifice et vos engagements? — Je les comprends, mon père, et je m'y soumets avec joie. — Etes-vous prêt à accomplir rigoureusement le vœu de pauvreté? — Oui, mon père, répondit Estève en jetant un regard involontaire sur le confortable ameublement de la cellule; oui, je renonce à tous les biens de ce monde; désormais je ne posséderai plus rien, pas même le saint habit que je dois revêtir, et qui, comme tout ce qu'on me prêtera pour mon usage, appartient à la communauté. — Savez-vous aussi à quoi vous engage le vœu d'obéissance? — Je sais, mon père, qu'il m'oblige au sacrifice entier de ma volonté et à une soumission passive envers mes supérieurs. — Et le troisième vœu, mon fils, le vœu de chasteté? Songez qu'il suffit, pour le violer, pour perdre votre âme, d'une pensée impure, d'un seul regard, d'une tentation involontaire, et dites-moi si vous vous sentez assez de vertu pour le garder?

A cette question, un sentiment instinctif de pudeur fit rougir le front d'Estève, et il répondit d'une voix plus basse : Oui, mon père, je me garderai de toute souillure.

Un léger sourire passa sur les lèvres du père Anselme; il devina cette sainte innocence, qui n'avait trouvé qu'un sens vague à ses paroles, et il en eut quelque étonnement : c'était la première fois qu'un novice arrivait à lui sans avoir laissé en chemin quelque lambeau de sa robe baptismale.

— Mon fils, dit-il avec une satisfaction secrète, vous resterez parmi nous, puisque telle est votre ferme vocation. Dans deux jours, vous prendrez

l'habit et vous entrerez au noviciat. En attendant, allez trouver le père-maître et obeissez à ses instructions.

En disant ces mots, il agita une clochette d'argent posée sur sa table. Aussitôt le convers, qui attendait dehors, entr'ouvrit discrètement la porte et montra sa béate figure. Apparemment il avait déjà reçu des ordres, car, sans explications et sur un geste du prieur, il fit sa génuflexion et emmena Estève.

Le quartier des novices était dans la partie de l'abbaye qu'on appelait le petit cloître. C'était un ancien édifice, le plus ancien peut-être de cette masse de constructions dont les passages, les escaliers, les longs corridors, formaient un labyrinthe où Estève se serait égaré sans le secours de son guide. D'abord il avait gardé le silence, comme s'il eût craint d'éveiller les échos de ces voûtes sonores sous lesquelles retentissaient ses pas. Il marchait, recueilli dans l'étonnement de sa nouvelle situation et dans l'admiration de tout ce qu'il voyait. De temps en temps, le convers l'arrêtait pour lui faire remarquer avec une vanité monacale et sournoise les splendeurs de la maison. Ils saluèrent en passant beaucoup de saintes images; ils firent bien des génuflexions avant d'arriver à la cellule du maître des novices. Enfin le convers s'arrêta au fond d'un long corridor sur lequel s'ouvraient de chaque côté de petites portes cintrées.

— C'est ici le dortoir des novices, dit-il avec un soupir. Hélas! mon frère, vous y trouverez beaucoup de cellules vides; nous sommes dans un siècle de

folie et d'impiété, il n'y a plus de religion. Lorsque j'entrai dans cette maison, il y aura trente ans vienne la fête de l'apôtre saint Pierre, chaque chambre de ce dortoir était occupée, il avait fallu mettre des novices dans le troisième cloître; mais aujourd'hui on n'est pas en peine pour leur faire place, et le révérend père Bruno n'a pas besoin d'aide pour les instruire et les gouverner.

En effet, il n'y avait plus à l'abbaye de Châalis qu'un petit nombre de novices. Leur maître, le père Bruno, était un vieillard alerte et gai, dont la bonne humeur était passée en proverbe dans la maison. L'habitude de vivre avec des jeunes gens, l'espèce d'activité à laquelle ses fonctions l'obligeaient, l'avaient préservé du plus terrible fléau de la vie religieuse, de l'ennui qui dévore les moines. Il embrassa Estève après lui avoir donné sa bénédiction, et lui dit en souriant : Vous êtes tout ému, mon cher fils; cela ne me surprend pas, c'est toujours ainsi. Bien qu'on soit sûr de trouver dans cette maison l'abondance de tous les biens spirituels et temporels, on n'y entre pas sans crainte; mais cette angoisse passe vite, vous vous ferez bientôt à la vie qu'on mène parmi nous. Que vous a commandé notre prieur?— D'obéir aux ordres de Votre Révérence, répondit Estève, encouragé par cet accueil. — Je tâcherai de répondre aux intentions de Sa Paternité. D'abord, mon cher fils, vous allez prendre possession de votre cellule.

En parlant ainsi, le père Bruno conduisit lui-même Estève dans une chambrette en tout semblable à la

sienne et à celle du prieur. La règle ne faisait aucune distinction, et permettait les mêmes recherches aux simples novices et aux grands dignitaires de l'ordre. Estève contempla avec une satisfaction naïve cette cellule riante où il allait vivre, et, comme l'avait prévu l'abbé Girou, il ne lui vint pas à l'esprit que c'était une prison plus forte, plus terrible que celles qui sont environnées de sombres murailles et fermées d'une triple porte. Il en fit lentement le tour comme pour s'y établir, et, en jetant les yeux vers le chevet du lit, il aperçut quelque chose dont la vue le fit tressaillir : c'était la robe et le scapulaire des bénédictins, l'habit qu'il allait bientôt revêtir.

Le père Bruno prit la robe et la lui montra.

— Elle est toute neuve, mon cher fils, dit-il d'un air riant; soyez tranquille, je ne vous ordonnerai jamais de porter la défroque d'autrui; notre vêtement est toujours propre et neuf. Les bénédictins se gardent bien d'imiter sur ce point les ordres mendiants. L'habit de saint Benoît ne doit pas ressembler aux mutandes du frère Pascal, qui, après vingt ans de service, duraient encore, rapiécées sur toutes les coutures, et si épaisses, qu'elles étaient à l'épreuve du fer et de la balle comme la peau du rhinocéros. Le fait est vrai; il s'est passé il y a environ trois cents ans; les annales des franciscains en font foi.

Ces façons indulgentes et familières gagnèrent promptement la confiance d'Estève; au bout d'un quart d'heure, il était tout à fait à son aise avec le père Bruno. Le maître des novices avait ainsi retenu

bien des âmes et soutenu plus d'une vocation chancelante au milieu des premières épreuves de la vie religieuse. Il agissait ainsi sans hypocrisie, sans calcul, par un instinct naturel de bienveillance et de bonté. Cette fatale douceur était, au fond, plus cruelle qu'une rigueur inexorable; elle empêchait les novices de sentir tout le poids de leurs devoirs; ils ne reculaient pas dans cette voie facile, et ils arrivaient sans abattement, sans frayeur, au moment de l'éternel sacrifice qui leur eût peut-être fait horreur s'ils en avaient connu toute l'étendue.

Le père Bruno était un répertoire vivant de toutes les histoires et anecdotes monastiques qui pouvaient se raconter sans tort et sans scandale pour le prochain. Il les répétait pour l'amusement et non pour l'édification de ceux qui l'écoutaient. Le peu de science théologique qu'il enseignait à ses disciples était comme un accessoire; il aurait vu presque avec peine qu'ils fussent studieux; tout leur temps se passait dans l'accomplissement de pratiques religieuses qui n'avaient rien de pénible et dans les oisives distractions que permettait la règle. Le quartier des novices était ainsi un séjour où régnaient la paix et le contentement, et les jeunes frères qu'on y rencontrait avaient une physionomie bien différente de celle des pères qu'Estève avait aperçus dans le grand cloître.

Pendant que le père Bruno installait Estève dans sa cellule, une cloche se fit entendre. A cet appel, il y eut un certain mouvement sous les voûtes de l'abbaye, dans ces galeries si vastes que, malgré la présence de tant de moines, elles semblaient encore vides et désertes.

— Nous allons descendre au chœur, mon cher fils, dit le père Bruno en poussant la porte de la cellule.

Les autres portes s'étaient déjà ouvertes, et les novices se rassemblaient dans le corridor. Ce n'était pas sans raison que le convers avait déploré l'éloignement de la génération présente pour l'état religieux; jamais le père-maître n'avait gouverné un troupeau si peu nombreux; il y avait à peine une douzaine de novices à l'abbaye de Châalis. Dès qu'Estève parut, il se vit entouré de cet essaim curieux et babillard. Tous lui serrèrent la main en répétant : Soyez le bienvenu parmi nous, cher frère.

La plupart avaient tout au plus son âge, et semblaient conserver l'étourderie, l'insouciante gaieté de l'adolescence. Ils se prirent à parler tous ensemble comme des écoliers échappés de la classe; mais un coup que le père Bruno frappa avec la main sur son bréviaire leur imposa silence.

— Mes chers fils, dit le père-maître, pour célébrer l'arrivée de ce nouveau frère, je vous donne récréation le reste du jour. Mais allons d'abord rendre grâce à Dieu et dire l'office.

En entrant dans l'église, Estève se prosterna ébloui. Depuis qu'il était allé, tout enfant, entendre les orgues dans la cathédrale d'Aix, il n'avait plus assisté aux cérémonies du culte; ses souvenirs ne lui retraçaient que la modeste chapelle où il priait chaque jour à côté de sa mère, et il n'avait aucune idée des magnificences que renfermait l'église abbatiale de Châalis. Agenouillé à la dernière place dans le chœur, il oubliait de suivre l'office, et, regardant au-

tour de lui avec une religieuse admiration, il disait en son cœur : C'est ici le saint des saints, le tabernacle dont parle l'Écriture ! C'est ici la maison de Dieu !

En effet, le tableau était imposant. Le soleil, à son déclin, inondait de lumière la grande nef et les bas côtés de l'église, dont la porte ouverte laissait apercevoir un coin du paysage et au delà de vaporeux lointains. Cette partie de l'édifice était déserte ; parfois cependant d'austères figures semblaient apparaître entre les piliers, au milieu des dorures éclatantes, sous le reflet des vitraux : c'étaient celles des saints et des apôtres sous l'invocation desquels étaient placés les vingt-deux autels des nefs latérales. L'enceinte où psalmodiaient en ce moment les moines était d'un style encore plus riche, plus splendidement beau : des boiseries d'un travail exquis, des tableaux, des tentures précieuses couvraient entièrement la pierre. Les murs du sanctuaire étaient pour ainsi dire à jour. Les hautes travées servaient comme de cadre aux immenses fenêtres à rosaces et à colonnettes dont les vitraux laissaient filtrer une lumière mélancolique.

Estève, absorbé dans la contemplation de ces magnificences, suivait machinalement les répons qu'entonnaient les novices groupés autour de lui. Au dernier verset, il releva la tête avec un mouvement de surprise, en s'apercevant que l'office était fini. Les novices sortirent du chœur les derniers ; ils marchaient en silence, d'un air recueilli, et les mains croisées sur leur poitrine ; mais cette gravité ne dura que le temps de gagner le petit cloître. Une fois dans

leur quartier, ils retrouvèrent la parole et s'abattirent autour d'Estève comme une troupe d'oiseaux jaseurs.

— Mon cher frère, dit l'un, quelle impatience j'avais de me retrouver avec vous! Jésus! mon doux sauveur! l'office m'a semblé deux fois plus long que de coutume. — C'est singulier, répondit naïvement Estève; il m'a semblé à moi que les vêpres n'avaient duré que le temps de réciter un *Ave Maria.* — Dieu vous fait bien des grâces, mon cher frère, dit un autre novice, qui avait, pendant l'office, bâillé sous son capuchon. — Mon frère, vous êtes-vous déjà présenté devant dom prieur? demanda un troisième.

Et sur la réponse affirmative d'Estève, il ajouta : C'est un terrible moment que celui où l'on comparaît pour la première fois devant Sa Paternité. Quand je fus en sa présence et qu'il me fallut répondre à ses questions, j'eus une si grande crainte, que je fus près de m'enfuir. En entrant ici, on a toujours comme cela des frayeurs chimériques. C'est le démon qui suscite tous ces troubles quand il nous voit près de lui échapper, et qui nous fait trembler à la porte de la maison de Dieu, comme si nous étions à la porte de l'enfer.— Je vous assure, mon cher frère, que je n'ai rien éprouvé de semblable, répondit tranquillement Estève.

L'entretien continua ainsi. Les novices exprimaient le peu d'idées qu'ils avaient dans des termes qui n'étaient guère intelligibles pour les gens étrangers au langage des couvents. Il y avait dans leur conversation le plus singulier mélange de mysticisme et

de puérilité. Le pauvre Estève, accoutumé aux paroles simples et sages de l'abbé Girou, ne les entendait pas toujours. Évidemment, pas un de ces jeunes gens n'avait reçu une certaine éducation, et ils appartenaient tous aux classes inférieures de la société. Dans d'autres temps, ils n'eussent pas été admis dans l'abbaye royale de Châalis; mais à cette époque les ordres religieux se recrutaient à grand'peine, le clergé régulier avait déjà beaucoup perdu de sa considération et de son influence; la génération nouvelle embrassait les nouvelles idées, bien peu de fils de famille songeaient à se faire moines, et les cloîtres se dépeuplaient de jour en jour. Cette décadence, qui frappait l'abbaye de Châalis malgré sa renommée et ses richesses, était un continuel sujet de douleur pour le père Anselme. Il éprouvait une amère et secrète humiliation en donnant l'habit à ces jeunes gens dont il aurait fait naguère des frères convers. Aussi avait-il reçu avec une grande joie l'enfant d'une maison noble, son propre parent, et se félicitait-il beaucoup, dans l'orgueil de son âme, de la vocation d'Estève.

A la tombée de la nuit, on sonna le souper. Tous les moines, depuis le prieur jusqu'au dernier novice, prenaient leur repas en commun dans un somptueux réfectoire où jadis des princes de l'Eglise et des rois de France avaient daigné s'asseoir à leur table. Les lambris, le parquet et tout l'ameublement étaient en bois de chêne; la voûte, soutenue par des arceaux d'une hardiesse et d'une élégance incomparables, était ornée de pendentifs à l'extrémité desquels des-

cendaient de grosses lampes d'argent. Le couvert était mis au milieu de la salle, et sur la nappe, d'un blanc de neige, reluisait une massive argenterie. Les pères s'assirent les premiers, et après eux les novices; à la table comme au chœur, Estève eut la dernière place. Le prieur récita le bénédicité d'une voix grave et commanda ensuite de servir. Aussitôt les convers distribuèrent les plats. C'était réellement une abondance telle qu'on n'en voyait guère d'exemple autre part que chez les bénédictins; bien des pauvres se fussent nourris des miettes de ce repas, qui pourtant était un souper maigre. Au moment où l'on s'était mis à table, un moine s'était assis dans une espèce de chaire placée en face de celle du prieur et avait ouvert un livre; mais un signe du père Anselme l'avait dispensé de la lecture. Chaque jour, on éludait ainsi, sans le violer, ce précepte de la règle, qui d'ailleurs n'était pas d'obligation. Les religieux purent ainsi souper sans distraction, et les novices eurent la liberté de chuchoter à leur aise.

Tandis que la communauté prenait son repas, un convers apporta dans le réfectoire une petite table boiteuse et basse, sur laquelle il mit du pain, quelques légumes et une cruche pleine d'eau. Ensuite un vieux moine entra, se prosterna en faisant quelques prières, et mangea à genoux la portion qu'on venait de lui servir.

— Ah mon Dieu! mon Dieu! quelle pénitence, et comment ce pauvre père peut-il l'avoir méritée? murmura Estève en regardant avec compassion la tête chauve, le visage impassible et flétri du vieillard. —

Qui sait? répondit avec indifférence le novice auquel cette question s'adressait; on dit qu'il est possédé de l'esprit de révolte, et qu'il a eu plus d'une fois la hardiesse de résister aux volontés de dom prieur. Si cela est véritable, c'en est fait de son âme et de son salut. Dieu nous préserve de tomber dans un si grand péché! Souvenons-nous toujours que l'obéissance est la voie royale pour arriver au ciel.

Lorsque les *grâces* furent dites, la communauté se sépara, et le père Bruno ramena les novices dans leur dortoir. Après avoir fait le tour des cellules, il entra, avant de se retirer, dans celle d'Estève.

— Eh bien! mon cher fils, lui dit-il, comment avez-vous passé cette journée? Quelle impression a produite sur vous ce que vous avez vu, et que vous en reste-t-il dans l'âme? — Ah! mon père, répondit Estève, je ne sens rien qu'un étonnement mêlé de reconnaissance et de joie. Toutes les heures de cette journée ont passé pour moi comme des minutes, et pourtant, chose étrange! il me semble qu'il y a bien longtemps que j'ai vu les choses qui sont arrivées ce matin, que des années se sont écoulées depuis que j'ai quitté ma bonne tante. — C'est tout à fait ce que j'éprouvai, mon cher fils, lorsque j'entrai dans cette maison, il y a quarante ans. Loué soit Dieu! vous avez la bonne vocation. Je le reconnais à des signes certains. Ce n'est pas vous qu'on verra retourner au siècle après quelque temps d'épreuve; vous êtes à nous pour toujours.

A ces mots, le père-maître fit le tour de la cellule comme pour s'assurer par lui-même que tout y était

dans l'ordre convenable, puis il se retira après avoir paternellement embrassé son nouveau disciple.

Lorsque Estève fut seul enfin, il se laissa tomber au pied de son lit avec une sorte d'accablement, de défaillance d'esprit et de corps qui tenait à une grande lassitude physique et morale. L'étonnement de sa nouvelle situation l'absorba d'abord; puis des choses qu'il avait oubliées pendant cette journée lui revinrent en mémoire. Au seuil de sa vie nouvelle, il eut un retour vif et profond vers sa vie passée; il se rappela les personnes si chères qu'il avait quittées peut-être pour toujours. Sa pensée le ramena aux lieux qu'elles habitaient; il revit la grande chambre démeublée où il dormait naguère près de l'abbé Girou, le jardin inculte de la Tuzelle, et, saisi d'un inexprimable serrement de cœur, il pleura amèrement.

Peu à peu cependant, l'aspect calme et riant de sa cellule, le silence absolu qui régnait autour de lui, apaisèrent son imagination. Les instincts qui venaient de se révolter en lui se soumirent de nouveau, et le sentiment religieux reprit tout son empire. Il se releva et parcourut du regard ce séjour où tout semblait inviter au recueillement, à la paix, aux tranquilles extases de la vie contemplative. La lampe de cuivre posée sur une table au milieu de la cellule jetait une clarté assez vive pour qu'on pût distinguer d'un coup d'œil tous les détails de l'ameublement. Le lit blanc et douillet était entouré de rideaux de basin pareils à ceux de la fenêtre; au chevet, il y avait un prie-Dieu, sur lequel étaient rangés quel-

ques livres et un sablier. Un grand fauteuil de cuir et quelques chaises étaient alignés contre les murs, lambrissés de chêne dans toute leur hauteur. La cheminée, de bois sculpté et à haut chambranle, n'avait ni glaces, ni dorures; le talent d'un jeune peintre qui, après un pèlerinage artistique en Italie, était mort novice à l'abbaye de Châalis, y avait laissé un plus magnifique ornement : c'était une copie de *la Vierge à la chaise,* la plus belle des madones de Raphaël. Ce simple mobilier avait un caractère particulier d'élégance, de recherche modeste. Les bois noirs et luisants contrastaient heureusement avec la blancheur éclatante des tissus qui drapaient le lit et les fenêtres; les rameaux bénits, les chapelets, les images attachées aux murs, formaient une décoration en harmonie avec le ton austère des boiseries, et la disposition de ces pieux ornements témoignait d'un goût naïf qui ne manquait ni de grâce ni de poésie.

Estève s'était agenouillé devant le prie-Dieu; mais, tandis que ses lèvres murmuraient les oraisons accoutumées, son esprit, tout à la fois exalté et abattu par les émotions de cette journée, était livré à d'invincibles distractions; de vagues images passaient devant ses yeux à demi fermés, et lorsque la brise soufflait mollement contre les vitraux de la fenêtre, il tressaillait, comme si quelque voix mystérieuse eût troublé le silence de sa cellule.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi. La lampe jetait une lumière plus pâle; les faibles bruits qui de temps en temps résonnaient au dehors avaient cessé;

le vent même se taisait, et nul souffle ne troublait le calme des airs.

Au milieu de ce silence, le timbre de l'horloge frappa minuit. Un instant après, la cloche de l'église retentit dans tout le monastère. On sonnait les matines. Estève se leva vivement et prit son formulaire, pensant que c'était l'heure de descendre au chœur. Après avoir attendu un quart d'heure, il supposa que les novices avaient eu le temps de se vêtir, et il ouvrit doucement la porte pour se joindre à eux ; mais il n'y avait personne dans le corridor, qu'une lampe éclairait dans toute sa profondeur. Estève écouta, attendit encore, les cellules restèrent closes, aucun bruit n'annonça que les novices achevaient de s'habiller pour se rendre au chœur.

Alors Estève pensa qu'ils étaient descendus au premier coup de cloche, et il se décida à les aller trouver. La crainte de mériter quelque reproche l'emporta sur le vague malaise qu'il ressentait à la pensée de traverser le monastère seul au milieu de la nuit. Il fit une courte prière et commença à descendre. Dès les premiers pas, il sentit se dissiper l'espèce de frayeur qui, un moment, avait fait battre son cœur plus vite, et, sûr malgré l'obscurité de reconnaître son chemin, il avança sans hésitation.

L'escalier du dortoir des novices aboutissait à l'une des quatre portes du petit cloître; les clartés de la lampe qui éclairait le corridor guidèrent Estève jusqu'aux dernières marches; là il se trouva environné de ténèbres, mais, en poussant la porte, il sentit un air plus frais souffler à son visage, et il aperçut le ciel

à travers les arcades du cloître. Un profond silence régnait sous ces voûtes, dont le plus léger bruit eût éveillé les sonores échos, et un faible crépuscule éclairait les dalles qui, selon la tradition, couvraient des sépulcres où dormaient depuis cinq siècles les premiers moines de Châalis.

Le ciel était calme, une légère brume baignait l'atmosphère, et la lune voilée ne laissait tomber qu'un pâle rayon sur cette enceinte, dont chaque pierre était un tombeau. Les carrés de gazon du préau ressortaient entre les allées droites et couvertes d'un sable blanchâtre, comme de vastes linceuls noirs bordés d'argent. C'était un tableau plein d'un charme mélancolique, d'une sombre poésie, et qui eût frappé quiconque avait l'âme assez ferme pour se trouver sans vaines terreurs en pareil lieu à une pareille heure. Estève l'éprouva ; il s'arrêta, en proie à une émotion indéfinissable, et se recueillit un moment dans cette impression qui n'était pas sans douceur ; ensuite, traversant le préau, il se trouva de l'autre côté du cloître, à l'entrée d'une longue galerie dont la porte donnait dans l'église. En approchant de cette porte, Estève s'étonna de ne pas entendre la psalmodie des moines. Il l'entr'ouvrit cependant, et passa le seuil. Alors, à la lueur de la lampe qui veillait dans le sanctuaire, il vit que les stalles étaient vides et l'église déserte : évidemment ni les novices ni les religieux n'avaient quitté leurs cellules, et le frère sacristain seul s'était levé pour sonner matines.

Après une courte pause, Estève revint sur ses pas, presque confus de son excès de zèle. Telle était sa

soumission, sa pieuse indulgence, qu'il s'accusait, au lieu de blâmer la dévotion commode de ces moines, qui laissaient sonner les cloches pour l'édification du prochain et disaient l'office de la nuit en songe. Tandis qu'il retournait lentement au quartier des novices, un bruit étrange retentit tout à coup dans l'éloignement ; c'était comme une clameur, une plainte prolongée, quelque chose de semblable aux gémissements furieux d'une voix humaine, ou au cri d'une bête fauve. Ces lugubres accents paraissaient s'élever d'un corps de logis enclavé dans les cours intérieures et séparé du reste de l'édifice par l'enceinte qu'on appelait le troisième cloître. Estève s'arrêta surpris, frappé peut-être de quelque crainte. En ce moment, une forme humaine, longue, élancée, vêtue de blanc, entra dans le cloître par le côté opposé à celui où était Estève et descendit dans le préau. Les portes restèrent ouvertes derrière elle, et alors les cris sauvages qui s'élevaient par delà le troisième cloître se firent entendre plus distinctement. Estève demeura immobile, sans haleine et le regard fixe ; il eut un instant de stupéfaction, mais non de frayeur. C'était la première épreuve à laquelle se trouvait soumis son courage, et il la soutint vaillamment. Des instincts inconnus s'éveillèrent tout à coup dans cette âme si douce, si humble, qu'on aurait pu la croire faible. Le sang d'une noble race bouillonna dans le cœur d'Estève, et, par un naïf mouvement d'intrépidité, il porta sa main sur sa poitrine comme pour chercher une arme ; mais, revenant aussitôt à des sentiments plus pacifiques, il demeura tranquille,

et se borna à observer le spectre qui se promenait lentement dans le préau.

Cette figure étrange portait la coule des bénédictins, sans aumusse ni scapulaire; le capuce, avancé sur son front, cachait ses traits et sa chevelure, mais ses deux longues mains décharnées sortaient des manches de la coule dont les plis traînaient sur ses pieds entièrement nus. Sa démarche était lente et son pas silencieux; de temps en temps, elle se baissait comme pour respirer le parfum de quelques fleurs tardivement écloses dans les gazons du préau. Estève comprit que ce n'était pas là un fantôme, une apparition surnaturelle, mais une créature vivante, un religieux sans doute, et, s'en approchant avec précaution, il dit doucement : Mon frère!

A cette voix, le spectre jeta un cri de terreur et prit la fuite; son vêtement blanc le rendant visible au milieu des ténèbres, Estève put le suivre du regard; il traversa rapidement le quartier des novices et disparut à l'entrée du troisième cloître. Un sentiment de curiosité, de courage instinctif, fut près d'entraîner Estève à sa poursuite; mais, réprimant aussitôt ce mouvement, qu'il se reprochait comme une folle audace, il regagna à la hâte sa cellule et se jeta sur son lit, où il passa dans un pénible sommeil le reste de la nuit.

Il faisait jour lorsque la cloche de l'église fit entendre de nouveau ses sons graves et prolongés; cette fois un caquetage confus annonça que chacun s'éveillait dans le dortoir des novices. Un moment après, le père-maître entr'ouvrit la porte d'Estève.

— Dieu soit avec vous, mon cher fils, dit le moine d'un ton amical. Avez-vous entendu la cloche? Elle a sonné le premier coup de la messe; vous avez encore une demi-heure devant vous avant de descendre au chœur. — Me voici déjà prêt, mon père, répondit Estève en s'inclinant; mais, avant la messe, je voudrais entretenir un instant Votre Révérence; qu'elle daigne m'écouter avec bonté. Ce que je vais lui déclarer sera peut-être considéré par elle comme une vision, une erreur de mes sens. — Parlez, mon fils, dit le père Bruno en souriant, parlez; nous serons indulgent pour vos faiblesses d'esprit.

Alors Estève raconta comment il s'était levé à minuit pour aller au chœur, et l'étrange rencontre qu'il avait faite dans le petit cloître. A mesure qu'il parlait, le maître des novices devenait sérieux; sa physionomie, ordinairement si ouverte et si gaie, n'exprimait plus qu'une attention soucieuse. Il laissa Estève achever son récit sans l'interrompre par aucune marque d'étonnement ou de désapprobation, puis il lui dit gravement : Vous avez bien agi, mon cher fils, en me révélant ce que vous avez vu. Toutes les fois que votre esprit sera frappé de quelque frayeur, de quelque doute, il faudra venir me trouver ainsi, et bientôt je vous aurai rassuré et convaincu. L'apparition que vous avez eue n'a rien de surnaturel; c'est un homme et non un esprit que vous avez aperçu dans le petit cloître. Il est heureux pour lui, et peut-être pour vous, qu'une dangereuse curiosité ne vous ait pas entraîné à sa poursuite, ou que, saisi de terreur à son aspect, vous n'ayez pas

jeté des cris qui eussent éveillé tout le monastère. A l'avenir, ce fantôme ne se montrera plus, soyez-en bien assuré. Maintenant, tout est dit à ce sujet, et moi, votre supérieur, je vous défends de parler à qui que ce soit au monde de ce que vous avez vu cette nuit; je vous le défends sous peine de désobéissance et de péché mortel. — Je ne l'oublierai pas, mon père, répondit Estève avec soumission.

Il garda le silence en effet; jamais il n'essaya de savoir s'il y avait au delà du troisième cloître quelque endroit habité par des religieux auxquels l'entrée des autres bâtiments claustraux était interdite. Il ne se permit aucune question, même indirecte, sur les clameurs effrayantes qu'il avait entendues. Pourtant ce souvenir lui laissa un vague sentiment de curiosité et une secrète compassion pour la triste créature qu'il avait vue errer au milieu de la nuit, comme une âme échappée du purgatoire.

C'était le père Anselme qui disait la messe conventuelle, et aucun des religieux n'était dispensé d'assister à cette solennité de chaque jour. Le plus léger prétexte suffisait pour ne pas paraître aux offices; mais chaque matin, quand le prieur montait à l'autel, il fallait que la communauté tout entière fût agenouillée dans le sanctuaire. Les religieux infirmes, les malades même, accomplissaient ce devoir tant qu'ils avaient la force de se traîner jusqu'à l'église, et lorsqu'une des soixante stalles du chœur demeurait vide, on faisait des prières pour celui qui l'occupait ordinairement, car il devait être en danger de mort.

Estève avait repris sa place entre les novices; mais sur un signe du père-maître, il se rapprocha de l'autel et vint se mettre à genoux devant un prie-Dieu sur la tablette duquel il y avait un livre fermé.

— Mon cher fils, lui dit à voix basse le père Bruno, Sa Paternité va dire la messe à votre intention, afin que Dieu vous donne une bonne vocation et la grâce de faire votre salut sous l'habit de saint Benoît.

Ce pieux témoignage d'affection et de sollicitude toucha vivement Estève; la vague impression d'abattement et de tristesse que lui avaient laissée les émotions de la nuit se dissipa entièrement, et il retrouva au fond de son cœur la foi, les saintes espérances qui l'animaient la veille, lorsqu'il avait fléchi le genou pour recevoir la bénédiction pastorale du prieur de Châalis.

Les cérémonies du culte avaient dans les monastères un caractère particulier de solennité et de grandeur. Celles mêmes qu'on y pratiquait journellement étaient imposantes. La messe conventuelle, quoiqu'elle de durât guère qu'une demi-heure, ne ressemblait pas à une de ces messes basses qu'un pauvre prêtre dit à la hâte au fond d'une église déserte; peut-être chez les moines, n'y avait-il pas au fond plus de ferveur, mais l'habitude des exercices religieux leur donnait du moins l'apparence du recueillement, d'une pieuse gravité. Les splendeurs qui rayonnaient autour de l'autel ajoutaient encore à la pompe du sacrifice, et même pour une âme frivole, livrée à toutes les préoccupations mondaines, c'eût été un grand spectacle que celui qui frappa les

regards d'Estève lorsque le prieur de Châalis monta les degrés de l'autel. Le soleil levant inondait le chœur d'une tranquille lumière; les tentures, les bannières suspendues aux piliers tremblaient sous le souffle matinal qui apportait jusqu'au fond du sanctuaire le sauvage parfum des bois. Aucun bruit ne se faisait entendre au dehors ni dans l'intérieur de l'église; la voix seule du père Anselme s'élevait avec des accents mystiques et profonds du milieu de ce silence. Les moines, en habit de chœur et la tête couverte de leur capuchon blanc, étaient agenouillés et immobiles dans leurs stalles, comme ces morts qui attendent le jour de la résurrection dans les caveaux du couvent des cordeliers de Toulouse.

Après la messe, tous les moines défilèrent devant le grand autel en faisant une profonde génuflexion, et se retirèrent à pas lents. Le maître des novices dit en passant à Estève : Mon cher fils, restez pour faire vos actions de grâces; dans un quart d'heure, vous viendrez nous retrouver au réfectoire.

Estève baissa la tête sur ses mains jointes et demeura plongé dans un recueillement mélancolique. En ce moment, son esprit pouvait à peine formuler une prière; mais toute son âme s'élevait vers le ciel avec des élans de désir et d'amour. Le sentiment mystique s'était exalté en lui; il commençait à éprouver ces mouvements d'une chaste passion, ces emportements d'une foi ardente qui mettaient sainte Thérèse aux pieds mêmes du Dieu qu'elle adorait. Tandis qu'il était absorbé dans cette sorte d'extase, quelqu'un le toucha au bras, et une voix jeune lui

dit tout bas : Mon frère, est-ce que vous n'ouvrez pas le livre des psaumes?

Estève releva vivement la tête. Celui qui venait de parler était un enfant de seize ans, dévot et simple d'esprit ; la veille, ils avaient été placés l'un près de l'autre au réfectoire, et ils avaient lié conversation.

— Mon cher frère, répondit-il, j'ai manqué peut-être sans le savoir à quelque obligation ; je vous prie de m'expliquer ce que je dois faire. — Ceci n'est pas une chose d'obligation, cher frère, dit le novice ; c'est seulement une pratique de dévotion bonne pour les âmes qui viennent ici se donner à Dieu. Après la messe que Sa Paternité dit à notre intention le jour de notre arrivée, nous avons tous ouvert le livre des psaumes : le premier verset sur lequel s'arrêtèrent nos yeux fut comme une prophétie de notre vie future, une marque certaine que le Seigneur nous rejette ou nous ouvre ses bras.

Après ces avertissements, le novice se hâta de s'éloigner, car il ne lui était pas permis de rester au chœur après les autres, et sa bonne intention, l'esprit de dévotion et de charité qui l'avait fait agir, n'eussent pas excusé sa désobéissance.

Estève prit le livre posé sur l'appui du prie-Dieu et l'ouvrit avec quelque émotion. Les premiers mots qui frappèrent ses regards furent ceux qui commencent le LXXXVe psaume : Seigneur Dieu, mon Sauveur, je crie vers vous nuit et jour.

Car mon âme est accablée de tristesse, et je suis près de descendre au tombeau.

Déjà l'on me considère comme ceux que vous avez

éloignés de votre mémoire et que votre main a retranchés du nombre des vivants.

Mes ennemis m'ont précipité au fond de l'abime : ils m'ont enseveli dans les ombres de la mort. Seigneur, écoutez mes cris !

Ces paroles sinistres, ce cri de détresse, troublèrent Estève. Il referma le livre avec un mouvement d'effroi ; mais cette impression s'effaça promptement. Cette fois la raison vint en aide à la foi ; l'élève de l'abbé Girou, loin de s'abandonner à une crainte superstitieuse, se repentit de la vaine et dangereuse curiosité qui l'avait poussé à chercher dans les livres saints une sorte de présage, et, après avoir achevé ses actions de grâces, il sortit du chœur, tranquille et recueilli dans de pieuses pensées.

Ce fut ainsi qu'Estève entra dans la vie religieuse. Deux jours plus tard, il reçut l'habit des mains du prieur, et commença ses deux années de noviciat.

IV

La vie que menaient les novices sous l'autorité immédiate du père-maître était douce et monotone. Les exercices religieux et de longues récréations prenaient tout leur temps ; les études étaient nulles chez eux ; la science théologique même n'y était pas en grand honneur. L'entrée de la bibliothèque leur était

interdite, et ils ne lisaient guère d'autre livre que le formulaire, qu'ils savaient par cœur.

Dans les commencements de son noviciat, Estève éprouva, malgré sa ferveur, un secret ennui ; ses heures d'oisiveté lui pesaient ; il regrettait le travail aride auquel l'avait accoutumé l'abbé Girou. Mais lorsqu'il s'adressa au père-maître pour lui demander des livres et la permission d'étudier pendant les récréations, celui-ci lui répondit : Ah ! mon cher enfant, la vraie sagesse n'est pas dans ces gros livres ; laissez le troupeau noir des moines de Cluny fouiller les vieux in-folio et déchiffrer des parchemins moisis ; nous autres, qui avons le bonheur de porter l'habit blanc de saint Benoît, nous n'avons pas besoin de toute cette science pour bien vivre et pour bien mourir.

— Je le crois, mon père, dit docilement Estève ; mais, si Votre Révérence le permettait, j'emploierais le temps des récréations à quelque autre travail qu'elle-même me choisirait. — Point du tout, mon cher fils, s'écria gaiement le père-maître ; il faudra vous amuser par esprit de pénitence ; les récréations de Noël approchent, ce sera une belle occasion de vous mortifier. En attendant, faites, comme les autres novices, jouez aux échecs et au trictrac dans le chauffoir, et promenez-vous au soleil dans le préau les jours de beau temps.

Les moines n'étaient point cloîtrés comme les religieuses ; ils pouvaient, avec la permission de l'abbé ou du prieur, sortir du monastère pour des journées entières, et même s'en éloigner pendant quelque temps.

Les bénédictins de Châalis obtenaient rarement cette dernière faveur depuis que le père Anselme gouvernait la communauté; mais ils sortaient souvent pour faire de longues promenades aux environs, le père-maître accordait volontiers cette récréation à ses disciples, et chaque dimanche ils visitaient quelqu'un des admirables sites au milieu desquels s'élevait l'abbaye de Châalis. Ces promenades furent pour Estève un plaisir vif et nouveau. On était aux premiers jours d'automne quand il entra dans le monastère, et bientôt les vents glacés dépouillèrent les arbres et séchèrent l'herbe des prés; les bruits qui egayent la solitude des bois cessèrent de se faire entendre; il n'y eut plus dans l'air ni chants ni murmures, mais il y avait encore d'austères beautés dans l'aspect de ces campagnes nues et muettes. Lorsque la neige couvrait la terre et que les branches des grands arbres se détachaient comme de sombres arabesques sur la teinte blafarde du ciel, lorsque les novices frileux, enveloppés de leur large manteau et la tête ensevelie dans leur capuchon, hâtaient le pas dans les chemins déserts, Estève aimait à rester en arrière et à se recueillir un moment en présence de ce deuil universel. Debout sur quelque tertre isolé, il suivait du regard les novices qui s'en allaient comme une procession de fantômes, tandis qu'au-dessus de leurs têtes tourbillonnait une bande de corneilles aux ailes noires. Il écoutait les sons clairs et pressés de la cloche du petit cloître qui semblait rappeler les frères dans le bercail bien clos où ils ne sentiraient plus la fatigue ni le froid; puis, à la voix du père-

maître, il sortait de sa rêverie et regagnait avec les autres le chemin du couvent.

L'hiver s'écoula ; un souffle humide et tiède se répandit dans toute la nature, et fit éclore les germes cachés dans le sein de la terre. Estève salua le retour du printemps avec un indicible sentiment de joie; pour ceux dont le cœur vit de peu et qui n'ont que des éléments de bonheur insuffisants, il y a, dans le spectacle de la nature, des influences bénies, des émotions inconnues aux âmes dont la vie est plus puissante, mieux remplie, et dont les forces égalent à peine l'activité. Le cœur du novice se réjouit, comme au retour d'un ami, quand reparut le beau soleil de mai. Toute la saison rigoureuse s'était écoulée pour lui avec la rapidité que donnent au temps des habitudes uniformes : il n'avait pas senti passer les jours, et, hormis quelques moments de ferveur intérieure et de vague exaltation, il avait végété comme les autres moines. Mais lorsque l'haleine du doux printemps eut fait remonter le sang à son front pâli, il lui sembla qu'une nouvelle vie circulait dans ses veines et débordait de son cœur; il se sentit tout à la fois plus heureux et plus triste. Le père-maître, auquel il déclarait ingénument toutes ses impressions, connaissait ces dangereux symptômes; il savait ce que présageaient ordinairement ces langueurs d'âme, ces alternatives de contentement et de souffrance, et il se hâta d'y porter remède. L'expérience lui avait appris comment il fallait combattre cette activité fatale qu'augmentaient la prière, la solitude et l'oisiveté forcée du cloître. En pareil cas, il avait recours à

toutes les distractions que permettait la règle, et à d'incessantes et matérielles occupations. La mesure fut générale : les novices ne firent plus de méditation; le matin ils quittèrent leur cellule une heure plus tôt, le soir ils y rentrèrent deux heures plus tard, et ils sortirent chaque jour pour de longues promenades.

Estève eut alors des jours de placide allégresse. Le spectacle de la nature lui causait de tendres et religieuses admirations. Ses yeux, accoutumés aux teintes grisâtres, à la végétation chétive et brûlée des environs de la Tuzelle, se reposaient charmés sur les vastes ombrages de la forêt d'Ermenonville et sur les fraîches prairies que baigne la Launette. Il aimait les plaines verdoyantes, les lignes onduleuses et estompées par de légers brouillards, les vaporeux horizons des paysages du Valois. La sérénité mélancolique et comme voilée de cette nature sur laquelle le soleil jette de plus pâles rayons parlait davantage à son imagination que les splendeurs du ciel méridional. Le silence et la fraîcheur des bois, les harmonies du vent, les parfums de la végétation naissante, lui causaient une sorte d'attendrissement, de mélancolie qui pénétrait son âme sans l'accabler. Ces influences donnèrent le change aux besoins qui commençaient à le tourmenter; elles s'accordèrent avec son genre de vie pour arrêter l'essor de son esprit, de ses instincts, de ses passions, de toutes les facultés qui devaient se révéler plus tard. Privé de tout élément d'activité, forcé de réprimer les élans de sa pensée, les vagues besoins de son intelligence, les

goûts confus qui parfois s'éveillaient en lui, il s'abandonna aux secrètes exaltations de la vie contemplative, il chercha les voies mystiques où marchèrent les saints, et, dans la pureté, la naïve dévotion de son cœur, il crut les avoir trouvées. Son imagination n'entrevoyait encore rien au delà de l'horizon borné ouvert à ses regards, et il demeura persuadé que celui qui se vouait à Dieu était destiné à l'existence la plus heureuse et à la meilleure fin que l'homme puisse avoir ici-bas.

Le père-maître secondait puissamment cette vocation par sa continuelle sollicitude. Estève était devenu promptement son disciple bien-aimé, son enfant de prédilection, et, comme il le disait souvent, l'agneau le mieux soigné du troupeau dont il était le pasteur. Sa gaieté d'esprit, son inaltérable sérénité, ranimaient le jeune novice, qui accourait auprès de lui dans ses heures d'abattement et se soumettait à ses conseils avec une tendre confiance, un amour presque filial.

De loin en loin Estève recevait des mains du père-maître une lettre décachetée dont il reconnaissait l'écriture avec une indicible émotion : c'étaient sa mère ou l'abbé Girou qui lui écrivaient. La marquise imposait, par un sublime effort, silence à sa tendresse, à ses douleurs, et n'adressait à son fils que des paroles graves et pieuses. Cette femme, brisée par de si grandes souffrances, par de si terribles sacrifices, cette mère séparée à jamais de son fils et réduite au plus affreux isolement ne laissait déborder aucune larme de ses yeux, aucune plainte de son cœur, de crainte d'éveiller une angoisse, un regret dans l'âme de cet

enfant si cher dont l'absence la faisait lentement mourir.

L'abbé Girou avait moins de force; il laissait voir sa tristesse, et le style de ses lettres était comme trempé de pleurs. Le vieux prêtre pleurait en effet, quand il parlait à Estève de madame de Blanquefort. Son dévouement s'était continué; après avoir consacré au fils dix années de sa vie, il était resté près de la mère, non pour la consoler, mais pour l'aider à mourir, et il assistait d'un cœur navré à cette longue agonie de l'âme qui devait enfin tuer le corps. Jamais Estève ne trouva dans cette correspondance un mot relatif au marquis de Blanquefort; l'abbé lui parla seulement une ou deux fois du comte Armand, qui depuis plusieurs mois voyageait à l'étranger.

Un matin, le père-maître fit appeler Estève, et lui dit mystérieusement : Mon fils, quelqu'un vous fait demander; allez bien vite au logis des hôtes. — Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qui donc vient me voir? s'écria Estève tout tremblant. — Allez, et vous le saurez, mon cher fils; faites bien les honneurs de notre maison surtout; et offrez au nom de notre prieur l'hospitalité que peuvent donner de pauvres religieux tels que nous. Si c'est un de vos parents ou un de vos amis qui arrive, vous pouvez l'introduire dans le monastère et lui faire visiter les cloîtres, la bibliothèque, tout ce qui est digne ici de quelque curiosité. Si c'est une dame, elle ne peut entrer dans les bâtiments claustraux sous peine d'excommunication ; mais vous la prierez de visiter notre église, où il y a des tableaux qui méritent quelque attention. Allez, allez promptement, mon cher fils.

Estève courut au logis des hôtes : c'était madame Godefroi qui l'attendait. Selon sa promesse, elle venait le voir après l'année révolue. La bonne dame ne put retenir ses larmes en voyant Estève vêtu de la coule blanche et de l'aumusse, ses beaux cheveux blonds à moitié rasés et formant autour de sa tête une couronne chatoyante et dorée. Elle lui tendit la main et dit avec un soupir : Eh bien! mon enfant, comment avez-vous passé cette année? Etes-vous aussi heureux que votre mère l'avait espéré en vous envoyant ici? Persévérez-vous dans votre vocation? — Dieu me fait cette grâce, répondit Estève; il a adouci pour moi les amertumes d'une séparation à laquelle mon âme ne s'était pas soumise sans révolte. En me séparant de tout ce que j'aimais dans le monde, auquel j'ai renoncé pour lui, il m'a donné une nouvelle famille. — Vous avez trouvé ici des frères, des amis selon votre cœur! dit madame Godefroi avec une satisfaction mêlée d'incrédulité; il y a donc dans ce couvent des hommes qui vous valent? — Tous me surpassent en sagesse, en piété, répondit humblement Estève. — Et vos supérieurs, mon enfant, sont-ils justes et indulgents? L'autorité du prieur ne vous a-t-elle jamais paru trop sévère, trop absolue? — Je n'ai pas encore eu à m'y soumettre, répondit Estève; depuis le jour de mon arrivée ici, il ne m'a plus adressé la parole. Sa Paternité en use ainsi à l'égard de tous les novices, et les abandonne entièrement à la direction de notre révérend père-maitre. — Il est sûr de les retrouver plus tard, pensa madame Godefroi, qui avait gardé dans sa mémoire l'éloge que M. de

Blanquefort avait fait devant elle du zèle inflexible et des sévères vertus du père Anselme. Elle continua d'interroger Estève sur tous les détails de la vie monacale, l'écoutant sans manifester ni approbation ni blâme, et réfléchissant à cette destinée dont le néant lui faisait horreur, à l'avenir de cet enfant qu'elle eût voulu sauver d'une existence qui, dans ses idées, était le dernier terme de la misère humaine. Depuis longtemps, une pensée, un généreux projet préoccupait son esprit ; la fortune du fermier général Sébastien Godefroi était immense ; sa femme avait pu, dans une seule année, amasser une somme considérable, et dont elle pouvait disposer à son gré. C'était une fortune suffisante pour faire vivre en quelque endroit du monde que ce fût celui qui la posséderait : en prélevant cette part sur ses richesses, madame Godefroi avait songé à Estève. Mais il était dangereux, presque impossible, de le lui dire ouvertement ; une question directe eût épouvanté sa conscience et peut-être jeté son esprit dans une perplexité inutile. Elle se hasarda seulement à l'interroger d'une façon détournée. Quand il lui eut raconté les occupations, les amusements des novices ; quand il lui eut parlé longuement de la piété indulgente, de la douceur d'âme et de la sagesse aimable du père Bruno, elle lui dit en le regardant en dessous pour observer l'effet de ses paroles : Vous auriez donc un bien grand regret, mon cher enfant, s'il fallait quitter ce bon père et l'abbaye de Châalis? — Pour retourner à la Tuzelle, près de ma mère et de M. l'abbé! s'écria Estève en pâlissant d'émotion à cette question imprévue, et qui lui sem-

bla renfermer quelque intention. — Mais non, non, cher enfant, dit madame Godefroi en affectant un air tranquille; ceci est une supposition. Je vous demandais simplement si, après cette première année d'épreuve, vous ne ressentiez ni regret ni dégoût, si vous n'aviez aucun retour vers le monde?

— Aucun, répondit Estève sans hésiter. — Ainsi vous ne voudriez pas connaître ce monde dont vous n'avez guère d'idée? Vous êtes sans désirs, sans curiosité? La liberté ne vous fait pas envie? Pour me répondre, il faudrait vous figurer un moment que vous ne portez plus cet habit, que vous êtes hors du couvent, que vous demeurez loin d'ici dans une grande ville ou bien dans quelque jolie maison de campagne, au milieu d'un beau pays; il faut vous figurer que vous y êtes maître de votre temps, de vos actions, libre enfin. — Et seul? demanda Estève. — Oui, pour longtemps du moins. — Eh bien! alors j'aimerais mieux rester ici, répondit-il vivement; oui, quand même je n'aurais pas en vue la crainte de Dieu et mon salut éternel, je resterais. Ici j'ai trouvé un père indulgent et tendre, des frères unis par la charité, par le saint amour; ici j'ai une nouvelle famille selon Dieu, dont il ne faudra pas me séparer.

A ces mots, au souvenir des déchirements qu'il avait éprouvés naguère dans une autre séparation plus cruelle, ses yeux s'emplirent de larmes. Après un moment de silence, il ajouta : Du moins je ne serai pas obligé de quitter cette nouvelle famille, comme j'ai quitté ma pauvre mère; je pourrai vivre

près de ceux que je me suis habitué à aimer et qui m'aiment aussi.

— Pauvre âme abusée! pensa madame Godefroi.

Elle n'osa poursuivre l'hypothèse devant laquelle Estève venait de reculer presque avec effroi. Ses intentions restèrent les mêmes, mais elle résolut d'attendre, pour les faire connaître, que la seconde année d'épreuve fût écoulée, et qu'Estève fût près de prononcer ses vœux.

Selon la recommandation du père-maître, le jeune novice s'empressa de faire visiter l'église à madame Godefroi; ils y entrèrent par la porte de la grande nef, après une promenade autour de l'abbaye. La vieille dame eut grand'peine à fléchir le genou sur les parvis sacrés; pour rien au monde, elle n'eût fait acte de dévotion, car elle se le serait reproché comme une faiblesse, une manifestation hypocrite; elle se borna donc à une espèce de génuflexion, et, tirant bravement ses lunettes, elle se mit à regarder les tableaux qui ornaient la nef principale, tandis qu'Estève, prosterné devant la grille du chœur, faisait une courte oraison.

L'esprit d'examen et de critique, le scepticisme amer de l'école philosophique du dernier siècle, n'avaient point altéré la bonté d'âme, les généreuses qualités de madame Godefroi, mais ils avaient complétement détruit en elle le sentiment poétique. Elle ne se recueillit pas, saisie d'une mélancolique admiration, en entrant dans la vieille église de Châalis; elle n'éprouva aucune émotion à l'aspect de ces bannières, de ces trophées saints ou guerriers, de ces

tombeaux, de toute cette poussière des temps passés éparse sous ses yeux; au lieu de s'abandonner à une religieuse contemplation, elle se prit à raisonner en elle-même sur l'orgueilleuse opulence du clergé régulier, et sur la vie fainéante et inutile des moines. Tandis qu'absorbée dans ses réflexions, elle remontait lentement la nef, un religieux entra par une des portes latérales et traversa l'église; quand il fut à quelques pas de madame Godefroi, il s'arrêta, lui donna gravement sa bénédiction, et dit ensuite avec une politesse pleine d'onction et de pieuse gravité: Que Dieu soit avec vous, ma très-chère sœur!

La vieille dame resta un moment interdite; elle n'avait de sa vie hanté les dévots ni les moines, et elle ne savait comment répondre à ce salut mystique. Elle se remit bientôt cependant, et ses antipathies de vieille femme philosophe reprenant le dessus, elle fit une profonde révérence au moine, en attachant sur lui de grands yeux encore vifs, et qui en ce moment avaient une expression indéfinissable d'étonnement, d'ironie, de froide curiosité. Le religieux comprit ce regard; il se retourna vers l'autel, s'inclina profondément et sortit le front baissé, les mains jointes sous son scapulaire. Cette petite scène avait duré une minute.

— Ah! ma chère tante, c'est dom prieur qui vient de vous donner sa bénédiction, dit Estève en se rapprochant de madame Godefroi; comme il ne portait aucune marque de sa dignité, vous n'avez pu le reconnaître. C'est singulier que vous l'ayez rencontré ici à cette heure de la journée; Sa Paternité ne descend

ordinairement qu'à l'heure des vêpres, et jamais je ne l'avais aperçue dans l'église. — Apparemment le révérend père a eu la curiosité de voir, murmura la vieille dame en souriant, une femme de mon âge, il n'y a pas de péché à cela.

Une heure plus tard, elle remonta en carrosse en promettant à Estève de revenir l'année suivante à pareil jour.

Tandis que ceci se passait dans le logis des hôtes, le prieur, rentré chez lui, avait mandé le maître des novices. Il faudrait avoir vécu parmi des moines pour comprendre l'importance qu'ils attachent à des faits qui paraissent insignifiants aux yeux du monde, pour savoir quelle finesse, quelle pénétration ils apportent dans les petites choses, dans les incidents mesquins de la vie monacale. Le père Anselme avait jugé d'un coup d'œil l'effet de sa présence sur madame Godefroi; il avait deviné ses dispositions hostiles, sa dédaigneuse aversion pour tout homme qui portait le froc, et il songeait avec un sourd ressentiment à la rencontre qu'il avait faite dans l'église. C'était par suite de cette rencontre qu'il avait mandé le maître des novices.

— Je me rends aux ordres de Votre Paternité, dit le vieux moine en s'inclinant avec le respect que lui commandait le rang du père Anselme dans la hiérarchie monastique. — Que l'esprit du Seigneur soit avec nous, mon père! répondit le prieur; ce que j'ai à vous dire est d'un grave intérêt pour l'honneur de notre maison en général et pour le salut d'un de nos frères en particulier. Depuis dix ans que, par la grâce

de Dieu, je gouverne l'abbaye, je m'en suis entièrement remis à votre sagesse pour la conduite des novices, et vos œuvres ont toujours répondu à ma confiance. Aujourd'hui, cependant, je crains que vous n'ayez manqué de prudence et de prévision. Vous avez autorisé le frère Estève à recevoir une visite, la visite d'une femme! — Ah! mon révérend père, il n'y avait pas ombre de danger, la moindre occasion de péché, répliqua le père Bruno en souriant; cette dame est la proche parente du frère Estève, c'est une personne respectable par son âge. — Et non par ses vertus peut-être, interrompit le prieur; mais ne médisons pas sans nécessité du prochain. Dites-moi, mon père, cette dame, cette parente a-t-elle parfois écrit à votre jeune novice? — Jamais, mon révérend père. — Vient-elle le visiter souvent? — C'est la première fois, mon révérend père, que le frère Estève est appelé au parloir. — Alors le mal n'est pas si grand que je l'avais craint, murmura le prieur. Et après un moment de réflexion, il ajouta : Et cette dame a-t-elle annoncé qu'elle reviendrait? — Oui, mon révérend père, l'année prochaine, à pareil jour, avant la profession de son neveu; elle l'a promis en le quittant. — Ah! père Bruno, père Bruno! dit le prieur avec un soupir, combien d'influences maudites nous disputent ces pauvres âmes entrées à peine dans les voies du salut! combien de vocations perdues lorsque nous les croyions si sûres! Nous vivons dans un siècle d'abomination et d'impiété; l'esprit de révolte pénètre jusque dans les cloîtres; c'est à nous de veiller au maintien des saintes doctrines,

d'arrêter la décadence qui menace les ordres monastiques. Des temps meilleurs viendront sans doute; ce n'est pas la première fois que la religion est attaquée; elle a triomphé déjà de l'hérésie, elle triomphera encore de la philosophie, de l'athéisme, de toutes les sectes impies que ce siècle a enfantées. Dieu nous a choisis pour lutter pendant ces jours d'épreuve; que sa volonté soit faite! Je sens que mes forces ne sont pas au-dessous de la tâche qu'il m'a imposée.

Pendant cette sortie, le père-maître hochait la tête en signe d'assentiment. Ses idées étaient les mêmes au fond, mais il ne les formulait pas avec tant de passion, et même dans ces questions irritantes il apportait la tolérance et la modération de son caractère.

— Mon révérend père, dit-il, ce n'est pas la vocation du frère Estève qui doit vous donner de l'inquiétude; cet enfant sera pour la communauté un exemple d'édification; il n'a pas chancelé un seul instant pendant cette première année d'épreuve. Je reconnais en lui des signes qui ne m'ont jamais trompé : il est à nous pour toujours. — Dieu le veuille pour son salut et pour l'édification du prochain! Mais vous savez, mon père, que jusqu'au dernier moment la vocation des novices est en péril. Parfois un seul mot a changé les meilleures dispositions et rejeté dans les voies du monde des âmes que nous avions crues sauvées. Il ne faudrait peut-être, pour perdre celle de notre jeune novice, qu'une seconde visite de cette femme, de cette parente qui

m'a tout l'air d'un esprit fort, d'une personne sans dévotion et sans foi. — Lorsqu'elle reviendra, mon révérend père, le frère Estève sera près de prononcer ses vœux, elle n'attendrait pas ainsi le dernier moment pour le détourner de sa vocation, pour tenter de le ramener au monde. — A ce dernier moment qui sait ce qu'elle oserait? murmura le prieur poursuivi par un vague sentiment de défiance. Enfin laissons aller les choses, il n'y a pas de péril à présent; quand il en sera temps j'aviserai.

Cette seconde année d'épreuve s'écoula pour Estève encore plus rapidement que la première. Son esprit et son âme s'étaient comme assoupis dans l'éternelle monotonie de la vie claustrale. Sa piété était plus calme, des rêveries moins ardentes préoccupaient son imagination; il était tombé dans une quiétude mélancolique, dans une sorte d'apathie sereine et douce. A mesure que ses facultés morales s'engourdissaient ainsi, un développement physique très-remarquable s'opérait en lui; le frêle adolescent devenait un homme, un homme qui fut bientôt dans tout l'éclat de la force, de la grâce, de la beauté virile. Dans le monde, de tels avantages eussent peut-être inspiré à Estève quelque vanité; mais dans le cloître il dut ne pas s'en apercevoir, personne n'eut la vaine et frivole pensée de l'y faire songer; seulement les novices, frappés de l'élégance, de la fierté de ses traits, le surnommèrent l'archange saint Michel.

Les jours s'étaient accumulés semblables à un seul jour; la seconde année allait finir; on était à la veille de Notre-Dame de septembre. Un matin, à l'issue de

la messe, le prieur fit dire au maître des novices de se rendre dans la sacristie avec le frère Estève. A cet ordre, le père Bruno baissa la tête d'un air attristé, sa figure joviale et débonnaire s'assombrit, et, prenant à part le jeune novice, il lui dit : Mon cher fils, le message de Sa Paternité m'annonce que vous devez bientôt me quitter ; ce n'est plus sous mon autorité que vous allez vivre ; après votre profession, vous ne devrez plus obéissance qu'à Dieu et à notre révérend père prieur. Je me sépare de vous à regret, mon enfant, car cette séparation est réelle, bien que nous restions tous deux aux mêmes lieux. Le grand et le petit cloître communiquent par une galerie dont les portes ne se ferment jamais, et pourtant il y a là comme une barrière que personne n'oserait franchir : nous nous verrons chaque jour, mais nous ne serons plus ensemble. — Mon père, il me semblait que je ne devais jamais vous quitter! s'écria douloureusement Estève. Eh quoi! même ici, je dois me séparer de ceux que j'aime et que je vénère du fond de mon cœur! — Il faut se soumettre à la volonté de Dieu, mon cher fils, dit le vieux moine avec une expression amère d'abnégation et en serrant les mains d'Estève dans ses mains froides et ridées; allons!

Ils marchèrent silencieusement jusqu'à la porte de la sacristie. Le père Bruno serrait le bras d'Estève avec une sorte de crainte et de pénible agitation. Quand ils furent près de la porte, il s'arrêta par un brusque mouvement ; il tremblait et hésitait, comme troublé par quelque combat intérieur ; enfin, se rapprochant encore davantage d'Estève, qui le regardait

inquiet et agité, il lui dit à voix basse : Mon fils, les vœux que tu dois faire sont terribles, irrévocables... songes-y tandis qu'il est temps encore... Il y a de mauvais moines... des hommes qui gardent l'habit malgré leur volonté... il y en a ici... Mon fils, recueille-toi, descends en ton âme, y trouves-tu une ferme et sincère vocation?

Estève était tombé à genoux, il appuyait son front sur les mains du père Bruno, et les pressait de ses lèvres avec un élan de tendresse et de gratitude; car il comprenait le sentiment de profonde affection, d'extrême sollicitude qui suggérait ces paroles, ces questions au bon vieux moine.

— Oui, mon père, lui répondit-il avec calme, ma vocation est ferme et sincère; ma mère m'a voué à Dieu dès ma naissance, et je veux être à lui, je le veux de toutes les forces de mon âme et de ma volonté. — Viens alors, murmura le vieux moine en le relevant et en le serrant contre sa poitrine avec une joie triste.

Ils entrèrent dans la sacristie, où le prieur les attendait. Le maître des novices ne s'était pas trompé dans ses prévisions : déjà le jour de la cérémonie était fixé.

— Mon cher fils, dit le prieur, mettez-vous à genoux, et rendez grâce à Dieu. Le moment est enfin venu où vous serez à lui sans partage et sans retour. Aujourd'hui même vous entrerez en retraite. C'est demain la fête de la Nativité de la glorieuse Vierge Marie; le dernier jour de l'octave, vous prononcerez vos vœux.

Estève reçut cette nouvelle sans trouble. Prosterné devant le crucifix, il priait humblement, et demandait à Dieu les secours de la grâce pour s'élever au sentiment de son bonheur, car il était effrayé en lui-même de la tiédeur de sa reconnaissance et de sa joie à cette heure solennelle. Tandis qu'il se recueillait et s'exhortait ainsi à une vocation plus fervente, le prieur donnait à mi-voix ses instructions au père-maître pour le temps de la retraite.

— Mon père, lui dit-il en finissant, il est inutile d'inviter des étrangers à la cérémonie, le novice n'ayant pas de famille qui doive y assister. J'écrirai de ma main à M. le marquis et à madame la marquise de Blanquefort pour leur annoncer la profession du frère Estève, afin qu'ils s'unissent d'intention à nos prières et à tous les actes de ce grand jour. — Et la parente de notre jeune novice, madame Godefroi, sera-t-elle aussi prévenue? demanda le père-maître; Votre Paternité sait qu'elle doit venir sous peu de jours, selon sa promesse, revoir le frère Estève. — Je ne l'ai pas oublié, répondit le prieur avec un sourire qui eût dévoilé toute sa pensée au père-maître, s'il ne l'eût depuis longtemps devinée; la veille de la cérémonie, la veille seulement, vous écrirez à cette dame.

Chez les bénédictins de Châalis, le novice qui allait faire profession était obligé à des austérités qu'il n'avait point pratiquées pendant ses deux années d'épreuve, et qui ne devaient jamais se renouveler. Il passait huit jours en retraite dans une cellule plus triste et plus nue que celle d'un moine de l'étroite

observance. Ses regards, habitués à l'élégance modeste, à l'aspect riant d'un autre séjour, ne s'arrêtaient plus que sur des objets lugubres. Deux tréteaux recouverts d'une natte lui servaient de lit. A côté du sablier, il y avait une tête de mort, et sur les murailles blanches on avait écrit en lettres noires de funèbres paroles, des allégories menaçantes, des sentences qui rappelaient le jour du jugement, les tortures du purgatoire, et les tourments éternels de l'enfer. La fenêtre de cette cellule donnait sur le cimetière, et celui qui l'habitait temporairement se trouvait, pour ainsi dire, placé sur un terrain neutre entre les vivants et les morts. Le novice, une fois en retraite, ne pouvait parler qu'au père-maître, qui était son confesseur, et au prieur, si celui-ci jugeait convenable de venir le visiter. Il ne sortait de sa cellule que pour descendre au chœur, où il avait une place à part. Au milieu de la nuit, il devait se lever, et aller dire l'office seul dans l'église. Après quelques jours d'une telle vie, lorsque le jeûne, la méditation, les longues prières, et surtout le sombre isolement où il s'était trouvé, avaient agi sur les sens et sur l'imagination du novice, il désirait ardemment le jour de sa profession, qui était aussi celui de sa délivrance, de son retour à une existence dont il venait d'apprécier par comparaison la douceur et les tranquilles félicités.

Le père-maître conduisit Estève à cette fatale cellule. Il avait si souvent accompli le même devoir envers d'autres novices, qu'il s'était accoutumé à l'aspect de ce lieu sinistre. Il était d'ailleurs si peu

porté aux idées mélancoliques, il y avait en lui une si grande disposition au contentement d'esprit, qu'aucune influence ne pouvait l'attrister et l'abattre longtemps.

— Mon cher fils, dit-il à Estève, cette cellule n'est pas si riante et si bien ornée que celle que vous quittez, mais le dénûment de cette chambre n'affligera pas longtemps vos yeux. Allons, point de faiblesse, point d'abattement. Priez Dieu, lisez votre formulaire, et songez que bientôt vous serez hors d'ici. — Mon père, répondit Estève, je ne sens ni frayeur ni regrets; mais mon âme est triste jusqu'à la mort. — Cela passera mon cher fils; c'est l'horreur de la solitude où vous allez rester qui vous trouble ainsi. Rassurez-vous, je ne vous abandonnerai pas, je serai près de vous souvent. — Combien de grâces je vous dois, mon père! dit Estève avec attendrissement; après Dieu, vous êtes mon soutien, mon refuge, mon espoir. Quand je souffre, vous avez des paroles qui guérissent mon âme; votre voix seule me ranime et me console. Oui, je suis calme à présent; cette angoisse qui me serrait le cœur est passée. — Bien, mon fils; voici la nuit, allumez votre lampe et tâchez de vous arranger ici. Dans une heure, vous ferez collation avec ce que vous apportera un frère convers, puis vous vous coucherez, car à minuit il faudra descendre au chœur pour les matines. Que Dieu reste avec vous, mon fils!

Selon l'usage, le père-maître ferma la porte en dehors et emporta la clef, mais une seconde clef resta entre les mains d'Estève; de cette manière, il était

libre de sortir à l'heure des offices, et personne ne pouvait entrer dans sa cellule ni communiquer avec lui, si ce n'était par un vasistas pratiqué dans la porte.

Il alluma la lampe de terre posée sur le prie-Dieu, entre un sablier et une tête de mort : une faible lumière éclaira la cellule, et lutta contre les derniers rayons du jour qui s'éteignait. La fenêtre ouverte laissait apercevoir, à travers un nébuleux crépuscule, l'enceinte du cimetière, et au delà les cimes touffues de la forêt de Perthe. Estève s'assit au pied du lit et demeura plongé dans de tristes méditations. Jamais il n'avait compris comme en ce moment la brièveté de notre vie ici-bas et le néant de sa propre existence. Les mystères terribles que la pensée humaine ne saurait pénétrer, le commencement et la fin des jours que la main de Dieu nous mesure, épouvantaient son imagination. Il regardait d'un œil fixe ce sablier dont la poussière s'écoulait avec un bruit presque insensible, cette tête où l'intelligence et la vie avaient régné naguère, et, frappé de la marche rapide du temps, du pouvoir souverain de la mort, il sentait s'élever dans son âme un désir âpre et confus, le besoin de vivre avant de mourir. Il oubliait les promesses de la religion, les récompenses éternelles, les supplices de l'enfer, toutes ses croyances, toutes ses résolutions; il oubliait Dieu même, dans cet élan involontaire vers des voies inconnues.

Bientôt, cependant, il s'éveilla saisi de remords, au milieu de ces songes funestes; son âme revint à Dieu par un vif et prompt retour, et, prosterné sur

les dalles humides de la cellule, il répandit des larmes amères.

Pendant qu'il priait ainsi, un léger bruit annonça que quelqu'un s'arrêtait à la porte et ouvrait le vasistas. C'était le père Bruno qui revenait, poussé par une secrète inquiétude. En apercevant Estève agenouillé, le visage couvert de larmes et comme abîmé dans un affreux désespoir, il ouvrit la porte et entra brusquement.

— Qu'est-ce donc, mon cher fils, et comment vous trouvé-je! s'écria-t-il. Pourquoi ses terreurs, ces défaillances? Revenez à vous, mon enfant, et regardez de sang-froid tout ce qui vous environne. Pour un esprit comme le vôtre, il n'y a rien ici d'effrayant ou de terrible.— Oh! mon père! murmura Estève en montrant d'un geste énergique la tête de mort et les lugubres emblèmes qui décoraient la cellule.— N'est-ce que cela? reprit le père-maître avec une douceur indulgente, mon cher fils, je ne pensais pas que vous y prissiez garde : quoi! vous avez eu peur! — Peur de la mort? non, mon père, répondit Estève avec une sourde exaltation; au contraire, j'ai eu peur de la vie, de la vie telle qu'elle s'écoule dans cette cellule. Toute mon âme s'est révoltée contre les mortifications que je dois pratiquer pendant ma retraite. Ah! pour supporter l'isolement, la solitude, il faut être un saint. — Ou un moine abruti par l'oisiveté d'esprit et de corps, murmura le père Bruno; allez, mon fils, je conçois vos répugnances, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous soulager pendant cette dernière épreuve. D'abord, je vais reculer les

limites de votre séjour; vous serez libre de sortir, de descendre et de vous promener, pourvu que vous ne dépassiez pas l'entrée du troisième cloître; toute cette partie du monastère est inhabitée, et je puis rigoureusement en concéder la jouissance aux novices en retraite. Quand vous aurez plus d'espace autour de vous, votre reclusion vous paraîtra moins pénible. Ensuite je vous donnerai des livres. — Ah! mon père, avec des livres, il me semblera que je ne suis plus seul, s'écria Estève consolé. — J'oublie près de vous le reste de mon troupeau, reprit gaiement le père-maître. Voilà la cloche du réfectoire qui sonne; mes pauvres agneaux sont déjà réunis dans le petit cloître, et les yeux tournés vers la porte ils attendent impatiemment, car c'était aujourd'hui jour de jeûne pour toute la communauté. Il faut que je vous laisse, mon fils; restez en paix!

Quelques instants après, un frère convers entra et déposa silencieusement sur la table des légumes cuits à l'eau, une belle assiette de fruits et un de ces pains bien blancs et à croûte dorée qu'on ne voyait guère alors que sur la table des moines et des gens riches. Estève toucha à peine à cette légère collation, et se mit tout habillé sur son lit d'anachorète pour attendre l'heure des matines.

A minuit, il se leva et descendit au chœur. Tandis qu'il traversait les bâtiments claustraux, il se souvint du trajet qu'il avait fait deux ans auparavant, par une nuit semblable, et du spectre qu'il avait rencontré dans le petit cloître. Personne ne lui avait donné l'explication de ce fait étrange, et il en était venu à

penser que quelque père, par esprit de mortification, avait eu l'idée bizarre de rôder ainsi la nuit, vêtu d'une mauvaise coule, les pieds nus et la face voilée. Il songeait encore à cette apparition lorsque les mêmes accents plaintifs et furieux qui l'avaient frappé naguère s'élevèrent des profondeurs du troisième cloître. Estève se retourna vivement; il était près de revenir sur ses pas, mais un scrupule le retint, il ne voulut point céder à une vaine curiosité et gagna rapidement le chœur.

La grande nef et les bas côtés de l'église étaient dans les ténèbres; mais la lampe suspendue devant l'autel baignait le sanctuaire d'une blanche et vive clarté. Le chœur était paré pour la fête du lendemain; les moines avaient dépouillé leur riche parterre pour cette solennité, et les fleurs qui environnaient l'image de la Vierge répandaient des parfums ravissants.

Ces douces odeurs, ces clartés, l'aspect de ces saintes splendeurs, ramenèrent l'âme d'Estève dans les régions sereines de l'espérance et de la foi; il ouvrit son formulaire et commença l'office de la Nativité de la Vierge. La leçon qui suit le premier nocturne est un chapitre du *Cantique des Cantiques*. La poésie religieuse emprunte, dans ce morceau, les accents passionnés de la lyre profane, et le sens mystique s'y cache sous des images tendres et gracieuses. Estève frémissait, saisi d'un trouble inconnu, en répétant à demi voix ces paroles ardentes; une exaltation étrange succédait à son abattement et à ses angoisses; les images de la mort et du néant, les froides

ténèbres de sa cellule, ne l'épouvantaient plus; il lui semblait qu'il venait de découvrir en son âme un foyer lumineux dont les rayons éclairaient et vivifiaient tout ce qui l'environnait. Ce fut sous l'impression puissante de cette réaction qu'il rentra dans sa cellule, et le lendemain matin, lorsqu'au premier coup de l'Angelus le père Bruno ouvrit sa porte, il dormait encore d'un sommeil calme et traversé par des rêves heureux.

— Eh bien! mon fils, dit le père-maître en ouvrant la fenêtre, il paraît que vous n'avez pas trop mal dormi sur cette couche aussi dure que celle du bienheureux saint Jean de Dieu, qui réservait pour se faire des matelas tous les vieux balais du couvent. Comment avez-vous passé le commencement de la nuit? Vous êtes-vous éveillé à temps pour descendre au premier coup de matines?

Estève confessa sincèrement au père-maître toutes ses impressions.

— Ah! mon père, dit-il, hier j'ai été faible jusqu'à la lâcheté; mais aujourd'hui je suis tranquille et fort. Ces funèbres emblèmes ne m'attristent plus; je puis voir sans horreur l'image de la destruction et du néant, car je sens en moi une âme puissante et immortelle. — Je vous avais prédit tout cela, mon cher fils, répondit le père-maître; je savais que vous ne resteriez pas sous cette première impression de tristesse et d'effroi, parce que vous n'êtes pas accessible aux imbéciles terreurs de ces pauvres novices, qui croient voir des fantômes passer devant la fenêtre, et entendre des voix dans le cimetière. — Mais moi,

mon père, j'ai réellement entendu une voix cette nuit, une voix lamentable, dit Estève. Et il raconta cette circonstance de sa course nocturne à travers le monastère. — Mon cher fils, ceci n'a rien de surnaturel, pas plus que le fantôme qui se promenait, il y a deux ans, dans le cloître des novices, répondit le père Bruno. Après un silence, il ajouta d'un ton plus bas : Il y a ici de tristes créatures dont vous ignorez l'existence, et qui sont ensevelies pour le reste de leurs jours dans ce vieux bâtiment, qu'une cour toujours fermée sépare du troisième cloître. — Quoi! mon père, s'écria Estève, des religieux? — Non, répondit le père Bruno d'une voix encore plus basse, des prisonniers, des fous... — Est-il possible, grand Dieu! murmura le novice consterné. — Hélas! mon cher fils, reprit le vieux moine, dans nos maisons comme dans le monde, il y a des crimes. La justice ecclésiastique punit le coupable sans scandale et sans bruit, au lieu de le livrer à la justice séculière. Les novices et la plupart des religieux ignorent le sort de ces malheureux; peu de personnes ici savent quels habitants renferme l'enceinte du troisième cloître. Gardez, mon fils, un silence absolu sur ce que je viens de vous dire. J'ai pu vous apprendre ceci sans pécher contre Dieu ni contre le prochain, mais non sans danger pour moi, car Sa Paternité pourrait considérer cette révélation comme une faute.

— Ah! mon père, s'écria Estève, j'aimerais mieux mourir que d'attirer sur vous, par mon indiscrétion, le plus léger châtiment.

Le même soir, Estève eut des livres choisis dans

la bibliothèque; c'étaient *le Guide des pécheurs, le Chemin de la perfection chrétienne,* et d'autres ouvrages mystiques que l'abbé Girou n'avait jamais mis entre ses mains.

Les jours suivants s'écoulèrent plus paisiblement. Estève s'était créé un ordre d'occupations qui semblait abréger le temps; les lectures pieuses succédaient à la prière, et le soir, après les offices, il se promenait un moment dans la cour étroite et sombre qui précédait le cimetière. Cette partie du monastère était depuis longtemps abandonnée, le toit menaçait ruine, et il pleuvait dans l'escalier qui conduisait à la cellule. Au rez-de-chaussée, il y avait une salle dont le mur, percé d'une porte à vantaux sculptés, s'étendait sur toute la longueur de la cour. Une fois Estève osa pousser cette porte et franchir le seuil. Un air humide et frais frappa son visage comme s'il se fût placé à l'entrée d'un souterrain, et il distingua dans l'obscurité les murailles et la voûte d'une vaste salle entièrement démeublée; les croisées à colonnettes étaient fermées par de lourds contrevents, le jour pénétrait à travers les ais disjoints et sillonnait les ténèbres de lumineux filets.

Estève comprit, par la disposition des lieux, que ces croisées s'ouvraient sur la fatale enceinte d'où s'élevaient, la nuit, les lamentables voix qu'il avait deux fois entendues. Poussé par un sentiment douloureux de compassion et de curiosité, il avança encore, et, s'appuyant à la croisée, il colla son visage contre les fentes; son regard plongea dans une cour environnée de hautes murailles et où croissaient,

parmi les pierres, de grandes touffes d'herbes d'un vert obscur, mais il n'aperçut aucune créature vivante dans ces lieux désolés. Seulement, il lui sembla qu'une forme humaine se levait derrière le grillage d'une fenêtre qui était presque au niveau du sol.

— Grand Dieu ! murmura-t-il en se retirant, voilà donc le dernier terme de la misère humaine !

Enfin, la veille de l'octave arriva. Le père-maître connaissait trop bien la discipline monastique pour manquer aux ordres du prieur : il avait attendu le dernier jour pour annoncer à madame Godefroi qu'Estève allait prononcer ses vœux ; mais ce jour-là, dès le matin, il écrivit. Cette lettre arriva le soir à Paris ; madame Godefroi n'était point chez elle ; un souper chez madame d'Epinay la retint jusqu'à quatre heures avec Grimm, Duclos, et quelques autres personnages célèbres de l'époque. En rentrant, elle trouva la lettre du père Bruno sur sa toilette, parmi plusieurs autres lettres, et, tandis qu'on la coiffait pour la nuit, elle se mit à parcourir sa correspondance.

— Andrette, des chevaux ! une chaise de poste ! s'écria-t-elle tout à coup en repoussant la soubrette et en se levant impétueusement ; il faut que j'arrive à temps !... Il faut que je parle à cet enfant avant qu'il ait prononcé ses vœux... et c'est demain, demain, grand Dieu !... Ah ! j'ai trop tardé !... j'ai trop attendu !...

Ces ordres précipités mirent tout l'hôtel en rumeur. Le bruit en vint jusque dans la chambre du fermier général. Au moment où il s'éveillait sa femme entra et lui remit la lettre du père-maître.

— Ces moines ont deviné votre opposition, dit Sébastien Godefroi en refermant la lettre; vous ne vous êtes pas assez méfiée d'eux. A présent, vous n'avez plus rien à ménager; partez, et cet enfant fût-il déjà devant l'autel, dussiez-vous l'aller chercher jusque-là, tentez sa délivrance; je double la somme que vous lui destinez.

Avant cinq heures, madame Godefroi monta dans sa chaise de poste; les chemins étaient affreux; neuf heures sonnaient quand elle arriva à Châalis. Les cloches carillonnaient et remplissaient l'air de joyeuses volées, l'orgue mêlait ses sons graves et puissants aux voix qui s'élevaient dans l'église. C'était un chant universel de triomphe et d'allégresse.

Madame Godefroi était descendue à la porte même de l'église. En pénétrant dans la grande nef, elle se trouva au milieu d'un groupe de villageois qu'avait attirés la solennité de ce jour. Les moines étaient dans le chœur, un nuage d'encens voilait l'autel; la flamme légère des cierges vacillait à travers la fumée blanche des encensoirs d'argent. Madame Godefroi regarda sans rien voir.

— Ma bonne mère, dit-elle en tremblant à une vieille femme agenouillée à l'écart, où en est-on de la cérémonie; que fait-on là-bas dans le chœur? — C'est fini, vous arrivez trop tard, répondit la vieille femme sans se déranger et sans tourner la tête.

Madame Godefroi pâlit sous son rouge, et les larmes lui vinrent aux yeux. En ce moment, elle aperçut Estève debout au milieu du chœur, le front calme et rayonnant, le regard tourné vers le ciel, et

comme perdu dans les espaces infinis où sa foi cherchait le Dieu auquel il venait de donner sa vie.

— Oh ! triste victime, ton sort s'est accompli ! murmura madame Godefroi en s'éloignant ; maintenant ne t'éveille pas à la lumière, à la vérité : reste à jamais enseveli dans les ténèbres de ton ignorance, meurs sans avoir vécu ; c'est le seul vœu que puissent désormais faire pour toi ceux qui t'aiment !

FIN DU TOME PREMIER.

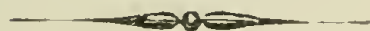
LE

DERNIER OBLAT,

PAR

Mme Ch. Reybaud.

TOME SECOND.



BRUXELLES.
A. JAMAR, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES MINIMES, 8.

1842

LE

DERNIER OBLAT.



V

Onze heures du soir sonnaient à l'horloge de l'abbaye de Chàalis; toutes les lumières s'étaient successivement éteintes derrière les fenêtres qui donnaient sur le grand cloître; les moines dormaient dans leurs cellules, et le plus profond silence, le silence d'une nuit d'hiver sombre et pluvieuse régnait sous les voûtes du monastère. Pourtant un religieux n'avait pas regagné le dortoir avec le reste de la communauté, et veillait encore assis devant la cheminée du chauffoir.

Cette immense salle, lambrissée jusqu'à la voûte de boiseries auxquelles le temps avait donné des tons obscurs approchant de ceux de l'ébène, était faiblement éclairée. La seule lampe qui fût restée allumée sur la longue table autour de laquelle s'asseyaient les moines jetait une lueur vacillante qui laissait dans une demi-obscurité les détails de l'ameublement et faisait ressortir seulement les angles luisants et polis des bois sculptés en relief; mais parfois de soudaines lueurs, jaillissant du foyer, effaçaient pour un moment ces clartés débiles et projetaient sur les murs des effets bizarres d'ombre et de lumière. Un des chiens familiers de la maison était accroupi près de l'âtre et reposait sa tête intelligente sur les genoux du religieux, qui le caressait d'une main distraite et restait courbé devant le feu dans l'attitude d'une pénible méditation.

C'était Estève qui veillait ainsi seul et abîmé dans ses réflexions; c'était le pauvre oblat, maintenant religieux profès à l'abbaye de Châalis. Quelques années seulement s'étaient écoulées; il était dans tout l'éclat, dans toute la force de sa jeunesse, et pourtant sa mère elle-même eût hésité à le reconnaître. Il ne ressemblait plus au bel adolescent dont les traits purs et calmes avaient les contours arrondis, l'expression douce et sereine d'une tête d'ange. Son front semblait s'être agrandi sous l'effort continuel d'une pensée ardente; ses yeux, d'un bleu foncé, étaient couronnés de sourcils saillants entre lesquels des habitudes d'esprit méditatives avaient déjà laissé une ride profonde. La nuance dorée de ses cheveux

s'était assombrie, et son teint avait cette pâleur unie et suave qui décèle, non un affaiblissement physique, mais l'exaltation des facultés morales et la prédominance des puissances de l'âme sur les forces du corps. Cette transformation donnait à son visage un caractère de beauté grave et sévère qui rappelait les admirables têtes de saints de l'école espagnole, les sublimes martyrs, les célèbres fondateurs peints par Zurbaran ou Ribera.

Peut-être ce soir-là avait-il eu l'intention de consacrer sa veillée à quelque occupation studieuse, car il avait posé sur une petite table, dans l'angle de la cheminée, des livres et une lampe qu'il oubliait d'allumer. Son imagination l'avait entraîné dans les espaces défendus qu'il ne pouvait aborder que par la pensée ; il songeait à l'immensité de l'univers, au monde, qu'il avait découvert du fond de sa retraite, à tout ce qu'il avait appris pendant ses heures d'étude, pendant les heures douces et fatales qui s'étaient si rapidement écoulées pour lui dans la riche bibliothèque de l'abbaye. Puis, revenant à des images plus tristes, plus présentes, il soupirait, s'agitait, et prêtait au moindre bruit une oreille inquiète.

Le léger grincement de la clef qui tournait dans la serrure fit retourner Estève; la porte s'ouvrit brusquement, et un vieux moine entra en grommelant et en criant : Niger, es-tu par là? Niger! ici Niger!

A cette voix, le chien secoua ses longues soies et bondit au-devant du moine, qui le flatta, et dit à Estève d'un ton courroucé : Ah ! c'est donc vous qui gardiez Niger? C'est vous qui voulez me priver de

mon seul ami! — Pardonnez, mon révérend père, répondit Estève avec douceur, ce chien est resté près de moi quand vous avez quitté le chauffoir; je n'ai pas songé à le retenir, et si j'eusse pensé que vous le cherchiez, je l'aurais conduit moi-même à la porte de votre cellule.—Vous m'auriez rendu service, père Estève, dit le moine d'un air radouci, car depuis une demi-heure je cherche dans la maison cet ingrat auquel je donne un gîte toutes les nuits, et que je croyais trouver dehors, mouillé et morfondu comme je le suis en ce moment.

A ces mots, il se rapprocha du feu et promena sur la flamme ses mains ridées. Ce religieux était le même qu'Estève, le jour de son arrivée à Châalis, avait vu avec tant de compassion accomplir une pénitence humiliante, et prendre son repas à genoux au milieu du réfectoire. On l'appelait le père Timothée. C'était un vieillard taciturne et morose qui se tenait toujours à l'ecart et séparé de tous par son silence et son attitude dans la communaute. Ceux qui se souvenaient de sa profession, dont la date remontait à une quarantaine d'années, disaient qu'il avait été dans les commencements de sa vie religieuse un exemple de ferveur, un sujet d'édification, mais qu'après un certain temps il était tombé dans l'indifférence, dans le dégoût des devoirs de son état et peut-être dans de secrètes hérésies, de coupables révoltes et une haine intérieure contre l'autorité de ses chefs spirituels. Par suite de ces bruits, sans doute, le prieur était d'une inexorable sévérité à son égard, et lui imposait, sous le moindre prétexte, des

pénitences rigoureuses. Le moine avait longtemps soutenu une lutte sourde contre cette autorité despotique à laquelle le vœu d'obeissance le soumettait corps et âme; mais, las enfin d'une résistance inutile, il s'était amendé, du moins en apparence, et depuis longtemps il ne donnait plus prise contre lui par d'imprudentes manifestations. Il remplissait exactement ses devoirs religieux et s'isolait autant que possible dans tous les exercices de la vie monacale. A la promenade il marchait toujours seul, au chauffoir sa place était dans un coin, et pendant les repas il gardait un silence absolu. Les seuls êtres auxquels il témoignât quelque affection étaient ce bel épagneul à robe noire qu'il appelait Niger, et une autre pauvre créature aussi dépourvue de raison que le chien, une espèce d'idiot qui venait mendier sa subsistance à la porte de l'abbaye. Les jeunes profès se divertissaient aux dépens du vieux moine; ils riaient entre eux de sa figure hâve et distraite, de ses yeux hagards, de ses manières sauvages, et ils l'avaient surnommé *l'ermite*. Estève seul ne s'était pas moqué de ses bizarreries; il n'avait jamais témoigné ni aversion ni sympathie au père Timothée, et, depuis plus de cinq ans qu'il le voyait chaque jour, il ne lui avait pas adressé deux fois la parole. Ce soir-là il se serait tenu dans la même réserve si le vieux moine n'eût repris l'entretien.

— Que faites-vous donc ici, père Estève? dit-il brusquement; accomplissez-vous quelque pénitence?

— Non, mon révérend père, répondit tristement Estève, c'est le chagrin et l'inquiétude qui me tiennent

éveillé cette nuit : vous savez que le maître des novices, le bon père Bruno, est fort mal. — Oui, j'ai entendu dire cela aujourd'hui. — La nuit dernière j'ai veillé près de lui, et je ne l'ai pas quitté de la journée; mais ce soir il a exigé que je vinsse prendre un peu de repos, il a fallu lui obéir; je me suis retiré l'âme navrée. Depuis hier le père Bruno s'affaiblit de moment en moment. Qui sait, grand Dieu ! le malheur qui pourrait arriver cette nuit? Un funeste pressentiment me tient éveillé. Je suis venu ici pour être plus à portée de savoir ce qui se passe dans le quartier des novices et pour accourir au premier bruit. — Vous êtes donc sincèrement attaché au père Bruno? demanda le moine. — Oui, mon père; c'est un homme que je révère et que j'aime, un ami que Dieu m'avait donné. — Vous avez trouvé ici un ami? interrompit le père Timothée d'une voix amère et avec un sourire incrédule. — J'avais trouvé plus qu'un ami, répondit Estève avec l'expression d'une affliction profonde; celui qui va mourir était pour moi un père indulgent et tendre auquel j'osais confier mes fautes, mes faiblesses, mes tourments, toutes les agitations de mon âme. — C'était un confesseur indulgent, dit froidement le père Timothée; il vous passait volontiers les petites fautes dont s'effraye votre conscience, il compatissait à la fragilité humaine, et vous soutenait dans les tiédeurs passagères, dans les langueurs de votre dévotion. Mais, si une seule fois votre esprit s'était laissé aller à certains doutes, si votre âme, au lieu d'être tourmentée par des scrupules puérils, se fût révoltée contre ce joug

pesant et continuel qu'on appelle la règle, vous auriez vu ce que serait devenue l'indulgence de votre père spirituel. — Je l'ai vu, mon père, répondit Estève, j'ai éprouvé cette sainte indulgence d'une âme croyante, ferme dans sa foi, pour les souffrances d'un esprit tourmenté par le doute, accablé de dégoût et épouvanté de son propre endurcissement.

Une espèce de sourire dérida le visage du vieux moine, il hocha la tête et dit, en rapprochant son siége de celui d'Estève, comme s'il se sentait disposé à une plus intime causerie : Jeune homme, vous avez trouvé ce que je cherche inutilement ici depuis quarante ans : quelqu'un à qui vous avez pu, sans péril et sans crainte, dévoiler toute votre pensée. — Pourtant, mon père, vous avez connu bien avant moi celui près duquel j'ai trouvé de si grandes consolations. — Oui, il est entré dans cette maison quelques mois après ma profession ; je l'ai toujours tenu pour un homme simple et animé de bonnes intentions, mais il me semblait trop pieux, trop orthodoxe pour être tolérant. Je pensais qu'il n'y avait personne ici avec qui l'on pût s'expliquer sans danger sur certaines questions, et j'ai renfermé en moi-même mes opinions, mes sentiments, les irrésolutions de mon esprit, les troubles de mon âme, enfin tout ce que j'ai pensé et souffert pendant plus de quarante années. — Je comprends, mon père, vous avez redouté la stupide indignation des uns, les interprétations perfides, la commisération hypocrite des autres, et peut-être quelque lâche délation.—Oui, voilà ce que j'ai craint. Pour me soustraire aux trahisons, à la

persécution de ceux qui m'entouraient, je me suis isolé de tous, j'ai tracé autour de moi comme un cercle fatal où je roule éternellement seul, et pourtant on ne m'a pas toujours laissé tranquille dans cette affreuse solitude morale où je me suis réfugié. J'ai subi plus d'un châtiment, j'ai été puni pour mon silence, pour des fautes purement négatives, et j'ai scandalisé, sans le vouloir, ces hommes qui n'ont rien à me reprocher que ma persistance à me taire. Grand Dieu! qu'eût-ce été si j'eusse une seule fois dit devant eux ce que je viens de dire devant vous! — Combien je suis touché de votre confiance, mon père! s'écria Estève avec sympathie. Hélas! ces peines qui vous affligent depuis si longtemps, je commence à les éprouver; moi aussi j'ai souffert, j'ai désespéré dans les horreurs du doute. — Des doutes, je n'en ai plus, répondit froidement le vieux moine. Quelque jour je vous ferai ma profession de foi, et je vous dirai ma vie dans le monde, cette vie qui a fini ici lorsque j'avais à peine vingt-cinq ans. — La mienne a été plus courte encore, murmura Estève. — Mon fils, permettez-moi de vous donner ce nom entre nous, mon fils, pourquoi êtes-vous ici? reprit le père Timothée en arrêtant sur le jeune profès des yeux caves et expressifs; comment vous êtes-vous enseveli, comme moi, à la fleur de votre âge, dans cet horrible tombeau? Est-ce volontairement que vous avez fait ce sacrifice insensé?

Estève raconta brièvement le vœu de sa mère, les premières années de sa vie, les dispositions avec lesquelles il était entré à l'abbaye de Châalis, les senti-

ments où il était encore en prononçant ses vœux, et ce qu'il avait éprouvé à mesure qu'une lumière nouvelle avait graduellement pénétré les ténèbres de son esprit. Le vieux moine l'écouta, recueilli dans un vif sentiment d'intérêt, en faisant parfois un geste d'assentiment, comme s'il reconnaissait quelqu'une de ses propres impressions dans le récit d'Estève. Ensuite, il lui dit en soupirant : Lorsque je me séparai autrefois du monde, mon cher fils, j'en emportai des souvenirs plus vifs; j'y avais laissé des objets d'amour et de haine... Vous n'éprouvez pas, vous, ces retours, ces regrets? — Je songe souvent à ma mère, répondit Estève ému de ce souvenir. Je songe à ma pauvre mère, qu'un affreux malheur a frappée. Elle avait donné un de ses fils à Dieu, et Dieu lui a retiré l'autre. Mon frère, le comte Armand de Blanquefort, est mort l'année dernière, et mon père transmet son nom et sa fortune à un parent qu'il vient d'appeler près de lui. Je tiens ces détails du digne prêtre qui m'a élevé et qui n'a plus quitté ma mère. — Ainsi vous êtes mort pour votre famille? — Pour ma famille comme pour le reste du monde, répondit Estève avec une amère tristesse; la sœur de ma mère, une digne femme, habite cependant Paris. Je reçois une ou deux fois l'année de ses nouvelles; elle m'envoie de petits cadeaux qu'elle suppose sans doute devoir plaire à un religieux, mais elle ne vient jamais ici. Je ne l'ai revue qu'une seule fois, la première année de mon noviciat. — Oui, on nous oublie comme si nous étions réellement retranchés du nombre des vivants, murmura le vieux moine en appuyant son

front sur sa main blême et desséchée. Y a-t-il encore quelqu'un au monde qui se souvienne du comte de Baiville ?

Un triste silence suivit ces paroles. Les deux religieux, assis devant le foyer où il n'y avait plus que des cendres tièdes, étaient pensifs et immobiles. Dehors, le vent mugissait, et de larges ondées de pluie battaient les fenêtres du chauffoir. Tout à coup le chien qui sommeillait aux pieds du père Timothée se dressa en poussant un hurlement plaintif et prolongé. Estève frémit.

— Mon père, dit-il, lorsqu'un chien fait entendre ce cri lamentable, c'est que quelqu'un va mourir... Certainement le père Bruno est plus mal... Je cours au quartier des novices. — Je vous accompagne, dit le père Timothée.

Ils descendirent. Tandis qu'ils traversaient le grand cloître, la cloche de l'église sonna.

— Ce sont les prières des agonisants, dit le vieillard; combien de fois, grand Dieu ! j'ai entendu ces sons funèbres !

Quelques novices priaient, agenouillés dans leur dortoir, devant la cellule du père Bruno; la porte était ouverte, et l'on voyait le mourant sur son lit, entouré de plusieurs frères convers. Il s'éteignait paisiblement, avec une physionomie sereine, comme il avait vécu.

Estève entra tremblant et suffoqué par ses sanglots. Le père Timothée resta dehors, appuyé contre le mur, les mains sous son scapulaire, et la tête couverte de son capuchon.

— Sa Révérence le père Bruno semblait sommeiller, dit un des convers à Estève; tout à coup il lui a pris une convulsion, et il est tombé en agonie. D'un moment à l'autre il peut passer. J'ai pris sur moi de faire avertir Sa Paternité.

Estève vint s'agenouiller près du lit; il n'espérait pas que son vieil ami pût le voir ou l'entendre, et, prenant dans ses mains la main déjà froide qui pendait sur la couverture, il la couvrit de larmes. Mais le mourant reconnut encore son enfant de prédilection, et, faisant un suprême effort, il se souleva en murmurant : Estève, écoute-moi...

Le jeune profès se pencha sur lui éperdu.

— Estève, reprit le moribond, ne va pas au-delà des vœux que tu as prononcés... Quoi qu'on fasse, n'entre jamais dans les ordres sacrés... Refuse la prêtrise... On te persécutera peut-être... Sache résister... Il y va de ton salut. — Oh! mon père! je n'oublierai jamais vos paroles, répondit Estève en pressant de ses lèvres la main qui essayait de serrer une dernière fois la sienne.

En ce moment le prieur entra, suivi de deux autres religieux, et commença les prières des agonisants. Vers le matin, au premier rayon qui pénétra dans la cellule, le père Bruno cessa de vivre.

Lorsque tout fut fini, le prieur et ses deux acolytes se retirèrent lentement; Estève sortit le dernier de la chambre mortuaire. Alors seulement il s'aperçut que le père Timothée avait veillé toute la nuit dans le dortoir. Le prieur avait aussi reconnu le vieux moine, et, arrêtant sur lui un regard sévère, il dit dure-

rement : Votre Révérence a voulu voir comment on meurt chrétiennement ; qu'elle se souvienne à sa dernière heure de la fin édifiante du père Bruno.

Le vieillard écouta ces paroles d'un air impassible, et, lorsque le prieur et sa suite se furent éloignés, il se rapprocha d'Estève, qui s'en allait seul, la tête baissée sur sa poitrine, et il l'accompagna silencieusement jusqu'à sa cellule. Cette marque de sympathie et d'intérêt toucha l'âme affligée d'Estève, et acheva de vaincre le secret éloignement qu'il avait ressenti si longtemps pour le père Timothée.

— O mon père! dit-il, vous comprenez ma détresse, mon désespoir, et vous venez à mon secours ; que votre charité soit bénie!

De ce moment datèrent de nouvelles relations entre le jeune profès et le père Timothée; mais il fallut apporter dans cette intimité, qui s'accroissait de jour en jour, beaucoup de prudence et d'apparente réserve. Le prieur s'immisçait continuellement dans la vie des religieux soumis à son autorité; il surveillait d'une manière occulte toute leur conduite, et savait mettre un terme aux liaisons qui lui déplaisaient. Il haïssait et redoutait le père Timothée, dont il soupçonnait depuis longtemps les secrètes et monstrueuses hérésies, et il n'eût reculé devant aucun moyen pour rompre les relations qui s'étaient établies à son insu entre ce réprouvé, comme il l'appelait, et le religieux qui donnait les meilleurs exemples à la communauté. Au milieu de ses troubles d'esprit les plus amers, de ses alternatives les plus douloureuses de révolte et de résignation, Estève n'avait jamais com-

mis une seule faute contre la règle, il n'avait trahi par aucune manifestation imprudente la transformation qui s'était lentement opérée dans ses sentiments et ses croyances, et il passait généralement pour une âme simple, pieuse, humble, et docile jusqu'à la plus entière abnégation. Il avait dû à cette opinion bien accréditée dans l'esprit du prieur une certaine liberté d'action dont ne jouissaient pas les autres religieux. Il pouvait employer à son gré toutes les heures où il n'était pas dans l'obligation d'aller au chœur, et la bibliothèque du couvent était tout entière à sa disposition.

Dès les premiers jours de sa profession, Estève s'était aperçu de l'espèce d'éloignement que les moines avaient les uns pour les autres. Ces hommes, confondus depuis longtemps, pour la plupart, dans une même existence, étaient séparés de goûts, de caractère, d'opinions; la règle ne les avait soumis qu'extérieurement à son joug inflexible. Les uns, c'était le plus petit nombre, vivaient dans les pratiques d'une dévotion outrée; les autres végétaient, n'ayant d'autre pensée que la satisfaction des besoins matériels; d'autres encore avaient des manies innocentes auxquelles ils se livraient avec une incroyable ardeur; ils se passionnaient pour les fleurs, pour les oiseaux, et consacraient leur vie à élever des sereins ou à cultiver l'orangerie et le parterre.

Estève n'avait contracté aucune amitié parmi les religieux, et la mort du maître des novices l'aurait laissé dans un isolement absolu, si le père Timothée ne lui eût dès lors témoigné tant de sympathie et

d'affection. Ce vieillard farouche, endurci contre ses propres souffrances, et dont l'âme avait été si longtemps fermée à tout attachement humain, retrouvait pour le jeune profès les sentiments dont il avait été capable autrefois, l'amitié, le dévouement, une certaine tendresse de cœur. Mais cette amitié ne s'exprimait que par des témoignages secrets, presque furtifs, car le père Timothée sentait que le prieur en ferait un crime à Estève. C'était le soir, dans la cellule de ce dernier, que se passaient ordinairement leurs entretiens et qu'ils raisonnaient en liberté sur toutes choses. Le père Timothée avait été un homme du monde; il acheva d'éclairer Estève en lui racontant les orages de sa première jeunesse et les circonstances qui l'avaient jeté dans le cloître. Avant sa profession, il s'était appelé le comte de Baiville, il avait vu la cour de Louis XV et la société du XVIIIe siècle; mais son âme était trop ardente, il avait des passions trop violentes, trop vraies, pour cette époque frivole et froidement corrompue. L'infidélité d'une femme fut le malheur qui l'éloigna du monde, et une ferveur passagère le jeta au fond du cloître, où sa vie s'était lentement consumée dans de tardifs et inutiles regrets. Ce long désespoir avait étouffé toutes ses croyances; il était tombé dans les derniers abîmes de l'indifférence et de l'incrédulité; il niait l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. Pourtant il n'essaya pas de détruire l'étincelle de foi, la lueur d'espoir qui rayonnait encore dans l'âme de son jeune ami, et jamais il ne formula complétement devant lui ses fatales convictions.

Estève n'éprouvait pas pour le vieux moine l'affection profonde que lui avait inspirée le père Bruno; mais il se laissait aller avec lui à une indéfinissable sympathie, à un sentiment qui était, pour ainsi dire, dans le sang. Il y avait au cœur du fils de madame de Blanquefort quelque chose qui vibrait aussi dans celui du comte de Baiville; parfois une même pensée faisait tressaillir sous leur robe de bénédictin l'élève du pieux abbé Girou et le gentilhomme cloîtré depuis quarante ans. Souvent aussi Estève exprimait les souffrances, les besoins de son intelligence, les désirs infinis de son cœur, dans un langage qui étonnait le père Timothée. Jamais, dans le monde où il vivait jadis, il n'avait entendu parler ainsi. Une fois, il dit en souriant au jeune religieux : Mon cher fils, vous avez lu d'autres livres que l'*Histoire générale des Conciles,* les *Lettres des Missionnaires*, et autres volumes très-orthodoxes qui forment la bibliothèque du couvent? — Il est vrai, mon père, répondit Estève avec quelque émotion; j'ai lu un autre livre, un seul. — Ah! un livre condamné en Sorbonne peut-être. Et lequel, mon fils? — Le voici, dit Estève en tirant de dessous les in-quarto qui couvraient sa table un petit volume finement relié; c'est le hasard qui l'a mis entre mes mains, un hasard funeste peut-être.

Le père Timothée regarda le titre.

— *La Nouvelle Héloïse,* par J. J. Rousseau, dit-il; c'est un roman sans doute, je n'ai pas lu le livre, mais je connais le nom de l'auteur. C'était celui d'un vieillard qui est mort à Ermenonville il y a quelques

années, et qui a été enterré dans l'île des Peupliers. — Ah ! mon père, s'écria Estève avec une âpre tristesse, je ne saurais vous dire ce que j'ai éprouvé en lisant ces pages. Elles m'ont charmé et torturé; elles ont jeté tour à tour mon âme dans des langueurs, dans des joies, dans des tourments inexprimables. J'étais attendri, subjugué; je pleurais sur cette belle Julie, sur son malheureux amant. D'autres fois, je repoussais le livre; je me disais que cette histoire touchante n'était peut-être qu'une fiction. Ah ! je sentais toujours cependant qu'il y avait quelque chose de vrai, d'éternellement vrai, dans ce livre : c'est la peinture des sentiments, des passions, c'est l'amour qui déborde de toutes ses pages.

A ces mots il cacha son visage dans ses mains et se tut comme effrayé de sa propre exaltation. Le père Timothée feuilleta le volume et lut au hasard quelques lignes.

— De mon temps, dit-il, l'amour ne s'exprimait pas ainsi; il avait un langage plus galant, plus leste, plus audacieux. Mais, dites-moi, mon cher fils, comment ce livre est-il tombé entre vos mains? — Par un hasard fort simple, répondit Estève; dans une de nos promenades à Ermenonville, je l'ai trouvé au bord du lac, en face de l'île où repose J. J. Rousseau. Sans doute quelque étranger l'avait oublié là en faisant son pèlerinage au tombeau.

Quelques mois s'écoulèrent. Estève était tombé graduellement dans une sorte d'anéantissement moral. Il accomplissait avec une exactitude machinale tous les actes de la vie religieuse; on le voyait assidu

au chœur; il assistait avec une contenance recueillie aux assemblées capitulaires que le prieur convoquait quelquefois. Aucun reproche, aucun soupçon ne s'élevait contre lui, et pourtant il n'y avait plus au fond de son âme ni ferveur ni croyances. Une morne apathie avait succédé aux luttes désespérées dans lesquelles sa foi avait succombé; il vivait dans un secret et continuel dégoût de ses devoirs et dans le sombre ennui d'une existence sans intérêt, sans espérance et sans but. Les lettres qu'il recevait de loin en loin de sa mère et de l'abbé Girou lui causaient encore plus de douleur que de joie. Il devinait, à travers la sainte résignation, les graves et pieux conseils de la marquise, les efforts d'un cœur désolé, les regrets d'une mère que la mort et un sacrifice volontaire ont privée de ses enfants. Jamais il n'avait maudit ce vœu qui le sépara du monde dès sa naissance, son respect, sa tendre vénération pour sa mère, avaient survécu à ses sentiments religieux; mais les souvenirs qu'il chérissait autrefois, les souvenirs de son adolescence, lui étaient maintenant douloureux. Souvent il disait au père Timothée : Je tombe dans la crainte et le dégoût de moi-même, tout me blesse et m'irrite, j'ai horreur de la solitude de ma cellule, et la compagnie que je trouve au jardin, au réfectoire, au chauffoir, partout, m'est insupportable. Oh ! mon père, que deviendrais-je sans votre amitié?

Sa seule distraction était de descendre quelquefois jusqu'à la grille de la cour d'entrée pour assister à la distribution qu'un frère convers faisait chaque jour

aux pauvres mendiants du voisinage. Vers midi, cette troupe déguenillée arrivait tantôt nombreuse, tantôt réduite à quelques vieillards infirmes. Il y avait parmi les malheureux qui recevaient l'aumône à la porte de l'abbaye un homme auquel le père Timothée témoignait depuis longtemps un intérêt mêlé de compassion. Ce mendiant était connu dans le pays sous le nom de Genest le vagabond. C'était une espèce de Samson aux cheveux crépus, à la face de léopard, un type accompli de la force physique; mais ce développement magnifique de la forme semblait s'être opéré aux dépens de l'intelligence; Genest le vagabond était un pauvre idiot, un fou tranquille et inoffensif, dont on reconnaissait au premier aspect l'infériorité morale. Son regard avait une expression inquiète et vague, ses traits étaient peu accusés, et ses épaules de géant supportaient une tête d'enfant. Ce malheureux était né sur une des fermes de l'abbaye, et dès son enfance il avait témoigné de singuliers instincts, l'instinct des espèces voyageuses qui changent de lieux selon les saisons. L'hiver il demeurait volontiers dans les environs du couvent, où il était sûr de trouver la nourriture et le gîte; mais, les beaux jours venus, il s'en allait au hasard et vaguait jusqu'aux approches de l'hiver. Deux ou trois fois il avait été arrêté dans ses courses vagabondes, et comme on était parvenu à comprendre dans son langage obscur, presque inintelligible, qu'il venait de l'abbaye de Châalis, la maréchaussée l'y avait ramené comme un malfaiteur. Il arrivait les mains liées, la figure hâve et bouleversée par une sorte de

terreur instinctive; on l'enfermait pour l'empêcher de repartir. Alors il tombait promptement dans un dépérissement complet. Taciturne, accroupi dans un coin de la chambre où on le retenait, il se laissait mourrir de faim. Le père Timothée avait eu assez de crédit pour le délivrer d'abord de cette reclusion et pour lui donner ensuite les moyens de s'abandonner au besoin de mouvement qui le tourmentait. Le printemps venu, il lui attachait au cou un rouleau de fer-blanc qui contenait un certificat signé par le prieur de Châalis et une permission de demander l'aumône. Avec ces papiers, il pouvait parcourir librement non seulement tout le Valois, mais encore les pays environnants.

Estève en était venu à envier le sort de cette triste créature.

— Que ne suis-je resté, comme ce malheureux, dans une éternelle enfance! disait-il au père Timothée, j'aurais pu vivre ici sans comprendre la misère de ma condition. D'autres fois, lorsque l'air était attiédi par les premières brises du printemps, il s'approchait de l'idiot qui, joyeux et comme epanoui sous ses haillons, regardait le ciel resplendissant, et il murmurait avec une amère tristesse : Va, lève-toi, suis l'instinct qui te pousse hors d'ici, jouis selon tes facultes bornées, infimes; pauvre créature sans intelligence et sans raison, tu es plus heureuse que moi!

Les dernières prévisions du père Bruno préoccupaient parfois l'esprit d'Estève, et il éprouvait un nouveau souci en songeant à l'espèce de persécution

qu'on lui susciterait peut-être bientôt. En effet, vers le temps de Pâques, le prieur lui dit un soir, en sortant du réfectoire : Mon cher fils, venez me trouver demain après la messe; j'ai à vous parler de choses importantes et qui touchent à vos intérêts temporels et spirituels.

Le même soir Estève rapporta au père Timothée ces paroles du prieur.

— L'intention est évidente, dit le vieux moine; Sa Paternité vous proposera d'entrer dans les ordres sacrés, elle veut vous élever au sacerdoce. — Je n'avais pas besoin des dernières recommandations du père Bruno pour repousser ce nouvel engagement, répondit Estève avec une sombre décision ; quoi qu'il puisse en avenir, je le refuserai : c'est assez d'être un religieux sans ferveur, sans croyance, et qui en secret a mille fois renié ses vœux; je ne veux pas devenir un prêtre sacrilége.

Le vieil athée hocha la tête; il était trop endurci dans son impiété pour être touché de semblables scrupules; d'autres considérations le préoccupaient en ce moment.

— Mon fils, dit-il, je suis convaincu que le père Bruno, en vous parlant comme il l'a fait à son lit de mort, n'avait pas seulement en vue d'empêcher que vous devinssiez un mauvais prêtre; une autre pensée dictait sa dernière recommandation. — Et cette pensée, vous l'avez comprise, mon père? — Oui : un moine peut être relevé de ses vœux, mais un prêtre est à jamais lié. Sa consécration est indélébile.

Estève tressaillit à ces paroles comme si un éclair eût passé devant ses yeux.

— Un religieux peut donc quitter cet habit et retourner au monde? s'écria-t-il. — Oui, cela est arrivé; l'histoire même a constaté ces exemples : le roi don Ramire d'Aragon fut relevé de ses vœux après avoir passé quarante ans dans le cloître. Il sortit de l'abbaye de Saint-Pons pour monter sur le trône, et il se maria avec Agnès d'Aquitaine. Il y a encore d'autres exemples moins illustres du même fait; on en a même vu dans le siècle où nous vivons. — Et vous, mon père, vous n'avez pas tenté de les suivre? interrompit Estève; vous n'avez pas essayé de soulever la pierre de votre tombeau, de sortir d'ici libre, libre à jamais? Mais quelles considérations ont pu vous arrêter? Pourquoi portez-vous encore cet habit? — Parce qu'il aurait fallu d'abord être hors d'ici pour solliciter et obtenir la permission de le quitter, répondit le vieux moine; on s'est douté de mon intention, et j'ai été étroitement surveillé. Les dignitaires qui ont successivement gouverné l'abbaye depuis ma profession se sont légué l'un à l'autre le soin d'empêcher que, directement ou indirectement, je fisse des démarches en cour de Rome. J'osai songer à agir moi-même. Pendant des années, j'ai nourri des projets d'évasion, j'ai sourdement combiné les moyens de fuir, mais le plus puissant, le plus sûr me manquait : je m'en étais privé en faisant vœu de pauvreté. — Il est vrai, dit Estève en passant la main sur sa robe de laine blanche, celui qui sortirait d'ici n'aurait pas de quoi s'acheter un autre vêtement, ni les moyens de se procurer un abri. — Voilà pourquoi l'on reste, reprit froidement le père Timothée; ce n'est pas la voix de

leur conscience, ni la crainte de Dieu, ni aucune considération semblable, qui retient la plupart de ces moines : c'est l'impérieuse loi de la nécessité. Qui oserait franchir cette porte ouverte au delà de laquelle tous les chemins nous sont fermés? Depuis que je suis ici, deux religieux seulement ont tenté cette terrible chance : l'un est revenu de lui-même, ne sachant où trouver un asile, et il en a été quitte pour faire amende honorable devant la communauté capitulairement assemblée; l'autre a été arrêté à la frontière de Hollande, et ramené au couvent, du moins on l'a dit; ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'ai jamais revu. Sans doute il a subi, ici ou dans quelque autre maison de l'ordre, le châtiment de sa faute. — La séquestration, une prison perpétuelle! murmura Estève en frissonnant, car il s'était tout à coup souvenu du spectre qu'il avait aperçu naguère, et de ce que le père Bruno lui avait dit des malheureux enfermés dans l'enceinte du troisième cloître.

Le lendemain, à l'issue de la messe, Estève monta à la cellule du prieur. Au moment de franchir la porte qu'ouvrait devant lui le même frère convers qui jadis l'avait introduit dans l'abbaye, il se souvint de son arrivée à Châalis, de la confiance, du pieux espoir avec lequel il était venu se remettre aux mains du père Anselme. et ce retour vers le passé l'attendrit douloureusement. Il regretta ses croyances perdues, ses jours d'innocence, les ténèbres où il avait marché tranquille jusqu'à ce qu'une lumière fatale lui eût fait voir des abîmes sous ses pas. Cette

impression devint encore plus vive lorsqu'il se trouva en présence du prieur: les années qui venaient de s'écouler n'avaient laissé aucune trace de décrépitude ou de vieillesse sur le front du père Anselme; c'était toujours la même figure grave et tranquille, le même port de tête imposant, le même geste tout à la fois humble et absolu.

— Mon cher fils, dit-il en faisant asseoir Estève près de lui, voilà plus de sept ans que vous êtes dans notre maison, et je puis rendre témoignage de votre conduite. Elle a été un exemple édifiant pour la communauté et un sujet continuel de satisfaction pour vos supérieurs.

Estève ne put entendre cet éloge sans un secret malaise, une sorte de honte; sa fierté, sa franchise naturelle, furent près de l'emporter sur sa prudence et sur une longue habitude de réserve et de soumission. Il se contint pourtant et répondit au prieur d'une voix altérée et en baissant les yeux : Votre Paternité m'attribue des mérites que je suis loin d'avoir. Entre toutes les vertus chrétiennes, je n'en possède qu'une : c'est le sentiment profond de ma faiblesse et de ma misère.

La pénétration du prieur ne vit rien dans ces paroles si amèrement sincères; il les attribua à un sentiment exagéré d'humilité. Sans dévoiler entièrement ses intentions à Estève, il lui parla longuement de l'autorité, des priviléges attachés au sacerdoce, et tâcha d'exciter son âme aux ambitions permises dans l'état religieux. Le père Anselme n'était pas un de ces hommes évangéliques qu'animent une foi simple

et le pur esprit de charité. Il avait subi jusqu'à un certain point l'influence de son siècle. Au lieu de croyances, il avait des opinions, et, chez lui, la conviction religieuse empruntait la forme violente des passions politiques. Il voyait avec une indignation profonde les progrès de la philosophie, et il s'y opposait de toutes les forces dont il pouvait disposer. En d'autres temps, il n'eût peut-être pas maintenu si sévèrement la règle dans sa communauté et soumis la vie des religieux à une discipline si rigoureuse; mais les dangers qui menaçaient la religion le rendaient inflexible et prêt à tout pour la défendre. Il attendait beaucoup d'Estève, bien qu'il le tînt pour un esprit froid et timide. Il pensait que le jeune profès, animé par la pensée de lui succéder un jour, le seconderait dans son œuvre, et ce fut dans ce but qu'il le combla, ce jour-là, des témoignages de sa bonne volonté. A la fin de cette longue entrevue, pendant laquelle Estève s'était borné à l'écouter silencieusement, il se leva en disant : Reflechissez à toutes les considérations que je viens de mettre sous vos yeux, mon cher fils, et que votre humilité ne recule pas devant une sainte ambition.

Ensuite, au moment de le congédier, il parut se souvenir tout à coup de quelque chose que lui avaient fait perdre de vue les graves questions qu'il venait de traiter, et prenant une lettre parmi les papiers epars sur sa table, il la remit à Estève et lui dit tranquillement : Une personne de votre famille est en danger de mort; elle voudrait avoir la consolation de vous embrasser une dernière fois.

Estève ouvrit la lettre en pâlissant et murmura : Quelle douleur encore pour ma pauvre mère! Dans un si court espace de temps, deux pertes si cruelles! son fils, puis sa sœur! — Mon cher fils, continua le prieur, vous avez la liberte de vous rendre au vœu de cette femme mourante, je vous donne la permission de quitter le monastère pour deux jours. Allez voir quelle est la fin de ceux qui n'ont pas vécu chrétiennement, et leurs défaillances à ce moment suprême; allez édifier votre famille par votre présence, et peut-être sauver par vos exhortations une âme condamnée...— Oui, j'irai, dit Estève d'une voix entrecoupée; demain, puisque Votre Paternité m'y autorise, je partirai. — Aujourd'hui même, si vous voulez, mon cher fils, répondit le prieur; l'exprès qui a apporté cette lettre a amené un carrosse, et il vous attend dans le logis des hôtes.

Vers le soir du même jour, Estève arrivait à Paris et descendait à la porte d'un des beaux hôtels du quartier Saint-Honoré. La rapidité du voyage, le mouvement de la foule, le fracas de cette immense circulation au centre de laquelle il s'était trouvé en traversant la grande ville, l'avaient jeté dans une sorte de stupeur et de vertige. Ce fut presque machinalement qu'il monta le somptueux escalier et qu'il parcourut les vastes salons de l'hôtel. En entrant dans le salon qui précédait la chambre de madame Godefroi, il entendit une voix dont l'accent ne lui était point inconnu. C'était celle d'Andrette, la camériste qui avait jadis suivi la vieille dame dans son voyage en Provence. La pauvre fille s'arrêta toute

saisie à l'aspect du jeune profès, et murmura : M. Estève ! Grand Dieu, qu'il est changé !

Puis, revenant de ce premier mouvement de surprise, elle ajouta en s'approchant de lui : Madame vient d'être prévenue. En apprenant l'arrivée de Votre Révérence, elle a ressenti une grande emotion. Il faudrait lui laisser le temps de se remettre un peu ; elle est très-faible.

Estève s'assit en silence; il se figurait à quelques pas de lui un lit de mort, le lugubre appareil qui environne les agonisants, et son âme était pénétrée de cette tristesse mêlée d'épouvante qui saisit toutes les créatures humaines à l'aspect des terribles images de la destruction et du néant. Il frémissait à la pensée du tableau qui frapperait ses regards lorsqu'il passerait le seuil de cette chambre où se mourait madame Godefroi. Un moment plus tard, Andrette revint.

— Entrez, dit-elle à voix basse et en soulevant la double portière de soie qui séparait le salon de la chambre.

Estève s'avança en recueillant toutes ses forces; mais il ne vit pas ce qu'il avait imaginé, et le spectacle qui s'offrit à ses regards n'avait rien de funèbre. Madame Godefroi était couchée sur une chaise longue, et sa figure, quoique fort pâle et amaigrie, avait encore une expression vivante. Des flots de dentelles cachaient les lignes altérées, la teinte morbide de ses joues; un mantelet de satin, attaché par un nœud de rubans, couvrait ses épaules et ne laissait voir que ses mains encore belles et d'une blancheur de marbre. La chambre était faiblement éclairée par une

lampe d'albâtre, mais les glaces et les dorures réfléchissaient cette douce clarté, et une tenture de lampas blanc et rose jetait sur tous les objets un reflet de couleur tendre. La malade n'était pas seule dans cette chambre si riante, si fraîche, si ornée; deux jeunes femmes, ses belles-filles, l'entouraient de leurs soins, et tâchaient de la distraire de ses souffrances. Près de la chaise longue, un vieillard et un enfant feuilletaient ensemble un volume de gravures, ni l'un ni l'autre n'avaient la conscience du malheur qui était près d'arriver. Sébastien Godefroi était tombé depuis quelque temps dans un affaiblissement moral qui le mettait au niveau de l'intelligence enfantine de son petit-fils. Après une vie active et surabondamment remplie, il végétait doucement pendant ses derniers jours, sans s'apercevoir du coup qui allait le frapper à la fin de sa longue et heureuse carrière.

En voyant entrer Estève, madame Godefroi, enfoncée dans ses oreillers de satin, releva lentement la tête, et dit d'une voix faible : C'est vous, mon cher enfant? Approchez, je n'ai plus la force d'aller au-devant de vous.

Il vint près de la chaise longue, et, se penchant vers la malade, il serra contre son visage et contre ses lèvres la main qu'elle lui tendait. Alors la lampe, l'éclairant en face, montra ses traits dévastés, ses yeux éteints et la pâleur de son front.

— Oh! mon enfant, est-ce bien toi? s'écria madame Godefroi avec un accent indicible de douleur et d'épouvante.

Puis, faisant signe aux deux jeunes femmes de s'éloigner, elle serra plus étroitement la main d'Estève et l'attira encore plus près d'elle.

— Mon fils, dit-elle à voix basse et avec cet accent bref particulier aux esprits sagaces et résolus dans les circonstances suprêmes de la vie; mon fils, le couvent est, dit-on, pour ceux qui l'habitent, le paradis ou l'enfer en ce monde. Qu'a-t-il été pour vous? dites, répondez-moi sans scrupule et sans crainte. — L'enfer! répondit Estève. — Ah! je l'avais prévu! s'écria douloureusement madame Godefroi.

Un silence suivit ces paroles. La malade, épuisée, avait laissé retomber sa tête sur les coussins et semblait réfléchir. Elle entrevoyait la possibilité d'un changement dans l'existence d'Estève et calculait les chances qu'il y avait pour lui dans l'avenir. Dès ce moment, elle résolut de mettre à sa disposition les moyens de sortir un jour du couvent, si le dégoût de la vie monastique l'emportait sur les scrupules de sa conscience et sur toutes les considérations humaines.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, il faut que nous ayons ensemble un long entretien. Cette nuit, vous veillerez près de moi, et je vous parlerai. — Hélas! pourquoi cette nuit, lorsque vous avez tant besoin de repos? répondit Estève. Pourquoi, lorsque vous êtes si souffrante, renoncer à vos heures de sommeil? Non, non; je resterai près de vous, mais vous ne veillerez pas pour me parler. — Mon enfant, il y a trois mois que je n'ai dormi, répondit madame Go-

defroi avec un sourire triste; ces heures que je veux employer à vous entretenir, je les passe ordinairement dans une cruelle insomnie. A cette nuit donc; nous serons seuls, il le faut pour ce que j'ai à vous dire.

Les deux jeunes femmes se rapprochèrent, et la conversation devint générale. Les fils de madame Godefroi étaient absents, et ne devaient revenir à Paris que dans quelques jours, mais leur jeune famille était restée autour de la pauvre malade. Les brus, les petits-enfants, égayaient cet intérieur, dont sans eux la magnificence eût été bien triste pour les deux vieillards.

Un peu après l'arrivée d'Estève, trois ou quatre marmots, élevés à la Jean-Jacques, firent irruption dans la chambre de leur aïeule. C'étaient de beaux enfants blancs et roses vêtus presque aussi légèrement que des amours. Un simple fourreau de basin couvrait leurs formes potelées, et leurs cheveux blonds flottaient en grosses boucles naturelles autour de leurs visages épanouis. L'extrême simplicité de cette tenue contrastait avec la toilette bizarre et embarrassante des jeunes mères, qui, selon la mode du temps, avaient les cheveux poudrés et relevés en hérisson, et portaient des robes ouvertes et traînantes sur des jupes à falbalas. Vers l'heure du souper, quelques étrangers arrivèrent : c'étaient les débris de la société de beaux esprits que madame Godefroi avait longtemps réunie dans ses salons. Les années précédentes avaient vu mourir les membres les plus illustres de ce cénacle, et quelques disciples des encyclopédistes restaient seuls de l'audacieuse pha-

lange dont la vieille dame avait suivi l'étendard proscrit et victorieux.

Estève, assis à l'écart et réfugié pour ainsi dire derrière la chaise longue de madame Godefroi, écoutait avec une surprise et un intérêt indicibles la conversation tour à tour frivole et profonde de ces gens accoutumés à traiter sous une forme légère les plus graves questions. Au premier moment, sa présence avait jeté parmi eux une sorte de contrainte; c'était une chose inouïe que l'apparition d'une robe de moine chez madame Godefroi, et les plus zélés furent près de s'en scandaliser; mais la physionomie timide et mélancolique d'Estève les désarma. On se mit à discourir gaiement et librement sur toutes choses. Le vieux Godefroi, à moitié assoupi au coin de la cheminée, avait l'air de lire la gazette; les jeunes femmes faisaient de la parfilure, assises devant un guéridon, et les enfants jouaient autour d'elles sur le tapis. Ce tableau d'intérieur, cette scène tranquille qui environnait une femme mourante de douces et sereines distractions, touchèrent vivement Estève. Il songea à une autre personne bien chère dont les derniers jours s'écoulaient dans la douleur et l'isolement. Helas! pensa-t-il le cœur navré, ma mère sera seule à ses derniers moments!

A onze heures, madame Godefroi congédia tout le monde. On passa dans la salle à manger; mais Estève soupa seul dans l'appartement qu'on lui avait préparé. Les agitations de cette soirée l'avaient brisé; toutes ses sensations étaient émoussées par la surexcitation qu'il venait d'éprouver. Il était comme

ces plantes qui ont grandi dans les lieux sombres, et qu'un rayon de soleil, le moindre souffle de vent, brûle et flétrit. Vers minuit, madame Godefroi lui fit dire qu'elle l'attendait.

La vieille dame n'avait pas quitté sa chaise longue; mais les rideaux étaient baissés et les portes fermées, comme si elle venait de se coucher. La lampe de nuit veillait au coin de la cheminée, et le chien favori dormait aux pieds de sa maîtresse. Andrette et deux autres femmes qui passaient ordinairement la nuit près de madame Godefroi se retirèrent dans une chambre voisine, et Estève resta seul avec la malade.

— Mon enfant, lui dit-elle avec un soupir, ma fin approche, et je ne m'en irais pas tranquille si je vous laissais ainsi. Il faut que votre sort change; il changera si vous le voulez. — Puis-je le vouloir? mon Dieu! s'écria Estève; vous qui êtes pour moi une amie, une seconde mère, éclairez-moi, guidez-moi. Depuis quelque temps, je m'adresse à moi-même des questions que je ne puis résoudre, et presque malgré moi j'ai conçu un espoir. Vous savez l'affreux malheur qui a frappé notre famille. Mon frère est mort, et c'est un parent éloigné qui est appelé à porter le nom et à recueillir l'heritage de la maison de Blanquefort. Pourquoi ne songerait-on pas plutôt à me les rendre? Pourquoi ma famille ne s'adresserait-elle pas à la cour de Rome pour me faire relever de mes vœux? Sous l'influence de cette pensee, j'avais résolu d'écrire à mon père lui-même... — Non, non, interrompit madame Godefroi effrayée, gardez-vous d'y songer. Le marquis n'a jamais eu pour vous les sen-

timents d'un père; il n'aimait que son fils aîné. — Je le sais, hélas! répondit Estève; mais, à présent que je suis son seul enfant, s'il me revoyait, il m'aimerait peut-être. — Jamais, Estève; renoncez à cette espérance, elle est vaine. J'ai songé à d'autres moyens, j'y ai songé il y a déjà longtemps.

Elle lui raconta alors ses premiers projets, et l'intention qu'elle avait eue de lui donner une fortune avec laquelle il aurait vécu à l'etranger sans rien devoir à son père, en renonçant même au nom de Blanquefort pour prendre celui de sa mère. Mais j'arrivai trop tard, continua-t-elle, vous veniez de prononcer vos vœux. Maintenant je veux mettre à votre disposition les mêmes moyens d'indépendance; vous en userez selon les circonstances et votre volonté. Point de refus, point de remercîments, c'est un devoir que je remplis envers vous, envers le malheureux enfant de ma pauvre Cécile.

A ces mots, elle remit une clef à Estève, et le pria d'ouvrir un cabinet de Boule qui était derrière son lit. Au fond d'un tiroir fermé à secret, dans un coffret de bois des îles, il y avait quatre-vingt mille livres en or, et des bijoux d'une valeur à peu près égale à celle de la somme en espèces monnayées.

— Ceci est à vous, mon neveu, dit madame Godefroi; c'est votre part de mon héritage; je puis vous la donner sans faire tort à mes enfants, et vous devez l'accepter sans scrupule.

Estève accepta ce don comme il était offert, avec la simplicité, la noblesse d'une bonne intention, et, serrant la main généreuse qui venait de le lui faire,

il dit avec émotion : Ma chère tante, ma seconde mère, je ne sais pas si j'aurai jamais la force, la volonté, d'user des moyens que vous mettez à ma disposition, si j'oserai tenter de reprendre ma liberté; mais la fortune que vous me donnez servira au soulagement d'autres malheureux, si elle m'est inutile; je l'emploierai à faire du bien aux pauvres.

Madame Godefroi fit un signe d'approbation, et dit avec un faible sourire : A présent, mon ami, puisque nous y avons pourvu, ne parlons plus de toutes ces choses, detournons notre esprit des pensées affligeantes, des images tristes. J'ai besoin d'être distraite par des idees riantes, d'être soutenue par la sérénite d'âme, la gaieté de ceux qui m'entourent : c'est une faiblesse qu'il faut passer à une vieille femme qui se meurt. Cette nuit, mon enfant, vous remplacez Andrette; prenez un livre sur ce guéridon, et faites-moi une lecture.

Ce fut le roman d'*Estelle*, alors dans sa nouveauté, qu'Estève ouvrit au hasard. A ces mots qui commencent la celèbre pastorale de Florian : Je veux célébrer ma patrie; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée, croissent sous un ciel d'azur, où, sur de riantes collines parsemées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux... Estève et madame Godefroi se regardèrent frappés du même souvenir. Les larmes vinrent aux yeux de la vieille femme.

— Laissez ce livre, mon enfant, dit-elle avec mélancolie; parlons des lieux où a commencé notre vie et que nous ne reverrons ni l'un ni l'autre; parlons

du passé. Alors elle prit plaisir à rappeler plusieurs circonstances de ses premières années, et les peines d'enfant, les joies innocentes qu'elle partageait avec sa sœur. Helas! continua-t-elle, qu'il y a loin de ces beaux jours de ma jeunesse au terme où je suis arrivée! Quelle difference entre cette jeune fille qui courait joyeusement dans le jardin de la Tuzelle et la vieille femme couchée sur ce lit de douleur, d'où elle ne se relèvera plus!... Pourtant, c'est toujours la même âme dans le même corps! Oh! déplorable transformation que la science humaine ne saurait arrêter! Mystère terrible que les plus grands esprits ne peuvent comprendre!

Elle s'arrêta comme épouvantée de ses propres réflexions, et, faisant un effort pour repousser les terreurs involontaires qui la gagnaient, elle reprit avec un sourire fin et sérieux : Mon ami, la philosophie, qui nous éclaire pendant la vie, ne nous est bonne à rien au moment de la mort. Le plus sage serait de garder les croyances reçues, comme les anciens titres de famille, que l'on ne prend jamais la peine d'examiner, mais que l'on conserve dans ses archives pour s'en servir au besoin.—Ainsi, dit Estève, frappé de ses paroles, ainsi, vous dont l'âme est si ferme, vous dont la vie a été sans reproche, vous qui n'éprouvez pas les craintes, les repentirs d'une conscience tourmentée, vous regrettez aujourd'hui les consolations de la religion? — Oui, mon cher enfant, répondit avec sincérité la vieille femme philosophe, mais ces consolations ne sont plus possibles pour moi; la foi est à jamais éteinte dans mon âme. Ne

pouvant mourir avec joie comme une chrétienne, je tâche de mourir avec courage et résignation comme un esprit fort. Au lieu de me coucher sur la cendre et de revêtir le cilice, je m'entoure de toutes les jouissances qui embellirent ma vie, je réunis près de moi tous les objets de mon affection : mes derniers regards s'arrêteront sur ces jeunes femmes, sur ces enfants dont les têtes d'ange me souriront jusqu'au moment fatal. Mes fils, mes fils bien-aimés me manquent seuls. — Bientôt vous aurez la consolation de les revoir, dit Estève.

Madame Godefroi secoua la tête : Non, dit-elle, c'est moi qui les ai éloignés. Ils sont ce que j'ai le plus aimé, ce que j'aime encore le plus sur la terre, et leur tendresse pour moi est égale à l'amour que j'ai pour eux. Nous aurions manqué de courage en nous quittant, et j'aurais trop redouté la mort en voyant leur douleur.

Cette fermeté sans ostentation inspirait à Estève une admiration mêlée de tristesse et d'étonnement. Les yeux fixés sur ce visage encore animé d'une si vivante expression, et dont les nobles traits étaient en ce moment comme éclairés par une flamme intérieure, il ne pouvait croire que madame Godefroi fût près de sa fin, et il concevait une sorte d'espoir.

Le reste de la nuit s'écoula paisiblement, et au point du jour madame Godefroi renvoya Estève en lui disant : Merci, mon ami; grâce à vous, mon insomnie n'a pas été si douloureuse, et je me sens aussi bien que si j'avais dormi.

Le pauvre religieux regagna son appartement

dans un état singulier de trouble et d'exaltation. Il déposa au chevet du lit le coffret que lui avait remis madame Godefroi, et, appuyant son front dans ses mains, il tâcha de recueillir les idées qui flottaient vagues et confuses dans son cerveau. Mais il était sous l'influence d'une excitation trop vive pour que la volonté pût dominer ses impressions. Ce monde qu'il venait d'entrevoir pour la première fois, les paroles de madame Godefroi, le tableau de sa jeune famille, le luxe splendide qui l'environnait, enfin tout ce qu'il avait vu et entendu depuis la veille le frappait d'étonnement et le jetait dans d'etranges agitations. Il comprit mieux alors les privations, les renoncements de la vie monastique, et toute la rigueur de ses engagements. La fatigue apaisa enfin cette fièvre, et il s'endormit sous ses rideaux de soie, en face d'un groupe de bergères qui dansaient en rond dans un paysage de Watteau.

Estève devait être de retour à Châalis le lendemain matin, à l'heure de la messe conventuelle. Après avoir passé la journée près de madame Godefroi, il avait soupé dans son appartement, comme la veille, et il se disposait à redescendre le soir, pour faire ses adieux à la vieille dame, lorsqu'elle lui envoya Andrette.

— Je viens de la part de madame remettre ceci à Votre Révérence, dit la suivante en présentant à Estève un paquet cacheté.

Il l'ouvrit avec émotion, et trouva un petit portefeuille de laque sur la première page duquel madame Godefroi avait écrit au crayon :

« Adieu, mon enfant, l'enfant de ma bien aimée Cécile! Ayez le courage de vivre enfin; que de vains scrupules ne vous arrêtent pas. Dieu est bon, et il veut que ses créatures soient heureuses ici-bas. »

— Hélas! je ne la verrai donc plus, dit Estève en serrant le portefeuille contre son cœur; elle ne veut pas recevoir mes adieux? — Elle a redouté l'émotion d'un pareil moment, dit tristement Andrette; elle sent bien que cet adieu est le dernier. — J'ai un meilleur espoir, reprit Estève; non, il n'est pas possible qu'elle soit si près de sa fin. Elle est encore pleine de force; toute la nuit elle m'a parlé avec la même grâce, la même fermeté d'esprit qu'autrefois. — Plût à Dieu qu'elle pût guérir! dit Andrette en soupirant, mais les médecins l'ont condamnée; ils disent que d'un moment à l'autre elle peut s'éteindre en nous parlant. Elle est au dernier degré d'un mal de poitrine. Ah! s'il y avait un remède à ce mal, fallût-il l'aller chercher à cent lieues d'ici en marchant à genoux, j'irais!

Le lendemain, Estève était de retour au monastère. A l'issue de la messe conventuelle, il se trouva sur le passage du prieur, qui l'arrêta d'un geste amical. Le père Anselme avait compté que le zèle religieux du jeune profès se manifesterait dans la visite qu'il lui avait permis de rendre à cette vieille femme incrédule qui l'appelait près de son lit de mort.

— Eh bien! mon cher fils, lui dit-il, quel a été le fruit de votre voyage? Etes-vous content de ce que vous avez fait et des dispositions où vous avez laissé votre parente? — Oui, mon révérend père, répondit

simplement Estève. Je l'ai trouvée l'âme pleine de bonnes intentions et résignée à la volonté de Dieu.

Le soir, lorsque tous les religieux se furent retirés dans leurs cellules, Estève entendit dans le dortoir le pas bien connu du père Timothée, et son chien Niger qui grattait doucement à la porte.

— Qu'avez-vous rapporté de votre voyage à Paris, mon cher fils? dit le vieux moine en souriant et en tournant les yeux vers un objet placé sur la table et soigneusement enveloppé; encore quelque livre défendu ?

Estève prit le coffret et l'ouvrit en silence.

— De l'or! s'écria le père Timothée, de l'or! des diamants! Mais c'est une fortune qu'il y a là dedans!

Alors Estève lui raconta ce qui s'était passé, et lui montra le portefeuille où madame Godefroi avait écrit sa recommandation dernière.

— Si je croyais à une providence divine, je verrais sa main en tout ceci, dit le vieux moine. Qu'allez-vous faire maintenant que ces moyens de salut sont entre vos mains? Quels projets avez-vous, mon cher fils? — Aucun, répondit Estève avec une tristesse calme; une force encore plus puissante que les obstacles matériels me retient ici. Peu m'importent le scandale que ma fuite causerait dans la communauté et les anathèmes que fulminerait contre moi le prieur; mais je frémis à la seule pensée du désespoir de ma mère, si elle apprenait que j'ai violé mes vœux. Ma mère, si pieuse, ma mère qui m'a voué à Dieu, hélas! ne se consolerait jamais de mon apostasie; elle mour-

rait dans les regrets, dans la terreur des châtiments que la justice divine réserve aux impies. Ah! plutôt mourir mille fois que de remplir ses derniers jours de telles angoisses! Oui, j'aime mieux mourir, mourir ici!

Le père Timothée serra silencieusement la main d'Estève; sa propre conscience, sa conscience d'athée, comprenait ces scrupules et approuvait cette résolution.

— Mon cher fils, maintenant il faudrait cacher au plus tôt ceci, dit-il en montrant le coffret; vous savez à quelle punition s'expose le religieux qui viole le vœu de pauvreté en gardant secrètement de l'argent! Jusqu'ici vous n'avez été l'objet d'aucune surveillance, mais on peut se méfier enfin. Le prieur a une double clef de toutes les cellules; s'il avait l'idée de visiter celle-ci en votre absence, et qu'il y trouvât ce trésor au lieu de la petite somme que la règle vous permet de posséder, vous seriez puni d'abord par la confiscation, ensuite par tel châtiment qu'il plairait à Sa Paternité de vous infliger. — Mais où déposer ce coffret? A qui le confier, mon père?

Le père Timothée refléchit, hésita un moment, puis il répondit : La terre qui couvre les morts est le plus discret et le plus fidèle dépositaire de ce qu'on veut cacher aux vivants; allons enfouir ce coffret dans un coin du vieux cimetière, et soyez assuré que personne ne l'y découvrira.

En dehors des bâtiments claustraux et non loin de l'église; il y avait un édifice connu sous le nom de *Chapelle du Roi*. Ce monument, qui existe encore

aujourd'hui, et dont l'architecture semble appartenir à la seconde moitié du XIIIe siècle, était entouré alors d'un jardin inculte qu'on appelait le Vieux Cimetière. A une époque déjà très-éloignée, ce lieu avait servi de sépulture aux bénédictins de Châalis, et l'on apercevait encore çà et là, sous l'herbe humide et grasse, des pierres tumulaires couvertes d'inscriptions effacées. Une fraîche végétation ombrageait ces tombeaux, et des massifs de lilas et de rosiers de Gueldre environnaient la Chapelle du Roi. Les moines ne fréquentaient guère cet endroit écarté; ils préféraient se promener dans le préau du grand cloître ou bien dans leur vaste jardin; mais Estève y venait quelquefois chercher un moment de solitude et de liberté. Cette nuit-là, bien que l'obscurité fût profonde, il n'eut pas de peine à reconnaître le terrain, et s'arrêtant devant la Chapelle du Roi, il dit au père Timothée : Ici, contre le mur, j'ai remarqué une pierre sans épitaphe; certainement elle couvre une tombe vide. Il serait aisé de la soulever. — Essayons, répondit tranquillement le vieux moine.

La pierre n'était pas scellée, elle céda au premier effort. Le cœur d'Estève battait violemment, il n'osait explorer cette tombe ouverte; mais le père Timothée y plongea une main hardie, et dit d'un ton calme : Rien, il n'y a rien... Donnez-moi le coffret... A présent, le legs que vous avez reçu est en sûreté.

Ils replacèrent la pierre; puis fatigués et le front baigné de sueur, ils s'assirent un moment pour reprendre haleine. Les lilas en fleur répandaient une senteur amère; on entendait au loin le cri des bêtes

fauves qui vaguaient dans les profondeurs de la forêt de Perthe, mille bruits doux et confus s'élevaient dans l'ombre, comme si le choc d'atomes invisibles eût troublé le silence des airs. Une chaleur humide baignait la végétation naissante, et la nature entière semblait frissonner sous le premier souffle du printemps. Estève contemplait les splendeurs de cette nuit sereine avec un sentiment inexprimable de mélancolie et de souffrance. Les magnificences de la vie universelle lui faisaient sentir plus vivement la misère et le néant de sa propre existence.

— Mon Dieu ! murmura-t-il en élevant vers le ciel son regard animé d'une douleur ardente ; mon Dieu ! puisque je ne peux vivre par toutes les facultés que vous m'avez données, faites que j'achève de mourir ! — Rentrons, mon fils, dit vivement le vieux moine ; Niger paraît inquiet, il gronde sourdement. Quelqu'un vient par ici peut-être.— Parlez plus bas, mon père, interrompit Estève; j'aperçois là-bas comme une clarté.

En ce moment, le chien se serra contre les genoux du père Timothée, et hurla faiblement.

— Silence ! silence, Niger ! dit le moine.

L'animal intelligent se tut et demeura immobile, l'œil fixe et le poil hérissé, à côté de son maître.

— Niger a peur, murmura le père Timothée à l'oreille d'Estève; il se passe quelque chose d'etrange.
— Regardez ! dit Estève en frissonnant.

Une faible clarté paraissait entre les arbres, et montrait un groupe arrêté près de la porte du vieux cimetière. C'étaient trois frères convers qui arri-

vaient ; l'un tenait une pioche et une lanterne, les deux autres portaient un brancard.

— Miséricorde! murmura Estève, un mort!

La fosse était déjà creusée; les frères y déposèrent le cadavre roulé dans un linceul, puis ils se hâtèrent de la combler sans faire aucune prière, comme s'ils eussent donné la sépulture à un païen ou à un chien. Les deux religieux, cachés entre les arbres, assistèrent en silence à cette lugubre cérémonie. Lorsque les frères convers se furent retirés, le père Timothée prit le bras d'Estève et lui dit avec tranquillité : Ce qui vient de se passer est un fait fort simple. Le malheureux qu'on vient d'enterrer secrètement était un fou ou un prisonnier enfermé dans le troisième cloître. — Rentrons, mon père, rentrons, s'écria Estève avec un tressaillement d'horreur ; je ne puis supporter ces funèbres images... ma raison et ma force m'abandonnent... je deviens lâche, un funeste pressentiment m'épouvante ; j'ai peur de mourir aussi prisonnier ou insensé.

Le père Timothée passa le reste de la nuit près du jeune religieux. Les paroles que lui inspiraient tour à tour sa tendresse d'âme et sa froide raison finirent par être entendues. L'imagination d'Estève se calma, les fantômes qui l'obsédaient s'évanouirent, mais il demeura plongé dans un abattement profond. Comme le père Timothée l'exhortait à subir sans révolte la loi suprême de la nécessité, il lui répondit avec l'accent d'une âme découragée : Hélas! mon père, je comprends cette nécessité fatale qui gouverne ma vie, et pourtant je veux en vain m'y soumettre. Que

peut la volonté de l'homme contre ces mouvements intérieurs qui le troublent et le subjuguent? Je succombe à de funestes impressions. Cette cellule, que je trouvais autrefois si riante, me paraît aujourd'hui une prison obscure et glacée. Il n'y a plus pour moi de travail ou de distractions possibles; je porte dans tous les actes de ma vie un invincible ennui; je m'éteins dans le dégoût et la lassitude de moi-même.

Quelques jours plus tard, Estève reçut la triste nouvelle à laquelle il s'attendait depuis son retour de Paris. Le prieur, supposant que madame Godefroi avait fait une fin chrétienne, ordonna des prières pour le repos de son âme.

VI

Une année entière s'écoula. La santé d'Estève était gravement altérée, mais cet état de langueur et de maladie lui procura une sorte de soulagement moral. A mesure que ses souffrances devenaient plus vives, les inquiétudes de son esprit s'apaisaient : un triste espoir le soutenait, et rendait à son âme le calme et la sérénité.

Une fois le père Timothée, qui ne pénétrait point la cause de ce changement, lui dit avec satisfaction : Mon cher fils, ce que j'avais espéré arrive; vous vous êtes résigné enfin. — Oui, mon père, résigné à mourir, répondit Estève avec un faible sourire.

Un matin, au sortir de la messe, à laquelle il assistait chaque jour malgré son état de faiblesse et de maladie, Estève rencontra le prieur, qui s'était arrêté pour l'attendre à la porte du grand cloître. Cette marque d'attention et d'intérêt, la physionomie froidement affligée du père Anselme, lui causèrent un sentiment d'inquiétude; il pressentit quelque nouveau malheur.

— Mon cher fils, lui dit le prieur, quelqu'un vous attend dans votre cellule pour vous apprendre un triste événement. Allez, et souffrez d'un cœur soumis l'affliction que la volonté de Dieu vous envoie.

Estève franchit éperdu l'escalier du dortoir, et il jeta un cri sourd en reconnaissant celui qui l'attendait à la porte de sa cellule : c'était l'abbé Girou. La seule présence du vieux prêtre lui apprenait le malheur qui l'avait frappé.

— Ma mère! s'écria-t-il d'une voix étouffée. — Dieu l'a délivrée, mon enfant, répondit le vieillard en levant les yeux au ciel.

Dans le premier moment d'une telle douleur, la présence de l'abbé Girou fut pour Estève une grande consolation; mais bientôt il dut apporter dans ces relations une réserve qui les rendait pénibles pour lui. Par un sentiment d'affection généreuse, de délicatesse prudente, il cacha à son vieil ami ses regrets, ses souffrances, toutes les peines qui le dévoraient. Il garda le silence parce qu'il lui semblait que ses plaintes seraient un reproche à la mémoire de sa mère, une accusation contre celui qui l'avait élevé

dans l'unique but de faire de lui un bon religieux, et dont les intentions et les soins avaient été si vains. L'abbé Girou prit aisément le change sur la situation d'esprit de son élève. Il attribua la tristesse d'Estève au malheur récent qui l'avait frappé, et il pensa que son existence dans le cloître était sinon heureuse, du moins facile et paisible. Les discours du prieur confirmèrent l'abbé dans cette opinion. Le père Anselme lui peignit le jeune profès comme un élu, un prédestiné, l'exemple de toutes les vertus que doit avoir le parfait religieux.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il un jour, j'ai fondé sur le père Estève de grandes espérances, et je demande tous les jours à Dieu de lui rendre la santé, pour que je puisse entreprendre bientôt tout ce que j'ai résolu de faire en sa faveur. Les hommes d'une grande naissance et d'un mérite éminent sont rares aujourd'hui dans notre ordre : monsieur l'abbé, votre élève peut me succéder un jour.

L'abbé Girou ne passa qu'une semaine à Châalis, la protection d'un ancien ami lui avait fait obtenir la place d'aumônier dans une des prisons de Paris, et il alla prendre possession de son nouvel emploi. Avant son départ, Estève, auquel il n'avait pas une seule fois parlé du marquis de Blanquefort, lui dit, non sans hésitation et d'une voix troublée : Monsieur l'abbé, à présent que ma pauvre mère et ma tante sont mortes, il semble que je n'ai plus de famille au monde... Pourtant mon père existe encore. Je ne demande rien, je n'attends rien de lui, pas même une marque de souvenir ; mais dites-moi s'il vit heureux.

— Dieu l'a cruellement frappé dans l'objet unique de son affection, répondit le vieux prêtre en soupirant ; il ne s'est pas consolé de la mort de son fils aîné.

Quelque temps après le départ de l'abbé Girou, le père Timothée emmena un soir Estève dans l'enclos funèbre qui environnait la Chapelle du Roi. On était à la fin d'avril. Comme une année auparavant, les lilas fleurissaient autour des pierres tumulaires, et les tièdes haleines, les parfums répandus dans les airs, annonçaient le printemps.

— Mon fils, dit le vieux moine en arrêtant sur Estève son regard froid et mélancolique, il y a un an, vous avez sacrifié à des considérations de respect et de tendresse filiale l'espoir de votre liberté ; aujourd'hui aucun motif ne vous arrête plus, il faut partir. — Oui, mon père, répondit Estève avec une tranquillité qui prouvait que sa résolution n'était pas spontanée, oui, j'y suis déterminé, et, si vous le voulez, nous partirons ensemble.

Le père Timothée songea un moment à cette proposition, qu'il était loin de prévoir ; puis, tendant la main à Estève avec un geste négatif, il répondit : Non, mon cher fils ; le peu de temps qui me reste à vivre ne vaut pas la peine que je sorte d'ici. D'ailleurs, ma présence augmenterait le danger de votre entreprise. Assez de mauvaises chances vous menacent, n'y ajoutons pas celles que vous susciterait la compagnie d'un pauvre vieillard. Je vous connais ; vous ne m'abandonneriez pas dans un moment de danger, et nous péririons ensemble. Mon enfant, vous partirez seul.

Estève connaissait assez le père Timothée pour savoir que cette réponse était son dernier mot, et il n'essaya pas de changer une détermination qu'il avait si fermement exprimée. Seulement il lui dit : Mon père, si quelque jour je suis libre et en sûreté hors de France, auriez-vous quelque scrupule de me venir trouver? — Non, mon fils, répondit le vieux moine, séduit malgré lui par cette vague espérance. — Au moment de prendre un parti si violent, si décisif, continua Estève, je n'éprouve aucune crainte, aucune hésitation, mais je m'inquiète des obstacles matériels. — J'y ai songé, et je crois avoir tout prévu. Les premières difficultés ne sont rien. Vous vous procurerez aisement un habit séculier; il n'y aura qu'à aller chercher dans le vestiaire un de ceux que les novices ont laissés en prenant la robe de laine et le scapulaire : le vôtre même doit y être encore, et, qui sait? le mien peut-être, l'habit de velours et l'épée que j'avais au côté en entrant ici vers la fin de l'année 1745. Toutes ces dépouilles gisent au fond des armoires sous la garde du frère Prosper, qui n'y touche jamais. Je me charge de choisir là un habillement complet que je porterai pièce à pièce hors du couvent; oui, hors du couvent, car vous sortirez d'ici en plein jour, avec votre robe blanche et votre manteau noir. Mais à la promenade, lorsque les religieux seront dispersés comme de coutume à l'entrée de la forêt, vous gagnerez la route qu'on appelle le *Pavé Davesne,* et vous irez jusqu'à cette maisonnette ruinée qu'on voit à gauche, au milieu d'un taillis. Là, sous les décombres, vous trouverez vos habits.

La nuit venue, vous partirez sans autre bagage que le coffret qui est ici, sous cette pierre, et vous prendrez à pied le chemin de Senlis. Ensuite tout dépendra du hasard et de l'occasion; vous monterez dans la première voiture publique qui passera, et vous vous laisserez conduire, n'importe où, pourvu que vous vous éloigniez de Châalis. Cependant je suis d'avis qu'après avoir fait une vingtaine de lieues vous n'alliez pas plus loin. L'ordre de vous arrêter serait arrivé plus tôt que vous aux frontières, car on supposera nécessairement que vous cherchez à gagner les pays protestants, et que vous allez vous réfugier en Allemagne ou en Hollande. D'ailleurs il vous faut un passe-port, des papiers qu'on ne se procure pas aisément. Vous resterez donc aux environs de Paris jusqu'à ce que les premières poursuites se ralentissent. Ici, l'on ne soupçonnera pas d'abord que vous avez fui; l'idée de quelque accident funeste sera la première qui se présentera; on explorera la forêt, on mettra à sec les etangs du monastère, on sondera les puits, et ce n'est que lorsqu'on aura la certitude de votre entière disparition qu'on verra la vérité. Cela vous donnera au moins deux jours de sécurité : vous les emploierez à chercher un asile où vous puissiez passer quatre ou cinq mois à attendre que les poursuites dirigées contre vous soient moins actives; mais il faudra repartir ensuite, car, si la police cesse de s'occuper de vous, l'autorité ecclésiastique ne vous oubliera pas; une circulaire aura donné avis de votre fuite et envoyé votre signalement à toutes les maisons de l'ordre, et, dans toute l'étendue des pays ca-

tholiques, il n'y a point d'endroit où vous puissiez demeurer en sûreté. — Mon père, ce n'est pas cet exil qui m'épouvante, hélas! un religieux n'a point de patrie; mais comment ferai-je pour me procurer les moyens de sortir du royaume? Que deviendrai-je dans ce monde où je vais me trouver entièrement isolé, sans position que je puisse avouer, sans nom? — J'ai réfléchi là-dessus aussi, mon cher fils; et peut-être, moi pauvre religieux, oublié, mort au monde, puis-je encore vous y faire trouver une puissante protection. La plupart de ceux que j'ai laissés dans la vie du siècle n'existent plus, ceux de mes amis, de mes compagnons de plaisirs qui vivent encore, m'ont oublié; mais il y a une femme à laquelle mon nom seul doit rappeler un souvenir. C'est une grande dame de la cour; elle était âgée de vingt ans à peine quand je vins ensevelir ici la folle passion que j'avais pour elle. Aujourd'hui ce doit être une vénérable douairière, tout à fait revenue des jolis péchés de sa jeunesse, dévote peut-être; je vous donnerai une lettre pour elle, je vous recommanderai comme un jeune homme, mon parent, qui, pour la première fois, quitte la province, et pour lequel je sollicite sa bienveillance. Quand vous aurez accès dans sa maison, personne ne vous prenura pour un aventurier, et vous obtiendrez aisément, avec un mot de sa main, les passe-ports nécessaires pour votre voyage. Voilà le plan qui me paraît le plus simple, le plus facile à exécuter. — Et où trouverai-je cette dame, mon père? demanda Estève. — A Versailles. Cependant il est arrivé tant de changements depuis l'époque où

je l'y ai vue pour la dernière fois, qu'il se pourrait qu'elle n'eût plus les mêmes charges à la cour. N'importe, vous saurez facilement quel est l'endroit qu'elle habite, vous la trouverez dans son hôtel, à Paris, ou bien dans sa terre de Froidefont, aux environs de Meaux. Ces grandes familles n'aliènent pas leurs propriétés comme les gens parvenus, et séjournent constamment aux mêmes lieux. — Mais sous quel nom me présenterai-je? Je ne puis, sans imprudence, reprendre celui de mon père, observa Estève. — Sans doute; vous prendrez le nom de votre mère, c'est celui d'une ancienne famille, et il s'éteint en votre personne, m'avez-vous dit. — Eh bien! mon père, je suis prêt et résolu, s'écria Estève en se levant; à l'œuvre! Dans trois jours il faut que je sois hors d'ici.

VII

Trois jours plus tard, en effet, vers la tombée de la nuit, deux hommes étaient arrêtés au bout du chemin solitaire qui traverse la forêt d'Ermenonville, et qu'on appelle le *Pavé Davesne;* c'étaient le père Timothée et Estève. Ce dernier s'était déjà débarrassé de sa robe de bénédictin pour revêtir l'habit à larges basques et le chapeau rond à boucle. Un manteau de drap d'une coupe ancienne cachait sa taille;

il portait sous son bras le lourd coffret qui contenait sa fortune.

— Mon fils, dit à voix basse le vieux moine, l'instant décisif est venu; partez. Du sang-froid, point de précipitation. Gagnez Senlis, et attendez hors de la ville le passage de la première voiture. Si vous le pouvez, prenez celle de Meaux; vous aurez ainsi une chance pour remettre plus tôt cette lettre à son adresse. Adieu, mon fils, adieu!

Estève serra silencieusement la main du père Timothée, jeta un dernier regard autour de lui, et s'éloigna rapidement. Le chemin qu'il suivait était peu fréquenté, surtout à cette heure de la journée; il ne rencontra que quelques paysans, qui ne prirent pas garde à lui. Pourtant la nuit s'avançait, et, quand il arriva aux portes de Senlis, toutes les maisons étaient fermées, et aucune voiture ne passait sur la route déserte. La prudence l'empêcha de frapper à l'une des hôtelleries du faubourg, et il se décida à passer la nuit sur un banc, au milieu des allées d'ormes qui bordent le rempart. Jusqu'alors il avait agi par une impulsion presque machinale; il était allé en avant, sans regarder devant ni derrière lui, et comme emporté par une force intérieure; mais quand il se fut arrêté, quand il se vit seul et tranquille pour plusieurs heures au milieu du repos et du silence de la nuit, il se prit à réfléchir et à penser avec une sorte d'étonnement à l'acte qu'il venait d'accomplir. Une joie indicible, un courage immense, remplissaient son cœur; il se sentait renaître, et, les yeux tournés vers le vaste horizon dont les lignes confuses se des-

sinaient sur un ciel orageux, il murmurait avec une sourde ivresse : Je suis libre! libre enfin!

Ce fut ainsi qu'il passa toute cette nuit.

Un hasard heureux lui ôta le souci de chercher comment il s'en irait de là le lendemain : au point du jour, une lourde voiture sortit de la ville; c'était la patache qui, deux fois la semaine, transportait les voyageurs de Paris à Meaux. Estève se présenta et prit place sans difficulté. On ne s'étonna point que, pour un voyage si court, il n'eût d'autre bagage que le coffret qu'il avait placé sur ses genoux, et personne ne conçut à son égard le moindre soupçon. Le même jour, vers le soir, il était à Meaux, installé dans l'auberge de *la Croix d'or,* où étaient descendus avec lui deux ou trois de ses compagnons de route. Son premier soin fut d'aller aux renseignements; il questionna, non sans émotion et sans anxiété, un des gens de l'auberge.

— Si je sais où est Froidefont! s'écria le valet, j'irais les yeux fermés, d'autant plus qu'il n'y a qu'une petite lieue, et que le chemin est uni comme le parquet de cette salle. — Et y a-t-il quelqu'un au château? demanda encore Estève, dont le cœur battait plus vite en ce moment. — Certainement, monsieur, c'est-à-dire je le crois, ayant vu passer dernièrement les équipages et tout le train de maison. — Comment? les maîtres du château de Froidefont voyagent donc avec beaucoup de monde à leur suite? — Deux ou trois voitures et puis les fourgons. Il y a toujours grande compagnie au château, et c'était encore bien autre chose du temps de feu madame la

marquise. — Elle est donc morte? s'écria Estève. — Il y a longtemps déjà, répondit tranquillement le valet; aujourd'hui il ne reste plus que madame la marquise douairière et sa petite-fille madame la comtesse de Champreux.

Estève respira : il était évident que l'aïeule d'une jeune femme ne pouvait guère avoir moins d'une soixantaine d'années, et que c'était cette belle marquise de Leuzière, jadis aimée par le comte de Baiville, qui vivait encore.

— Madame la comtesse douairière de Champreux, reprit le valet avec cette emphase des petites gens qui croient se faire honneur à eux-mêmes en parlant des grands, une veuve de vingt ans, le plus beau parti de la cour, à ce qu'on dit; je tiens cela des gens du château. Est-ce que monsieur connaît quelqu'un à Froidefont? — Je suis venu ici pour avoir l'honneur de faire une visite à madame la marquise de Leuzière, répondit froidement Estève.

Ce seul mot valait une recommandation, Estève en fit l'expérience; personne, à l'auberge de *la Croix d'or*, ne fit sur son compte des investigations embarrassantes. Il expliqua aisément l'espèce de dénûment où il était par une négligence, un oubli qui lui avait fait perdre ses effets, et il se hâta de commander tout ce qui lui manquait, c'est-à-dire des habits convenables pour se présenter partout. La mode de l'époque favorisa cette complète métamorphose : tous les hommes alors, du moins les hommes d'un certain monde, portaient des perruques poudrées, et Estève, qui avait rasé sa couronne mona-

cale, put cacher le sacrifice qu'il avait fait de sa chevelure en adoptant la coiffure des gens élégants. Tous ces soins le préoccupèrent une semaine; puérils pour d'autres, ils étaient graves dans sa situation.

Enfin, par une belle journée de mai, il prit la route de Froidefont. Ceux au milieu desquels il vivait encore quelques jours auparavant eussent passé à côté de lui sans le reconnaître : il portait un habit de soie d'une couleur sombre, qui faisait paraître sa taille plus mince et plus élevée; les cheveux poudrés qui entouraient son front donnaient plus d'éclat à son teint; sa tournure était noble, et sous ce costume il ressemblait d'une manière frappante à quelqu'un qui avait rempli la vie de sa mère de douleur, de remords, et dont il n'avait jamais entendu prononcer le nom.

En approchant de Froidefont, Estève crut voir une demeure royale; ses yeux, habitués aux beautés riantes et pittoresques du parc d'Ermenonville, étaient étonnés de l'étendue et de la symétrie de ces jardins créés à l'imitation de ceux de Versailles. Le château, que l'on apercevait à l'extrémité d'une longue avenue de tilleuls et de marronniers, avait l'aspect grandiose des monuments dont les lignes droites et prolongées se détachent sur des masses profondes de verdure. L'ensemble de ce paysage était sévère, imposant, triste même; mais à mesure qu'on approchait, la vue se reposait sur des détails d'un goût charmant. La voiture s'arrêta à la grille; Estève traversa la cour d'honneur et monta le perron avec un violent battement de cœur; déjà un des gens du châ-

teau était allé prévenir la marquise qu'un étranger sollicitait l'honneur de la voir. En attendant, Estève fut introduit dans un vaste salon, où il demeura seul. En ce moment, il était presque effrayé de sa démarche, et il s'inquiétait d'avance des questions de la marquise. L'espèce de mensonge qu'il allait faire répugnait à sa loyauté; il hésitait, il se fût enfui volontiers, car il y avait dans son âme un grand courage, mais point d'audace. Il fut tiré bientôt de ces perplexités par un valet qui, à demi voix et d'un ton respectueux, vint lui annoncer que la marquise l'attendait.

Plusieurs portes s'ouvrirent et se refermèrent successivement derrière lui. Son trouble était si grand, qu'il avançait machinalement et sans rien voir; il ne vit rien jusqu'au moment où il se trouva en face d'une petite vieille femme assise au coin d'une bergère, et capricieusement occupée à tresser, avec des faveurs roses, les soies d'un bel épagneul couché sur ses genoux. Alors tout son sang-froid lui revint subitement; il répondit au gracieux salut de la dame par une inclination profonde, et dit en lui présentant la lettre : C'est sous les auspices d'une personne qui a eu l'honneur de vous connaître autrefois que j'ose me présenter chez vous, madame la marquise.

La vieille dame l'invita du geste à s'asseoir, et, tirant ses lunettes, elle parcourut la lettre : Eh! bon Dieu ! s'écria-t-elle en repoussant l'épagneul à moitié pomponné, et en se levant avec une vivacité juvénile; eh! bon Dieu ! c'est ce pauvre comte qui m'écrit ; je le tenais pour mort! Il y a si longtemps que je n'a-

vais entendu parler de lui ! Vous êtes son parent, monsieur, vous l'avez vu dernièrement ? Comment se porte-t-il ? Comment se trouve-t-il dans son couvent ? — Parfaitement bien, madame, répondit Estève un peu étourdi de la question. — C'est une triste vie pourtant que celle-là ! reprit la marquise avec un soupir ; il fallait avoir une bien mauvaise tête pour prendre un parti si violent. Ah ! je me suis souvenue bien des fois du jour où M. de Baiville vint m'annoncer sa résolution... Il disait que la grâce de Dieu l'avait touché. Je le crus, mais je m'étais figuré que cela ne durerait pas ; autrement, j'aurais tenté de lui ôter cette idée, et j'en serais venue à bout... oui, monsieur, j'en serais venue à bout... — Je n'en doute pas, madame, répondit Estève avec un léger sourire. — Et vous êtes son parent, monsieur ? reprit la vieille dame en regardant Estève ; un petit-neveu qu'il aime comme son enfant. Soyez le bienvenu chez moi, monsieur, et veuillez vous y considérer comme chez vous. J'entends que vous passiez quelques jours à Froidefont. — Permettez-moi, madame, de refuser votre invitation, répondit-il avec embarras ; j'ai le projet d'entreprendre un long voyage, et il me faut faire des préparatifs. Pourtant j'aurai l'honneur de vous revoir encore. — Prétextes que tout cela ! dit gaiement la marquise. Votre oncle m'écrit que vous n'aimez pas le monde, que vous êtes timide et sauvage à l'excès ; je conçois cela, puisque vous avez toujours demeuré au fond de votre province. Mais nous aussi nous vivons dans la solitude, dans une solitude absolue. Nous avons, les unes après les autres,

quelques femmes de notre intimité, de notre famille, voilà tout. — Ce petit nombre de personnes, qui est pour vous, madame la marquise, un cercle intime, serait pour moi un monde fort imposant. — Eh bien, soit; mais je veux du moins que vous veniez me voir fort souvent. Aujourd'hui, d'abord, je vous garde. N'ayez pas peur; nous n'avons absolument personne. Je veux que vous écriviez à M. de Baiville que vous avez passé une journée chez moi. Ce pauvre comte, je suis sûre que cela lui fera plaisir.

Estève ne résista pas à cette invitation. Indépendamment de la gratitude que lui inspirait un si bon accueil, il prenait beaucoup de plaisir à entendre la marquise. Il l'observait avec intérêt, et tâchait d'apercevoir sous ses rides les attraits qui avaient charmé jadis le comte de Baiville. Il se sentait d'ailleurs attiré par la grâce, la dignité bienveillante, la coquetterie de cette vieille femme, qui le recevait avec un empressement si affable en mémoire de son ancien adorateur.

Ce plaisir d'observation avait quelque chose de si nouveau, qu'il s'y livrait avec les mêmes sensations qu'un voyageur qui aborderait des plages inconnues et se trouverait au milieu de gens dont la figure, les habitudes, les idées, seraient pour lui un continuel sujet de surprise et de curiosité. La chambre de la marquise avait été arrangée à l'époque de son mariage, et tout l'ameublement était d'un goût qu'on appelait alors ancien, mais qui, de nos jours, serait tout à fait nouveau. C'était le pur style rococo, les chinoiseries, les dorures surchargées, tout ce qu'il y

a de plus fleuri en fait d'ornements. Les murs étaient couverts de peintures bizarres et charmantes; des bergères en panier et à talons hauts y donnaient la main à des bergers non moins fantastiques, et des nichées d'Amours s'y jouaient au milieu des plus galants trophées. Un portrait peint par Boucher dominait entre toutes ces fantaisies, c'était celui d'une jeune femme représentée sous les traits de Pomone, avec des fruits et une serpette d'or à la main; mais les cheveux crêpés et poudrés, les joues animées du plus frais vermillon qu'on pût puiser dans une boîte à rouge, et la mouche placée au coin de l'œil, contrastaient fort avec les attributs de la jeune divinité champêtre. L'ensemble de cette figure était pourtant d'une beauté gracieuse, mignarde, ravissante, qui frappa Estève; il ne pouvait détourner ses regards de ce visage qu'il hésitait à reconnaître. La marquise s'aperçut de sa préoccupation et lui dit avec un soupir et un sourire : C'est moi, monsieur.

En prononçant ces mots, elle jeta un coup d'œil involontaire sur la glace placée en face de la bergère, et qui réfléchissait sa petite figure ridée à côté du frais visage de Pomone. Apparemment ce rapprochement l'attrista, car elle détourna aussitôt les yeux et reprit en se levant : Allons, monsieur, donnez-moi la main, et passons au salon, en attendant l'heure de faire un tour dans le parterre.

Elle posa le bout de ses doigts sur la manchette d'Estève, et l'emmena, à travers une enfilade de salles somptueusement meublées, jusqu'à celle qu'on appelait le salon d'été.

C'était une pièce décorée avec des peintures qui représentaient les travaux champêtres, exécutés par des personnages mythologiques, et dont les portes-fenêtres s'ouvraient sur le grand parterre. Une jeune femme brodait, assise dans l'embrasure d'une de ces portes. Elle avait interrompu son travail, et, le coude appuyé sur le métier à tapisserie, la tête doucement inclinée sur sa main blanche, mignonne et merveilleusement effilée, elle laissait errer son regard dans les profondes perspectives du parc. Estève ressentit une sorte de choc intérieur à l'aspect de cette figure qui lui apparut tout à coup entre les rideaux à demi baissés, comme un tableau au milieu d'un cadre de velours; mais il y avait encore plus de surprise que d'admiration dans cette vive impression. Celle qu'il venait d'apercevoir était l'original du portrait qu'il avait admiré dans la chambre de la marquise; la jeune femme et la charmante déité avaient les mêmes traits, le même sourire, le même regard vif et velouté. Elles ne différaient que par le costume; au lieu de la draperie bleue qui flottait sur les épaules de Pomone, la dame portait une robe de taffetas gris-perle et un grand fichu de gaze retenu par des nœuds de rubans noirs.

— Ma fille, je vous présente M. de Tuzel, dit la marquise; il est le proche parent d'un ancien ami de notre famille, et il acceptera, j'espère, l'invitation que je lui ai faite de venir souvent à Froidefont. Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Estève et en lui présentant du geste la jeune femme, qui s'inclina avec une profonde révérence, ma petite-fille, madame

la comtesse de Champreux. — Nous menons ici une vie fort retirée, dit la comtesse, et vraiment, monsieur, si vous acceptez l'invitation de ma mère, nous vous devrons quelque reconnaissance.

Il n'y avait sans doute au fond de ces paroles qu'une politesse indifférente, mais le sourire qui les accompagnait était si gracieux, si doux, qu'Estève se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme, et qu'il put à peine trouver quelques mots de remercîment. En ce moment, deux ou trois vieilles femmes entrèrent dans le salon; c'étaient des amies de la marquise, momentanément installées au château. Au bout de cinq minutes, ce petit cercle entourait une table de jeu. La comtesse était retournée à sa tapisserie; Estève s'assit à quelques pas d'elle, derrière le fauteuil de la marquise, et tenta de s'intéresser aux chances d'un reversi très-animé; malheureusement, il connaissait à peine les cartes, et il ne pouvait guère prendre part aux vicissitudes d'un quinola. La jeune femme observait à la dérobée sa physionomie mélancolique, sa contenance timide, embarrassée même, et, supposant qu'il n'osait lui adresser la parole, elle prit l'initiative avec une adorable bonté : Monsieur, lui dit-elle en souriant et sans lever les yeux de sa broderie, je vous avais bien averti qu'en acceptant l'invitation de ma mère, vous nous feriez un sacrifice. Nos plaisirs sont fort peu de chose, comme vous voyez; mon deuil m'empêche de recevoir beaucoup de monde, et les amis assez dévoués pour venir dans une maison où il n'y a ni fêtes, ni grandes assemblées, sont des amis fort rares. Pour moi, je ne m'en

plains pas, j'aime la solitude et la campagne; mais je trouve peu de gens qui aient le même goût. Allez-vous beaucoup dans le monde, monsieur?

Cette question si simple troubla Estève; il répondit d'une voix brève et basse : Non, madame; j'ai toujours vécu au contraire dans la solitude, et je redoute le contact de ce monde auquel je suis étranger. — Ah! vous êtes un peu misanthrope, dit gaiement la jeune dame; eh bien! tant mieux, vous vous contenterez ainsi des distractions qu'on trouve dans notre retraite. Quand vous nous ferez l'honneur de revenir, vous pourrez choisir entre une chasse dans le parc, une partie de pêche sur les étangs, ou bien la promenade et le reversi. Laquelle de toutes ces choses préférez-vous, monsieur? — Celle que sans doute, madame, vous préférez aussi, la promenade, répondit Estève en tournant les yeux vers le parc, dont les futaies immenses jetaient aux approches du soir des ombres allongées sur les tapis de gazon.

La comtesse se leva en souriant et poussa le battant de la porte vitrée qui donnait sur le parterre : Allons, monsieur? dit-elle. — Vous descendez dans le parterre, dit la marquise sans quitter son jeu; c'est bien. Allez, allez, ma reine, faites les honneurs de céans à M. de Tuzel.

Une singulière transformation s'opérait rapidement dans l'esprit et dans la manière d'être d'Estève. Le monde au milieu duquel il se trouvait tout à coup transporté lui était tellement sympathique, qu'il semblait qu'une sorte d'intuition l'avait déjà initié à

cette vie nouvelle. Le présent effaçait le passé; il agissait comme si son existence morale eût daté de la veille, et, sans calcul, sans effort, il s'identifiait complétement avec le personnage qu'il représentait dans la société de la marquise de Leuzière. Le léger embarras qu'il avait éprouvé en se trouvant seul dans les allées du parterre avec madame de Champreux s'était promptement dissipé, et, quoiqu'il n'eût point cet usage du monde qui rend plus faciles toutes les conversations, il dut paraître à la jeune femme un homme spirituel et de façons tout à fait convenables; peut-être même prit-elle plus de plaisir à son entretien qu'à celui des hommes de sa société habituelle, parce qu'il ne lui disait point de ces banalités élégantes qui défrayent les causeries des gens du monde.

Le soir, avant l'heure du souper, Estève s'approcha de la marquise pour prendre congé.

— Monsieur, dit la vieille dame en lui donnant gracieusement la main, allez écrire à monsieur votre oncle comment vous avez été reçu; dites-lui aussi que j'ai consenti à vous laisser partir ce soir, mais à la condition expresse que dès demain vous viendrez vous établir pour quelque temps à Froidefont. A demain donc, monsieur; c'est chose convenue, n'est-ce pas? — Oui, madame la marquise, répondit Estève, entraîné par son propre désir plus encore que par l'insistance pleine de grâce que la marquise mettait dans son invitation.

VIII

A l'époque où Estève recevait à Froidefont un accueil si bienveillant, la marquise de Leuzière et sa petite-fille, la comtesse de Champreux, vivaient depuis quelques mois éloignées de la cour. Le deuil de cette dernière était le prétexte et non le veritable motif de leur retraite. Elles avaient quitté Versailles à la suite d'une de ces intrigues de palais qui divisaient si souvent l'entourage de la famille royale et remplissaient déjà l'existence de la reine de troubles et d'amertumes. Mais cet exil momentané et tout à fait volontaire devait naturellement cesser le jour où finirait le deuil de la jeune veuve. Madame de Leuzière avait saisi volontiers cette occasion de se retirer du monde pour quelque temps; elle éprouvait enfin le besoin de se reposer, de respirer un instant, pour ainsi dire, après tant d'années d'une vie écoulée dans les fastueux amusements et les devoirs gravement puérils de la représentation. La marquise était le type des femmes de l'ancienne cour; jamais grande dame du temps de Louis XV ne porta avec plus de dignité une robe de quatorze aunes sur des paniers de six pieds d'envergure, et ne marcha plus legèrement dans les salons de Versailles avec des souliers à talons. Aucune femme de cette époque ne fut aussi spirituellement ignorante. aussi parfaitement frivole, aussi gracieusement fière. L'âge n'avait modifié

ni ses idées, ni sa manière de sentir; elle se plaisait à Froidefont, non qu'elle fût désabusée des vanités du monde et lasse de se laisser aller à cet éblouissant tourbillon qui l'emportait depuis si longtemps, mais parce qu'elle avait matériellement besoin de repos pour recommencer cette vie à laquelle ses forces physiques ne suffisaient plus. Elle était d'ailleurs fort entourée dans ce qu'il lui plaisait d'appeler sa solitude. Indépendamment des hôtes qui se succédaient continuellement, il y avait à Froidefont quelques personnes attachées à sa maison, et dont la place était marquée dans sa société; c'étaient trois ou quatre filles de qualité aussi pauvres que nobles; l'une avait le titre de lectrice, les autres celui de demoiselles de compagnie. Toutes dépassaient de bien des années l'âge de discrétion, et il ne leur restait d'autre charme que l'esprit et les habitudes de la bonne compagnie. Le jour de l'arrivée d'Estève, madame de Leuzière leur dit de sa petite voix grasseyante et mignarde : Mesdemoiselles, vous allez voir ici pendant quelque temps un jeune gentilhomme, le proche parent d'une personne qui fut fort de mes amies et à la recommandation de laquelle j'ai grand égard. Je vous prie de m'aider à faire les honneurs de chez moi à mon nouvel hôte, et de vous occuper beaucoup de lui. Il m'a paru un peu timide; tâchez de mettre bientôt à l'aise sa sauvagerie provinciale; j'ai à cœur que le séjour de Froidefont lui soit agréable, et qu'il en emporte un bon souvenir.

D'après les ordres de la marquise, Estève avait été installé dans un des beaux appartements du château,

et dès le premier jour il dut trouver qu'il y était comme chez lui, tant il eut le loisir et la liberté de s'y arranger à sa fantaisie. La vie qu'on menait à Froidefont était tout à la fois simple et somptueuse. Les hommes avaient à leur disposition des équipages de chasse, des chevaux, et généralement tous les moyens de distraction qu'offre la campagne; les femmes faisaient de la tapisserie, jouaient au reversi, ou, à l'exemple de la reine Marie-Antoinette, se mêlaient parfois de travaux rustiques, et allaient, en jupe de linon relevée avec des rubans roses, voir traire les vaches dans une laiterie semblable à celle du parc de Trianon. Estève était allé saluer la marquise en arrivant, puis il avait profité du temps qui lui restait jusqu'au souper pour faire une promenade dans le parc. Près de se retrouver au milieu de ce monde qu'il avait entrevu la veille, il éprouvait le besoin de se calmer et de se recueillir un moment : une sorte d'étonnement se mêlait à toutes ses impressions. Dans ce changement complet d'existence, rien ne rattachait le présent au passé; il oubliait ce qu'il avait été, ou, pour mieux dire, il lui semblait qu'une incommensurable distance séparait ces deux phases de sa vie, et il perdait sans effort le pénible souvenir de celle qui venait de finir. Rien de ce qui frappait maintenant ses regards n'avait d'analogie avec ce qui l'environnait naguère; on ne parlait plus autour de lui le même langage; il croyait voir des êtres d'une nature différente, et, quand il faisait un retour sur sa propre individualité, il ne se reconnaissait plus lui-même; en effet, quitter sans transition le monastère de Châalis et les moines

bénédictins pour le château de Froidefont et les grandes dames de la cour, c'était changer de planète.

Estève marcha longtemps au hasard sous les sombres futaies du parc; son âme était comme inondée par un vague sentiment de bonheur, et pourtant il ne savait ce qui le rendait heureux; il ne se rendait pas compte de ce qu'il éprouvait; il ignorait ce que présagent ces joies fatales qui pénètrent le cœur et l'enivrent avant même que l'amour y ait fait naître un espoir ou même un desir. Tandis qu'il traversait l'endroit le plus solitaire du parc, il aperçut dans le vert crepuscule d'une allée deux femmes qui marchaient d'un pas indolent. Un chapeau de paille posé de côte sur leur coiffure les garantissait du soleil, et elles avaient à la main une legère canne à pomme d'or. Estève reconnut sur-le-champ l'une d'elles à sa taille d'une finesse incomparable, à ses cheveux dont la nuance doree chatoyait sous la poudre; mais, loin de chercher à la rejoindre, il se tint à l'écart et la vit passer, caché entre les arbres. Elle avait depuis longtemps disparu, qu'il était encore à la même place, immobile et le regard fixe, comme s'il suivait par la pensée cette ravissante figure. Puis, l'esprit plongé dans d'ineffables rêveries, il reprit lentement le chemin du château.

Le soir, lorsqu'il entra au salon, les parties étaient déjà commencees; madame de Champreux elle-même tenait les cartes. Au moment où il s'approcha, elle détourna un peu la tête, et, sans le regarder, le salua d'un sourire. La marquise l'appela d'un petit geste, et lui dit en continuant son jeu : Venez çà, monsieur

de Tuzel, et dites-nous ce que vous avez fait aujourd'hui ; je veux savoir si vous ne vous êtes point trop ennuyé tout seul dans les allées du parc. — J'ai fait une charmante promenade, madame la marquise, répondit Estève; mais qui donc a pu vous dire que j'étais seul ? je croyais n'avoir été vu de personne, car je n'ai fait aucune rencontre. — C'est vrai ; mais de belles bergères qui s'en allaient pastoralement visiter nos troupeaux vous ont aperçu sous les arbres ; il eût été galant de les accompagner. — Je n'aurais osé les aborder, madame la marquise. — Je le sais ; aussi les ai-je bien grondées de n'avoir pas été vous chercher jusqu'au fond du bosquet où vous rêviez sous un ormeau, comme un berger de Florian. Tenez, voilà mademoiselle de la Rabodière à laquelle j'ai particulièrement reproché cette façon de passer à côté des gens sans prendre garde à eux. — Mais c'est moi qui devrais me reconnaître ce tort, madame la marquise, dit Estève en souriant.—Eh ! eh ! je n'en disconviens pas ; allez donc bien vite vous en excuser, et dire à mademoiselle de la Rabodière que demain vous le réparerez en l'accompagnant au chalet. Je vous avertis que c'est à une grande demi-lieue du château, et que, lorsqu'il fait mauvais temps, ces dames y vont en chaise. — Je vous demande pardon, madame, dit vivement la comtesse de Champreux, moi je vais toujours à pied. Vraiment, n'est-ce pas ridicule de s'enfermer entre quatre glaces pour aller visiter une étable à vaches, comme lorsqu'on traverse en grand habit la cour de marbre de Versailles? — Il est vrai, ma mignonne, répliqua gaiement la marquise; vous

bravez le mauvais temps comme une vraie gardeuse de moutons, et un jour vous êtes revenue du chalet avec des souliers de satin qui faisaient eau de toutes parts et vos beaux cheveux défrisés et flottants au gré des vents. — Ajoutez, madame, que vous m'avez vue arriver en riant de tout votre cœur et en chantant *Il pleut, il pleut, bergère*... Ah! ma chère mère, j'ai bien ri aussi quand je me suis vue dans les glaces du salon. — C'est égal, ma fille, reprit plus gravement la marquise, je fus inquiète après des suites que pouvait avoir cette imprudence; vous avez risqué de prendre un gros rhume.

Estève se rapprocha du groupe que formaient autour d'un guéridon les demoiselles de compagnie.

— Monsieur, savez-vous parfiler? demanda mademoiselle de la Rabodière en lui présentant de sa main sèche et longue un morceau d'étoffe de soie brochée d'or.

Et sur sa réponse négative elle ajouta : Alors nous allons découper des silhouettes; il faut absolument que vous fassiez quelque chose le soir; si vous le préfériez, je vous confierais un ouvrage en tapisserie; vous travailleriez à couvrir le fond de ces écrans.

Estève préféra apprendre à faire des silhouettes, et mademoiselle de la Rabodière lui donna la première leçon. Elle prit une feuille de papier noir, des ciseaux à pointes très-fines, et, après avoir regardé autour d'elle comme pour choisir son modèle, elle se mit à découper une figure sous les yeux de son élève, qui suivait ce travail avec une curieuse attention.

— C'est fini, dit-elle en posant sur du papier blanc une petite tête de femme coiffée à la Suzanne, et qui semblait se rejeter en arrière avec un geste fier et charmant. Estève reconnut aussitôt ce profil suave, cette chevelure à demi voilée sous de légères dentelles, et ce port de tête tout à la fois hautain et gracieux. — Ah! murmura-t-il, c'est frappant! — A votre tour, monsieur, dit la demoiselle de compagnie en lui remettant les ciseaux; essayez aussi de faire le portrait de madame de Champreux, mais ne copiez pas celui-ci; travaillez d'après nature.

Et comme il taillait dans le papier noir sans lever les yeux, elle ajouta : Monsieur, regardez donc votre modèle, sinon vous allez faire une figure de fantaisie.

Estève n'osa tenir compte de cette observation; il y avait dans le regard, dans le sourire de la comtesse quelque chose d'éblouissant, un éclat qu'il ne pouvait soutenir en face. Pourtant, lorsqu'il posa sur le papier la silhouette qu'il venait d'achever, mademoiselle de la Rabodière s'écria : C'est d'une grande ressemblance, c'est fort bien, sauf quelques incorrections. Monsieur, vous montrez des dispositions surprenantes, et j'ose vous prédire que vous aurez un talent charmant. — M. de Tuzel aime les beaux-arts, dit la marquise en admirant de la meilleure foi du monde le chef-d'œuvre en papier noir, qui passait de main en main; c'est bien, très-bien; ce talent sied mieux à un gentilhomme que celui de broder au tambour ou de faire en perfection des sachets de rubans. — Comme feu M. le comte de Champreux,

ajouta tout bas mademoiselle de la Rabodière.

Estève fut frappé de ce mot, que seul il avait entendu. Il supposa que l'époux dont madame de Champreux portait encore le deuil était un homme frivole et nul qu'elle n'avait pas aimé, et qui n'avait laissé dans son cœur que de faibles regrets. Cette conviction lui causait une secrète joie. Il se complaisait dans la pensée qu'aucun orage n'avait troublé la sérénité d'une si belle destinée, et que cette jeune femme qu'environnaient tant de grandeurs, de calmes félicités, n'avait jamais connu la douleur et les larmes. Mademoiselle de la Rabodière s'aperçut de sa distraction et lui dit gravement : Vous plaît-il, monsieur, de continuer votre leçon? Voyons, reprenez vos ciseaux, et tâchez de profiler un nouveau modèle.

Estève se remit docilement à faire des découpures : les demoiselles de compagnie posèrent tour à tour, et il essaya de représenter leurs profils anguleux ; mais il réussit moins bien dans ses nouveaux essais, et à la fin de la soirée il lacéra et éparpilla tout ce beau travail.

— Ah, mon Dieu ! et votre chef-d'œuvre, monsieur, le voilà aussi perdu ! s'écria mademoiselle de la Rabodière d'un air désolé ; j'aurais voulu le mettre dans ma collection.

Estève ne répondit rien : il avait adroitement soustrait la silhouette de madame de Champreux, et elle était déjà enfermée dans le petit portefeuille de laque qu'il portait toujours sur lui.

Le lendemain, à l'issue du dîner, qu'on servait à

trois heures, madame de Leuzière dit à Estève, qu'elle avait fait asseoir près d'elle à table : Allons, beau berger, disposez-vous à faire une promenade par de jolis chemins tout bordés d'aubépines fleuries. Ces dames vont visiter le moulin, et vous les accompagnerez.

A cette proposition, Estève ressentit un tressaillement de joie; il se figura madame de Champreux marchant legèrement dans les sentiers ombrages du parc, puis s'asseyant avec sa grâce et sa fierté souveraine sur un siége rustique, au milieu d'une pauvre maison de paysan, et lui debout à ses côtes et prêt, faveur insigne! à recevoir les ordres qu'elle daignerait lui donner.

— Soyez aimable, soyez galant, je vous le permets, reprit la marquise; mademoiselle de la Rabodière et mademoiselle de Rochemartine sont charmantes et de très-bonne conversation.

Les deux demoiselles de compagnie avaient déjà mis leurs chapeaux de paille à la Basile et pris leurs joncs. Par un mouvement involontaire, Estève se tourna vers madame de Champreux, qui s'était rassise devant son métier, et il la regardait indécis. Elle comprit ce geste, cette muette interrogation, car elle dit en souriant : Moi, je reste. — Nous sommes invitées ce soir au Raincy, ajouta la marquise; il y a concert et petit spectacle chez Son Altesse. — Tenez, ma mère, je voudrais être à cent lieues du monde et de la cour, pour être dispensée de toutes ces fêtes! dit vivement la comtesse. J'aime mieux la solitude de Froidefont que les amusements du

Raincy. — Voyez un peu cette fantaisie! répliqua la marquise d'un air de douce ironie; je vais me hâter de vous ramener à Versailles, charmante bergère, de peur que vous vous adonniez tout à fait à vos goûts simples et champêtres. Dans quel temps vivons-nous, bon Dieu! les femmes de vingt ans sont plus graves et plus sensées que leurs grand'mères. Peu leur importe d'être belles, admirées, de plaire et de commander. Elles ne se soucient même plus de leur parure. Ah! ma mignonne, que présage un tel bouleversement? — Je n'en sais rien, ma mère, repondit la comtesse d'un ton caressant et enjoué; en attendant, je tâcherai d'être très-belle et très-admirée pour vous faire plaisir: vous verrez ce soir. — Partons, monsieur, dit mademoiselle de la Rabodière en appuyant sur le bras d'Estève sa main couverte d'un gant de filet vert et en se redressant avec un mouvement de tête qui fit onduler les trois plumes de son panache.

Le pauvre jeune homme se laissa emmener de fort bonne grâce. Selon la recommandation de la marquise, il tâcha d'être aimable et même galant; mais au fond de l'âme il était, malgré ses efforts, agité, soucieux et triste: déjà l'absence ou la présence de madame de Champreux n'était plus pour lui une chose indifférente.

Mademoiselle de la Rabodière était une vieille fille d'un esprit agréable et conteur. Comme toutes les personnes qui n'ont pas par elles-mêmes un grand relief, elle se faisait valoir en s'identifiant jusqu'à un certain point avec des existences plus considérables

que la sienne. Cette manière d'être constituait au fond une abnégation et un dévouement sans égal. Depuis trente ans, mademoiselle de la Rabodière était attachée à la marquise; elle avait vu naître madame de Champreux, et elle trouvait dans les rapports, dans les souvenirs d'une si longue intimité, des sujets inépuisables de causerie. Bientôt elle captiva l'attention d'Estève en lui racontant quelques circonstances relatives à la jeune veuve.

— Ah! monsieur, lui dit-elle avec un sentiment d'orgueil et de joie, quelle grande et heureuse destinée que celle de madame la comtesse! Elle n'a jamais souffert aucune peine; les malheurs arrivés dans sa famille n'ont pas été pleurés par elle, parce qu'elle était trop jeune pour les sentir. Son père, le fils unique de madame la marquise, est mort un peu avant sa naissance; quelques mois plus tard, elle a perdu sa mère, et elle est restée ainsi sous la tutelle de son aïeule, qui l'a élevée avec tous les soins et toute la tendresse imaginables. Jamais elle n'a formé un désir qui n'ait été satisfait. Depuis qu'elle existe, tout ce qui l'environne lui est soumis. Sa vue inspire le respect et l'amour; c'est comme un don qu'elle tient de la nature plus encore que de la grandeur de sa naissance. Dans le monde, sa position est des plus enviées; elle ne voit au-dessus d'elle que les princesses du sang, et chacun sait qu'elle est maintenant le plus grand parti de la cour. Et avec tant d'avantages, tant de motifs d'orgueil, elle n'est ni fière, ni vaine. Vous avez déjà pu voir comme elle est affable et douce; mais ce que vous ne savez pas, c'est la rare bonté, la

générosité de son âme. Pour tout dire, en un mot, elle est digne du rang où Dieu l'a mise et du bonheur dont il a comblé sa vie. — Pourtant cette vie si belle a été un moment troublée, dit Estève en hésitant; madame de Champreux est restée veuve bien jeune.

La demoiselle de compagnie hocha la tête avec un léger sourire.

— Avez-vous entendu parler de M. de Champreux? demanda-t-elle. — Jamais, mademoiselle; vivant au fond d'une province, je n'ai connu ni de près ni de loin les gens du grand monde. — Alors je vais vous dire ce que du reste personne n'ignore, reprit la demoiselle de compagnie. Des convenances de famille avaient fait ce mariage, qui était d'ailleurs des plus mal assortis. Lorsqu'il fut célébré, mademoiselle de Leuzière avait dix-sept ans, monsieur le comte de Champreux seulement quatorze. C'était un petit bonhomme d'une jolie figure, mais chétif et souffreteux. Son éducation était tout à fait manquée; il avait un petit savoir et, je crois, un plus petit génie. Sa grande occupation était de faire toutes sortes de colifichets avec du carton et des rubans; quant à ses amusements, c'étaient ceux d'un écolier. Il faisait beau voir madame la comtesse, en grand habit de cour, jouer à la guerre pan pan pour divertir cet enfant malade, en attendant l'heure d'aller chez la reine, ou bien confectionner avec lui des sachets d'odeur et mille autres babioles. Parfois il se mutinait et pour un rien devenait si méchant, que madame la marquise l'aurait volontiers mis en pénitence. Au milieu de tous ces enfantillages, il allait avoir seize ans, et

peut-être sa femme commençait-elle à concevoir quelque chagrin de lui trouver si peu de raison et d'esprit pour son âge, lorsqu'il mourut presque subitement. Devant Dieu soit son âme!

Estève avait écouté ces détails avec une singulière émotion.

— Comment madame la comtesse avait-elle pu consentir à un tel mariage? s'écria-t-il; comment s'était-elle résignée à devenir la compagne de cet enfant maussade, qui ne promettait même pas de devenir un homme digne d'elle? — Eh! mon Dieu, parce qu'alors elle était une enfant aussi, répondit la demoiselle de compagnie; aujourd'hui sa docilité n'irait pas jusque-là.

En revenant de la promenade, mademoiselle de la Rabodière emmena Estève dans la cour d'honneur : elle avait aperçu au perron le carrosse attelé de quatre chevaux et les valets en grande livrée. Au même instant, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et la marquise parut avec sa petite-fille. La jeune douairière portait une robe de damas noir, et pour toute parure un rang de perles au cou. Un léger pouf formé de petites plumes noires ornait sa coiffure un peu haute sur le front et couverte seulement d'un œil de poudre. Ce costume simple et sévère contrastait d'une manière charmante avec sa figure si fraîche, si juvénile, et les tons d'un noir mat du damas dont les plis abondants flottaient autour de sa taille, donnaient à son teint un éclat tendre et suave comme celui des fleurs. Elle s'avançait lentement, le front souriant et calme, avec un air de majesté, une grâce fière et mo-

deste, une dignité de jeune fille et de reine. En la voyant si belle, si radieuse. Estève s'arrêta comme ébloui, et la salua silencieusement. Elle se tourna à peine vers lui pour lui rendre son salut d'un mouvement de tête, et pourtant elle devina l'impression qu'il ressentait à sa vue. Cette admiration humble et silencieuse la flatta plus que les compliments qu'on lui avait si souvent adressés; elle sourit et détourna les yeux, craignant peut-être de laisser deviner à son tour la satisfaction ingénue de son orgueil ; puis, revenue de ce léger trouble d'esprit, elle abaissa une seconde fois son regard sur Estève, et dit en désignant une touffe de roses blanches qu'il venait de cueillir dans le parc et qu'il avait à la main : C'est un bouquet que vous m'apportez? Grand merci! monsieur, je le mettrai ce soir.

Il fut tenté de le lui présenter à genoux et s'avança en tremblant. Madame de Champreux choisit une rose et l'attacha de côté sur son corsage en disant : C'est une fleur de deuil.

En effet, le pâle incarnat de cette rose, qu'entouraient des feuilles d'un vert sombre, s'harmonisait avec la toilette de la comtesse.

— A présent, partons, ma mère, reprit-elle après avoir encore remercié Estève d'un regard.

Un moment après, le carrosse avait disparu au fond de l'avenue.

Dès ce moment, Estève s'aperçut avec une sorte d'effroi qu'il y avait au fond de son âme un sentiment impérieux et fatal, une passion dont il avait jusqu'alors ignoré la puissance et les redoutables en-

traînements : trop faible déjà contre elle pour la vaincre, il ne songea qu'à la dissimuler.

Il y a parfois dans la vie humaine une phase dont la courte durée est plus féconde mille fois que les longues années qui l'ont précédée et suivie; c'est l'éclair radieux qui traverse les ténèbres, c'est le souffle tiède et parfumé qui dissipe les brumes sombres et glacées, c'est l'aurore brillante et rapide qui dans les régions boréales se lève sur les longues nuits d'hiver. L'existence morne et stérile d'Estève devait avoir cette période suprême; pendant quelques jours, quelques jours seulement, il devait vivre dans l'entier développement de ses facultés et par toutes les puissances de son être. Il comprit qu'il était arrivé à ce moment unique dans la vie, et ferma les yeux, comme un homme placé entre deux abîmes; il détourna sa pensée de l'avenir comme du passé, et s'abandonna avec une sorte d'enivrement désespéré à ces transports cachés, à ces joies intérieures, à ces muettes souffrances qui alternativement ravissaient et brisaient son cœur. Bientôt il connut dans toute sa violence le bonheur amer que donne un amour placé si haut qu'aucun espoir de retour n'est possible. Souvent une circonstance insignifiante, un mot, un seul regard le jetait dans de secrets ravissements ou dans les plus douloureuses tristesses. Mais, au milieu de toutes ces agitations, il conserva du moins assez d'empire sur lui-même pour ne pas laisser deviner la passion insensée qui consumait son âme et sa vie. Les dures contraintes de son existence passée, une longue habitude de ré-

serve et d'impassibilité apparente, lui rendaient plus facile qu'à tout autre, peut-être, cette complète dissimulation. Tandis que son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, et que la violence de ses émotions faisait pâlir son visage, il gardait une attitude calme, et jamais une parole, un soupir ne trahit le secret de ses joies ou de ses souffrances. Dans l'abnégation et le dévouement de sa tendresse, il s'estimait heureux, trop heureux encore, et, comme les martyrs de l'amour divin, il ne voulait que souffrir et mourir pour l'objet de son adoration.

La marquise traitait Estève avec la familiarité amicale qu'autorisait son âge; elle profitait de ses priviléges de vieille femme pour le combler de ses faveurs et pour faire de lui, à l'exclusion de tout autre, son chevalier d'honneur, lorsqu'elle avait la fantaisie de se promener à pied dans le parterre. Madame de Champreux était naturellement plus réservée; cependant, à travers la retenue de ses manières, elle laissait apercevoir une sorte de bienveillance et de discret intérêt. Elle adressait rarement la parole à Estève, et pourtant il était facile de voir le goût qu'elle prenait à son entretien par l'attention qu'elle y prêtait. Mais la personne qui lui témoignait le plus de sympathie était cette bonne mademoiselle de la Rabodière, dont la mémoire était un répertoire complet des anecdotes de famille et de toutes les illustrations de la maison de Leuzière. Elle s'était prise d'une particulière affection pour lui, parce qu'il avait dans la physionomie quelque chose d'un homme qu'elle aima jadis d'un amour tout à fait

malheureux. Il n'y a pas d'amitié plus charmante que celle d'une femme qui a pris son parti d'être vieille, et dont le cœur a conservé quelque jeunesse: Estève en fit l'expérience; mademoiselle de la Rabodière fut pour lui, dans la nouvelle vie où il était entré, ce qu'avaient été naguère le maître des novices et le père Timothée, la providence calme et consolatrice vers laquelle il se réfugiait dans ses mauvais moments.

Un soir qu'il n'y avait d'autre étranger qu'Estève à Froidefont, le petit cercle intime de la marquise était réuni autour de la table, dans le salon d'été. On causait librement, comme en famille; la vieille dame faisait des histoires de l'ancienne cour. Elle se mit à raconter celle de ce beau Létorières, qui s'était fait aimer de mademoiselle de Soissons.

— C'était un mince cadet de famille, dit-elle, un de ces petits gentilshommes qui viennent au monde dénués de tous biens, mais qui se tirent d'affaire par leur bonne mine et leur bravoure. Mademoiselle de Soissons le connut je ne sais comment, et se prit pour lui d'une telle passion qu'elle se mit en tête de l'épouser, elle qui tenait aux plus grandes maisons du royaume, et que le roi de Sardaigne appelait sa cousine! Sa tante, madame de Soubise, en avait tant d'indignation et de souci, qu'elle la fit entrer à l'abbaye de Montmartre. Mais les deux amants continuèrent de se voir à la mode d'Espagne, c'est-à-dire à travers les grilles et en passant par-dessus les murs avec des échelles de corde, si bien qu'on ne parlait que des inventions romanesques de Létorières pour

pénétrer dans le couvent. Le baron d'Ugeon, qui était un gentilhomme des Rohan-Soubise, prit à mal tous ces bruits, provoqua en duel l'heureux amant de mademoiselle de Soissons, et lui donna un grand coup d'épée dans le côté. On le transporta ainsi féru et quasi mourant dans un petit logis qu'il occupait hors de Paris, sur le chemin de Montmartre. Mais, voyez la folie de ce pauvre amoureux! sans attendre sa guérison, il sort une nuit, et, comme de coutume, franchit les murailles de l'abbaye pour aller à son rendez-vous. Le hasard avait fait que ce jour-là j'étais allée voir ma tante, madame d'Humières, qui était alors abbesse de Montmartre. Comme il devait y avoir une prise d'habit le lendemain matin, et que je voulais y assister, j'avais renvoyé mon carrosse et accepté l'hospitalité pour une nuit chez ces bonnes religieuses. Voilà qu'au petit jour, un peu après qu'on eut sonné le premier Angelus, j'entendis du bruit dans les corridors, toutes les portes des cellules s'étaient ouvertes, et les religieuses couraient vers l'escalier d'un air curieux et effrayé.

— Jésus, madame! quel scandale! quel malheur! me dit en passant l'une d'elles. — Il y a là-bas un homme mort, ajouta une autre tout éperdue.

Ne comprenant rien encore à l'événement, je les suivis. Quel pitoyable spectacle je vis alors! Le beau Létorières était couché, par terre, sous la grande arcade cintrée qui sépare le cloître du cimetière; ses yeux étaient ouverts et fixes, son visage était blanc comme linge, et son corps baignait dans une mare de sang. A cette vue, je sentis que j'allais m'évanouir

tout de bon, et je me traînai jusqu'à l'escalier, où je m'assis à demi morte. Tout le monastère était en émoi, on ne concevait rien à ce malheur; aucune de ces dames ne connaissait Létorières, et ne savait ses rendez-vous nocturnes. Moi cependant, je reprenais mes esprits et je commençais à comprendre comment la chose était arrivée; je pris à part l'abbesse: Faites retirer ces dames, lui dis-je; laissez quelqu'un seulement pour garder ce pauvre corps, et montons chez mademoiselle de Soissons, que tout ce bruit n'a pas éveillée, à ce qu'il paraît. En effet, elle dormait encore quand nous entrâmes dans son appartement; mais quel réveil! Dès les premiers mots que je lui dis, elle se releva avec des cris et des sanglots; elle ne voulait pas me croire, elle se débattait entre nos bras, elle demandait à voir ce cadavre. Heureusement elle tomba en défaillance.

Helas! je ne m'étais pas trompée dans mes conjectures : Létorières était venu à son rendez-vous, et avait passé une heure dans le cloître sans manifester aucunement les souffrances que lui causait sa blessure. Vers minuit mademoiselle de Soissons était remontée chez elle sans bruit, et lui s'était retiré, comme de coutume, par la porte qui donne sur le cimetière. Apparemment, quand il fut arrivé là, les forces lui manquèrent; il tomba; sa blessure s'était rouverte, et tout son sang s'écoulait. Il mourut, faute de secours, à quelques pas de sa maîtresse, et tandis qu'elle s'endormait tranquille en pensant à lui. Pour éviter le grand scandale que toute cette affaire aurait causé, on transporta de nuit le corps

de Létorières à son logis, on le mit sur un lit de parade, et l'on fit courir le bruit qu'il était mort d'une fièvre pourpree; tout le monde l'a cru, mais vous pouvez être assurée que cela n'est pas vrai, et qu'il mourut d'un coup d'épée et de son amour pour mademoiselle de Soissons.

— Et elle mourut aussi? demanda mademoiselle de la Rabodière.

— Point du tout, mademoiselle, répondit tranquillement la marquise; quelques mois plus tard, elle épousa je ne sais quel prince allemand dont elle n'a jamais pu prononcer le nom.

Madame de Champreux avait écouté son aïeule avec une mélancolique attention. Ce récit l'avait émue, une larme semblait rouler sous ses longs cils baissés; mais, à ces derniers mots, elle releva la tête et s'écria avec un mouvement d'indignation : Quel cœur lâche et perfide de s'être consolé ainsi! — Eh! ma belle reine, qu'auriez-vous donc fait à la place de mademoiselle de Soissons? — Ce que j'aurais fait, madame? Je me serais mise en religion, et j'aurais pleuré ce pauvre Letorières jusqu'à la fin de ma vie. — Ah! ma fille, elle était si jeune! répliqua naïvement la marquise.

Estève avait écouté madame de Champreux avec une émotion indicible de bonheur et de souffrance. La sensibilité qu'elle venait de manifester le charmait et l'épouvantait tout à la fois. Jusqu'à ce moment, il avait pensé qu'elle n'était pas capable de ressentir certaines exaltations, ni même de comprendre la tendresse énergique et fidèle d'un cœur qui per-

siste jusqu'à la mort dans les regrets et le souvenir de son premier amour. Il fut saisi d'une vague et jalouse inquiétude en songeant qu'elle éprouverait peut-être un jour cette passion, dont elle devinait les dévouements sublimes; qu'elle choisirait dans la foule dorée qui remplissait les salons de Versailles un homme heureux entre tous, et que, quelque grand qu'il fût déjà, elle l'elèverait encore, et mettrait sa destinée au-dessus des plus hautes destinées en lui donnant sa main. Ces prévisions remplirent son âme d'un trouble cruel; il pouvait tout supporter hormis cette affreuse pensée, de voir madame de Champreux descendre des régions sereines de son indifférence et livrer à l'amour d'un homme les trésors de son âme et de sa beauté. Cette soirée, si doucement commencée, s'achevait pour lui dans un morne et muet supplice. Entouré de ce cercle de femmes qui continuaient de frivoles causeries, il tâchait de dissimuler sa douloureuse préoccupation en feignant de chercher dans un volume de poésies quelques passages que la marquise l'avait prié de lire à haute voix.

— Eh bien! monsieur, vous ne trouvez donc rien dans cet Almanach soi-disant des Muses? s'écria mademoiselle de la Rabodière en jetant un coup d'œil dans le livre. Eh! bon Dieu! voilà des vers assez beaux cependant. Et elle se mit à déclamer cette strophe de l'ode du pindarique Lebrun :

Oui, Sparte, à Lycurgue fidèle,
Voulut toujours que la plus belle

S'unît au plus audacieux ;
Et Jupiter même décide
Qu'il n'est permis qu'au fier Alcide
D'épouser Hébé dans les cieux.

— C'est assez mon avis aussi, dit la marquise en regardant madame de Champreux avec un certain sourire. — Grâce! grâce! madame, s'écria-t-elle en riant et en rougissant un peu; point d'application, je vous supplie. — Remarquez, je vous prie, ma mignonne, que, selon ma promesse, je n'ai rien avancé de direct, et que la comparaison ne serait pas exacte: vous êtes jeune et belle comme la déesse Hébé; mais celui auquel je voudrais vous remarier n'est pas un demi-dieu; c'est tout simplement un héros. — Oui, un héros de coulisse, murmura mademoiselle de la Rabodière, qui avait son franc-parler.

Dès les premiers mots de cette conversation, Estève s'etait retiré dans l'ombre du vaste abat-jour qui couvrait le faisceau de bougies placé au milieu de la table; il avait ainsi caché la pâleur de son front et l'altération de ses traits.

— Vraiment, ma reine, j'ai grande envie de vous sermonner un peu, reprit la marquise; vous n'avez pas assez d'admiration pour les braves et les victorieux ; nous n'étions pas ainsi jadis, et Dieu sait si les vainqueurs de Fontenoy trouvèrent beaucoup d'inhumaines!... Mais aujourd'hui on ne fait plus de cas de la gloire; les femmes s'enthousiasment des beaux esprits, des poëtes, et ne se soucient plus des héros. — Mon Dieu! ma mère, je rends toute justice au

vôtre, répondit madame de Champreux d'un air nonchalant; je conviendrai, si vous voulez, qu'il est beau, spirituel et fort digne d'être aimé.

Ces mots restèrent dans le cœur d'Estève comme un trait acéré; il ne douta plus que l'heureux prétendant favorisé par la marquise ne devînt bientôt peut-être l'époux de madame de Champreux. Une haine, une jalousie désespérée l'animait contre ce rival inconnu, et pendant la douloureuse nuit qui suivit cette soirée, il fut prêt aux plus violentes résolutions. Tantôt il voulait partir, s'éloigner de madame de Champreux sans la revoir; d'autres fois, il osait concevoir la pensée de lui avouer sa folie et son désespoir; puis il tombait dans l'accablement et la crainte; il se soumettait lâchement à son supplice, il redoutait tout changement dans sa situation, comme le malheureux redoute encore dans ses tortures le coup mortel qui doit les finir. Une amère curiosité, un farouche désir de connaître entièrement son sort lui fit rechercher avidement le lendemain l'occasion d'interroger mademoiselle de la Rabodière. Dès le matin, il descendit au salon dans l'espoir de la rencontrer; elle y était déjà en effet, et, faute d'autre conversation, elle parlait avec le perroquet de la marquise. Estève n'eut pas même la pensée de lui faire une confidence, mais il l'interrogea discrètement. Au premier mot elle s'écria : Ne m'en parlez pas! je ne conçois rien à la bonne volonté de madame la marquise pour M. le duc ! un homme qui a pu faire de grands exploits dans la guerre d'Amérique, à l'autre bout du monde, mais dont les folies

ont scandalisé tout Paris; un Galaor, un don Juan, la fine fleur des traditions de la régence! — Et vous croyez que madame la comtesse l'épousera? dit Estève d'une voix altérée. — Jusqu'ici elle n'a pas voulu entendre parler de ce mariage ni d'aucun autre; mais qui sait? Le duc est jeune, aimable, amoureux, et madame la comtesse, qui refuse de se prononcer, est intérieurement décidée peut-être.

Comme la demoiselle de compagnie disait ces paroles, madame de Champreux entra dans le salon. Apparemment elle remarqua une certaine émotion sur le visage d'Estève, car elle se rapprocha et dit avec une naïve curiosité : Ma chère amie, de quoi parliez-vous donc à M. de Tuzel? — Je lui parlais de vous, madame la comtesse, répondit-elle avec une franchise enjouée, et je me permettais de médire un peu du héros qui aspire à votre main. Me le pardonnez-vous? — De toute mon âme! répliqua la comtesse. Et, après avoir un instant réfléchi, elle continua d'un ton grave : J'ai pris une résolution que bientôt je déclarerai à ma mère, et qui mettra un terme à toutes ces poursuites; je veux suivre l'exemple de la princesse ma marraine; veuve comme elle à vingt ans, je ne me remarierai pas, et je tâcherai de l'imiter dans toutes les actions de sa vie si calme, si grande, si heureuse! — Ah! madame, voilà une résolution bien téméraire! s'écria mademoiselle de la Rabodière. Madame la princesse de Lamballe l'a fermement tenue, il est vrai; mais elle n'a pas eu, comme vous, mille occasions d'y manquer; les princes d'un sang royal pouvaient seuls se mettre sur

les rangs, tandis que tout ce qu'il y a de gens à marier dans la première noblesse de France va certainement aspirer à votre main. On n'est pas impunément la plus riche et la plus charmante douairière de la cour et de tout le royaume. Madame la comtesse, je ne jurerais pas qu'on ne vous fît un jour manquer à votre résolution. — Vous verrez! répondit madame de Champreux en souriant et d'un air de calme décision.

Tandis qu'elle parlait ainsi, une joie insensée succédait à la douleur d'Estève; la sérénité, le courage de vivre, une sorte de confiance et d'espoir, renaissaient dans son âme. Il respirait, soulagé des horribles tortures de la jalousie; il remontait de quelques pas l'abîme au fond duquel il s'était vu précipité. Mais, dans ce moment d'ineffable consolation, la présence de madame de Champreux était un bonheur au-dessus de ses forces; il s'éloigna pour cacher les émotions qui, malgré lui, débordaient de son cœur, et alla chercher à l'extrémité la plus reculée du parc un site qu'il aimait parce qu'il savait que la jeune femme le visitait souvent. La Marne, en cet endroit, servait de limite au domaine de Froidefont. Ses bords, submergés pendant l'hiver, se couvraient, dès que les eaux s'étaient retirées, d'une végétation vigoureuse; les saules trempaient leurs pâles rameaux dans l'onde indolente, qui balançait lentement les touffes de joncs élégants et de nénufars flottants à sa surface. Le cours de la rivière était divisé en cet endroit par une petite île dont les berges étaient couvertes d'oseraies.

Ce terrain, sujet aux inondations, se couvrait, pendant l'été, de la plus fraîche verdure. On y avait planté les arbres qui se plaisent dans les lieux humides, des platanes, des peupliers et plusieurs espèces de saules. Au centre de l'île s'élevait un toit de chaume soutenu par quatre troncs d'arbres droits et recouverts encore de leur écorce; quelques siéges grossiers étaient disposés sous ce rustique abri que la comtesse appelait sa cabane. Ce petit coin de terre avait un aspect vraiment champêtre et sauvage; de profonds halliers s'étendaient jusqu'au bord de l'eau, et, à l'ombre des ronces noirâtres, s'épanouissaient les bouquets rosés de la saponaire et les humbles fleurettes de l'oxalide. Comme pour faire contraste avec l'agreste végétation de l'île, on avait placé, autour de la cabane, des vases où croissaient les plantes les plus rares et les plus delicates de la flore exotique. Un batelet servait, pour ainsi dire, de pont entre les deux embarcadères, car la rivière était si peu large à cet endroit, que quelques coups d'aviron suffisaient pour aborder.

Estève alla s'asseoir sous ces tranquilles ombrages. Enivré d'une joie mélancolique, il jouissait du présent par toutes les facultés, toutes les puissances de son âme; il savourait les heures rapides, les heures de bonheur et de vie que lui accordait le ciel. Quelques jours lui restaient encore, et il ne voyait rien au delà de ce terme : peu lui importait ce que deviendrait le reste de son existence. Pourtant une circonstance puérile interrompit les rêveries où il s'oubliait, et le ramena pour un moment aux réalités

fatales de sa position. Tandis que ses yeux erraient sur le paysage, il aperçut, derrière les arbres qui bordaient l'autre rive de la Marne, une lourde voiture qui descendait la route et roulait vers Paris. Il pensa que bientôt il suivrait lui-même ce chemin, et s'en irait ainsi après avoir salué d'un dernier regard les lieux où resteraient les éléments de sa vie, et hors desquels il ne devait trouver qu'une horrible et mortelle solitude.

Il y avait six semaines déjà qu'Estève était à Froidefont, et, chaque fois qu'il avait parlé de son départ, la marquise lui avait signifié d'un air gracieusement impérieux qu'elle entendait qu'il passât tout l'été au château. Elle avait trop de tact et de discrétion pour l'interroger sur ses projets, mais elle lui laissait voir que son avenir l'intéressait, et qu'en toute circonstance elle le servirait volontiers par son crédit et ses relations. Estève lui avait dit une fois que son projet était de voyager pendant quelques années, et d'aller d'abord en Angleterre, d'où il comptait passer aux États-Unis d'Amérique. La marquise revenait parfois sur ce sujet et combattait doucement cette inclination pour les voyages : Eh ! bon Dieu ! qu'irez-vous donc faire au pays des Hurons? disait-elle. Je me figure qu'on y vit fort mal, et qu'on n'y trouve pas la moindre société depuis que la paix est faite et que les Français en sont revenus. Pour ce qui est d'aller en Angleterre, l'idée n'est pas heureuse non plus ; il y a trop de brouillards dans cette île, et les femmes y sont trop savantes. Quant au reste du monde, ça ne vaut vraiment pas la peine de se déranger pour

le voir. J'ai accompagné M. de Leuzière dans ses ambassades à Vienne et à Madrid; je me mourais d'ennui au milieu des magnificences de ces deux cours, et je vous déclare que, dans mon aversion pour le langage et les usages étrangers, j'eusse préféré cent fois la société d'une bourgeoise de la rue Saint-Denis à celle d'une grande d'Espagne ou d'une princesse de l'Empire. Notre pays est le plus beau, le meilleur pays du monde; croyez-moi, monsieur, restez en France; ce n'est qu'en France que les Français peuvent vivre.

Madame de Champreux écoutait ces boutades de la marquise sans laisser voir son opinion, sans dire une parole pour blâmer ou encourager les projets d'Estève. Au contraire de ce qu'il aurait eu le droit d'espérer, elle le traitait avec une plus froide bienveillance après deux mois de relations journalières que pendant les premiers jours de son arrivée à Froidefont. Elle mettait dans leurs rapports une réserve attentive qui l'eût rendu bien malheureux ou bien fier s'il eût songé à l'interpréter, car il aurait pu croire que cette réserve tenait à quelque aversion ou à quelque préférence secrète; mais il l'attribuait plus naturellement à un sentiment de dignité, d'exquise modestie. D'ailleurs, il y avait dans cette froideur même une politesse égale, un ton de douceur qui éloignait toute idée de hauteur et de dédain.

Mademoiselle de la Rabodière, moins frivole que la marquise, moins indifférente que madame de Champreux, et peut-être éclairée par une doulou-

reuse expérience, avait deviné qu'Estève souffrait au fond de l'âme et qu'il éprouvait des peines dont la cause échappait à sa pénétration. Comme il ne parlait jamais du passé, elle supposa que quelque malheur, dont il voulait par fierté, par un sentiment d'honneur peut-être, garder le secret, avait frappé sa famille et détruit sa position. Dans cette persuasion, elle l'engageait indirectement à s'occuper de son avenir, de sa fortune, et ne perdait aucune occasion de lui donner de bons conseils.

Un jour, ils étaient comme seuls dans le salon, car la marquise, qui était une déterminée joueuse, faisait sa partie avec mademoiselle de Rochemartine, et madame de Champreux, assise un peu à l'écart, travaillait avec une application si soutenue, qu'on pouvait croire qu'elle ne prêtait pas la moindre attention à ce qui se disait autour d'elle. Mademoiselle de la Rabodière laissa aller la gazette qu'elle lisait, et, se rapprochant d'Estève, elle lui dit à demi voix : Nous aurons ce soir des gens considérables, auxquels madame la marquise se fera un plaisir de vous présenter. Ces relations pourront vous être utiles quelque jour, s'il vous prenait envie d'entrer dans une carrière, de solliciter quelque emploi. — Je n'ai point d'ambition, répondit Estève en soupirant; d'ailleurs, sais-je si je serais propre à faire quelque chose? J'aime mieux rester à l'écart, dans mon obscurité, que de tenter cette chance. — Vous être trop jeune pour prendre si peu de souci de l'avenir, reprit mademoiselle de la Rabodière; quelque jour, votre oisiveté vous pèsera; après avoir gaspillé

votre activité, l'énergie de votre esprit, vous regretterez de n'avoir pas donné un but utile à vos fatigues. Alors vous aurez la volonté, mais les forces manqueront. — Hélas! je suis déjà las et à bout de toutes mes forces, murmura Estève.

Mademoiselle de la Rabodière le regarda d'un air affectueux et touché qui semblait solliciter une plus entière confiance. Il le comprit, et continua d'une voix triste : Ma vie jusqu'ici s'est misérablement consumée dans des luttes contre les événements, contre moi-même. Aujourd'hui tout cela est fini; mais je suis à jamais brisé. Tout le bonheur que je peux espérer encore, c'est le repos, le repos dans la solitude où j'irai me réfugier et cacher le reste de ma vie. — Vous abandonneriez ainsi le monde? — Aucun intérêt ne m'y retient, répondit-il avec effort.

En ce moment, comme si son cœur eût involontairement protesté contre ses paroles, il leva les yeux sur madame de Champreux. Elle avait fait le même mouvement, et leurs regards se rencontrèrent. Estève tressaillit intérieurement; ce regard, qui avait plongé dans le sien, rayonnant et rapide comme l'éclair, avait une expression mélancolique, presque douloureuse. Cette scène muette n'eut que la durée de quelques secondes : avant que mademoiselle de la Rabodière eût pu s'apercevoir du mouvement de la comtesse, celle-ci avait repris son travail et brodait activement, le visage penché sur le métier; mais ses mains étaient tremblantes, et il semblait qu'un incarnat plus vif animât la blancheur transparente de son teint. Estève avait aussi

baissé les yeux; il était pâle et troublé comme un homme qui, en proie à quelque hallucination étrange, a la conscience de son erreur et s'efforce de ressaisir la réalité.

Il y eut un moment de silence; mais mademoiselle de la Rabodière, qu'animait une bonne volonté obstinée, reprit l'entretien.

— Est-il donc si difficile à un homme qui possède vos avantages de se créer des intérêts, des liens dans le monde? dit-elle. Vous n'avez point de famille; eh bien! il faudrait en trouver une, il faudrait vous marier. — Moi! s'écria Estève avec un air d'étonnement et d'effroi qui fit sourire la demoiselle de compagnie. — Allons, continua-t-elle gaiement, il paraît que cela se gagne; c'est comme une épidémie d'héroïques résolutions. Plus d'amoureuses passions, de tendres faiblesses; on cherche le bonheur dans l'indifférence, la froide sagesse, la liberté surtout. Eh, grand Dieu! ajouta-t-elle avec un soupir, si vous saviez comme on finit par se lasser de ce calme parfait! Croyez-moi, soyez moins philosophe; ne regardez pas de si haut cette pauvre vie humaine. Faites des folies, s'il le faut, plutôt que d'être trop raisonnable. — Ah! Sylvie, Sylvie! que prêchez-vous donc là? Vous allez pervertir M. de Tuzel, dit madame de Champreux en relevant la tête et en s'adressant à mademoiselle de la Rabodière d'un ton de reproche enjoué, mais qui n'était pas dénué, au fond, d'une intention sérieuse. — Vous nous écoutiez sournoisement, madame la comtesse, s'écria la vieille fille; eh bien! tant pis pour vous, belle indifférente!

vous aurez ainsi entendu vos vérités. — Ma chère Sylvie, je vais prêcher à mon tour, répondit la comtesse avec un sourire.

Et se tournant vers Estève, sans cependant lever les yeux sur lui, elle reprit d'un ton plus grave, tout en continuant sa tapisserie : C'est, je crois, un grand malheur et une grande faute de s'abandonner à certains entraînements, de faire des folies, comme vous le conseille pourtant la plus sage personne du monde. Mais la vie d'un homme ne doit pas être sans but, et pour les esprits actifs et capables il y a plus d'une carrière ouverte. Ayez donc de l'ambition, monsieur; mettez de côté ce découragement, cette défiance de vous-même que vous montriez tout à l'heure, et tentez toutes les chances que la fortune vous offre.

Elle s'interrompit et passa la main sur son front comme pour préparer la suite de son argumentation et se remettre de l'espèce d'embarras qui la gagnait à mesure qu'elle manifestait sa pensée.

Mademoiselle de la Rabodière comprit qu'il y avait quelque intention cachée dans ce qu'elle venait de dire, et que son hésitation même annonçait que c'était chose embarrassante à déclarer.

— Ah! madame, dit-elle en riant, je suis sûre que vous allez proposer à M. de Tuzel quelque riche mariage, et que vous ne savez comment vous y prendre pour le lui conseiller.

La comtesse fit vivement un geste négatif et reprit avec effort : Non, ce n'est pas cela; il m'est plus naturellement venu une autre idée, en entendant M. de Tuzel avouer son goût pour les voyages. Ma mère

est la proche parente de M. le gouverneur de Saint-Domingue, qui se trouve actuellement à Paris ; elle a quelque crédit auprès de lui, et elle en userait volontiers en faveur de M. de Tuzel, s'il voulait passer en Amérique pour y exercer quelque haut emploi. Si j'osais me permettre un conseil, je dirais que cette carrière est belle et honorable. — Ah ! madame, interrompit mademoiselle de la Rabodière d'un ton à moitie fâché, que vous a donc fait M. de Tuzel pour que vous vouliez l'envoyer ainsi à l'autre bout du monde? Refusez, ajouta-t-elle en se tournant vers Estève ; refusez donc, monsieur ! — Oui, mais je n'en rends pas moins grâce à madame la comtesse, qui a daigné un instant s'occuper de moi, répondit-il navré de cette marque d'intérêt, qui etait au fond une preuve si évidente d'indifférence. La fortune que j'ai, me suffit, poursuivit-il, pressé d'épuiser ce pénible sujet d'entretien : j'ai ce qu'on appelle un sort indépendant, et je ne tenterai pas d'acquérir des biens qui n'ajouteraient rien à mes satisfactions ; mais je n'en emploierai pas moins ce que j'ai de force et d'activité. Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, j'entreprendrai un long voyage, et un jour, si je vis, je reviendrai vous donner des nouvelles de ce pays que madame la marquise appelle la république des Hurons.

Quelques jours s'écoulèrent encore. Estève reparla de ses projets de départ, mais la marquise n'y voulut rien entendre. Elle s'etait accoutumee à la présence de ce beau jeune homme, qu'elle avait créé son chevalier d'honneur ; elle aimait sa tournure d'esprit, ses

manières simples et dignes, son caractère, et, par une sorte d'égoïsme affectueux, elle voulait le retenir jusqu'au jour où elle quitterait elle-même Froidefont.

Madame de Champreux avait insensiblement amené ses relations avec Estève aux termes les plus mesurés : elle le traitait avec cette réserve, cette froide douceur qui ne donne aucune prise; mais elle était d'ailleurs d'une politesse si exacte, d'une humeur si parfaitement égale, qu'Estève ne put craindre un seul moment que sa présence à Froidefont lui fût importune. Il pensa que les sentiments de la comtesse pour lui n'allaient pas au delà de l'estime la plus indifférente, et, comme il n'avait jamais espéré davantage, son cœur n'en souffrit pas. Le principe de toutes les félicités que lui donnait son amour était dans cet amour même, dans son adoration pour cette femme dont le regard doux et distrait s'arrêtait si rarement sur lui. Il ne cherchait pas à lui parler, il fuyait même les occasions de se rapprocher d'elle; tout son bonheur consistait dans une contemplation humble et silencieuse. Le soir, au salon, il évitait de se mêler au groupe qui l'entourait. Lorsqu'il n'y avait point d'étrangers au château, il aurait pu s'offrir naturellement pour l'accompagner dans ses promenades; mais il ne profitait même pas de ces bénéfices de sa position, et il laissait la comtesse sortir seule avec une des demoiselles de compagnie, se bornant à les suivre de loin sans qu'elles pussent s'apercevoir de sa présence.

Un jour, la comtesse et mademoiselle de la Rabodière étaient sorties pour faire une de ces excursions

qu'elles appelaient leurs voyages autour du parc. Estève dirigea plus tard sa promenade du même côté, vers les bords de la Marne, car il savait que la comtesse irait se reposer dans l'île. Jamais peut-être il n'avait parcouru avec un cœur plus ravi d'admiration et d'amour ces lieux où il suivait sa trace. Cet air qu'elle avait respiré l'enivrait, il lui semblait que des influences bénies l'environnaient de toutes parts et planaient sous ces voûtes de feuillage dont elle aimait l'ombrage noir et profond. Le soir approchait, et le crépuscule des allées commençait à s'assombrir; un rayon de soleil pénétrait encore dans les clairières et dorait la pointe verte des gazons; mille bruits confus et charmants, les bruits d'une belle nuit d'été, s'élevaient déjà dans le vaste silence du parc. C'était l'heure où madame de Champreux retournait au château. Estève eut la pensée d'aller visiter l'île après elle et de s'asseoir un moment à la place qu'elle venait de quitter.

Comme il gagnait les bords de la Marne, il lui sembla qu'un cri, un cri de détresse, s'élevait de ce côté. Il s'élança et franchit en un instant la longue allée de peupliers qui aboutissait en face de l'île. Pendant ce trajet, il n'entendit plus rien. En arrivant au bord de l'eau, il ne vit personne. Le batelet avait disparu, et il n'y avait pas trace humaine aux environs des deux embarcadères. Alors, saisi d'une cruelle angoisse, il parcourut du regard le cours de la Marne et ne tarda pas à apercevoir le batelet qui s'en allait en dérive et désemparé de son aviron.

A cette vue, la première pensée d'Estève fut que

madame de Champreux et sa compagne étaient entrées dans cette frêle embarcation qui avait aussitôt chaviré, et qu'elles étaient au fond de la rivière, déjà mortes peut-être. Un cri terrible, un cri de désespoir et d'horreur, s'échappa de sa poitrine, et il se jeta instinctivement à l'eau, mais au même moment une voix s'éleva dans l'île : c'était celle de madame de Champreux qui appelait au secours. Estève passa la rivière, qui était peu profonde en cet endroit, franchit d'un bond l'embarcadère et courut à la cabane.

Alors un spectacle bizarre, inouï, frappa ses regards. La comtesse était à genoux, ainsi que sa demoiselle de compagnie et une fillette de la ferme qu'elles amenaient ordinairement pour les passer dans l'île. Une espèce de géant fauve et deguenillé rôdait autour d'elles, en brandissant son couteau comme pour les effrayer, et semblait se divertir beaucoup de leur terreur.

— Misérable! cria Estève en se précipitant sur lui avec une furie qui doublait ses forces, et aussitôt le colosse tomba terrassé la figure contre terre et rugissant de colère. — Ah! monsieur, c'est un fou! Ne le tuez pas! s'écria madame de Champreux entraînée par un mouvement de généreuse compassion.

Avant qu'elle eût achevé, Estève, pâle et tremblant, avait laissé aller cet homme, qui se retourna en levant sur lui son couteau avec un geste de fureur sauvage. Les trois femmes firent un cri perçant, elles crurent qu'Estève allait périr à leurs yeux; mais aussitôt le fou laissa tomber son couteau et bégaya avec un accent de surprise et de joie : Père, père, bon

père! donnez à Genest, au pauvre Genest... la charité, pour l'amour de Dieu... Puis, regardant l'habit d'Estève d'un air inquiet, il ajouta : Venez, venez là-bas, au couvent. Allons trouver le père Timothée. Alors vous aurez une robe blanche avec un beau scapulaire noir... Mon père... mon père, la charité au pauvre Genest, s'il vous plaît!

Estève, un peu revenu de sa surprise, repoussa le mendiant et lui dit avec un geste d'autorité: Va-t'en! je t'ordonne de t'en aller, malheureux et maudit que tu es!

Genest le regarda d'un air de soumission plaintive, baissa la tête et obéit. On le vit franchir la berge, traverser le grand bras de la rivière à la nage et disparaître derrière les arbres du chemin. Pendant cette scène rapide, madame de Champreux et sa demoiselle de compagnie étaient restées immobiles d'étonnement.

— Vous aviez déjà fait la charité à ce mendiant, il vous a reconnu, monsieur, s'écria mademoiselle de la Rabodière. Grand Dieu! quelle rencontre! — Mais comment ce misérable se trouvait-il ici? interrompit Estève, comment a-t-il osé vous aborder, vous menacer? — C'est ma faute, répondit la comtesse encore pâle et tremblante; cet homme était sur l'autre rive, il nous a aperçues, et il a tendu la main vers nous comme pour demander l'aumône; alors, sans réflexion, j'ai fait le geste de lui jeter quelques pièces de monnaie. Aussitôt il a passé la rivière, et j'avoue que je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant cette figure qui sortait de l'eau tout échevelée et

ruisselante, avec une poignée de roseaux à la main comme ces fleurons peints en camaïeu sur les dessus de porte. Ce malheureux s'est approché, et j'ai compris tout de suite, à sa manière de parler, à son air, que c'était un idiot, un insensé. Il s'est mis à dire mille choses incohérentes dont nous avons eu la folie de nous divertir. Tout à coup il a commencé à psalmodier en imitant l'air recueilli et l'attitude d'un moine qui chanterait au chœur; puis, comme nous le regardions en riant, il nous a commandé d'un air impérieux de nous mettre à genoux. Je lui ai dit de s'éloigner, et, voyant qu'il n'obéissait pas, j'ai fait signe à mademoiselle de la Rabodière et à Georgette de me suivre; mais il nous a barré le passage, et, tirant son couteau d'un air de fureur, il a renouvelé son injonction. Nous étions plus mortes que vives. Il a fallu céder. Alors, soit avec une méchante intention, soit seulement pour nous effrayer, il s'est mis à bondir autour de nous avec son couteau à la main... Cependant Georgette s'est courageusement échappée pour aller chercher du secours; mais il l'a rejointe à l'embarcadère et l'a ramenée.

— Après avoir donné un coup de pied à la barque, qui a suivi le fil de l'eau et qui doit être loin à présent, ajouta la jeune fille. — Quelle situation! reprit la comtesse. Cet homme continuait à nous menacer, et s'irritait au moindre mouvement que nous faisions. C'était un accès de folie qui s'exaltait de plus en plus. Nous étions terrifiées. Quel moyen de sortir d'une telle position? Que dire à un fou pour le toucher, l'effrayer ou le convaincre? Heureuse-

ment, oh! bien heureusement, monsieur, vous êtes venu à notre secours. — Et heureusement aussi vous avez imposé à cet homme, et il s'est souvenu dans sa folie que vous lui aviez fait du bien, ajouta mademoiselle de la Rabodière. Dans son respect et son affection, il vous a appelé son père. Mais où donc l'avez-vous rencontré? A la porte de quelque couvent, je suppose, car il vous a parlé d'un moine. — Oui, je me souviens, répondit Estève d'une voix troublée; c'était effectivement dans une maison religieuse. — A l'abbaye où M. votre oncle, le comte de Baiville, a fait profession? — Oui, mademoiselle, c'est là précisément. — Voilà pourquoi il voulait vous emmener pour qu'on vous donnât une robe de moine. Quel étrange pêle-mêle d'idées dans la tête de ce malheureux! — Qu'allons-nous faire? et comment sortir d'ici maintenant? s'écria la comtesse.

Estève regarda du côté où il avait aperçu la barque; mais le courant l'avait entraînée. D'ailleurs la nuit tombait, et l'on ne distinguait plus rien que des masses obscures qui surplombaient la rive.

— Il faut que Georgette tâche de passer à gué, et qu'elle aille chercher du monde au château, reprit madame de Champreux. — Certainement je passerai, répondit la fillette; pas toute seule pourtant, je perdrais pied, mais si monsieur veut m'aider, lui qui a déjà passé. — Cette enfant a raison, dit Estève : il y a trop d'eau pour qu'elle passe seule; mais je puis la porter à l'autre bord. — Pourquoi ne passerions-nous pas de la même manière? objecta la demoiselle de compagnie. A quoi bon attendre? La nuit vient; on

doit être inquiet déjà au château, et notre situation ici n'est pas des plus agréables. Il y a sous ces arbres comme un brouillard qui vous pénètre. M. de Tuzel doit grelotter dans ses vêtements mouillés. — Ne prenez aucun souci de moi, interrompit-il; ne songez qu'à ce que je puis faire pour vous être bon à quelque chose. — Ma chère Irène, vous tremblez, reprit mademoiselle de la Rabodière en prenant la main de madame de Champreux; cette robe de linon vous garantit mal; vous avez le frisson. Venez, partons tout de suite, au nom du ciel!

La comtesse garda le silence.

— Madame, dit Estève en se rapprochant d'elle, l'air est humide ici; il y règne, après le coucher du soleil, une fraîcheur dangereuse et qu'il faut se hâter de fuir. Souffrez que je vous rende sur-le-champ le service que vous recevriez dans une heure d'un de vos valets de pied. — Allons, répondit la comtesse d'une voix mal assurée.

L'enfant et la demoiselle de compagnie passèrent d'abord, puis Estève revint chercher la comtesse. Elle était debout sur la dernière marche de l'embarcadère; l'obscurité empêchait qu'on distinguât ses traits, mais on voyait qu'elle avait croisé les bras sur son mantelet de soie, après s'être enveloppée, et qu'elle baissait la tête dans l'attitude d'une craintive attente... En ce moment, une impulsion machinale soutenait seule Estève; il exécutait chaque mouvement par une sorte d'effort instinctif. Les ressorts de son être matériel avaient toujours la même vigueur, la même puissance; mais, au fond de son

âme, il se sentait défaillir et mourir... D'un bras à la fois sûr et tremblant, il entoura la taille frêle de la comtesse, et, la soulevant, il l'emporta serrée contre sa poitrine... Malgré sa haute stature, il avait de l'eau jusqu'à la ceinture, et le flot qu'il fendait péniblement jaillissait autour de lui en vagues bruyantes... Il eut un instant de vertige; la tête de la comtesse était appuyée et cachée contre son épaule; elle se laissait aller entre ses bras comme un corps inerte, une personne évanouie ou morte, et pourtant il sentait son cœur battre avec violence, comme si elle eût été en proie à une de ces terribles et profondes émotions de l'âme qui troublent et suspendent les fonctions de la vie.

— Vous avez peur! murmura-t-il en l'étreignant plus étroitement par un mouvement involontaire.— Non, répondit-elle d'une voix brève.

Une minute après, ils abordèrent.

Madame de Champreux s'élança sur le rivage, prit le bras de sa demoiselle de compagnie, et se mit à marcher vivement vers le château, comme si elle avait hâte de fuir les lieux où venait de se passer cette étrange scène. Mais la force factice qui la soutenait s'evanouit bientôt; elle s'arrêta brusquement en disant d'une voix éteinte : Je ne puis aller plus loin... J'ai froid... Il me semble que je vais mourir.

Estève la soutint et la déposa à moitié évanouie sur le gazon, au bord de l'allée ; elle avait les mains glacées et frissonnait, enveloppée dans sa mante.

— Ma chère Irène, vous tremblez de la fièvre, s'écria mademoiselle de la Rabodière désolée. Ah! pau-

vre enfant! c'est le saisissement, la fatigue, qui l'ont mise en cet état! Cours, Georgette, ajouta-t-elle, cours à toutes jambes, ma fille, va dire au château qu'on amène sur-le-champ une chaise.

Estève voulut aller lui-même.

— Non, non, s'écria la demoiselle de compagnie en le retenant; il est nuit close, nous mourrions de peur seules ici. Restez, restez, monsieur.

Heureusement, la comtesse n'étant pas rentrée à l'heure ordinaire, on avait eu l'idée d'envoyer un carrosse au-devant d'elle : Georgette le rencontra au bout de l'avenue. Les deux femmes y montèrent avec Estève, et l'on reprit au grand trot le chemin du château. Pendant ce trajet rapide, madame de Champreux s'était rejetée au fond du carrosse; la faible clarté que projetaient les lanternes à travers les glaces baissées permettait d'entrevoir son attitude, mais non l'expression de son visage. Immobile, et la tête appuyée sur sa main, elle pressait son mouchoir sur ses lèvres et gardait le silence.

En descendant de carrosse, elle assura qu'elle se trouvait mieux; mais Estève s'aperçut qu'elle avait pleuré en chemin. Après avoir embrassé son aïeule, qui écouta avec de grandes exclamations le récit que lui fit mademoiselle de la Rabodière, elle alla s'enfermer chez elle et ne parut plus jusqu'au surlendemain. La marquise prétendit que sa petite-fille avait des vapeurs, et fit venir son médecin de Paris; mais le docteur déclara qu'il ne voulait rien ordonner à la plus rebelle des malades, et l'indisposition de madame de Champreux n'eut pas d'autres suites.

Pendant quelques jours, on ne s'entretint à Froidefont que de l'étrange aventure arrivée dans l'île; puis comme on crut s'apercevoir que ce sujet de conversation attristait la comtesse, on n'en parla plus du tout. Le cœur d'Estève était livré à des préoccupations si violentes, qu'il oublia bientôt l'espèce d'inquiétude que lui avait causée sa rencontre avec Genest le vagabond. Il pensa que l'idiot ne garderait de ce fait qu'une idée confuse, et qu'il n'y avait rien à craindre de sa mémoire. D'ailleurs, ses moyens de communication étaient si bornes, il parlait une langue si incomplète, qu'il semblait certain que, quand même un souvenir fût resté dans sa pauvre tête, il ne parviendrait jamais à faire comprendre comment et en quel lieu il avait retrouvé Estève.

Cette existence tout à la fois paisible et agitée, calme en apparence, mais bouleversée par tant d'orages intérieurs, dura encore pendant quelques semaines. Estève se disait avec une joie douloureuse, la joie du condamné dont un sursis prolonge la vie, qu'il lui restait un mois peut-être, un mois encore avant de quitter Froidefont.

Un matin, il lisait dans la bibliothèque, la bonté du ciel voulut qu'il y fût seul, un valet entra et lui dit respectueusement : Monsieur veut-il prendre la peine de passer chez lui? Quelqu'un l'attend, une personne qui désirerait parler à monsieur sur-le-champ. — Le nom de cette personne? demanda Estève avec un certain trouble. — Elle n'a pas voulu le dire, et je n'ai pas osé insister, répondit le valet. — C'est bien; allez lui annoncer que je vous suis, dit

Estève n'osant pas faire d'autres questions. Il monta chez lui rapidement et demeura comme pétrifié à la vue de celui qui l'attendait tranquillement assis dans sa chambre : c'était le père procureur de l'abbaye de Châalis, un des religieux que le père Anselme associait quelquefois à l'exercice de son autorité. Comme le valet, debout contre la porte encore ouverte, semblait attendre les ordres d'Estève pour se retirer, le moine lui fit signe de sortir, puis, se rapprochant du malheureux que sa présence avait anéanti, il lui dit d'un ton calme : Remettez-vous, frère Estève; je ne viens pas ici faire un scandale, et il ne tiendra qu'à vous que tout se passe sans bruit. — Que me voulez-vous et que prétendez-vous? s'écria Estève hors de lui. — Rien que vous retirer de votre péché, mon frère, et vous sauver de votre apostasie, répondit le moine avec fermeté; vous allez me suivre sans résistance, j'espère; ne voulez-vous pas éviter par votre soumission un éclat fâcheux qui vous exposerait aux railleries, au mépris de ce monde où vous vivez?

Estève garda le silence, un silence mêlé de rage et de confusion. Le père procureur reprit : Sa Paternité m'a confié tous ses pouvoirs, elle m'a laissé le maître d'agir selon les inspirations de mon zèle pour la gloire de notre maison. Je me suis introduit ici sous un motif plausible; l'habit que je porte explique mon intervention dans des affaires de famille; vous direz que je suis envoyé par un de vos parents qui, au moment d'entreprendre un long voyage, désire vous emmener; vous pourrez ainsi

me suivre sans qu'on s'étonne de ce départ subit et sans qu'on cherche à savoir ce que vous serez devenu. Dieu permet ces subterfuges, quand ils ont pour motif les intérêts de notre sainte religion. Mon frère, réfléchissez au parti que je vous propose, il concilie les devoirs que mon état m'impose avec les sentiments de charité qui me parlent en votre faveur. Je puis ainsi vous sauver d'un éclat ignominieux ; vous disparaîtrez du monde sans y laisser une mémoire deshonorée, la mémoire d'un impie et d'un apostat.

Tandis que le moine parlait avec un accent de conviction et d'autorité en arrêtant sur Estève son regard armé d'une fermeté impassible, celui-ci, affaissé sur lui-même, le visage pâle et le front baigné d'une sueur froide, éprouvait l'agonie morale d'un homme qui n'a plus même une faible chance de salut, une lueur d'espérance.

— Et si je refusais de vous suivre? dit-il enfin, non d'un air de defi, mais avec l'accent du désespoir. — Alors j'emploierais la force, dit sans s'émouvoir le père procureur; je requerrais l'assistance de la justice séculière, et, en vertu d'un ordre dont je suis muni, je vous ferais emmener par les gens de la maréchaussé.

— Mais alors je pourrais chercher dans la mort ma délivrance! s'écria Estève avec exaltation et en s'approchant d'une fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse pavée en marbre du château.—Mon frère, répondit froidement le moine, quand vous vous seriez brisé la tête sur ces dalles, Dieu condamnerait votre âme

pour l'éternité, et le monde détournerait les yeux avec horreur de votre dépouille mortelle, que je réclamerais, moi, votre supérieur spirituel et l'un des dignitaires de l'abbaye royale de Châalis, où vous avez fait votre profession religieuse.

Un long silence suivit ces paroles.

Estève, la tête baissée sur ses mains, ne manifestait ses angoisses que par les frémissements douloureux qui ébranlaient tout son corps. Le malheureux succombait à cette agonie; le courage lui manquait, non qu'il songeât au sort terrible qui l'attendait dans les prisons du monastère, mais parce que le moment de se séparer à jamais de madame de Champreux était venu. Enfin l'excès de son malheur même lui inspira une sorte d'énergie désespérée, et il dit avec la résolution d'un homme subitement résigné au sacrifice de sa vie : Avant de partir, me sera-t-il permis de faire quelques dispositions, qui seront comme un testament de mort, d'ecrire à madame la marquise de Leuzière? — Oui, mon frère, répondit le moine; cette manière de prendre congé d'elle me paraît la plus convenable.

Estève prit alors la plume et écrivit d'abord à la marquise pour la remercier de l'hospitalité qu'il avait trouvee à Froidefont. Ce billet était conçu dans des termes où le respect était mêlé à la plus vive reconnaissance. Ensuite Estève sortit d'une armoire le coffret qui contenait encore près de deux cent mille livres en or ou en joyaux; après en avoir tiré un rouleau de vingt-cinq louis, il le referma et écrivit la lettre suivante à mademoiselle de la Rabodière :

« Mademoiselle,

« Au moment de m'éloigner pour jamais des lieux où j'ai passé les plus heureux, les seuls moments heureux de ma vie, je n'ai pas la force de vous revoir pour vous exprimer les sentiments dont mon cœur est pénétré en vous quittant. S'il est une consolation possible pour moi dans l'isolement où je vais me trouver, je la devrai au souvenir que j'emporte de votre amitié.

« Souffrez que je vous confie en partant un soin qui ne saurait être rempli par de plus dignes mains : c'est celui d'employer la somme entière et la valeur des bijoux contenus dans le coffret que je vous envoie, à fonder une maison de refuge pour les enfants orphelins et les pauvres vieillards des environs de Froidefont. Mes vœux seraient comblés si madame la comtesse de Champreux voulait accepter le patronage de cette fondation.

« Adieu, mademoiselle; gardez un souvenir de celui que vous avez honoré de votre amitié, et qui, à sa dernière heure, songera encore aux jours heureux passés près de vous dans ces lieux qu'il ne reverra jamais, et où il laisse tout ce qu'il respecte et chérit le plus sur la terre.

« Froidefont, 20 septembre 1788. »

Il scella cette lettre, après y avoir enfermé la clef du coffret; puis, sonnant le valet qui était dans son antichambre, il lui ordonna de tout préparer pour son départ.

Le père procureur approuva d'un signe cette pré-

caution et assista d'un air impassible à ces arrangements, qui semblaient annoncer un long voyage. Quand les malles furent fermées, il commanda au valet de chambre de faire avancer à l'une des petites portes la chaise de poste qui attendait dans l'avenue. Toutes ces dispositions n'avaient pas duré une heure; il n'était guère plus de midi, et les dames du château, encore enfermées chez elles, n'apprirent rien des préparatifs de voyage qu'on faisait dans l'appartement d'Estève. Lorsque tout fut prêt, le père procureur se leva et dit simplement : Allons!

Estève avait repris une sorte de sang-froid; sa démarche et son geste étaient fermes, rapides, mais une extrême pâleur couvrait son visage. Il donna au valet de chambre tout l'argent de sa bourse et lui remit ensuite le rouleau de vingt-cinq louis qu'il avait gardé, pour le distribuer à la livrée du château.

— Et maintenant, ajouta-t-il, voici, Saint-Germain, ce que je vous prie de faire : dans une heure, vous porterez ce billet à madame la marquise, et ce coffret avec cette lettre à mademoiselle de la Rabodière; dans une heure seulement, entendez-vous, Saint-Germain?

Le valet de chambre, discret et bien appris comme un domestique de bonne maison, ne fit aucune observation et promit d'exécuter ponctuellement les ordres qu'on lui donnait.

La chaise de poste était déjà à la porte. Estève descendit accompagné du père procureur qui ne l'avait pas perdu de vue une minute. Avant de mon-

ter dans la chaise, il se tourna pour jeter un dernier regard sur la façade du château. Alors seulement les larmes lui vinrent aux yeux.

— Partons! dit-il d'une voix étouffée et en s'élançant dans la voiture.

Le père procureur monta après lui et cria au postillon : Par le chemin de Meaux!

Quelques cavaliers de la maréchaussée, qui stationnaient au bas de l'avenue, se rallièrent autour de la chaise de poste et l'escortèrent dès qu'elle eut atteint la grande route.

— Vous voyez que toute tentative pour vous échapper serait inutile, dit le père procureur; mon cher frère, il faut vous soumettre à votre sort : il ne sera pas si rigoureux peut-être que vous le craignez.

— A présent je ne crains plus rien, répondit Estève d'un air de froide tranquillité.

Cette apparente fermeté n'était au fond qu'une sorte d'anéantissement qui rendait le malheureux insensible à de nouvelles souffrances. Il était comme un homme qui, précipité dans un abîme sans fond et sans rivage, roulerait dans le vide sans même essayer de se retenir, sans tendre ses mains roidies vers le fétu de paille qui paraît au naufragé une dernière chance de salut. Dans l'indifférence où il était de son sort, il ne songea pas même à demander si, comme il en avait eu le soupçon, c'était Genest le vagabond qui avait fait connaître l'endroit où on le retrouverait, et par quels moyens le père procureur était parvenu jusqu'à lui.

Il était nuit lorsque la chaise de poste arriva à Châalis et roula dans la première cour, qui séparait les bâtiments claustraux du logis des hôtes.

Quelques figures de frères convers, inquiètes et effarées malgré leurs efforts pour conserver l'impassibilité que commandait la discipline monastique, parurent à la porte du grand cloître; mais aucun religieux ne se montra, sans doute un ordre du prieur les tenait éloignés. Pourtant, lorsque Estève traversa le préau, il crut apercevoir derrière un pilier le visage pâle et consterné du père Timothée. En passant le seuil du monastère, Estève fut frappé d'un souvenir subit : Ce jour est un anniversaire, dit-il, un anniversaire maudit; il y a eu dix ans, aujourd'hui, que je passai pour la première fois cette porte.

— C'est vrai, murmura l'un des convers, je m'en souviens, c'est moi qui la lui ai ouverte pour son malheur et sa condamnation éternelle!

Estève regarda cet homme, dont le visage exprimait une stupide indignation, et lui dit avec douceur : Et maintenant, mon frère, vous allez me conduire encore en présence du prieur; mais ce ne sera plus aux mêmes fins.

Il monta d'un pas ferme à la cellule du père Anselme, qui l'attendait entouré de quelques-uns de ses familiers. Il y avait en ce moment sur le visage d'Estève une sorte d'impassibilité froide et résolue qui fit comprendre au prieur que l'infortuné livré à sa justice était dompté, mais non soumis. Trop prudent, trop habile pour se livrer au ressentiment, à

la sourde colère qu'il nourrissait depuis six mois contre celui dont l'apostasie avait trompé toutes ses prévisions, toutes ses espérances, il garda une attitude calme, et son visage n'exprima qu'une froide sévérité.

— Frère Estève, dit-il tandis que les assistants gardaient un profond silence, vous avez encouru le châtiment auquel les lois canoniques et les statuts de notre ordre condamnent le religieux qui manque aux trois vœux qu'il a prononcés. Avez-vous quelque excuse à alleguer? — Aucune, répondit Estève. — Alors, mon frère, soumettez-vous avec contrition, continua le prieur d'un ton de mansuétude; notre devoir est de vous infliger le châtiment que mérite votre faute, mais la miséricorde de Dieu, votre repentir et notre charité pourront l'abréger. Nous vous dispensons de faire amende honorable devant la communauté capitulairement assemblée, et nous vous ordonnons seulement de vous rendre dans la cellule où vous devez passer le temps de votre pénitence.

Alors, sans autre formalité et sans autre appareil, Estève fut conduit dans une des cellules du troisième cloître. Il reconnut, à la lueur du flambeau que portait un des convers, le préau dévasté, les décombres rongés par des mousses noirâtres, et les grilles derrière lesquelles il avait aperçu jadis des reclus et des fous. A mesure qu'il approchait, il entendait une voix lamentable crier derrière une de ces horribles grilles : Père, bon père, la charité! bon père! — C'est Genest! s'écria Estève avec un étonnement qui

lui fit oublier un moment sa propre misère : comment ce malheureux a-t-il pu attirer sur lui une si horrible punition? — Il aurait fait comprendre à d'autres personnes peut-être ce qu'il a su dire devant Leurs Revérences, répondit un des convers; le monde est rempli de gens impies qui sont curieux de tous les scandales qui arrivent dans les couvents.

Estève comprit alors quelle part Genest avait eue à ce qui se passait, et quelle barbare prudence avait motivé sa reclusion. Il avait déjà pardonné à ce malheureux, par la main duquel la fatalité qui poursuivait sa vie venait de lui porter le dernier coup; il le plaignit au milieu de ses propres douleurs avec une généreuse sympathie.

Lorsque Estève se trouva seul dans la cellule où il devait peut-être achever ses misérables jours, il jeta autour de lui un regard morne, stupéfait, et se demanda si c'était bien lui-même qui venait de se laisser ensevelir dans cet affreux tombeau. Sa vue parcourait successivement les objets tristes et terribles qui l'environnaient : sa couche de paille, au chevet de laquelle une tête de mort semblait ouvrir ses yeux sans regard, l'unique siége placé devant une table grossière, et le prie-Dieu dont les genoux des malheureux reclus avaient usé la planche. Au milieu de ces lugubres images, de cet horrible abandon, de cette solitude, de ce silence, il se souvint que la veille encore, à pareille heure, il était assis dans le salon de la marquise de Leuzière, à quelques pas de madame de Champreux, et environné de tant d'éclat, de bonheur et de joie. Alors il tomba dans un déses-

poir qui lui arracha des sanglots et des cris tels que ces voûtes effroyables n'en avaient jamais entendu; il appela mille fois la mort à son secours, et le lendemain le frère convers qui vint lui apporter sa nourriture le trouva étendu et comme expirant sur les dalles de la cellule.

Il passa plusieurs jours dans cette lutte énergique de la vie qui défend contre la mort une organisation encore jeune et puissante. Ce fut la vie qui l'emporta enfin, et Estève revint graduellement de cette longue agonie. Pendant sa maladie, un frère convers avait silencieusement veillé près de lui, et, quand il fut en convalescence, il s'aperçut de quelque adoucissement à son sort. Il lui était permis de quitter sa cellule et de se promener dans l'enceinte du troisième cloître; mais il était d'ailleurs l'objet d'une si grande vigilance, que le père Timothée ne put jamais parvenir jusqu'à lui, et qu'il ne vit plus d'autre visage humain que celui du frère convers qui le servait, et la figure morne et souffrante de son triste compagnon d'infortune, Genest le vagabond. Son organisation vigoureuse résista aux privations matérielles, mais sa raison se serait peut-être éteinte dans les lentes tortures d'une telle existence, s'il n'eût trouvé dans l'exercice de la charité, de la bonté compatissante de son âme, une sublime distraction à ses souffrances. Cet idiot, ce misérable insensé, cause involontaire de son malheur, devint l'objet de ses soins. La triste créature s'éteignait dans sa prison; la violence qu'on faisait à ses instincts la tuait. Lorsque le printemps faisait sentir sa douce influence

jusque dans cet affreux séjour, lorsque des troupes d'hirondelles passaient au-dessus des murs et que l'herbe verdissait entre les pavés de la cour, Genest, saisi d'une inexprimable souffrance, se traînait le long des murs comme pour chercher une issue; puis il s'asseyait, laissait tomber sa tête sur ses mains puissantes, et se prenait à gémir avec l'accent plaintif et désolé d'un enfant. A la voix d'Estève, le malheureux se ranimait pourtant; lorsque celui-ci s'approchait et essayait de le consoler, il lui baisait les mains et bégayait : Père, bon père Estève, restez avec le pauvre Genest. La charité au pauvre Genest, pour l'amour de Dieu!

IX

Il y avait plus de deux ans qu'Estève traînait une vie languissante et qui semblait approcher enfin du terme suprême. Un matin, il lisait, assis devant la petite cheminée de sa cellule, un livre de prières que lui avait prêté le frère convers; aucune plainte, aucun mouvement ne troublait plus le silence de sa prison : le pauvre Genest était mort depuis un mois. Tout à coup un bruit inaccoutumé se fit entendre, des pas pressés résonnèrent sur le pavé sonore de la cour. Estève se leva tout éperdu et ouvrit la porte de sa cellule; c'étaient le père Timothée et l'abbé Girou qui arrivaient. Ils se jetèrent dans les bras

d'Estève en s'écriant : Venez, suivez-nous ! venez, les portes sont ouvertes ! — Quoi! le prieur veut ma délivrance? s'écria-t-il, c'est lui qui vous envoie! Oh ! qu'il soit béni mille fois, mon Dieu ! — Il n'y a plus ici ni prieur, ni religieux, répondit le père Timothée; des prodiges viennent de s'accomplir, nous sommes libres !

Et comme Estève le regardait de l'air égaré, stupéfait, d'un homme qui doute de sa raison et du témoignage de ses sens, il lui montra, dans un journal qu'il tenait à la main, le décret de l'assemblée constituante : « La loi constitutionnelle du royaume ne reconnaîtra plus de vœux monastiques solennels des personnes de l'un et de l'autre sexe; en conséquence, les ordres et congrégations religieuses sont et demeureront supprimés en France, sans qu'il puisse en être établi de semblables à l'avenir. »

Estève, privé de communication avec le monde, n'avait rien su des événements qui venaient de s'accomplir. Il apprit en même temps tous les actes qui avaient commencé la révolution, changé l'ancien ordre de choses et à moitié renversé le trône. Déjà alors les priviléges des castes nobles étaient supprimés, les droits du clergé abolis, et les biens ecclésiastiques réunis au domaine national.

Le prieur et la plupart des religieux abandonnèrent le jour même l'abbaye de Châalis. Estève, l'abbé Girou et le père Timothée restèrent jusqu'au lendemain dans le logis des hôtes. Le père Timothée semblait éprouver plus d'étonnement que de joie de

ce changement d'existence. Malgré son scepticisme religieux et sa profession avouée d'athéisme, il y avait encore en lui des opinions, des préjugés de race ; le vieux gentilhomme vivait encore dans la personne du moine défroqué. L'abbé Girou acceptait avec sa soumission ordinaire le bien et le mal que la Providence dispensait aux hommes dans cette violente réaction. Il gémissait sur les désastres de l'Eglise et remerciait le ciel de la délivrance d'Estève.

— Mon ami, lui dit-il, je suis venu pour vous emmener; j'occupe, dans un des quartiers les plus tranquilles de Paris, un logement où je me suis retiré, bien que je remplisse encore les fonctions d'aumônier de la prison de Saint-Lazare ; c'est là que nous vivrons ensemble.

Le digne prêtre offrit ensuite au père Timothée de partager l'asile qu'il donnait à Estève, et decida le vieux moine à les accompagner.

La première pensée d'Estève fut d'aller à Froidefont pour savoir quel était le sort de la famille de Leuzière au milieu des bouleversements qui avaient changé tant de hautes existences; mais on était au cœur de l'hiver, et probablement il n'y avait à Froidefont que le concierge et le régisseur. Estève préféra aller d'abord à Paris, où il avait plus de chances de trouver la marquise et sa petite-fille dans leur hôtel de la rue de Varennes.

L'abbé Girou occupait dans le haut du faubourg Saint-Denis une petite maison située entre cour et jardin ; aucun des bruits de la grande ville ne retentissait jusque-là, et Paris tout entier aurait été

livré au pillage et à la destruction, qu'on n'en aurait rien su dans cette maisonnette, que le vaste enclos de Saint-Lazare séparait des autres habitations. Une vieille Provençale, que l'abbé Girou avait trouvée sur le pavé de Paris, faisait le ménage et prenait soin de ce modeste intérieur. La santé d'Estève se raffermit promptement dans cet humble bien-être, et la société douce et consolante de ses deux amis releva ses forces morales. Il se rattacha à la vie par des affections et par des espérances qu'il osait à peine formuler en lui-même, mais qui lui causaient des tressaillements de tendresse et de joie.

Dès le second jour de son arrivée à Paris, il était allé à l'hôtel de Leuzière. Avant même que sa main eût soulevé le lourd marteau de la porte cochère, il avait compris, à la tranquillité, au silence de cette demeure, que les maîtres étaient absents. Il dut frapper plusieurs fois pour se faire ouvrir, car il n'y avait personne dans la loge du suisse. Le concierge auquel il s'adressa le regarda d'un air inquiet, défiant, et lui répondit avec une sèche politesse que madame la marquise de Leuzière et madame la comtesse de Champreux étaient à la campagne.

—A Froidefont sans doute? s'écria Estève.—Non, monsieur, répliqua vivement cet homme; madame la marquise est en Lorraine, mais on l'attend à Paris vers la fin de l'hiver, du moins je le crois.

Estève se retira. Comme il sortait, un savetier, assis dans sa misérable échoppe au coin de la rue, releva la tête, et lui cria : Il s'est fait prier pour vous ouvrir la porte, le vieux loup! et je parierais qu'il

vous a débité un tas de mensonges. Il dit à tous venants que la vieille dame est à la campagne; mais il sait bien le contraire, l'ivrogne! — Comment! que voulez-vous dire? s'écria Estève frappé des paroles de cet homme, et se résignant avec une sorte de dégoût à l'interroger. — Je dis que la vieille marquise est une aristocrate qui a passé à l'étranger avec sa petite-fille et toute sa fortune. Elle a émigré comme tant de nobles de ce quartier. — Mais madame la marquise de Leuzière ne se mêlait pas de politique, interrompit Estève. — Vous croyez ça! Elles étaient de la cour; je les ai vues à Versailles les 5 et 6 octobre, quand nous sommes allés chercher le roi. Je vous dis que c'étaient des aristocrates, et qu'aujourd'hui elles conspirent à l'étranger.

Estève comprit qu'il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans les soupçons de cet homme; déjà une partie de la famille royale et de la haute noblesse, alarmées par la gravité des événements, avaient cherché un refuge hors du royaume, et il était possible, en effet, que la marquise eût suivi cet exemple.

Ce fut un motif de tristesse et en même temps de sécurité pour Estève, qui dès lors conçut l'espoir d'aller un jour revoir la comtesse dans son exil. Aussitôt rentré dans le monde, il avait eu la pensée de se rapprocher de son père, et l'abbé Girou avait fait faire quelques démarches auprès du marquis; mais une lettre de la personne chargée de cette négociation ne tarda pas à détruire cette espérance : M. de Blanquefort, pour empêcher Estève de profiter des

droits que lui avait rendus le décret qui rompait ses vœux religieux, venait de dénaturer toute sa fortune et de la convertir en valeurs numéraires. Partisan de la révolution et ami de Mirabeau, il devait se rendre prochainement à Paris.

Estève se renferma dès lors dans la solitude et l'intimité de ses relations. Un sentiment de fierté, de délicatesse, l'avait empêché de faire des démarches pour se rapprocher des enfants de madame Godefroi, et il se mit à travailler pour ajouter un peu d'aisance au strict nécessaire que les ressources de l'abbé Girou procuraient à leur humble ménage. Il faisait des copies et mettait au net les livres des petits commerçants du faubourg Saint-Denis. De son côté, le père Timothée gagnait quelque chose en mettant à profit le talent qu'il eut jadis de peindre de charmants pastels : il faisait des enluminures pour les marchands d'estampes. Le vieux moine voyait avec une indignation profonde les progrès de la révolution et les insultes faites à la royauté. Il abhorrait cette rénovation de tous les pouvoirs. et, chose étrange! le décret sur la constitution civile du clergé causa au vieil athée beaucoup d'irritation et de chagrin.

— Depuis longtemps je ne suis plus chrétien, disait-il, mais je suis et serai toujours gentilhomme; je ne puis assister sans douleur à la chute de tout ce qui soutenait la puissance royale.

D'autres fois il tombait dans de sinistres prévisions.

— Il n'y a plus de royaume de France depuis que

le roi a accepté la constitution, disait-il; tous ces désordres amèneront quelque chose comme ce qui s'est passé jadis en Angleterre; ce peuple hérétique et rebelle assassinera son souverain.

Un jour, il rentra plus tard que de coutume; sa physionomie, ordinairement froide et pensive, trahissait une émotion intérieure.

— Mes amis, dit-il, je ne saurais plus vivre dans ce pays, au milieu de tant d'attentats et de folies; je m'en vais attendre, hors du royaume, la fin de tous ces désastres. Aujourd'hui, j'ai retrouvé un ancien ami, un homme que je voyais tous les jours, il y a quarante et quelques années, dans le salon de madame de Pompadour. Il part demain, et je pars avec lui; plus tard, sans doute, vous viendrez me rejoindre. Et, déposant une bourse sur la table, il ajouta : Permettez que je songe à vos frais de voyage; j'avais prêté jadis quelques centaines de louis au chevalier de Rossi, il s'en est souvenu fort à propos aujourd'hui. — Mais cette somme vous sera nécessaire en pays étranger, s'écria Estève, non, non, gardez tout. — J'ai pris vingt-cinq louis, c'est plus que suffisant pour mon voyage, répondit simplement le père Timothée; une fois arrivé, je n'aurai plus besoin d'argent. — Mais où allez-vous donc? demanda Estève avec étonnement. — En Italie, dans un des couvents de l'ordre de Cîteaux. Et, voyant l'étonnement d'Estève, il reprit : Que ferais-je dans le monde? La plupart de mes contemporains n'existent plus, et ceux qui ont survécu sont dispersés à l'étranger. Une fois que je serai séparé de vous et de l'abbé, je

sens que je ne pourrai plus vivre qu'en reprenant les habitudes auxquelles j'ai été plié si longtemps. La liberté m'est à présent un bien inutile; je ne sais plus que faire de moi-même.

Il partit en effet, et, deux mois plus tard, une lettre de lui annonça à Estève qu'il était dans un couvent de bénédictins aux environs de Rome.

Cependant les mauvais jours de la révolution approchaient; déjà les proscriptions avaient commencé. L'abbé Girou, qui n'avait pas adhéré à la constitution civile du clergé, et qui avait déjà donné sa démission d'aumônier de Saint-Lazare, pouvait être arrêté comme prêtre réfractaire. Heureusement il vivait oublié dans cette petite maison solitaire et comme perdue entre de vastes jardins dont il n'osait plus franchir l'enceinte. Estève lui-même se hasardait rarement à descendre dans les quartiers populeux pour avoir quelque nouvelle de ce qui se passait dans les clubs et à l'assemblée législative.

Ils n'avaient guère de relations au dehors qu'avec un ancien employé de la maison de Saint-Lazare. Ce brave homme venait de temps en temps leur dire les événements, qui, à cette époque, se succédaient avec une si effroyable rapidité. Ce fut par lui qu'ils apprirent la révolution du 10 août et l'arrestation de la famille royale. Quelques jours plus tard, cet homme arriva, pâle de terreur.

— Depuis hier, dit-il, on tue dans les prisons de Paris; c'est une boucherie! Comme j'ai entendu dire qu'il y avait de grands rassemblements autour de la prison du Temple, j'y suis allé. Une troupe de gens

déguenillés arrivaient en hurlant et en chantant le *Ça ira.* L'un d'eux portait une pique au fer de laquelle on avait mis une tête, une tête de femme pâle, les yeux à demi ouverts, avec de longs cheveux blonds qui flottaient autour de la pique... Cette tête, c'était celle de la princesse de Lamballe !

A ce nom, Estève se couvrit le visage avec un cri d'horreur : il se souvenait de ce que madame de Champreux avait dit un jour devant lui, dans le salon de Froidefont, de cette destinée si grande, si heureuse, qu'elle voulait imiter. Il remercia alors avec un élan de reconnaissance inexprimable le ciel, qui permettait qu'elle se trouvât en sûreté loin du pays où s'accomplissaient de si grands forfaits. Il bénit mille fois la prudence de la marquise, qui avait mis à l'abri de tout danger une tête si chère. Depuis son arrivée à Paris il était retourné plusieurs fois à l'hôtel de Leuzière, et toujours le concierge lui avait répondu que la marquise et sa petite-fille étaient absentes. Il alla encore ce jour-là rue de Varennes, et, au moment où il soulevait le marteau, l'ignoble savetier lui cria du fond de son échoppe : Tu perds ta peine, citoyen ; il n'y a personne. La livrée aussi a émigré.

Estève retourna s'enfermer avec l'abbé Girou ; ils vécurent seuls, isolés des calamités de cette époque, et presque heureux au sein de cette tranquillité. Le travail et l'étude remplissaient toutes leurs heures, et pendant les orages de 93, lorsque les assassinats juridiques de la Convention frappaient Paris de terreur, les deux solitaires n'entendirent pas les cla-

meurs de la multitude, qui, comme une mer furieuse, débordait sur les pavés sanglants de la grande ville.

Un soir, c'était après le 31 mai, de funeste mémoire, la vieille servante vint avertir l'abbé Girou qu'un homme le demandait, un homme qui n'avait pas voulu dire son nom. En ces temps malheureux, l'annonce d'une visite était un événement qui causait autant de trouble et d'inquiétude qu'une mauvaise nouvelle. L'abbé sortit à la hâte en recommandant à Estève le calme et le sang-froid. Un moment après, il revint tenant sous le bras un homme pâle, défait, et qu'Estève ne reconnut pas.

— Ah ! monsieur ! s'écria le vieux prêtre, dont les mains tremblaient, est-ce bien vous que je revois ainsi? — Les girondins sont vaincus, dit l'étranger; tous mes amis sont arrêtés, et l'échafaud les attend... Depuis deux jours, j'ai échappé comme par miracle à ceux qui me cherchent. Je n'ai pas d'argent, pas de pain, pas d'asile... Pouvez-vous me garder ici? — Que bénie soit la Providence qui vous y a amené! s'écria le prêtre. Allez sur-le-champ, mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers Estève qui se tenait à l'écart, allez faire mettre la table et arranger un lit. C'est votre fils, dit-il en revenant vers l'étranger, dès qu'Estève fut sorti.

Le marquis soupira, et répondit en levant les yeux au ciel : J'ai été cruel envers sa pauvre mère, envers lui peut-être ! Si Dieu m'en donne le temps, je réparerai mes torts, je les expierai... — Mon fils, dit l'abbé Girou en allant prendre par la main Estève qui revenait, et en l'amenant près du marquis; mon

fils, vous avez aujourd'hui le bonheur d'aider votre vieil ami à recevoir votre père.

M. de Blanquefort serra silencieusement la main d'Estève et prit son bras pour passer dans la modeste salle où était dressé le couvert. Le repas se prolongea; pour la première fois depuis bien des jours, le marquis retrouvait un moment de calme, de sécurité, et il en jouissait avec une reconnaissance mêlée d'attendrissement. La détresse avait amolli ce cœur de bronze et dompté ses ressentiments; il s'ouvrait enfin à de généreux élans, à une noble équité. Dès ce jour, il adopta Estève et l'appela son fils.

L'asile que le marquis était venu chercher près de l'abbé Girou était le plus sûr qu'il pût trouver. Une soudaine inspiration l'y avait amené : errant dans les rues de Paris sous le coup d'un ordre d'arrestation, il s'était souvenu de l'adresse écrite au bas de la lettre que l'abbé lui avait fait parvenir quelques années auparavant, et à laquelle il n'avait pas répondu. Alors il était venu avec confiance, car il avait déjà vu jusqu'où allaient le dévouement, la charité, les évangéliques vertus du vieux prêtre.

Une année entière s'écoula encore, et les fureurs populaires, loin de s'apaiser, avaient emporté ceux qui les fomentèrent dans l'espoir de les diriger. Les habitants de la petite maison restaient cachés et solitaires : à peine si le bruit des grandes catastrophes qui épouvantaient Paris arrivait dans la retraite où ils vivaient tristes et tranquilles. M. de Blanquefort était courageusement résigné. Il prévoyait la fin de ces calamités, et souvent il disait : Le règne de la

terreur finira; alors les honnêtes gens, les vrais patriotes ressaisiront le pouvoir. Le règne des proscrits commencera; je présenterai Estève à ceux de mes amis qui auront survécu comme moi à la persécution, et je prévois pour lui une carrière plus belle encore que celle promise à son frère aîné, à mon pauvre Armand.

Le cœur d'Estève avait un si grand besoin de dévouement et d'affection, qu'il s'était promptement attaché à M. de Blanquefort. Le vieillard, touché de ces soins, de ce respect filial, lui disait parfois avec une sorte d'émotion : Vous avez une âme tendre et affectueuse, Estève; vous ressemblez à votre pauvre mère.

Une circonstance singulière, et à laquelle il songeait sans cesse, avait troublé cependant la tranquillité d'Estève. Un jour d'hiver, il avait été obligé de faire une course dans le faubourg Saint-Germain; comme il remontait la rue du Bac, un rassemblement lui barra le passage. C'était chose ordinaire alors de rencontrer des femmes qui se rendaient, en chantant et en vociférant, à la Convention. L'œil animé, la voix rauque, les vêtements en desordre et la cocarde au bonnet, elles apostrophaient les passants et tâchaient de les entrainer à grossir leur cortége. Estève se rangea pour laisser passer cette troupe de furies, et dans ce mouvement il se trouva face à face avec une femme qui se glissait le long du mur et semblait fuir craintivement. Il ne fit qu'entrevoir son visage presque entièrement caché sous une de ces grandes coiffes à garnitures flottantes qu'on voit aux portraits

de Charlotte Corday, et pourtant il crut reconnaître celle dont le souvenir était si souvent présent à son cœur; c'étaient les mêmes traits, les mêmes yeux d'un bleu sombre, la même taille frêle et cambrée. Cette ressemblance inouïe frappa Estève d'une telle stupeur, qu'il demeura immobile et suivit seulement du regard cette femme qui disparut presque aussitôt dans une des rues latérales. Estève n'eut pas même la pensée d'aller à l'hôtel de Leuzière, que le décret relatif aux biens des émigrés avait réuni au domaine national. Il n'y avait pas la moindre probabilité que ce fût madame de Champreux elle-même qui eût passé à côté d'Estève. Il se dit que la plus parfaite ressemblance l'avait sans doute abusé; pourtant il songeait sans cesse à cette rencontre, et dès ce jour sa sécurité ne fut plus si entière. Quelques mois s'étaient écoulés, et ce souvenir ne le préoccupait plus autant, lorsqu'un soir cet ancien employé de la maison de Saint-Lazare qui visitait quelquefois l'abbé Giron, vint apporter d'affreuses nouvelles : ce jour-là même madame Elisabeth, la bonne, la pieuse, la sainte sœur du roi, était montée sur l'échafaud.

— Les prisons regorgent, dit-il; chaque jour des chariots viennent chercher à Saint-Lazare des gens qui doivent être condamnés le lendemain. Hier, on a transféré ainsi à la Conciergerie une quinzaine de femmes nobles, des grandes dames accusées de conspiration... J'ai vu la liste.

Un funeste pressentiment glaça Estève; ces mots l'avaient frappé comme une épouvantable révélation... il se leva tremblant : Vous avez vu la liste?

dit-il, et les noms?... Vous en souvenez-vous? — Je n'ai fait qu'y jeter un coup d'œil, et j'ai retenu seulement le chiffre. — Ne savez-vous pas si une de ces femmes s'appelait madame de Champreux? — Oui, peut-être, répondit-il après avoir réfléchi un moment.

Deux heures plus tard, lorsque l'abbé Girou et M. de Blanquefort se furent retirés, Estève sortit et gagna le faubourg Saint-Denis. La plupart des boutiques étaient fermées; pourtant quelques groupes stationnaient encore devant les cafés. Il s'informa et apprit des détails qui redoublèrent ses terreurs. On parlait d'une femme âgée qui était montée sur le fatal chariot, soutenue par une jeune femme d'une grande beauté; mais leurs noms n'étaient pas connus de ceux qui les avaient vues.

Estève traversa Paris, gagna les environs de la Conciergerie, et erra longtemps autour de ces murs impénétrables. Pour sortir de son incertitude et de son supplice, pour avoir le droit de visiter un à un les cachots de cette affreuse prison et reconnaître par ses yeux que madame de Champreux n'y était pas enfermée, il aurait donné avec joie le reste de sa vie; mais à ce prix même il n'aurait pas pu obtenir l'assurance qu'elle était libre. Lorsque la nuit fut plus avancée, lorsqu'un plus profond silence régna autour du palais de justice, il vint s'appuyer contre le parapet qui borde la Seine en cet endroit, et, les yeux fixés sur la prison, il écouta, comme s'il eût pu les entendre, les plaintes et les pleurs de ceux qui agonisaient dans ce lieu de supplice. Mais aucun

bruit ne s'élevait derrière les sombres murs, et le pas mesuré des factionnaires postés aux abords de la Conciergerie retentissait seul le long du quai désert. Estève comprit sa folie et l'inutilité de cette attente prolongée; pourtant il resta encore, retenu par le faible espoir de voir sortir les détenus qu'on transférait parfois, au point du jour, de la Conciergerie dans d'autres prisons. On était aux nuits les plus courtes de l'année, et l'éclat, la sérénité du ciel, le bruit paisible et monotone des ondes, la molle fraîcheur de l'air, rappelèrent à Estève ces belles nuits d'été pendant lesquelles il aimait à descendre dans le parc de Froidefont. A ce souvenir, des larmes débordèrent de ses yeux caves et brûlants; il éleva son regard vers ces astres brillants qui rayonnaient encore sur lui en ces moments de désespoir comme au temps de son bonheur, et il murmura : Oh! tranquilles régions! sereines demeures! refuge inaccessible où l'on ne craint plus les terreurs, les supplices de cette vie, vous ouvrirez-vous bientôt pour moi? Irai je bientôt attendre dans le séjour de la paix, de l'amour, des félicités éternelles, celle que j'ai tant aimée ici-bas?

Le silence et le calme de la nature pendant cette belle nuit contrastaient singulièrement avec les scènes de désespoir et de deuil que devait ramener le jour. C'était un moment de trêve et de repos pour les bourreaux et pour les victimes, et mille fois Estève souhaita que la main puissante de Dieu arrêtât le jour prêt à se lever et à interrompre le sommeil de la grande cité. Bientôt cependant une lumière pâle

glissa sur les toits d'ardoise du palais; le soleil se leva derrière la vieille tour de Saint-Jacques de la Boucherie, et une radieuse matinée succéda à une tranquille nuit. Ces clartés réveillèrent les haines, les terreurs, les violences, toutes les passions qui s'étaient assoupies dans les ténèbres. Estève entendit avec effroi le bruit éloigné des tambours qui annonçaient quelque mouvement militaire. Hélas! tout bruit, tout mouvement autour de lui l'épouvantait et le glaçait d'horreur; il eût voulu enchaîner dans le silence et l'immobilité cette multitude qui déjà se répandait et circulait, effarée, dans les rues et le long des quais de la Cité. Estève allait se retirer enfin, lorsqu'une femme âgée et pauvrement vêtue l'arrêta; depuis l'aube elle stationnait, assise à l'écart, contre le parapet, et Estève l'avait prise pour une mendiante.

— Monsieur, lui dit-elle d'un ton qui contrastait étrangement avec sa mise, et sans daigner employer les formules et le tutoiement républicains, sans doute vous attendez comme moi; ayez patience; peut-être, s'il y a dans ces cachots quelqu'un qui vous intéresse, pourrai-je vous fournir les moyens de lui donner de vos nouvelles. — Ah! madame, s'écria Estève, il est donc possible de pénétrer dans ce séjour de douleur? — Non, mais un des valets de la geôle, que j'ai gagné, vient me trouver le long du quai, soit à cette heure, soit quand les charrettes sortent. Quelquefois je l'attends inutilement pendant huit jours; mais enfin le moment arrive où je puis lui remettre un billet.

Estève se décida à attendre encore, dans l'espoir d'interroger cet homme, qui pouvait lui rendre la sécurité, la vie d'un seul mot.

Cependant des groupes se formaient aux environs du palais, et tout le long du quai stationnait déjà une foule hâve et déguenillée. Une sourde impatience animait cette multitude, parmi laquelle Estève et cette femme inconnue se trouvèrent bientôt confondus.

— Les charrettes ne tarderont pas à paraître, dit la dame en saisissant le bras d'Estève, ne nous séparons pas.

La foule augmentait toujours, la foule hideuse, qui venait ainsi chaque matin assiéger la porte d'où elle avait vu sortir la reine de France allant à l'échafaud. Tout à coup une épouvantable clameur s'éleva ; le guichet venait de s'ouvrir devant l'infâme tombereau qui tant de fois alors traîna le génie, la beauté, la vertu, l'éloquence, aux gémonies populaires. Les victimes étaient debout, et semblaient dominer du haut de leur martyre la foule qui les insultait. Parmi elles, on voyait une jeune femme vêtue de blanc et belle encore sous la pâleur du supplice; ses cheveux blonds coupés laissaient voir les délicates lignes de son cou frêle et arrondi, et ses mains blanches et nues pressaient la tête d'une vieille femme dont le visage était appuyé contre sa poitrine; près d'elles, une autre femme priait, les yeux levés au ciel, et comme exaltée dans des pensées religieuses.

A la vue de ce groupe, Estève jeta un cri qui se

perdit au milieu des clameurs de la multitude; puis, au risque d'être écrasé par les chevaux, il se précipita au-devant de la fatale charrette. Les soldats le repoussèrent parmi la foule; il s'elança encore et marcha quelque temps à côté de la charrette, près, à chaque instant, d'être broyé sous les roues. Mais madame de Champreux ne le voyait pas. Indifférente aux cris de la multitude, les yeux baissés, elle s'unissait avec un calme sublime aux ferventes prières de mademoiselle de la Rabodière, et pressait de temps en temps de ses lèvres les cheveux de son aïeule qui, penchée sur son sein, l'étreignait convulsivement. Le trajet dura une heure, un siècle d'agonie pour l'infortuné qui devait survivre à ces nobles victimes. Enfin, lorsque le lugubre cortége, arrivé sur la place de la Révolution, se trouva en face de l'échafaud, Estève fit un suprême effort et se jeta sous les pieds des chevaux, poussé par la volonté de prolonger ainsi, ne fût-ce que d'un seul moment, la vie de madame de Champreux. En effet, le fatal tombereau s'arrêta. On releva Estève, blessé seulement; il n'avait pas perdu connaissance, et résistait à ceux qui voulaient l'entraîner. Madame de Champreux leva les yeux alors et reconnut celui qui avait tenté de mourir pour elle; une faible rougeur ranima son pâle visage; elle mit une main sur son cœur, comme pour adresser à Estève un adieu suprême, et baissant ensuite la tête, elle sembla vouloir lui faire comprendre qu'il serait le dernier objet que ses regards eussent rencontré sur la terre.

Lorsque la charrette se remit en marche, Estève

était évanoui. On le transporta sous les arcades du garde-meuble. Quand il reprit ses sens, tout était fini, et la foule s'écoulait lentement du côté des Tuileries. Sa première pensée fut de se relever pour faire entendre à ceux qui l'entouraient un cri, une parole qui l'eût envoyé le lendemain à l'échafaud; mais, au moment de terminer ainsi sa déplorable vie, une voix intérieure l'arrêta : il venait de se souvenir des deux vieillards qui l'attendaient depuis la veille.

. . . .

. . . .

Quelques années plus tard, un religieux et un prêtre étaient assis dans les jardins du monastère de Notre-Dame des Gradi, sous les cyprès séculaires à l'ombre desquels fleurissaient les roses empourprées, les myrtes odorants dont se couronnaient autrefois les vierges païennes. Les clartés du crépuscule s'effaçaient à l'occident, et de longs rayons d'un pourpre pâle, glissant sur les dômes du monastère, le couronnaient comme d'une auréole de lumière. Les brises qui soufflaient du côté des champs romains et qui avaient passé sur tant de ruines, apportaient sur leurs ailes les parfums ravis aux jardins de la ville éternelle; mais le religieux, absorbé dans une triste méditation, ne tournait pas son visage à ces douces fraîcheurs; ses regards erraient, distraits, sur le paysage immense; tous ses sens restaient insensibles aux influences de cette belle soirée. A son aspect, on comprenait qu'il y avait en lui quelque chose d'inaccessible à l'action des circonstances extérieures, et

qu'il était de ceux qui sont condamnés à sonder continuellement leurs maux comme un gouffre sans fond d'où ils ne peuvent détourner leurs regards. Son visage amaigri, mais d'une beauté encore frappante, avait une pâleur mate et laissait apercevoir, comme un vase d'albâtre éclairé d'une flamme intérieure, la secrète pensée qui dévorait sa vie. Ses yeux ne rayonnaient pas de ces feux inquiets d'une âme qui, dans l'angoisse des plus profondes douleurs, a cependant encore des élangs d'énergie, des moments de consolation et d'espérance; ils étaient fixes et semblaient regarder en dedans.

Le prêtre contemplait ce morne visage d'un air navré de compassion et de douleur. Bientôt un autre religieux et un vieillard vinrent rejoindre ce groupe, et leurs têtes vénérables s'inclinèrent vers le jeune moine avec une expression de tristesse, d'inquiète sollicitude.

— Mon fils, dit enfin le marquis de Blanquefort, pourquoi m'avez-vous obligé à vous amener ici? Pourquoi avez-vous une seconde fois revêtu cet habit avec lequel vous ne pouviez reprendre ni l'espérance ni la foi? — Hélas! mon père, répondit Estève, parce qu'à une vie comme la mienne il fallait ce suaire et ce tombeau!

FIN.

LA ROBE DE NOCE

I

C'était entre la paix de Tilsitt et la conférence d'Erfurt, c'est-à-dire au plus haut degré de la splendeur impériale.

Une femme en négligé du matin, vêtue d'un long peignoir de mousseline des Indes, garni de magnifiques valenciennes, à l'extrémité duquel on n'apercevait que la pointe d'une petite mule de velours, coiffée comme on se coiffait à cette époque, c'est-à-dire sur le haut de la tête et le front ombragé par de nombreuses boucles de cheveux châtains, qui trahissaient par la régularité de leurs anneaux la présence récente du coiffeur, était couchée sur une chaise longue recouverte de satin bleu, dans un charmant boudoir formant la chambre la plus reculée d'un appartement situé au premier, rue Taitbout, 11.

Disons quelques mots de la femme, ensuite du boudoir, puis nous entrerons en matière.

Cette femme, nous aurions presque pu dire au premier coup d'œil cette jeune fille; car quoiqu'elle eût vingt-six ans à peu près, cette femme n'en paraissait guère avoir que dix-neuf : cette femme, disons-nous, outre l'élégance de sa taille, la finesse de ses pieds et la mate blancheur de ses mains, était douée d'une de ces figures qui de tout temps ont eu le privilége de faire tourner les têtes les plus sûres d'elles. Ce n'est pas qu'elle fût précisément belle, surtout à la manière dont on entendait la beauté à cette époque, où les tableaux de David avaient à peu près ramené toute la France au goût du grec, si heureusement abandonné pendant les deux règnes précédents; non : tout au contraire, sa beauté à elle était pleine d'une capricieuse fantaisie. Peut-être ses yeux étaient-ils trop grands, son nez trop petit, ses lèvres trop roses, son teint trop transparent; mais ce n'était que lorsque ce charmant visage restait impassible, qu'on pouvait reconnaître ces étranges défauts; car dès qu'il s'animait par une expression quelconque, celle dont nous essayons de tracer le portrait avait le don de forcer son visage à toutes les expressions possibles, depuis celle de la vierge la plus timide jusqu'à celle de la bacchante la plus échevelée; car dès qu'il s'animait, disons-nous, par une expression quelconque de tristesse ou de gaieté, de pitié ou de raillerie, d'amour ou de dédain, tous les traits de ce joli visage s'harmonisaient de telle façon qu'on n'eût pas pu dire lequel de ces traits on eût voulu modifier, car très-certainement en ajoutant de la régularité à l'ensemble, on eût ôté du piquant à la physionomie.

Cette femme tenait à la main un rouleau de papier sur lequel étaient tracées des lignes écrites de deux écritures différentes. De temps en temps, elle levait la main avec un geste de fatigue plein de grâce, ramenait le manuscrit à la hauteur de ses yeux, lisait quelques-unes de ces lignes en faisant une gracieuse petite moue, puis poussant un soupir, laissait retomber sa main, qui à chaque instant semblait prête à s'ouvrir pour laisser échapper le malencontreux rouleau de papier qui paraissait être pour le moment la cause principale d'un ennui qu'elle ne cherchait pas même à dissimuler.

Cette femme, c'était une des artistes les plus à la mode du Théâtre-Français; ce rouleau, c'était une des tragédies les plus ennuyeuses de l'époque; nous désignerons l'une sous le nom de Fernande, nous nous garderons bien de dire le titre de l'autre.

Le boudoir, bien que d'une suprême élégance, portait le cachet du mauvais goût de l'époque : c'était une jolie petite pièce carrée, tendue de satin bleu, dont chaque lé était encadré entre deux minces colonnettes d'ordre corinthien et dont le chapiteau doré supportait une frise de stuc sur laquelle était peinte, dans le genre de Pompéia, une foule d'Amours portant arcs et carquois, et pas mal d'autels à l'hymen et à la fidélité devant lesquels les susdits Amours immolaient des victimes; cela se disait ainsi à cette époque. En outre, ce boudoir avait quatre portes, dont deux simulées pour la symétrie; ces quatre portes étaient peintes en blanc et rehaussées, dans chaque panneau, d'ornements d'or se composant du thyrse de Bacchus et du masque de Thalie et de Melpomène; une de ces portes était ouverte et laissait pénétrer dans le bou-

doir la vapeur humide et la suave odeur d'un bain parfumé.

Quant aux meubles de ce boudoir, recouverts de satin bleu comme les parois, ils avaient cette forme roide et désagréable qui surprend encore aujourd'hui la vue des gens de goût et des amateurs du confortable, qui ne comprennent plus, non-seulement comment on pouvait admettre de pareilles contrefaçons de l'antiquité, mais encore comment on pouvait s'en servir, attendu qu'on était à peine couché sur les canapés, presque pas assis sur les fauteuils, pas du tout sur les chaises; nous ne parlons pas des tabourets en X, c'étaient les seuls meubles qui, à part leur forme excentrique et leurs ornements athéniens, satisfissent à peu près à leur destination.

Les ornements de la cheminée étaient dans le même sentiment; la pendule représentait un grand bouclier rond, celui d'Achille probablement, porté par quatre maigres Amours qui fléchissaient sous le poids; les candélabres se composaient de quatre autres Amours réunis en groupe et dont les quatre flambeaux composaient un chandelier à quatre branches.

Et, comme nous l'avons dit, tout cela, cependant, malgré son mauvais goût, était riche, coquet, élégant et rehaussé surtout par l'éclat, la grâce et la beauté de la sirène qui l'habitait; on voit que nous sommes entraîné nous-même par notre sujet et que nous tombons malgré nous dans le style mythologique de l'époque.

La déesse que l'on adorait dans ce petit temple était donc, comme nous l'avons dit, mollement couchée sur une chaise longue, ayant l'air d'étudier son rôle et ne pensant, au fond, qu'à la manière dont elle poserait

son *peplum* et dont elle draperait sa tunique dans la tragédie nouvelle qu'elle allait jouer, quand la porte s'ouvrit, et quand la femme de chambre entra avec cette allure familière qui dénote à la fois la confidente de tragédie et la soubrette de comédie; Ismène et Dorine, la donneuse de conseils et la recéleuse de secrets.

— Comment, c'est encore vous? s'écria l'actrice avec un charmant petit air de mauvaise humeur, qui tout en adressant une réprimande, semble dire qu'on a bien fait de la mériter. J'avais cependant bien dit que je voulais être seule, absolument seule pour étudier à mon aise; je ne saurai jamais ce rôle et ce sera votre faute, entendez-vous, mademoiselle Cornélie?

La femme de chambre s'appelait, de son véritable nom patronymique, Marie; mais elle avait trouvé le nom commun, et elle s'était débaptisée et rebaptisée de son autorité privée, pour prendre le nom plus euphonique, et surtout plus distingué, de Cornélie.

— Mon Dieu! j'en demande mille fois pardon à madame, dit la soubrette, et suis prête à prendre, vis-à-vis de l'auteur, la responsabilité du retard; mais c'est un beau jeune homme qui demande à parler à madame, et cela avec tant d'instance, qu'il n'y a pas eu moyen de le renvoyer. — Et comment s'appelle votre beau jeune homme, mademoiselle? — M. Eugène. — M. Eugène, reprit l'actrice en répétant lentement les trois syllabes qui composent le mot, M. Eugène. Mais ce n'est pas un nom cela. — Si fait, madame, c'est un nom et même un fort joli nom; j'aime beaucoup le nom d'Eugène, moi. — Ah! ah! et vous voulez me faire adopter vos sympathies. Et pouvez-vous me faire le portrait de votre protégé? — Oh! certainement;

c'est, comme je l'ai dit à madame, un beau jeune homme de cinq pieds cinq pouces à peu près, avec des cheveux noirs, des yeux noirs, des moustaches noires et d'adorables petites dents blanches. Il est habillé en bourgeois, mais je parierais que c'est un officier; d'ailleurs il porte à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur.

Autrefois, cette dernière désignation pouvait encore être un renseignement; aujourd'hui, elle pourrait paraître un peu bien vague.

— M. Eugène, un brun, le ruban de la Légion d'honneur... répéta Fernande en interrogeant ses souvenirs; puis, se retournant vers mademoiselle Cornélie : Et, depuis un an que vous êtes à mon service, vous rappelez-vous, mademoiselle, avoir jamais vu *ce beau jeune homme?* — Jamais, madame. — Voyons, qui cela peut-il être! Est-ce Eugène d'Herville? — Oh! non, madame, ce n'est pas lui. — Eugène de Chastellux! — Ah! ce n'est pas lui encore. — Eugène de Clos-Renaud? — Ce n'est pas lui non plus. — En ce cas, ma chère, allez dire à ce monsieur que je n'y suis pas. — Comment! madame m'ordonne!... — Allez.

Fernande prononça ce dernier mot avec une telle dignité de princesse tragique, que, quelque envie qu'eût encore la soubrette de plaider la cause de son protégé, force lui fut de tourner les talons, et d'obéir à une injonction devenue si précise.

Mademoiselle Cornélie sortit donc, et Fernande, d'un air encore plus distrait et plus ennuyé qu'auparavant, reporta les yeux sur son manuscrit; mais elle n'en eut pas lu quatre vers, que la porte se rouvrit et que la soubrette reparut.

— Eh bien! mademoiselle, encore vous! dit Fernande d'un ton qu'elle tâchait de rendre grave et qui

cependant avait déjà beaucoup perdu de sa sévérité. — Oh! mon Dieu, oui, madame, répondit Cornélie; oh! mon Dieu, oui, c'est encore moi, mais que madame me pardonne, M. Eugène ne veut pas s'en aller. — Comment, il ne veut pas s'en aller? — Non; il dit qu'il sait que madame ne sort jamais si matin. — Oui, mais le matin je ne reçois que mes amis. — Il dit qu'il est des amis de madame. — Oh! par exemple, voilà qui se complique; Eugène, un brun, le ruban de la Légion d'honneur, de mes amis intimes; ce n'est pas Eugène de Miremont? — Non, madame. Oh! celui-ci est mieux. — Eugène d'Harcourt? — Oh! celui-ci est beaucoup mieux. — Eugène d'Argy ? — Oh! celui-ci est infiniment mieux. —Mais savez-vous, mademoiselle Cornélie, que vous piquez ma curiosité? — Au reste, reprit la soubrette en présentant à sa maîtresse un petit écrin de maroquin rouge grand comme une pièce de cinq francs, il a ajouté : Remets ceci à Fernande et elle saura qui je suis. — A Fernande? — Oui, madame, il a dit à Fernande. — Ma foi, j'avoue que je n'y suis pas le moins du monde, dit l'actrice en faisant glisser le crochet et en ouvrant avec curiosité le petit écrin. — Tiens! le portrait de madame, s'écria la soubrette; oh! comme il est ressemblant, comme madame est jolie avec ce voile qui flotte autour de sa tête! — Mon portrait, murmura Fernande en cherchant visiblement par un dernier effort à rappeler ses souvenirs, mon portrait! Ma foi je m'y perds.

Puis après un instant de silence :

— Ah! s'écrie-t-elle, Eugène? — Oui. — Un brun? — Oui. — Le ruban de la Légion d'honneur? — Oui. — De mes amis... ce portrait... ce chiffre que je n'avais pas remarqué sur l'écrin : E. B. C'est cela, c'est

cela; mon Dieu, que j'ai peu de mémoire, que je suis distraite! Faites entrer, faites entrer ce pauve Eugène, et moi qui lui fais faire antichambre!... Quand je pense que même chose m'est arrivée, il n'y a pas un mois, avec Jérôme.

Mademoiselle Cornélie ne se l'était pas fait redire à deux fois, elle était partie comme une flèche, de sorte qu'à peine les reproches mnémoniques que Fernande s'adressait à elle-même étaient-ils finis, qu'à la place de Cornélie le beau jeune homme aux cheveux, aux yeux et à la moustache noirs et au ruban rouge, parut sur la porte.

— Ah! pardon, ma chère Fernande! s'écria le jeune homme en riant; mais j'étais loin, sur mon honneur, de me douter qu'en mon absence vous étiez devenue imprenable. — Mais aussi qui va se douter que c'est vous, mon cher prince? dit Fernande en tendant au nouvel arrivant une main que celui-ci baisa d'un air tout à fait vainqueur. Vous vous faites annoncer purement et simplement sous le nom de M. Eugène. Ma foi, moi, je connais tant d'Eugènes... — Que vous m'avez confondu avec tous les Eugènes de la terre : c'est flatteur pour moi. Ah! pardon, mon portrait! ayez la bonté de me le rendre.—Vous y tenez donc encore? dit Fernande avec une coquetterie charmante. — Toujours, dit le prince en approchant un tabouret de la chaise longue.—Cornélie, dit Fernande, tant que S. A. Impériale sera chez moi, je n'y suis pour personne.

Cornélie ouvrit de grands yeux; elle avait vu venir jusque-là chez sa maîtresse beaucoup de princes, mais, parmi tous ces princes, il y en avait peu qu'on désignât sous le titre pompeux d'Altesse, et surtout d'Altesse Impériale.

Aussi mademoiselle Cornélie sortit-elle sans répliquer un seul mot.

— Et depuis quand êtes-vous donc à Paris, mon cher Eugène? Ah! pardon, monseigneur, je vous parle toujours comme si vous étiez un simple colonel de la garde consulaire. — Et vous faites bien, ma belle Fernande. Allez, allez. Depuis quand je suis arrivé? depuis hier; et ma première visite a été pour vous, ingrate! — Comment cela? Vous êtes venu ici? — Non pas; je ne vous aurais pas trouvée, puisque vous jouiez. — Ah! c'est vrai. — J'ai été aux Français. — Dans la loge de l'empereur? Mais je ne vous y ai pas vu. — Ce n'était pas faute d'y regarder, perfide! Je n'y étais pas, non, mais Poniatowski y était. — Tiens! je ne l'y ai pas vu. — Oh! triple menteuse! s'écria le prince. Non, madame, non; j'étais incognito dans une baignoire. — Seul? — Non, avec votre portrait. — Oh! mon Dieu! que c'est donc galant ce que vous me dites, et comme je vous jure que je n'en crois pas un mot! — C'est pourtant la vérité pure. — Eh bien! je suis désespérée que vous soyez venu hier. — Et pourquoi cela? vous avez été adorable dans Zaïre et merveilleuse dans Roxelane. — Je n'étais pas en beauté. — Laissez donc, vous étiez ravissante, au contraire. — Non, j'étais de mauvaise humeur. — Est-ce que Poniatowski parlait trop souvent à sa voisine? — Maussade. — Est-ce que Duroc est mort? — Triste. — Est-ce que Murat est ruiné? — A propos de Murat, il est grand-duc, n'est-ce pas? et l'on dit qu'on va le faire vice-roi, comme vous, ou roi comme Joseph, que sais-je? — Oui, j'ai entendu dire quelques mots de cela. — Ah ça! et toutes ces royautés-là, ont-elles de bonnes subventions au moins? — Mais, pas trop mauvaises; et si cela peut vous être le moins

du monde agréable, eh bien! nous... nous causerons de cela. — Ah! vous, mon cher Eugène, vous, vous êtes toujours prince; ce n'est pas comme votre empereur. — Eh bien! que vous a-t-il donc fait mon empereur? Je croyais qu'il vous avait fait... impératrice. — Ah! oui, il est aimable, parlons encore de cela. Tenez, j'ai envie de quitter la France et de m'en aller à Milan. — Accourez, ma chère, accourez, vous y serez la très-bien reçue; je viens justement à Paris pour recruter ma troupe d'abord, puis ensuite pour aller à Erfurt, à Dresde. En êtes-vous du voyage de Dresde? — Je sais que Mars, Georges et Talma en sont, mais on ne m'en a pas encore dit une parole à moi. — Désirez-vous en être? — Si je désire en être! Tenez, mon cher prince, voulez-vous que je sois franche? c'était cela qui me mettait hier soir de si méchante humeur. — Vraiment! — Parole. — Eh bien! j'arrangerai la chose avec Rovigo. Je crois que c'est lui que cela regarde. — Ah! vous serez un amour. — Maintenant, de votre côté, faites quelque chose pour moi. — Oh! tout ce que vous voudrez. — Donnez-moi le répertoire de la semaine, que je voie à combiner mes soirées avec les vôtres. Je veux voir *les Templiers*, vous jouez dedans? Oui, j'y fais une espèce de pleureuse. J'aimerais mieux que vous me vissiez dans autre chose. — Je veux vous voir dans tout. — Alors vous voulez donc ce répertoire? — Oui. — Oh! il est bien mal fait maintenant. Tout cela n'est plus que brigues, cabales, intrigues. Notre pauvre Comédie-Française va, j'en ai bien peur, où allait le café de Louis XV. — Vraiment! — — Mais, où donc peut être ce répertoire? Ah! je me rappelle.

Fernande étendit la main vers un cordon de son-

nette terminé par un arc et un carquois de cuivre doré, et sonna. Mademoiselle Cornélie parut.

— Qu'avez-vous fait du répertoire que je vous ai donné hier? dit Fernande. — Je l'ai mis dans une des coupes de la chambre à coucher de madame. — Allez le chercher, Son Altesse Impériale le demande.

Mademoiselle Cornélie sortit et rentra un instant après, tenant l'imprimé hebdomadaire.

Fernande le lui prit des mains et le donna au prince; puis, se retournant vers Cornélie, qui était restée debout à sa place :

— Eh bien! mademoiselle, lui demanda-t-elle, qu'attendez-vous? — J'en demande bien pardon à madame, dit la soubrette; mais il y a là une personne qui désire parler à madame.

Et elle accompagna ces mots d'un de ces coups d'œil de femme de chambre à maîtresse qui veulent dire : Soyez tranquille, je sais ce que je fais.

— Encore un beau jeune homme? demanda Fernande. — Oh! non, madame, cette fois, c'est une pauvre jeune fille qui est bien triste et paraît avoir bien du chagrin. — Comment s'appelle-t-elle? — Cécile. — Cécile, Cécile qui? — Cécile tout court. — Allons, dit le prince, c'est la journée aux prénoms. — Et que désire-t-elle? — Elle désire montrer à madame quelque chose que madame, j'en suis sûre trouvera bien beau. Je lui ai dit d'abord que c'était inutile, attendu que madame est en train de faire des économies; mais elle a tant insisté, la pauvre enfant! que je n'ai pas eu le courage de la renvoyer. Je lui ai dit d'attendre et que, dès que madame pourrait la recevoir, elle la recevrait; alors elle s'est assise modestement dans un petit coin, son carton sur les genoux, et elle attend le

bon plaisir de madame. — Votre Altesse Impériale permet-elle?... demanda Fernande. — Comment donc, répondit le prince, d'ailleurs je serai fort aise de voir cette jeune fille et surtout d'admirer ce qu'il y a dans ce carton qu'elle tient si modestement sur ses genoux. — Alors, faites entrer, dit Fernande.

Cornélie s'éloigna aussitôt et rentra un instant après, annonçant mademoiselle Cécile : derrière Cornélie, la personne annoncée entra.

C'était une belle jeune fille de dix-neuf ans, aux cheveux blonds, au teint rosé, aux grands yeux bleus et à la taille frêle comme un roseau : elle était en grand deuil et toute vêtue de noir, sans aucun ornement à sa robe, ni à son petit bonnet de même couleur : ses joues étaient pâles et ses yeux rouges ; on voyait qu'elle avait beaucoup souffert et beaucoup pleuré.

Sur la désignation que mademoiselle Cornélie avait faite de la personne qui demandait à lui parler, Fernande avait d'abord cru avoir affaire à quelque petite ouvrière, chargée de porter des échantillons en ville, mais au premier coup d'œil qu'elle jeta sur cette triste et sévère jeune fille, elle vit qu'elle s'était trompée. Le prince, de son côté, remarqua avec étonnement l'air de chaste dignité répandu sur toute la personne de la belle affligée.

Cécile s'était arrêtée à la porte, muette et immobile.

— Approchez, mademoiselle, dit Fernande, et veuillez me dire ce qui me procure le plaisir de vous voir. — Madame, répondit Cécile d'une voix tremblante, mais dans laquelle il y avait cependant plus de douleur que de crainte, il y a dans ce carton une robe que

j'ai déjà fait voir à plusieurs personnes, mais toujours le prix qu'il faut que cette robe soit payée a dépassé celui que les personnes à qui je l'avais proposée ont voulu y mettre. La dernière même m'a dit, en me la rendant, qu'il n'y avait qu'une reine qui pût acheter une pareille robe, et, alors, je suis venue à vous qui êtes une reine.

Ces paroles avaient été dites à la fois d'une voix si vibrante et avec tant de tristesse et de dignité, que le prince et Fernande sentirent redoubler leur étonnement; cependant, les derniers mots firent sourire la belle artiste.

— Oh! oui, une reine, dit-elle, reine de sept heures et demie à dix heures du soir, reine avec un théâtre pour royaume, des murailles de carton pour palais et un bandeau de cuivre doré pour couronne! Mais, cependant, vous ne vous êtes pas tout à fait égarée en venant ici, car, si je suis une fausse reine, vous y avez au moins trouvé un vrai roi.

La jeune fille leva gravement ses beaux yeux bleus sur le prince, avec une expression qui indiquait qu'elle ne comprenait absolument rien aux paroles qui venaient d'être dites.

Pendant ce temps, Cornélie levait le couvercle du carton.

Fernande poussa un cri d'admiration et de surprise.

— Oh! la merveilleuse robe! s'écria-t-elle en s'en emparant avec l'avide curiosité d'une femme qui voit un chef-d'œuvre en toilette, en la dépliant sur la chaise longue et en passant sa main sous le tissu pour mieux juger de la finesse de la mousseline et de la beauté de la broderie.

En effet, peut-être n'avait-on, même à Nancy, le pays des merveilles en ce genre, vu rien de pareil à cette robe, tellement chargée de broderies qu'à peine si l'on voyait, de place en place, apparaître la mousseline sur laquelle serpentaient les tiges les plus déliées, les feuilles les plus gracieuses, les fleurs les plus élégantes qui eussent jamais frappé le regard envieux d'une fille d'Ève; ce n'était pas l'ouvrage d'une femme, c'était certainement le caprice de quelque fée.

Si peu appréciateur que fût le prince de ce genre de chef-d'œuvre, il n'en reconnut pas moins que cette robe devait être un miracle de patience et d'habileté.

Fernande resta plusieurs minutes en contemplation devant ces gracieux arabesques, puis se retournant vers Cécile :

— Et qui donc a brodé cette robe? lui demanda-t-elle. — Moi, madame, répondit Cécile. — Et vous avez passé combien d'années à cet ouvrage? — Deux ans et demi, madame. — Je le crois bien; voyez donc, prince, c'est que c'est brodé au plumetis et non au métier, ce qui rend la chose encore plus précieuse; deux ans et demi! alors vous avez dû énormément travailler. — Nuit et jour, madame. — Et vous avez entrepris un pareil ouvrage dans le but de le vendre? — Je l'avais entrepris dans un autre but, madame. — Je conçois que vous n'ayez pas trouvé à vous défaire de cette robe, mademoiselle, car cette robe doit coûter la rançon d'un roi. — Hélas! oui, et je suis forcée d'en demander un prix assez élevé; c'est ce qui fait que jusqu'ici, malgré le besoin extrême que j'ai de cet argent, je n'ai pas encore trouvé à la vendre. — Et

quel prix en demandez-vous donc? demanda en souriant le prince.

La jeune fille garda un instant le silence comme si elle eût craint de laisser tomber de ses lèvres les fatales paroles qui déjà tant de fois lui avaient enlevé l'espérance; enfin, d'une voix à peine intelligible :

— Trois mille francs, dit-elle. — Plait-il? demanda Fernande. — Trois mille francs, répéta Cornélie. — Dame! fit l'actrice avec ces mouvements combinés des yeux et de la bouche qu'il est impossible de rendre, dame! c'est cher, mais c'est ce que cela vaut. — Et en même temps, s'écria la jeune fille en joignant les mains et en tombant presque à genoux, en même temps, madame, vous ferez, je vous le jure, si vous l'achetez, une sainte et noble action. — Mon Dieu, mon enfant, dit Fernande, j'achèterais cette robe de grand cœur, et je vous avoue même qu'elle me fait fort envie; mais mille écus!... — Oh! mon Dieu, mais qu'est-ce que mille écus pour vous? dit la jeune fille en regardant autour d'elle, et en paraissant se faire une idée de la fortune de celle à qui elle s'adressait par le somptueux ameublement du boudoir que nous avons décrit. — Comment! qu'est-ce que c'est que mille écus pour moi! s'écria l'artiste, mais c'est trois mois de mes appointements. Tenez, mademoiselle, adressez votre demande au prince, et il achètera cette robe pour quelque belle dame de la cour. — En effet, dit le prince, madame a raison; je prends cette robe, mon enfant. — Vous, vous, monsieur! vous prince! s'écria la jeune fille; est-ce bien vrai que vous la prenez, et pour le prix que j'en demande? — Oui, répondit le prince, et même si une somme plus forte vous était nécessaire... — Non, monseigneur, non, dit la jeune fille; j'ai be-

soin de trois mille francs, trois mille francs me suffisent. D'ailleurs, cette robe ne vaut pas plus de trois mille francs! — Eh bien! dit le prince, ayez la bonté de remettre ce carton à mon valet de chambre, Jean, que vous trouverez causant à la porte avec mon cocher; dites-lui de le déposer dans ma voiture et donnez-lui votre adresse pour que je puisse vous faire porter, aujourd'hui même, cette somme dont vous paraissez avoir un si grand besoin. — Oh! oui, oui, répondit la jeune fille, et il m'a fallu un besoin bien grand, je vous le jure, pour me séparer de cette robe.

Et en disant ces mots, la pauvre enfant colla plusieurs fois ses lèvres sur le tissu dont elle allait se séparer, avec un mélange à la fois de joie et de douleur qui brisait l'âme. Puis, saluant une dernière fois Fernande et le prince, elle s'avança vers la porte. — Un dernier mot, dit Fernande, et pardonnez-le, mademoiselle, à deux sentiments que j'éprouve, je crois, à un égal degré, c'est-à-dire à la curiosité que vous excitez en moi et à l'intérêt que je vous porte. A qui cette robe était-elle destinée? — A moi, madame. — A vous?— Oui; c'était ma robe de noce.

Et la jeune fille s'élança hors de l'appartement en étouffant un sanglot.

Deux heures après les trois mille francs étaient chez la jeune fille.

Le lendemain, le prince se fit conduire lui-même à l'adresse indiquée et demanda mademoiselle Cécile. Cette jeune fille l'avait vivement intéressé; il avait raconté l'anecdote à l'impératrice, et l'impératrice avait désiré la voir.

— Mademoiselle Cécile! dit la concierge. — Oui, mademoiselle Cécile; une jeune fille blonde avec des

yeux bleus, âgée de dix-huit à dix-neuf ans. N'est-ce pas ici, rue du Coq, 5, qu'elle demeure? — Oh! je sais bien ce que monsieur veut dire, répondit la concierge; mais mademoiselle Cécile n'est plus ici. Sa grand'mère est morte il y a trois jours; on l'a enterrée avant-hier : hier mademoiselle Cécile est sortie toute la journée, et ce matin elle est partie. — De Paris? — Probablement. — Pour quel pays? — Je l'ignore. — Et quel était son nom de famille? — Nous n'en avons jamais rien su.

Et le prince, quoiqu'il reproduisît cinq ou six fois les mêmes questions sous des formes différentes, ne put parvenir à en savoir davantage.

Huit jours après, Fernande parut dans *le Philosophe sans le savoir,* avec une robe si merveilleusement brodée, que le bruit courut que c'était un cadeau que le sultan Sélim avait fait à la charmante Roxelane.

Et maintenant, nous, à qui notre qualité d'historien donne le privilége de connaître tous les secrets, disons ce que c'était que cette mystérieuse jeune fille, qui n'avait apparu qu'un instant au prince et à Fernande, et qu'on ne connaissait, rue du Coq, 5, que sous le nom de Cécile...

II. — LA BARRIÈRE SAINT-DENIS.

Le 20 septembre 1792, une petite carriole à claire-voie, garnie de paille, recouverte de toile, et conduite par un paysan assis sur le brancard, se présentait à

six heures et demie du matin à la barrière Saint-Denis, à la suite d'une douzaine d'autres charrettes qui toutes s'avançaient avec la prétention bien évidente de sortir de la capitale, ce qui, à cette époque d'émigration, n'était pas une chose facile.

Aussi, chacune des voitures qui se présentait était-elle soumise à une investigation rigoureuse. Outre les douaniers, dont l'état, d'ordinaire, est de visiter simplement les voitures qui entrent, quatre officiers municipaux stationnaient à la porte pour vérifier les passeports, et un poste de volontaires nationaux se tenait prêt à leur prêter main-forte si besoin était.

Chacune des voitures qui précédait la petite charrette, se présenta à son tour et fut fouillée jusque dans les moindres recoins. Aucune d'elles ne présentait sans doute un chargement suspect, car toutes passèrent sans encombre, et la petite charrette atteignit la grille et s'arrêta devant la porte du corps de garde.

Alors le paysan, sans attendre l'interrogatoire, leva lui-même la toile qui fermait sa voiture et présenta son passe-port.

Ce passe-port, délivré par la mairie d'Abbeville, invitait les autorités à laisser circuler librement le fermier Pierre Durand, sa femme Catherine Payot, et sa mère Gervaise Arnoult, tous trois se rendant à Paris. D'un autre côté, la municipalité de Paris autorisait les mêmes personnes à retourner au village de Nouvion, lieu de leur résidence habituelle.

L'officier municipal allongea sa tête dans la charrette; elle renfermait une femme de quarante-cinq à cinquante ans, une autre femme de vingt-cinq à vingt-huit ans et une petite fille de quatre ans; toutes trois étaient vêtues en paysannes normandes, et, l'en-

fant excepté, portaient le grand bonnet des femmes du pays de Caux.

— Qui s'appelle Gervaise Arnoult? demanda le municipal. — Moi, monsieur, répondit la plus âgée des femmes. — Qui s'appelle Catherine Payot? continua l'interrogateur. — Moi, citoyen, répondit la plus jeune. — Pourquoi cette petite fille n'est-elle pas portée sur le passe-port? — Ah! dame! ça, mon officier, dit le paysan en répondant à la question adressée aux deux femmes, ça c'est notre faute, ma femme me disait bien : Pierre, il faut la faire inscrire sur le papier tout de même; mais moi je lui ai dit : Laisse donc, Catherine, un brin d'enfant comme cela, ça n'est pas la peine. — Est-ce ton enfant? demanda le municipal.

L'enfant ouvrait la bouche pour répondre, mais sa mère lui mit la main sur les lèvres.

— Pardieu! dit le paysan, et à qui voulez-vous qu'elle soit? — C'est bien, dit le municipal. Mais, comme l'avait pensé la citoyenne, il est important qu'il soit fait mention de cet enfant sur le passe-port; et puis, ajouta-t-il, c'est sans doute par erreur qu'il est dit que ta mère a soixante-cinq ans et ta femme trente-cinq; ni l'une ni l'autre des deux citoyennes ne paraît l'âge qui est porté comme étant le sien. — J'ai pourtant bien soixante ans, monsieur, dit la plus âgée des deux femmes. — Et moi trente-cinq, dit la plus jeune. — Et moi, monsieur, dit la petite fille, moi j'ai quatre ans, et je sais bien lire et bien écrire.

Les deux femmes frissonnèrent et le paysan reprit :

— Je crois bien que tu sais lire et écrire, ça m'a coûté assez cher pour ça, six francs par mois à l'école

d'Abbeville, merci! Si tu ne savais pas lire pour ce prix-là, je lui ferais un procès à ta maîtresse d'école, qu'on n'est pas Normand pour rien donc. — Assez, assez, dit l'officier municipal, vous allez descendre dans mon cabinet, tandis qu'on va visiter votre voiture et s'assurer qu'il n'y a dedans personne autre que vous. — Mais, monsieur! répondit la plus âgée des deux paysannes. — Ma mère! dit la plus jeune en lui serrant le bras. — Allons, allons, faites donc ce que veut le citoyen, reprit le paysan, et quand il verra que nous n'avons pas d'aristocrates cachés dans notre paille, il nous laissera passer; n'est-ce pas, mon officier?

Les deux femmes obéirent et entrèrent dans le corps de garde : en y mettant le pied, la plus âgée des deux porta son mouchoir à son nez. Heureusement ce mouvement ne fut remarqué de personne que de sa compagne qui lui fit deux ou trois fois signe de réprimer ce sentiment de dégoût un peu hasardé dans une paysanne.

Quant à l'homme, il resta près de sa charrette.

L'officier municipal ouvrit la porte de son cabinet; les deux femmes et l'enfant entrèrent; puis il ferma la porte derrière eux.

Il y eut un instant de silence pendant lequel l'officier regarda alternativement les deux femmes avec la plus grande attention; toutes deux ne savaient trop que penser de cette interrogation muette, lorsque avançant un fauteuil à la plus âgée et indiquant de la main une chaise à la plus jeune :

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, madame la marquise, dit-il à la plus âgée; prenez donc un siége, madame la baronne, dit-il à la plus jeune.

Les deux femmes devinrent pâles comme la mort et se laissèrent tomber plutôt qu'elles ne s'assirent sur les siéges qu'on leur offrait.

— Mais, monsieur, vous vous trompez, dit la plus âgée des deux femmes. — Citoyen, je t'assure que tu es dans l'erreur! s'écria la plus jeune. — Ne dissimulez pas avec moi, mesdames; d'ailleurs, vous n'avez rien à craindre. — Mais qui êtes-vous et comment nous connaissez-vous? — Je suis l'ex-intendant de madame la duchesse de Lorges, ancienne dame d'honneur de madame la comtesse d'Artois, laquelle a quitté Paris avec les princes, et m'a laissé ici pour sauver ce que je pourrais de sa fortune. Vingt fois je vous ai vues chez ma maîtresse, et je vous ai reconnues du premier coup d'œil. — Notre vie est entre vos mains, monsieur, dit celle des deux femmes que l'officier municipal avait désignée sous le titre de baronne, car nous ne nierons pas plus longtemps que nous soyons les personnes que vous avez connues chez madame la duchesse de Lorges, qui était une de mes meilleures amies; mais vous aurez pitié de nous, n'est-ce pas? — Vous pouvez être tranquilles, mesdames, répondit l'ex-intendant, et je ferai même tout ce qui sera en mon pouvoir pour aider votre fuite. — Oh! monsieur, s'écria la marquise, croyez que nous vous serons éternellement reconnaissantes, et si nous-mêmes, par nos recommandations, nous pouvons vous être bonnes à quelque chose. — Hélas! ma mère, dit la baronne, à quoi voulez-vous que nos recommandations puissent servir maintenant à monsieur, si ce n'est à le compromettre? Et loin que nous puissions quelque chose pour les autres; c'est nous qui avons besoin de protection. — Hélas! oui, tu as raison, ma fille répondit la marquise : j'oublie toujours qui

nous sommes et ce que notre pauvre pays est devenu. — Silence, ma mère! dit la jeune femme; au nom du ciel! ne dites point de pareilles choses... — Oh! vous n'avez rien à craindre, mesdames, dit l'officier; c'est-à-dire, ajouta-t-il, tant que vous ne direz ces choses-là que devant moi... Mais si j'ai un conseil à vous donner, madame la marquise c'est de parler le moins possible, ajouta-t-il en souriant... Vous avez un accent aristocrate qui n'est pas de mise à cette heure; et, quand vous parlerez, si j'ose ajouter un deuxième conseil au premier, prenez sur vous de dire *tu* et d'appeler les gens *citoyens*. — Jamais, monsieur, jamais! s'écria la marquise. — Pour moi, ma mère, pour ma pauvre petite fille! dit la baronne; elle a déjà perdu son père : que deviendrait-elle si elle nous perdait encore toutes deux? — Eh bien! soit, dit la marquise, je vous promets, ma chère fille, de faire ce que je pourrai. — Et maintenant, mesdames, voulez-vous continuer votre route avec ce passe-port? — Quel est votre avis, monsieur? demanda la baronne. — Qu'au lieu de vous servir, il peut étrangement vous compromettre. Vous ne paraissez ni l'une ni l'autre l'âge qui vous y est attribué : et, comme je vous l'ai dit, mademoiselle votre fille n'est point portée dessus. — Que faut-il donc faire? Nous n'en avons pas d'autre. — Mais je puis vous en procurer un, moi! — Oh! monsieur, s'écria la baronne, seriez-vous donc assez bon pour cela? — Sans doute; mais vous serez forcées d'attendre ici une demi-heure, et peut-être plus longtemps. — Oh! tant que vous voudrez, monsieur, dit la baronne, car je sens que près de vous nous sommes en sûreté.

L'officier municipal sortit, et revint un instant après

rapportant le passe-port plein de boue et à moitié déchiré.

— Citoyen greffier, dit-il en appelant un jeune homme ceint comme lui d'une écharpe tricolore, fais-moi le plaisir d'aller de ma part prendre un passe-port tout signé à la mairie. Tu montreras celui-là, et tu diras que je l'ai laissé tomber sous la roue d'une voiture. Ajoute que les personnes sont dans mon cabinet, et que je mettrai le signalement moi-même.

Le jeune homme prit le passe-port des mains de l'officier municipal, et sortit sans faire la moindre observation.

— Et maintenant, monsieur, dit la baronne, pouvons-nous savoir, à notre tour, comment vous vous nommez, afin que nous conservions votre nom dans notre souvenir, et que nous puissions prier Dieu pour notre libérateur ? — Ah ! madame, répondit l'officier municipal, j'ai, heureusement pour moi et pour vous peut-être, un nom bien ignoré et bien inconnu. J'étais comme je vous l'ai dit, intendant de madame la duchesse de Lorges, qui m'a marié avec une institutrice anglaise qu'elle avait fait venir pour compléter l'éducation de sa fille. Ma femme l'a accompagnée dans l'émigration avec mon fils, qui a six ans. Maintenant ils sont en Angleterre, à Londres, et, comme je le présume, si c'est à Londres que vous vous rendez... — Oui, monsieur, répondit la baronne. — Je puis vous donner l'adresse de la duchesse, que vous retrouverez, d'ailleurs, toujours près de S. A. Royale madame la comtesse d'Artois. — Et elle demeure? demanda la baronne. — Regent's street, 14. — Merci, monsieur, je ne l'oublierai pas, et si vous avez quelque commission pour madame ? — Vous lui direz que

j'ai eu le bonheur de vous rendre un petit service, que jusqu'à présent mon patriotisme m'a sauvé de toute mauvaise affaire, mais que, comme je ne m'y fie pas, j'irai la rejoindre aussitôt que j'aurai achevé de lui faire passer notre petite fortune. — Oh! monsieur, soyez certain que je n'oublierai pas un mot de ce que vous venez de me dire. Mais dans tout cela vous ne m'avez pas appris votre nom. — Vous le trouverez au-dessous du visa que je vais mettre au bas de votre passe-port, et je désire qu'il vous protége encore, madame, quand je ne serai plus là pour vous protéger.

En ce moment le greffier rentra, apportant le nouveau passe-port; il avait laissé l'autre comme dépôt à la mairie.

— Mettez-vous là et écrivez, dit l'officier municipal au jeune homme.

Celui-ci obéit et remplit les formules d'usage; puis, arrivé au nom des individus, il leva la tête attendant qu'on les lui dictât.

— Comment s'appelle ton mari, citoyenne, demanda le municipal, et quel âge a-t-il? — Il s'appelle Pierre Durand, et il est âgé de trente-six ans. — Bien, et ta mère? — Gervaise Arnoult, et elle est âgée de quarante-cinq ans. — Et toi? — Catherine Payot, vingt-cinq ans. — Et ta fille? — Cécile. — Agée de? — Quatre ans. — Bien, dit le municipal; maintenant, combien as-tu déboursé, Joseph? — Quarante sous, dit le greffier.

La marquise tira un double louis de sa poche.

— Ma mère! ma mère! dit la baronne en lui arrêtant la main.

Et elle compta les uns après les autres une pièce de

trente sous et dix gros sous qu'elle remit au greffier, qui salua et sortit.

Pendant ce temps l'officier municipal mettait son visa, puis quand le visa fut mis, il tendit le précieux papier à la baronne en lui disant :

— Maintenant, madame, vous pouvez continuer votre route, et j'espère qu'elle s'achèvera sans accident. — Monsieur, dit la baronne, le service que vous nous rendez ne peut se payer qu'avec une reconnaissance éternelle, et elle passera du cœur de ma mère et du mien dans celui de ma fille, quand ma fille pourra savoir ce que c'est que la reconnaissance.

La marquise fit une révérence pleine de dignité à l'officier municipal, et la petite Cécile lui envoya un baiser.

Alors toutes trois remontèrent dans la carriole, Pierre Durand reprit sa place sur le brancard, puis après s'être assuré que les deux femmes et l'enfant étaient bien établies dans la voiture, il alongea un coup de fouet au cheval qui partit au petit trot.

— A propos, ma fille, dit au bout de quelques instants la marquise, comment s'appelle ce brave homme? — Louis Duval, dit la baronne, dont le premier soin avait été de chercher au bas du passe-port le nom de leur sauveur. — Louis Duval, reprit la marquise ; il paraît que ces gens du peuple ne sont cependant pas tous des jacobins et des massacreurs.

A ce dernier mot, deux grosses larmes coulèrent sur les joues de la baronne.

La petite Cécile les essuya avec deux baisers.

III. — ON A VU DES REINES PLEURER COMME DE SIMPLES FEMMES.

—

Maintenant quelques mots sur ces deux femmes et cette enfant qui, grâce au digne municipal, venaient, comme on l'a vu, d'échapper à un assez grave danger.

La plus âgée des deux femmes s'appelait la marquise de la Roche-Bertaud; elle était née de Chemillé; c'était donc, comme naissance et comme alliance, une des grandes dames du royaume.

La plus jeune, qui était sa fille, s'appelait la baronne de Marsilly.

L'enfant, qui était sa petite-fille, s'appelait, comme nous l'avons déjà dit, Cécile : c'est l'héroïne de cette histoire.

Le baron de Marsilly, son père, mari de la plus jeune des deux femmes, était officier aux gardes depuis huit ans.

La baronne de Marsilly était dame du palais de la reine depuis cinq ans.

Tous deux étaient restés fidèles à leurs princes : le baron de Marsilly aurait bien pu, en 91 et 92, passer à l'étranger comme l'avaient fait beaucoup de ses collègues; mais il avait pensé que son devoir était de demeurer près du roi, et, s'il mourait pour lui, de mourir près de lui. La baronne n'avait fait aucune réflexion, elle était restée près de son mari qu'elle adorait et près de la reine qu'elle vénérait.

Quand le roi et la reine avaient essayé de fuir, ils avaient rendu au baron et à la baronne de Marsilly

leur liberté, et tous deux s'étaient retirés dans leur hôtel, situé rue de Verneuil, n° 6. Là ils se préparaient de leur côté à sortir de France et à rejoindre leurs souverains, lorsqu'ils apprirent que Leurs Majestés avaient été arrêtées à Varennes et qu'on les ramenait à Paris; ils allèrent aussitôt reprendre leurs postes aux Tuileries, et les deux premières personnes que le roi et la reine, en descendant de voiture, retrouvèrent prêtes à leur rendre leurs hommages, furent le baron et la baronne de Marsilly.

Et, qu'on le remarque bien, dès cette époque les circonstances étaient assez graves pour que cette marque de dévouement ne passât point tout à fait inaperçue. Le 20 juin préparait le 10 août, et le 10 août allait préparer le 21 janvier.

Paris avait un aspect étrange; il semblait que les passants ne se rendaient plus à leurs affaires, mais où leurs passions les appelaient; au lieu de cette bonne physionomie occupée à des niaiseries, qui fait le caractère particulier du badaud parisien, on ne voyait que des gens qui paraissaient occupés à se soustraire à des haines ou à poursuivre une vengeance; chaque jour on entendait parler de quelque assassinat nouveau; tantôt c'était un malheureux procureur qu'on faisait périr sous le bâton, rue de Reuilly, sous prétexte que c'était un émissaire de Lafayette; tantôt c'était un ancien garde du corps qu'on noyait dans le bassin des Tuileries en lui tenant la tête sous l'eau, en face d'une centaine de promeneurs qui regardaient cet odieux spectacle en riant d'un rire stupide; un jour, c'était quelque prêtre réfractaire qu'on accrochait à la lanterne au milieu des huées de la populace; un autre jour enfin, c'était Duval d'Epremesnil qu'on écharpait

sur la terrasse des Feuillants; et tous ces assassinats, tous ces meurtres, tous ces massacres se coloraient du nom pompeux et solennel de justice du peuple.

Quand de pareils bruits entraient aux Tuileries, escortés de cette singulière excuse, on se regardait avec étonnement, en se demandant quelle était cette nouvelle justice qui prenait impunément la place de la justice du roi.

Tout cela annonçait quelque grande catastrophe; puis un jour, comme si les présages célestes voulaient se réunir aux menaces humaines, un de ces orages auguraux, qui annoncent une certaine harmonie entre le monde supérieur et le monde inférieur, éclata.

C'était le 3 août 1792, toute la journée avait été écrasante : un soleil de plomb avait brûlé Paris; une certaine lassitude, une vague terreur, un sombre découragement semblaient planer sur la population; les voisins inquiets, rassemblés sur le pas des portes ou causant d'une fenêtre à l'autre, se montraient avec étonnement de grands nuages cuivrés qui passaient rapidement au-dessus des rues étroites, comme d'immenses vagues, et allaient au couchant se confondre dans une vaste mer de sang. Jamais le ciel n'avait eu cette couleur, jamais le soleil n'avait quitté la terre en lui faisant de si tristes adieux.

Bientôt il passa dans les airs une brise chaude et sifflante, si étrange, si inattendue, que, sans échanger une parole, les groupes se dispersèrent, et que chacun rentra chez soi, fermant portes et fenêtres : alors l'orage éclata.

Qu'on se rappelle cet orage du mois de juillet qui précéda de quelques jours la révolution de 1830.

Pendant une heure ou deux cependant, des hommes voulurent lutter avec les éléments. A la lueur des éclairs, au fracas de la foudre, cette horde étrange qu'on appelait les Marseillais, non pas qu'ils fussent de Marseille, mais parce que, comme les tempêtes, ils étaient venus du Midi, se répandirent dans les rues; orage vivant mêlé à l'orage du ciel, torrent d'hommes mêlé aux torrents de feu et de pluie qui sillonnaient les airs. Mais enfin la tempête du Seigneur vainquit cette espèce de rébellion, ces bandes hurlantes se dispersèrent, et les rues désertes restèrent le domaine des éclairs et de la foudre.

Personne ne dormit aux Tuileries pendant cette nuit terrible : plus d'une fois, par un volet entr'ouvert, le roi et la reine jetèrent les yeux sur les Feuillants ou sur les quais; ils ne reconnaissaient plus leur peuple, ils ne reconnaissaient plus leur ville, et à peine si en l'entendant gronder ainsi, et en ne se rappelant pas l'avoir jamais offensé, ils reconnaissaient Dieu.

A sept heures du matin seulement l'orage se calma.

Alors on apprit des détails inouïs.

Le tonnerre était tombé en plus de cinquante endroits, dix-huit ou vingt personnes avaient été foudroyées; la croix de la plaine d'Issy, la croix de Crosne, la croix du cimetière d'Hay, et la croix du pont de Charenton avaient été abattues.

Enfin ce fut pendant cette nuit, au bruit de cet orage, que Danton, Camille Desmoulins, Barbaroux et Panis, décrétèrent la journée du 10 août.

Le 9, le baron de Marsilly était de garde aux Tuileries, et, comme d'habitude, la baronne faisait son service près de la reine.

A huit heures du matin on entendit battre le tam-

bour dans les différents quartiers de Paris. C'était Mandar, commandant en chef de la garde nationale, qui appelait la milice citoyenne à la défense des Tuileries, qu'on savait depuis la veille menacées par les faubourgs.

Trois ou quatre bataillons à peine, se rendirent à cet appel. On les établit les uns dans la cour des Princes, les autres dans la cour des Suisses, les autres enfin dans l'étage inférieur du château. La cour des Princes conduisait au pavillon de Flore, c'est-à-dire au pavillon qui donne sur le quai; la cour des Suisses conduisait au pavillon Marsan, c'est-à-dire au pavillon qui donne sur la rue de Rivoli.

A midi, M. de Maillardor assigna aux Suisses les différents postes qu'ils devaient occuper.

A midi et demi, le baron de Marsilly reçut l'ordre d'accompagner le roi à la chapelle. Toute la famille royale voulait entendre la messe, comme autrefois les chevaliers communiaient à l'heure du combat; on sentait, sans rien voir encore, qu'il s'approchait un événement terrible.

Ce fut quelque chose de solennel que cette messe, l'avant-dernière que Louis XVI entendit.

La dernière fut celle du 21 janvier.

Le reste de la journée fut assez tranquille et se passa à faire faire dans l'intérieur du château quelques ouvrages de défense. Le baron fut chargé de couper le plancher de la galerie du Louvre, aujourd'hui la galerie du Musée.

A 11 heures du soir, Pétion, le maire de Paris, le même qui, un an plus tard, fugitif à son tour, devait être dévoré presque vivant par les loups, dans les bruyères de Saint-Emilion, entrait chez le roi d'où il sortait à minuit.

Aussitôt le roi parut, et ouvrant la porte d'une chambre où était un poste :

— M. de Marsilly, dit-il en reconnaissant l'officier qui le commandait, je vous annonce une nuit plus tranquille que nous ne le croyions; M. le maire de Paris m'assure que tout se pacifie. Faites passer cette bonne nouvelle à M. de Maillardor, mais que cependant elle ne l'empêche pas de veiller.

Le baron s'inclina et sortit pour exécuter les ordres du roi, mais en arrivant au poste du grand escalier, il s'arrêta, prêtant l'oreille et croyant d'abord avoir mal entendu. Le tocsin et le roulement de la générale retentissaient à la fois, et le cri : « A vos postes ! » se faisait entendre d'un bout à l'autre des Tuileries, en même temps qu'on fermait la grande grille du Carrousel.

Une demi-heure après, le bruit se répandit que les canonniers de la garde nationale, qui avaient été appelés pour la défense du roi et qui stationnaient dans la cour, venaient de tourner leurs pièces contre le château.

A deux heures du matin, on vint annoncer au baron de Marsilly que le roi le demandait.

Le baron trouva le roi, la reine, madame Elisabeth et leurs plus intimes réunis dans la chambre qui précède le cabinet du roi. La baronne était dans l'embrasure d'une fenêtre avec deux autres dames d'honneur.

Toutes les femmes étaient fort pâles. Le caractère des physionomies, modelées, même dans cette circonstance extrême, sur celle des souverains, était la résignation.

Le roi ne s'était pas mis au lit. Au moment où le

baron entra, il était couché sur un canapé. Sa Majesté se leva; elle était en habit violet et avait l'épée au côté.

Louis XVI alla au-devant du baron, et, le prenant par un bouton de son habit, comme c'était son habitude quand il parlait à ses familiers, il le conduisit dans un coin.

— Eh bien! mon cher baron, lui dit-il, il paraît que, malgré ce que m'avait dit M. Pétion, les choses tournent au pis. Ils se rassemblent, et au point du jour on assure qu'ils marcheront sur les Tuileries. Que veulent-ils? Je n'en sais rien... Nous égorger sans doute... Croyez-vous les Tuileries en état de défense? — Sire, répondit le baron, vous me demandez la vérité, n'est-ce pas? — Oh! oui, la vérité, toute la vérité. Si on me l'avait toujours dite, je ne serais pas où j'en suis. — Si nous sommes attaqués avec quelque ensemble et quelque acharnement, le château ne tiendra pas deux heures. — Comment! vous croyez que mes défenseurs m'abandonneront? — Non, sire, répondit le baron, mais au bout de deux heures ils seront tous morts. — Baron, ne dites pas cela tout haut, ménagez la reine. Ainsi, c'est votre avis? — Oui, sire. — C'est aussi celui de Maillardor que je viens de faire venir. Baron, prenez cinquante hommes parmi ceux que vous connaissez pour les plus braves, et chargez-vous du poste de la porte de l'Horloge; il est défendu par deux pièces de canon. Je veux pouvoir compter sur tous ceux qui seront à ce poste, le plus important des Tuileries. — Je remercie Sa Majesté de la confiance dont elle m'honore et je m'en rendrai digne, répondit le baron en s'inclinant pour se retirer. — Dites quelques mots à la baronne, je vous le permets,

dit le roi en le retenant. — Merci, sire. Je n'eusse point osé demander cette grâce, mais Votre Majesté sait aller chercher au fond du cœur les désirs de ceux qui la servent. — C'est que je suis père et mari comme vous, baron, répondit le roi, et que moi aussi j'aime la reine du fond du cœur.

Puis il ajouta à voix basse :

— Pauvre Marie! Que Dieu la garde!

Le baron s'approcha de sa femme.

— Louise, lui dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver. Dans le cas où les Tuileries seraient prises, réfugie-toi dans le cabinet derrière la bibliothèque de madame Elisabeth. Si je ne suis pas mort, je te retrouverai là. — Mais si la reine quitte Paris? — Alors, comme de mon côté je suivrai le roi, nous ne nous quitterons pas.

Tous deux se serrèrent la main.

— Embrassez-la, dit le roi en se penchant à l'oreille du baron et en lui mettant la main sur l'épaule; qui sait si ceux qui se quittent à cette heure se reverront jamais? — Merci, sire, merci, dit le baron.

Et il pressa sa femme contre son cœur.

La reine essuya une larme. Le baron vit ce témoignage d'intérêt, il alla mettre un genou en terre devant Marie-Antoinette.

La reine lui donna sa main à baiser.

Le baron s'élança hors de la chambre; le soldat sentait que lui aussi allait pleurer comme un enfant.

IV. — L'ARTILLEUR DE LA CROIX ROUGE.

Derrière le baron de Marsilly, le roi, la reine et Ma-

dame Elisabeth sortirent; ils allaient tous trois faire une visite à leurs défenseurs. A chaque poste, le roi essaya de dire à ceux qui le composaient quelques paroles d'encouragement. La reine voulut l'imiter, mais ce fut en vain qu'elle essaya de parler, les sanglots lui coupèrent la parole.

En effet, le spectacle qu'offraient les Tuileries était peu rassurant.

Les gardes suisses et françaises étaient à leurs postes, prêtes à mourir pour le roi; mais il y avait dissension dans les rangs de la garde nationale. Les bataillons des Petits-Pères, de la Butte des Moulins et des Filles Saint-Thomas étaient restés fidèles, et tenaient ferme dans la cour des Suisses et dans la cour des Princes; mais les bataillons des Thermes de Julien, et les artilleurs de la Croix-Rouge, du Finistère et du Panthéon avaient déjà pointé leurs canons sur les Tuileries.

Le roi rentra le cœur brisé. La reine et madame Elisabeth avaient perdu tout espoir : personne ne dormit au château que le dauphin.

A six heures du matin on entendit un grand bruit, c'était l'avant-garde des faubourgs qui débouchait sur le Carrousel. En même temps on vit descendre le roi, la reine et le dauphin par le grand escalier. La reine portait l'auguste enfant dans ses bras; tous trois se rendaient à l'assemblée.

En passant, le roi jeta un coup d'œil au baron de Marsilly, qui se tenait debout, l'épée à la main, sous la grande porte, à la tête de ses cinquante hommes. Deux pièces de canon présentaient à la porte leurs gueules de bronze : les artilleurs se tenaient derrière, mèche allumée.

Le dauphin salua de la main ses défenseurs, et les

cris de « Vive le roi! » se firent entendre, proférés à l'unanimité par cette petite troupe.

Mais il n'en fut pas ainsi quand le roi s'approcha de la terrasse des Feuillants qui était couverte de monde; des vociférations terribles l'accueillirent. Un sapeur accabla la reine d'injures et lui arracha le dauphin des bras.

Ce fut porté par cet homme que le royal enfant entra dans l'assemblée.

Au même instant, les premiers coups de canon tonnèrent.

A ce bruit, la baronne se rappela ce que lui avait dit son mari; elle se retira dans le cabinet indiqué. Trois ou quatre femmes de la reine l'y suivirent.

A chaque instant, le bruit du canon redoublait, et, dans les intervalles, on entendait le petillement de la fusillade. A chaque bordée, le château tremblait de son faîte à sa base. Les carreaux, brisés, tombaient dans les appartements; les balles cliquetaint contre les boiseries.

Bientôt on entendit des cris, ces cris se rapprochèrent, c'étaient ceux des Suisses, et des gardes nationaux qu'on égorgeait dans les escaliers. Ils avaient reçu, de l'assemblée, une dépêche du roi qui leur ordonnait de cesser le feu et de capituler; il était trop tard pour capituler, le château était pris d'assaut.

Les pas des fuyards commencèrent à retentir dans les appartements; et la lutte, après avoir eu lieu dans les escaliers, se renouvela de chambre en chambre. La baronne, l'oreille collée à la porte du cabinet, écoutait le bruit se rapprocher, et, dans chaque cri qu'elle entendait, croyait entendre le dernier cri de

son mari. Tout à coup la porte, ébranlée par une violente secousse, céda. Trois gardes nationaux de la Butte des Moulins se précipitèrent dans le cabinet en implorant du secours. Ils y trouvèrent la baronne et ses compagnes tout éplorées. La baronne demanda des nouvelles de son mari, s'oubliant elle-même pour ne penser qu'à lui; mais aucun d'eux ne le connaissait, et elle ne put rien apprendre.

Au reste, à la vue de ces hommes, dont les vêtements en lambeaux étaient couverts de sang, la terreur s'empara des pauvres femmes. Ce cabinet avait une porte qui donnait dans un corridor, lequel descendait par un escalier secret dans les appartements inférieurs. Une des femmes proposa ce moyen de fuite. Il fut adopté d'autant plus vivement qu'on entendait les coups de fusil et les cris des mourants dans la chambre qui précédait la bibliothèque. Hommes et femmes s'élancèrent pêle-mêle dans le corridor, puis dans l'escalier qu'on descendit rapidement. La baronne seule, au moment de les suivre, s'était arrêtée sur la première marche. Son mari lui avait dit de l'attendre où elle était, et même, au plus fort de sa terreur, cette recommandation lui était revenue à l'esprit et l'avait arrêtée à sa place.

Un instant elle crut ses compagnes sauvées. Penchée sur la rampe, elle les suivait des yeux dans l'escalier et de l'oreille dans les corridors. Le bruit de leurs pas s'éteignit. Mais bientôt on entendit retentir trois ou quatre coups de fusil, puis des cris; puis la rumeur causée par cinq ou six personnes qui fuyaient leur succéda : c'étaient les compagnes de la baronne, c'étaient les gardes nationaux qui étaient allés heurter au bout du corridor une bande de Marseillais qui

s'étaient mis à leur poursuite, et qui revenaient chercher un asile dans le cabinet où la baronne attendait toujours.

Sur l'escalier, un des gardes nationaux tomba; il avait, à la dernière décharge, reçu une balle au travers du corps : les femmes furent obligées d'enjamber par-dessus son cadavre.

Maintenant le massacre se rapprochait des deux côtés.

Il n'y avait plus moyen de rester dans le cabinet : on entendait rugir les Marseillais dans le corridor. Il n'y avait pas d'espérance de fuir par la bibliothèque, on s'y égorgeait. Les femmes tombèrent à genoux, et les hommes saisirent des chaises pour mourir au moins en se défendant.

En ce moment, par un œil-de-bœuf donnant dans une petite chambre retirée, un homme, vêtu du costume d'artilleur de la Croix-Rouge, s'élance et vient tomber au milieu des femmes, qui jettent un cri de terreur, et des gardes nationaux qui s'apprêtent à lui briser la tête avec leurs chaises, quand tout à coup la baronne jette un cri, étend les deux mains sur cet homme : c'était le baron.

En un instant les femmes le reconnaissent, et les deux gardes nationaux savent qu'ils ont affaire à un ami.

En deux mots le baron les met au fait; forcé à son poste, poursuivi de chambre en chambre, il a trouvé à la porte du cabinet attenant le cadavre d'un artilleur de la Croix-Rouge; il l'a tiré dans le cabinet, a revêtu ses habits et, par l'œil-de-bœuf qu'il savait communiquer avec la bibliothèque, il a rejoint sa femme.

A peine a-t-il donné cette explication que les Mar-

seillais, qui ont perdu de vue les fuyards, mais qui les ont suivis à la trace du sang, se précipitent dans l'escalier. Le baron prend une résolution rapide, soudaine, complète, et s'élance à leur rencontre.

— Par ici, amis, dit-il, par ici. — Canonnier de la Croix-Rouge? crient les Marseillais. — Oui, frères, nous avons été pris, ces deux braves gardes nationaux et moi nous allions être égorgés quand ces femmes nous ont cachés dans ce cabinet. La vie pour elles, car elles nous ont sauvé la vie! — Eh bien! qu'elles crient: Vive la nation!

Les pauvres femmes crièrent tout ce qu'on voulut.

Puis les Marseillais se répandirent dans les appartements emmenant les deux gardes nationaux avec eux.

— Et ces pauvres femmes qui nous ont sauvés, s'écria le baron, les abandonnerez-vous à d'autres qui, ne sachant pas les services qu'elles nous ont rendus, les égorgeront peut-être? — Non, dirent les Marseillais en revenant sur leurs pas, mais que veux-tu que nous en fassions? — Qu'on les reconduise chez elles et que leur dévouement soit récompensé. — Alors qu'elles prennent nos bras et qu'elles nous disent où elles demeurent. — Où demeures-tu, citoyenne? demanda le baron à sa femme. — Rue de Verneuil, n° 6, répondit madame de Marsilly. — Camarade, dit le baron à celui des Marseillais qui lui paraissait avoir la meilleure physionomie, je te recommande celle-ci; c'est celle qui a pris le plus particulièrement soin de moi, et elle demeure en face; il n'y a que la Seine à traverser. — Sois tranquille, dit le Marseillais, elle arrivera à bon port, la petite mère, c'est moi qui t'en réponds. — Mais toi, citoyen, s'écria la pauvre femme, se cram-

ponnant au bras de son mari, que vas-tu faire? — Moi, dit le baron, en affectant un langage et une allure en harmonie avec l'habit qu'il avait momentanément revêtu, moi, je vas voir un peu ce qu'est devenu le roi.

La baronne poussa un soupir, lâcha le bras de son mari et s'éloigna au bras de son protecteur.

Puis le baron, repassant par l'œil-de-bœuf dans le cabinet voisin, revêtit son uniforme qu'il n'avait abandonné un instant que dans l'espérance que, grâce à ce déguisement, il pourrait sauver sa femme.

La baronne attendit vainement son mari pendant toute la journée du 10 et du 11.

Le 11 au soir, comme on enlevait les cadavres de la cour des Suisses, un portier qui aidait à les jeter dans les charrettes qui les emportaient, reconnut le baron, fit porter le corps dans sa loge, et alla annoncer à madame de Marsilly, qui était arrivée saine et sauve chez elle, que son mari venait d'être reconnu parmi les morts.

V. — LA MARQUISE DE LA ROCHE-BERTAUD.

La douleur de la baronne fut grande; mais comme c'était une âme à la fois simple et forte, une grande consolation lui fut offerte par cette conviction que son mari était mort en faisant son devoir.

D'ailleurs, il lui restait à vivre pour sa mère et pour sa fille.

Demeurer à Paris avec la marquise, c'était s'exposer à mille dangers. La marquise avait un de ces caractères qui n'admettent aucune dissimulation, non point

par force d'âme ou par conviction politique, mais parce que, née dans un certain milieu et élevée d'une certaine façon, il lui était impossible de cacher un seul instant ni sa naissance, ni ses opinions, ni ses haines, ni ses sympathies. Or, les temps devenaient de plus en plus orageux; le roi et la reine étaient au Temple; les massacres partiels continuaient dans les rues en attendant le massacre général qui couvait déjà. M. Guillotin venait enfin de faire hommage à l'assemblée législative de l'instrument philantrophique qu'il avait eu le bonheur d'inventer : il était temps, comme on le voit, de quitter la France.

Mais quitter la France n'était pas chose facile. Les peines les plus sévères attendaient ceux qui tentaient d'émigrer, et il ne fallait pas, en essayant de fuir un danger, se jeter dans un danger plus grand encore.

La marquise voulait tout conduire; elle parlait de berline, de chevaux de poste, de passe-ports impossibles qu'elle prétendait obtenir par la protection d'ambassadeurs étrangers qui, au nom de leurs souverains, forceraient bien, disait-elle, tous ses manants-là de la laisser sortir, elle, sa fille et sa petite-fille. La baronne la supplia de lui laisser mener cette affaire et à force de supplications, elle obtint de sa mère qu'elle ne se mêlerait de rien.

Ce fut donc elle qui dirigea tout.

Le baron avait une terre située entre Abbeville et Montreuil. Cette terre était détentée par un métayer dont les pères, depuis deux cents ans, avaient été fermiers des ancêtres de M. de Marsilly. La baronne croyait à bon droit pouvoir compter sur ce brave homme. Elle lui envoya un vieux domestique qui avait élevé le baron et qui depuis quarante ans était entré

dans la famille; cet ancien serviteur, de peur de perquisitions, n'avait aucune instruction écrite, mais il avait reçu de la baronne ses instructions verbales, et il savait tout ce qu'il avait à dire.

La famille du fermier se composait justement de sa mère et de sa femme; il fut convenu qu'il viendrait à Paris et que la marquise et la baronne sortiraient de la capitale avec les habits et les passe-ports de ces deux paysannes.

Pendant ce temps, la baronne de Marsilly fit tous ses préparatifs de départ.

Il y avait à cette époque, où tout le numéraire avait été converti en assignats, très-peu d'argent comptant, même dans les plus riches maisons; cependant la baronne parvint à réunir une vingtaine de mille francs qui, joints à quatre-vingt ou cent mille francs de diamants appartenant à la marquise, rassuraient d'avance les émigrantes sur leurs premiers besoins. D'ailleurs, chacun pensait que l'état de choses ne pouvait durer, et cette émigration, aux yeux mêmes des pessimistes, devait avoir son terme avant trois ou quatre années.

Les deux pauvres femmes s'occupèrent donc des préparatifs de leur départ.

Du côté de la baronne, ils ne furent pas longs, et se firent avec l'intelligente simplicité qui formait la base de son caractère; mais il n'en fut pas ainsi de la part de la marquise. Sa fille, en passant dans son appartement, la trouva au milieu d'une multitude de caisses, de malles et de paquets suffisants pour encombrer trois fourgons : elle n'avait voulu laisser aucune de ses robes, et elle emportait jusqu'à son linge de table.

— Ma mère, lui dit la baronne en secouant triste-

ment la tête, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Nous ne pourrons guère, afin de ne pas éveiller les soupçons, emporter que la robe que nous aurons sur nous, et, quant au linge, un seul de vos mouchoirs brodés et à dentelles suffirait pour nous faire reconnaître et arrêter. — Mais cependant, ma chère, dit la marquise, nous ne pouvons pas nous en aller sans être vêtues. — Oui, ma mère, vous avez raison, répondit la baronne avec son inaltérable douceur; mais nous ne nous en irons qu'à la condition d'être vêtues de choses simples et en harmonie avec notre état apparent. N'oubliez pas, ajouta-t-elle en essayant de sourire, que nous sommes des paysannes, mère et femme de paysan; que vous vous nommez Gervaise Arnoult et moi Catherine Payot. — Oh! quel temps! mon Dieu! quel temps! murmura la marquise, et que, si Sa Majesté avait, dès le premier moment, réprimé les abus, fait pendre M. Necker et fusiller M. de Lafayette, nous n'en serions pas où nous en sommes! — Songez à des infortunes plus grandes que la nôtre encore, ma mère, et que cette comparaison vous donne de la patience. Songez au roi et à la reine prisonniers au Temple, songez au pauvre petit dauphin, et ayez pitié, sinon de nous, mais du moins de Cécile qui, si elle nous perdait, resterait orpheline.

C'étaient là de trop bonnes raisons pour que la marquise ne s'y rendît point, mais elle ne s'y rendit qu'en soupirant. La marquise était née dans le luxe; elle s'était habituée à y vivre; elle comptait y mourir, et les choses superflues surtout lui étaient devenues d'absolue nécessité.

Mais ce fut bien pis lorsque la baronne lui remit sa part du linge qu'elle venait de faire faire, et qui,

sans être tout à fait grossier était cependant bien rude auprès de la toile de Hongrie et de la batiste dont elle usait habituellement : les chemises surtout l'exaspérèrent, et elle déclara qu'elle ne porterait jamais de pareil linge, tout au plus bon pour des manants.

— Hélas! ma mère, répondit tristement la baronne, bien heureuses si, pendant huit jours, nous parvenons à faire croire que nous appartenons à cette classe que vous méprisez tant, et qui, aujourd'hui, est toute-puissante. — Mais cela ne durera pas! s'écria la marquise; j'espère bien que cela ne durera pas! — Et moi aussi, ma mère, je l'espère : mais cela est ainsi, et, si vous le voulez, en attendant le jour de notre départ, je porterai le linge qui vous est destiné, afin d'en user la première rudesse.

Cette proposition de la baronne toucha la marquise, dont le cœur était excellent au fond, au point qu'elle consentit à tout, et il fut arrêté qu'aux nombreux sacrifices qu'elle avait déjà faits, elle joindrait ce dernier sacrifice, qui était pour elle, à ce qu'elle affirmait, le plus pénible de tous.

Sur ces entrefaites le fermier, sa mère et sa femme arrivèrent: la baronne les reçut comme des gens qui venaient lui sauver la vie, et la marquise, comme des gens à qui elle voulait bien faire l'honneur de devoir la sienne.

Outre les vêtements qu'ils avaient sur eux, ils apportaient leurs plus beaux habits, leurs habits des dimanches : ceux-là étaient pour la baronne et pour la marquise.

Heureusement, à peu de chose près, les tailles étaient les mêmes. Le soir même de l'arrivée, on barricada les

portes, on ferma les volets et l'on fit l'essai des costumes.

La baronne se prêta à merveille aux incommodités relatives de ses nouveaux vêtements, mais la marquise éclata en plaintes : le bonnet ne tenait pas sur sa tête, les sabots lui faisaient mal aux pieds, et les ouvertures de ses poches n'étaient pas à la même place.

La baronne lui donna le conseil de garder ces habits jusqu'au moment du départ, afin de s'y habituer. Mais la marquise répondit qu'elle aimerait mieux mourir que de porter de pareilles nippes une heure de plus que le temps strictement nécessaire.

Le départ fut fixé au surlendemain.

Pendant ce temps, Catherine Payot confectionna à la petite Cécile un costume complet; l'enfant était charmante sous ses nouveaux habits et surtout enchantée : le changement est le bonheur de l'enfance.

La veille du départ, Pierre Durand s'occupa de faire viser son passe-port. La chose fit moins de difficultés qu'on ne s'y attendait; il était entré avec sa mère, sa femme, sa charrette et son cheval; il sortait cinq jours après, avec sa mère, sa femme, sa charrette et son cheval, il n'y avait trop rien à dire. On avait bien songé à faire ajouter l'enfant aux personnes inscrites, mais on craignit que cette adjonction n'éveillât les soupçons des municipaux, et, après mûre délibération, il fut convenu qu'on n'en parlerait même pas.

Le lendemain matin, à cinq heures, la petite carriole, tout attelée, était dans la cour de l'hôtel. La marquise, habituée à se mettre au lit à deux heures et à se lever à midi, avait préféré ne pas se coucher; la baronne, de son côté, avait passé la nuit à coudre de l'or dans son corset et des diamants dans les remplis de la robe de la petite Cécile.

A cinq heures, la baronne entra chez sa mère et la trouva prête; seulement elle avait conservé, toute vêtue en paysanne qu'elle était, des boutons de diamants à ses oreilles et une magnifique émeraude à son doigt; on eût dit qu'elle allait à quelque bal masqué et qu'elle avait pris toutes ses précautions pour que l'on vît bien que ce n'était qu'un déguisement.

Après une légère discussion, la baronne obtint d'elle qu'elle ôtât ses boucles d'oreilles et sa bague, opération qui ne s'accomplit point sans que la marquise poussât de profonds soupirs.

Mais, où fut la véritable lutte, ce fut lorsqu'il s'agit de monter dans la carriole : la marquise n'avait pas encore vu le véhicule destiné à la transporter hors de France, et elle s'était fait l'idée de quelque chose comme un remise ou comme un fiacre tout au plus. A la vue de la carriole, elle demeura anéantie. Cependant, comme les grandes circonstances amènent les grandes résolutions, la marquise fit sur elle un violent et dernier effort, et monta dans la carriole.

La baronne pleurait silencieusement en quittant son hôtel où elle avait été si heureuse, ses gens qui l'avaient si bien servie, et les bonnes paysannes qui lui donnaient une si grande preuve de dévouement.

Quant à la petite Cécile, elle ne faisait que répéter :

— Mais où est donc papa, et pourquoi ne part-il pas avec nous?

Tout alla bien jusqu'à la barrière Saint-Denis; mais à la barrière Saint-Denis eut lieu la scène que nous avons racontée et qui, au lieu de tourner au pis, comme on l'avait cru d'abord, eut des résultats si heureux pour la pauvre famille émigrante.

En effet, comme l'avait prévu le bon municipal, grâce

à leur nouveau passe-port, plus en règle que l'ancien, on fit peu de difficultés aux voyageurs; d'ailleurs, pour plus de sécurité, ils ne s'arrêtèrent, comme cela convenait à des gens de leur condition apparente, que dans de petites auberges de village. Le cheval était bon et faisait ses douze lieues par jour, de sorte que, dans la nuit du sixième jour, les fugitifs étaient à Boulogne.

En passant à Abbeville, Pierre Durand avait fait viser son passeport pour continuer sa route.

Nous passons sous silence les plaintes de la marquise, quand il lui fallut coucher dans des draps d'auberge et brûler de la chandelle.

La baronne supporta toutes ces boutades aristocratiques avec son angélique douceur.

Quant à la petite Cécile, elle était enchantée : elle voyait des arbres, des fleurs et des champs. Les enfants sont comme les oiseaux et n'en demandent pas davantage.

On arriva pendant la nuit à Boulogne, et on descendit à l'hôtel de France, dans la rue de Paris.

L'hôtel était tenu par madame Ambron, royaliste au fond de l'âme, et dont la baronne avait pris l'adresse comme celle d'une femme sur laquelle on peut compter. En effet, à peine la baronne se fut-elle ouverte à elle, que son hôtesse lui répondit de tout, et lui promit que dès la nuit du lendemain, si le vent était bon, elle partirait pour l'Angleterre.

Puis elle donna aux voyageuses d'humbles chambres comme cela convenait à des paysannes, mais d'une propreté si remarquable, que la marquise elle-même fit momentanément trêve aux soupirs qu'elle n'avait cessé de pousser depuis qu'elle avait quitté son hôtel.

En effet, le lendemain matin, madame Ambron, qui avait des relations avec tous les mariniers de la côte, fit prix avec le patron d'un petit sloop, lequel, pour la somme de cent louis, s'engagea à conduire les trois fugitives à Douvres.

Toute la journée, les yeux de la baronne demeurèrent fixés sur une girouette qui se trouvait en face de ses fenêtres. Le vent était contraire, et déjà depuis cinq ou six jours soufflait obstinément du même côté. Mais comme si Dieu, jugeant la pauvre famille suffisamment éprouvée par la perte de son chef, la regardait enfin en pitié, vers le soir la girouette tourna, et l'hôtesse entra toute joyeuse, pour dire à la baronne de se tenir prête à partir avant le fermeture des barrières.

En effet, à cinq heures, la marquise, la baronne et la petite Cécile reprirent place dans la carriole, et Pierre Durand sur le brancard. Comme s'ils retournaient à Montreuil, et surtout grâce au nouveau visa, ils sortirent sans difficulté. Mais, à une demi-lieue de la ville, on prit un chemin de traverse qui conduisait à une petite maison de campagne qu'avait achetée madame Ambron, et qui était située à un quart de lieue de la mer. C'était ordinairement à cette maison que, grâce au procédé qu'à son tour venait d'employer la baronne, on venait prendre les voyageurs qui désiraient passer en Angleterre.

Madame Ambron avait voulu cette fois s'y trouver elle-même; ce fut donc cette digne femme qui reçut, à leur arrivée, la baronne, sa mère et sa fille; il était dix heures du soir, on attendit jusqu'à minuit.

A minuit, on frappa à la porte c'était le patron du sloop en personne. Selon les conventions faites, la ba-

ronne lui paya cinquante louis à l'avance, les cinquante autres devaient lui être payés en mettant le pied sur la côte d'Angleterre.

Les deux femmes s'enveloppèrent dans leurs pelisses; madame Ambron se chargea de soutenir la marquise, à qui cette demi-lieue faite à pied et au milieu de la nuit causait une mortelle terreur; Pierre Durand prit la petite Cécile dans ses bras, et l'on partit.

A mesure qu'on avançait, on entendait la mer qui se brisait le long de la côte avec ce long et triste murmure qui semble la respiration de l'Océan. La marquise frissonnait à l'idée de s'embarquer ainsi sur une petite chaloupe et parlait de rester cachée en province.

De temps en temps la baronne regardait la petite Cécile qui s'était endormie dans les bras du fermier, et, sans mot dire, essuyait une larme.

On arriva au bord de la falaise : il fallait descendre. On ne voyait rien qu'une espèce de muraille taillée à pic; la marquise jeta de grands cris.

Un petit chemin large de deux pieds rampait le long de cette muraille; la baronne reprit sa fille des bras de Pierre Durand et s'y engagea la première; madame Ambron la suivit en se retenant à la main du fermier, la marquise ferma la marche, soutenue par le patron.

On arriva sur le galet.

La baronne eut un instant de terreur. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait ni hommes ni barque; mais le patron fit entendre un coup de sifflet et l'on vit apparaître un point noir qui grossit en s'approchant; c'était un canot et deux rameurs.

Madame de Marsilly se retourna une dernière fois pour remercier madame Ambron et dire un dernier

adieu à Pierre Durand : elle trouva le brave fermier tournant son chapeau entre ses mains, avec l'air évidemment embarrassé d'un homme qui voudrait parler et qui n'ose le faire.

— Vous avez quelque chose à me dire, mon ami? demanda la baronne. — Pardon excuse, madame la baronne, dit Pierre Durand, car ça n'est pas à moi de me mêler de vos affaires. — Dites toujours, mon cher Pierre, tout ce que vous me direz sera bien reçu.—Je voulais donc dire, madame la baronne, continua Pierre, qu'en partant comme cela au moment où vous vous en doutez le moins et pour un pays aussi cher que l'Angleterre, sans savoir combien de temps vous y resterez... — Eh bien? dit la baronne, voyant que Pierre hésitait de nouveau. — Eh bien! madame la baronne, continua le fermier, n'a peut-être pas réuni tous les fonds qui lui sont nécessaires? — Pierre, mon ami, dit la baronne en lui serrant la main, je vous comprends.—Et, continua Pierre, si madame la baronne... comme nous avons encore six ans de bail et que, j'espère bien, madame la baronne nous le renouvellera; je dis donc que si madame la baronne voulait nous permettre de lui donner d'avance deux années de fermages... outre que ça nous rendrait service, attendu que les brigands pourraient bien nous piller cet argent-là, et qu'il serait plus en sûreté dans les mains de madame la baronne que dans les nôtres... Enfin, en acceptant ces dix mille francs, madame la baronne nous ferait bien plaisir. Les voilà dans un petit sac et tout en vieux louis. Oh! madame peut les prendre de confiance, il n'y en a pas un de rogné. — Oui, mon ami, oui, j'accepte, dit la baronne; nous nous reverrons dans des temps plus heureux, et, soyez tranquille,

Pierre, je n'oublierai pas votre dévouement.—Allons, en barque, en barque! cria le patron; un douanier qui s'aviserait par hasard de faire sa ronde, et nous serions flambés, voyez-vous.

La recommandation était juste. La baronne serra une dernière fois de sa main fine et blanche la grosse main calleuse de Pierre Durand; elle embrassa madame Ambron et sauta dans la barque où l'attendaient déjà la marquise et Cécile.

En ce moment on entendit une voix qui criait:

— Qui vive? —Au large, dit le patron, et nageons, enfants, nageons vivement.

Et lui-même, tout en sautant dans la barque, la lança d'un coup de pied en mer.

Dix minutes après on était à bord du sloop, et le lendemain au matin les trois fugitives débarquaient à Douvres.

VI. — LE COTTAGE.

En mettant pied à terre, la baronne voulait tout d'abord prendre une voiture pour Londres; mais la marquise déclara que, puisqu'elle avait enfin le bonheur d'avoir quitté la France et de se trouver en lieu de sûreté, elle ne ferait pas un pas de plus sous le ridicule accoutrement dont elle avait été obligée de s'affubler. Comme la chose ne présentait aucun grave inconvénient, la baronne y consentit; d'ailleurs, quelque extravagantes que fussent souvent les exigences de madame de la Roche-Bertaud, la baronne y souscrivait presque toujours avec cette soumission filiale

que l'on retrouve souvent encore dans les grandes familles qui ont conservé les traditions du dix-septième siècle.

En conséquence, la baronne se fit conduire dans le meilleur hôtel de Douvres, et là, malgré la fatigue de la route, avant de prendre aucun repos, la marquise ouvrit une caisse qu'elle avait cachée dans la carriole, en tira son linge et ses vêtements habituels, et, après avoir rejeté avec mépris loin d'elle les hardes populaires qui lui pesaient si fort, elle commença sa toilette qu'elle ne regarda comme achevée que lorsqu'elle fut coiffée et poudrée avec autant de soin que s'il se fût agi d'aller le soir même au cercle de la reine.

Quant à la baronne, tous ses soins étaient concentrés sur la petite Cécile qui, heureusement, avait assez bien supporté la mer; cependant, comme elle avait hâte d'arriver à Londres et de faire le choix d'une résidence, elle fit retenir le même jour tout l'intérieur d'un coach qui partait le lendemain à neuf heures du matin pour la capitale.

On sait avec quel confortable sont exécutées les voitures anglaises; la marquise ne fit donc pas trop de difficultés pour monter dans celle-ci, surtout lorsqu'elle vit que, par les soins de sa fille, elle se trouverait isolée du reste des voyageurs.

La route se fit, de Douvres à Londres, avec la rapidité ordinaire; les voyageuses passèrent presque sans s'arrêter à Cantorbéry et à Rochester, et, le même jour elles arrivèrent à Londres.

La baronne était trop absorbée dans sa douleur pour faire attention à ce qui se passait antour d'elle, mais la marquise était enchantée; elle voyait des livrées, des armoiries et de la poudre, chose que de-

puis deux ou trois ans elle ne voyait plus en France, de sorte qu'elle trouvait Londres la plus belle ville du monde et les Anglais le plus grand peuple de la terre.

Les deux voyageuses descendirent dans un hôtel que leur avait indiqué madame Ambron, dans Golden-Square; c'était à quelques centaines de pas de Regent's-street; la baronne envoya aussitôt une lettre à madame la duchesse de Lorges pour la prévenir de son arrivée.

Le même soir, la duchesse de Lorges accourut. La baronne et elle avaient été très-liées; la duchesse de Lorges venait lui offrir ses services dans le cas où elle voudrait rester à Londres.

Mais ce n'était point l'intention de madame de Marsilly; elle comptait, pendant tout le temps qu'elle demeurerait à l'étranger, vivre de la façon la plus retirée; elle demanda donc purement et simplement à la duchesse si elle connaissait un joli village qu'elle pût habiter, afin de se livrer tout entière à l'éducation de sa fille. La duchesse lui nomma Hendon comme une de ces charmantes résidences qui réunissent, au voisinage de la capitale, la solitude de la campagne, et la baronne se promit d'aller dès le surlendemain visiter le petit paradis que lui recommandait son amie.

Le lendemain, la baronne et la marquise rendirent à la duchesse la visite qu'elles en avaient reçue. Le premier soin de la baronne fut de s'informer de madame Duval. C'était, comme on se le rappelle, aux soins de son mari que, selon toute probabilité, madame de Marsilly et sa mère devaient d'être arrivées à Boulogne sans avoir été inquiétées. La duchesse la fit

appeler, et, quelques instants après, madame Duval entra, accompagnée de son fils, charmant enfant de six ans, que l'on donna aussitôt pour compagnon de jeu à la petite Cécile.

La baronne, après avoir raconté à madame Duval les obligations qu'elle avait à son mari, s'acquitta de la commission dont elle s'était chargée. La pauvre femme écouta toutes ses paroles avec une véritable reconnaissance; il y avait plus de trois mois qu'elle n'avait reçu de nouvelles de son mari qui, n'osant risquer ses lettres à la poste, ne pouvait lui en faire parvenir que par des occasions qui devenaient de jour en jour plus rares. Or, depuis trois mois, les massacres du 10 août et des 2 et 3 septembre avaient eu lieu, et la pauvre femme, privée de nouvelles, ignorait complétement s'il n'était pas au nombre des victimes.

Lorsqu'elle apprit le contraire, elle appela son enfant, qui arriva tenant la petite Cécile par-dessous le bras.

— Henri, lui dit-elle, demandez à madame la baronne la permission de lui baiser la main, et remerciez-la du fond du cœur, car elle vient de m'assurer que vous avez encore un père. — Et mon papa à moi, demanda la petite Cécile, où est-il, maman?

La pauvre baronne se mit à fondre en larmes, et, prenant les deux enfants dans ses bras, elle les confondit dans le même embrassement, au grand scandale de la marquise.

Le soir, la baronne reçut une lettre de la duchesse, dans laquelle celle-ci lui annonçait qu'elle ne voulait point permettre qu'elle allât seule à Hendon, et qu'elle la prendrait le lendemain dans sa voiture et visiterait

avec elle le petit village qui devait devenir sa résidence.

En effet, le lendemain la duchesse de Lorges était chez la baronne à dix heures du matin : la baronne et la petite Cécile étaient prêtes, mais la marquise n'avait pas encore achevé sa toilette.

Il y avait quelques lieues seulement de Londres à Hendon; on y fut donc rendu en deux heures. La baronne était charmée de cet aspect calme et modeste des petites maisons anglaises : femme de goûts simples et de jouissances intérieures, elle avait, surtout depuis la mort de son mari, rêvé l'isolement et la solitude dans une de ces petites maisons comme il en surgissait à chaque pas sur sa route. Il lui semblait que, dans de pareilles demeures, l'existence devait être, sinon toujours heureuse, du moins presque toujours calme.

On arriva à Hendon : c'était bien, comme l'avait dit la duchesse, un de ces charmants petits villages anglais dont on ne retrouve, même en Hollande et en Belgique, qu'une pauvre contrefaçon. La baronne s'informa si quelques-unes de ces jolies maisons qu'elle voyait étaient à louer; on lui en indiqua cinq ou six qui, d'après les désignations qu'elle donna, pouvaient parfaitement lui convenir.

La baronne avait une si grande hâte de posséder un de ces jolis cottages, qu'elle se mit aussitôt en quête, et que, dès le premier qu'elle vit, elle voulut l'arrêter, ne pouvant pas croire que celui-là ne fût pas le plus joli et le mieux distribué de tous. Mais la duchesse, plus au fait qu'elle de la distribution intérieure de ces petits logements, lui assura qu'elle en trouverait de beaucoup plus convenables que celui qu'elle croyait une merveille; et, moyennant cette assurance, madame de Marsilly continua ses perquisitions.

En effet, au cinquième ou sixième qu'elle visita, il s'en présenta un si charmant, que la duchesse elle-même fut forcée d'avouer qu'il serait difficile de trouver mieux, et que l'on en arrêta le prix. Madame de Marsilly eut la faculté d'entrer en possession le jour même, si bon lui semblait, moyennant la somme de quatre-vingts livres sterling par an.

C'était une petite maison à deux étages, blanche, avec des contrevents verts, et le long de laquelle courait un treillage de même couleur, tout garni de plantes grimpantes dont les larges feuilles revêtaient, au moment de l'année où l'on était arrivé, les nuances du plus beau pourpre; on parvenait à la façade de cette maison par une petite cour, de chaque côté de laquelle s'élevait un monticule de fleurs. Trois marches conduisaient à une porte de la couleur des contrevents, et au milieu de laquelle brillait un marteau de cuivre poli et resplendissant comme s'il eût été d'or. Cette porte ouverte, on se trouvait dans un corridor qui traversait toute la maison pour donner, de l'autre côté, sur un charmant petit jardin d'un demi-arpent environ, avec une belle pelouse verte, comme on n'en voit qu'en Angleterre, une allée circulaire, voilée de temps en temps par des massifs d'acacias, d'arbres de Judée et de lilas, un cabinet rustique au fond, meublé de sa table et de quatre chaises, enfin, un petit ruisseau qui gazouillait gracieusement tout en sautillant sur des rochers en miniature, au bas desquels il formait un petit bassin qu'un rayon de soleil du Midi eût bu dans une seule journée.

Quant à l'intérieur de la maison, il était d'une grande simplicité.

Quatre portes donnaient sur le corridor du rez-de-

chaussée : la porte de la salle à manger, la porte du salon, la porte d'une chambre à coucher et la porte d'un cabinet de travail.

La salle à manger et le salon communiquaient l'un avec l'autre, ainsi que la chambre à coucher et le cabinet de trava.l.

Le premier avait une distribution différente : l'escalier qui y conduisait donnait sur une antichambre dans laquelle s'ouvraient trois portes; en face, celle d'un joli salon, et, de chaque côté, celle d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette formant boudoir.

L'étage supérieur était réservé aux domestiques, et, outre leurs chambres, contenait une lingerie.

La marquise trouvait bien la maison trop petite, trop mesquine, et tout au plus bonne pour un pied-à-terre d'été; mais la baronne lui dit en souriant qu'on irait passer l'hiver à Londres, et moyennant cette promesse, que madame de la Roche-Bertaud prit au sérieux, elle donna son approbation au choix de sa fille.

Mais le cottage, comme on le comprend bien, n'était aucunement meublé; il fallait tout acheter ou tout louer. La duchesse de Lorges et la marquise de la Roche-Bertaud, qui voyaient sans cesse la France châtiée comme elle le méritait par la coalition étrangère, les émigrés rentrés à Paris, les princes légitimes replacés sur leur trône, étaient pour une location pure et simple; mais madame de Marsilly, qui voyait les choses du fond d'une douleur réelle et par conséquent d'un point de vue infiniment plus positif, calcula que trois années de location équivaudraient à l'achat; elle décida donc qu'on achèterait tous les meubles et tous les ustensiles dont on aurait besoin, invitant sa mère

à choisir l'appartement qui lui conviendrait, afin qu'elle pût le faire arranger sans retard et autant que possible à son goût. La marquise ne trouvait pas que la maison tout entière fût trop grande pour elle et pour ses robes : elle avait, disait-elle, dans son château de Touraine, des armoires dans lesquelles elle pourrait enfermer toutes les chambres du pauvre petit cottage; c'était vrai, mais on n'était pas en Touraine, on était en Angleterre : il fallait en prendre son parti et se décider. Après être montée et avoir descendu vingt fois l'escalier, avoir visité tous les coins et tous les recoins de sa demeure future, la marquise se décida pour la chambre à coucher et le cabinet du rez-de-chaussée.

Ce choix arrêté, on retourna à Londres.

Comme la baronne de Marsilly désirait s'installer le plus tôt possible dans son logement, dès le lendemain madame de Lorges envoya son tapissier prendre les mesures.

La baronne avait protesté contre cette façon aristocratique de procéder, avouant franchement à la duchesse que toute sa fortune se bornait à cette heure à une centaine de mille francs, y compris les diamants de la marquise : mais la duchesse avait répondu qu'avec cent mille francs et de l'économie, madame de Marsilly pouvait parfaitement attendre cinq ou six années. Or, il était évident qu'on n'aurait pas même ce temps à attendre, les troupes alliées étant à peine à cinquante lieues de la capitale.

D'ailleurs on avait des fermiers, on avait des terres, on avait des ressources, on tirerait de l'argent de France.

Toutes ces raisons paraissaient si bonnes à la duchesse et à la marquise, qu'elles ne savaient pas com-

ment la baronne ne s'y rendait pas à l'instant même : la baronne fit une concession, elle accepta le tapissier, mais se chargea de l'achat des meubles.

Huit jours après, le cottage était prêt à recevoir ses hôtes : tout était d'une simplicité extrême, mais d'une propreté et d'un goût merveilleux.

Au reste, il avait fallu tout acheter : linge, argenterie, meubles, robes, etc., de sorte que, quelque économie qu'y eût mise la baronne, son installation lui coûta vingt mille francs.

C'était le cinquième de tout ce qu'elle possédait; il ne lui restait plus en argent comptant que les dix mille livres de Pierre Durand, plus les soixante ou quatre-vingt mille francs de diamants qui, comme nous l'avons dit, appartenaient à la marquise.

Mais avec cela on pouvait vivre cinq ou six ans, et malgré le doute que le malheur passé avait fait naître pour l'avenir dans le cœur de madame de Marsilly, elle ne pouvait s'empêcher de répéter tout bas et après sa mère et madame de Lorges :

— Dans l'espace de cinq ou six ans, il arrive bien des choses.

En effet, ces cinq ou six années étaient destinées à voir s'accomplir de bien graves événements.

Mais, pour le moment, nous n'avons par bonheur à nous occuper que de notre petit cottage et de ceux qui l'habitaient.

VII. — L'ÉDUCATION.

Comme on le comprend bien, la marquise avait

été d'une parfaite inutilité à sa fille pour tous les arrangements intérieurs de sa maison; aussi était-elle restée pendant tout ce temps chez la duchesse de Lorges qui, en échange, avait prié madame Duval de donner tous ses soins à l'installation de son amie.

Madame Duval était Anglaise, comme nous l'avons dit, d'une naissance bourgeoise, mais d'une éducation distinguée, puisque, grâce à cette éducation, elle avait pu se livrer au professorat. Outre la sympathie qu'un malheur commun inspirait à la baronne pour elle, se joignit donc la reconnaissance de mille petits services rendus; il en résulta que pendant cinq ou six jours que les deux femmes restèrent ensemble, occupées à présider à l'ameublement du cottage, il s'établit entre elles une certaine liaison, dans laquelle, au reste, avec un tact parfait, madame Duval garda toujours la distance que les convenances sociales avaient mises entre elle et la baronne.

Les deux enfants, qui ne connaissaient encore rien de tout cela, tantôt se roulaient sur le gazon de la pelouse ou sur le tapis du salon, tantôt couraient l'un après l'autre, ou en se tenant par la main, dans l'allée circulaire du petit jardin.

Au bout de huit jours tout fut prêt. Madame Duval se chargea de trouver à la baronne une femme qui pût à la fois faire un peu de cuisine et prendre soin du ménage, et retourna à Londres.

Cela fit bien gros cœur aux deux enfants de se quitter.

Le lendemain, la duchesse de Lorges arriva, amenant dans sa voiture la marquise de la Roche-Bertaud, et une femme de chambre française, que celle-ci avait arrêtée pour son service particulier.

La baronne vit avec inquiétude ce surcroît de domestique sur lequel elle n'avait pas compté; mais elle connaissait les habitudes aristocratiques de sa mère, et comme celle-ci avait besoin d'être servie, elle pensa qu'il serait cruel de priver la marquise de ce luxe, elle qui avait déjà tant fait de sacrifices à sa position.

Certes, cette position était bien indépendante de la volonté de la baronne; madame de Marsilly, comme sa mère, était habituée à toutes les commodités d'une vie grande et élégante, et, par conséquent, comme sa mère, elle subissait tous les ennuis de la gêne dans laquelle, comparativement à son opulence passée, elle allait se trouver; mais il y a de ces caractères dévoués qui s'oublient toujours eux-mêmes pour ne songer qu'à autrui. Madame de Marsilly était un de ces caractères privilégiés de la douleur; et sa seule préoccupation était pour sa mère.

Quant à la petite Cécile, elle ne savait encore rien des choses de ce monde : douleur et bonheur étaient pour elle de vains mots, qu'elle prononçait comme un écho, sans avoir la conscience de leur valeur, et sans faire encore une différence dans l'accent avec lequel elle les prononçait.

C'était, au reste, une adorable petite fille de trois ans et demi, belle et douce comme les anges, avec tous les instincts charmants de la nature féminine; souriant aux bonnes impressions comme une fleur printanière sourit au soleil; nature heureuse qui n'attend que la fécondation de l'amour maternel pour réunir toutes les vertus.

Aussi la baronne, qui avait apprécié cette heureuse organisation, se réserva-t-elle à elle seule le soin de la développer.

Ce soin, du reste, lui fut facilement abandonné par la marquise : certes, elle aimait aussi sa petite-fille. A la première vue, elle avait même, pour des regards peu exercés, l'air de l'aimer plus que ne l'aimait sa mère. Elle l'appelait d'un bout à l'autre de l'appartement, elle se la faisait apporter du fond du jardin pour l'embrasser avec passion, mais, au bout de dix minutes qu'elle était près d'elle, l'enfant la gênait et elle la renvoyait à sa mère. La marquise, à quarante-cinq ans, aimait Cécile comme enfant elle avait aimé sa poupée, c'est-à-dire pour jouer avec elle à la maternité. Cécile n'était pas pour elle, comme pour sa mère, un besoin du jour et de la nuit, c'était une simple distraction de quelques instants. La marquise, dans un moment d'enthousiasme, aurait donné sa vie pour sa petite-fille, mais pour sa petite-fille, comme, au reste, pour personne au monde, la marquise ne se serait pas imposé huit jours de privations.

Cependant, dès le premier jour, il s'établit une grave discussion entre la baronne et sa mère sur le genre d'éducation à donner à Cécile.

La marquise voulait une éducation brillante et digne en tout du rang que sa petite-fille serait appelée à remplir dans le monde, quand le roi, vengé de ses ennemis et rétabli sur son trône, aurait rendu à la baronne, en la grandissant encore des intérêts de la reconnaissance, la fortune qu'elle avait perdue. C'étaient donc des maîtres de langue, de dessin et de danse que, selon elle, il fallait donner à Cécile.

La baronne, de son côté, différait entièrement d'avis avec la marquise sur ce point : femme de sens et de raison avant tout, elle envisageait les choses sous leur véritable aspect. Le roi et la reine étaient prisonniers

au Temple; elle et sa mère étaient exilées, l'avenir lui semblait donc bien incertain et plus chargé de vapeurs sombres que de lueurs dorées; or, c'était pour cet avenir incertain qu'il lui fallait élever Cécile. Une éducation qui ferait d'elle une femme simple, sans besoins et heureuse de peu, était donc l'éducation qui momentanément lui paraissait la plus convenable; libre à elle ensuite, si les temps changeaient et devenaient meilleurs, de répandre sur l'excellent fond qu'elle aurait tissu la broderie d'une brillante éducation.

Puis, pour donner à sa fille des maîtres de danse, de dessin et de langue, il fallait la fortune qu'on avait eue et non celle qu'on possédait maintenant. Il est vrai que la marquise offrait de consacrer une partie de ses diamants à cette éducation, mais cette fois encore, la baronne, qui voyait plus loin qu'elle, tout en la remerciant du fond du cœur de son amour pour sa petite-fille, amour qui l'entraînait à faire le sacrifice de ce qu'elle avait de plus cher au monde, la pria de garder cette ressource pour un besoin extrême, besoin qui, si les choses continuaient à marcher en France de la même façon, ne tarderait point à se faire sentir.

Au contraire, en se chargeant elle-même de cette éducation, la baronne pouvait donner à Cécile les premières notions de tous les arts et de toutes les connaissances nécessaires à une jeune fille, et de plus, en l'enveloppant entièrement de sa surveillance maternelle, développer les instincts excellents que la nature avait mis dans ce jeune cœur, tout en écartant les mauvais principes qu'une influence étrangère pouvait introduire dans son esprit.

La marquise, qui d'ailleurs n'aimait point à discuter, céda donc bientôt devant les raisonnements de la

baronne, et madame de Marsilly, du consentement tacite de sa mère, se trouva chargée de l'éducation de Cécile.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Les grandes et saintes âmes trouvent un adoucissement à leur douleur dans l'accomplissement de leurs devoirs. La douleur de la baronne était profonde, mais le devoir qu'elle s'était imposé était bien doux.

L'emploi du temps fut réglé par la baronne; elle était convaincue qu'un enfant peut apprendre, en jouant, les premiers éléments de ce que la femme doit savoir un jour. Elle offrit à Cécile le travail sous l'aspect d'un plaisir, et l'enfant s'y laissa prendre d'autant plus facilement, que tout son travail lui était indiqué par sa mère et qu'elle adorait sa mère.

Ainsi, la matinée était consacrée à la lecture, à l'écriture et au dessin; l'après-midi, à la musique et à la promenade.

Ces différents exercices de la pensée et du corps étaient interrompus par trois repas, après lesquels le salon du rez-de-chaussée devenait, pour un temps plus ou moins long, un lieu de réunion.

Il va sans dire qu'au bout de quelque temps la marquise cessa de paraître au déjeuner. Le repas, qui avait lieu à dix heures du matin, dérangeait trop ses habitudes. La marquise s'était, pendant trente années de sa vie, levée entre onze heures et midi, et pas une fois ne s'était montrée à qui que ce fût au monde, pas même, à feu son mari, sans sa poudre et ses mouches. C'était donc une trop grande gène pour elle que de se soumettre à cette discipline, elle s'en exempta, et, comme à l'hôtel de la rue de Verneuil, on lui apporta son chocolat dans son lit.

Quant à la baronne, les soins de la maison et l'éducation de sa fille occupaient tout son temps. La marquise, qui n'était ni institutrice ni ménagère, passait le sien, renfermée dans sa chambre, à lire les contes de Marmontel et les romans de Crébillon fils, tandis que mademoiselle Aspasie, c'était le nom de la femme de chambre française, qui n'avait plus rien à faire dès qu'elle avait habillé sa maîtresse, brodait ou cousait près d'elle, et. élevée au rang de dame de compagnie, remplissait, par sa conversation, les intervalles que laissaient entre elles les différentes lectures de la marquise.

La marquise avait bien essayé d'établir quelque communication avec ses voisins de campagne; mais la baronne, tout en laissant sur ce point toute liberté à sa mère, avait déclaré que, pour son compte, elle vivrait isolée.

L'hiver se passa ainsi. L'intérieur de la petite famille, réglé par la baronne, ne s'était pas dérangé une seule fois. La marquise seule jetait, de temps en temps, un peu de trouble dans l'emploi du temps; mais, presque aussitôt, par la constante et placide volonté de la baronne, toute chose reprenait sa marche accoutumée.

Cependant, les nouvelles de France arrivaient de plus en plus désastreuses pour les émigrés. Un jour, plus terrible que tous les jours passés, un jour devant lequel le 10 août et le 2 septembre s'effaçaient, s'était levé non-seulement pour la France, mais pour l'Europe; ce jour, c'était le 21 janvier.

Le coup fut terrible pour la pauvre famille isolée. La mort du roi présageait celle de la reine. En outre, c'était le dernier lien rompu entre la révolution et la

royauté, et peut-être même entre la France et la monarchie. La marquise ne voulait pas croire à cette sanglante nouvelle; mais il n'en fut pas ainsi de la baronne : elle avait toujours vu l'avenir du côté sombre, parce qu'elle le voyait à travers son deuil. Le malheur habitue au malheur; elle crut à tout, et cependant elle ne crut qu'à la vérité.

En voyant pleurer sa mère comme elle l'avait vue pleurer il y avait six mois, la petite Cécile demanda :

— Est-ce que papa a écrit qu'il ne reviendrait plus ?

Cependant les terribles événements qui se passaient en France, à part les larmes nouvelles qu'ils lui coûtaient, ne changeaient rien à la vie ordinaire de la baronne. La petite Cécile grandissait à vue d'œil, et, pareille aux fleurs du jardin, elle semblait prête à fleurir avec le printemps.

C'est qu'en effet les premiers jours du printemps étaient revenus, et tout, autour de la petite maison, avait repris un aspect de fête : le jardin s'épanouissait, les buissons de roses se couvraient de feuilles et se chargeaient de boutons, les lilas commençaient à montrer leurs grappes de pourpre, les acacias secouaient au vent leurs panaches parfumés; le ruisseau, que les glaces de l'hiver avaient emprisonné dans sa course souterraine, reparaissait tout grelottant encore; enfin, il n'y avait pas jusqu'à la maison qui, grâce à ses fleurs grimpantes, ne reprît un air de vie, de jeunesse et de joie dont l'avait dépouillée l'hiver.

C'était une époque de bonheur aussi pour la petite Cécile. Pendant tout l'hiver, cet hiver sombre, froid et pluvieux de Londres, sa mère l'avait tenue renfer-

mée avec le plus grand soin, et l'enfant, habituée à la vie de Paris et aux exigences de l'hôtel de la rue de Verneuil, n'avait pas vu une grande différence entre cet hiver et l'hiver précédent, qu'elle avait au reste déjà oublié peut-être; mais quand elle vit venir le printemps, cet hôte inconnu de Paris, qu'elle put en quelque sorte le toucher de la main, qu'elle vit tout naître, s'animer, fleurir, sa joie fut grande : et tout le temps qu'elle ne donnait pas à ses petites études enfantines, elle le passait dans son jardin.

Sa mère la laissait faire : elle lui montrait le ciel éclaircissant peu à peu son voile de brouillard, et quand un rayon de soleil glissait par quelque gerçure de nuage qui laissait apercevoir l'azur du firmament, elle disait à la petite Cécile que ce rayon de soleil était le regard de Dieu qui se fixait sur la terre, et que ce regard divin faisait fleurir le monde.

Quant à la marquise, il n'y avait pour elle ni printemps ni hiver. Elle se levait toujours à onze heures et demie, mangeait son chocolat dans son lit, s'habillait, se coiffait, se poudrait, mettait ses mouches et relisait pour la vingtième fois les contes de Marmontel et les romans de Crébillon fils, dont elle commentait les beautés avec mademoiselle Aspasie.

La baronne priait pour son mari et pour le roi qui étaient morts, pour la reine et pour le dauphin qui allaient mourir.

Puis, de temps en temps, on entendait dire que les armées républicaines avaient remporté quelque grande victoire, et les noms de Fleurus et de Valmy venaient retentir jusqu'au fond du petit cottage.

VIII. — DIEU PARTOUT.

Grâce à cette vie isolée que menait la baronne et à cette vie excentrique que menait la marquise, la petite Cécile se trouva élevée dans des conditions toutes particulières.

Comme nous l'avons dit, par suite du système d'éducation adopté par la baronne, aucune étude n'était présentée à l'enfant sous l'aspect d'un travail; cependant, lorsque son esprit avait été occupé par une lecture ou par une leçon de piano ou de dessin, sa mère pensait qu'il lui fallait une distraction, et alors la porte du jardin s'ouvrait pour l'enfant.

Ce jardin, c'était pour elle le paradis.

D'abord, la baronne le soignait elle-même, et elle y avait réuni les plus jolies fleurs qu'elle avait pu trouver. C'étaient des touffes de lis, des buissons de roses, des massifs d'aubépine et de boules de neige à ravir les yeux et l'odorat. La petite Cécile, avec ses jambes à moitié nues, sa robe courte, ses cheveux blonds flottants et ses joues veloutées, semblait une fleur de plus au milieu de ce parterre. Puis, ce petit jardin n'était pas seulement le domaine des lis et des roses, c'était un petit monde tout entier; de beaux insectes fourmillaient sous le gazon et de temps en temps traversaient quelque allée, pareils à des émeraudes vivantes; de splendides papillons aux ailes nacrées semblaient pleuvoir du ciel et voltigeaient d'une course inégale et capricieuse au-dessus de ce brillant tapis; enfin, des chardonnerets et des fauvettes sautillaient de branche en branche, ap-

portant la becquée à leurs petits qui sortaient le cou et tendaient le bec hors de leurs nids de mousse et d'herbes sèches.

Comme la baronne ne recevait personne, que la petite Cécile était entièrement isolée de la société des enfants de son âge, son jardin devint son univers. Les fleurs, les papillons et les oiseaux devinrent ses amis. Au premier mot qu'elle en avait dit à sa mère, la baronne lui avait expliqué comment chaque chose venait de Dieu et recevait sa vie de Dieu. Elle lui avait montré le regard du soleil animant la nature, et elle lui faisait remarquer que les fleurs qui s'ouvraient le matin se refermaient le soir; que les papillons qui accouraient dans les heures chaudes de la journée, disparaissaient longtemps avant la nuit; enfin que les oiseaux qui s'éveillaient avec l'aube, s'endormaient avec le crépuscule, excepté quelque rossignol dont le chant veillait comme une prière, comme un hymne nocturne, comme un écho mélodieux. Eh bien! ces gazouillements du matin et du soir, les vifs élans de ces fleurs volantes qu'on appelle des papillons, les doux parfums de ces étoiles de la terre qu'on appelle des fleurs, tout cela, grâce à l'esprit religieux et poétique de la baronne, n'était rien autre chose que les prières des êtres et des choses, que la façon dont oiseaux, papillons et plantes louaient et chantaient le Seigneur.

Mais les amies que Cécile aimait le mieux parmi ses amies, c'étaient les fleurs. Lorsque Cécile courait après quelque beau papillon aux ailes d'or, le papillon lui glissait entre les doigts; lorsqu'elle voulait surprendre quelque oiseau gazouillant dans un buisson, l'oiseau s'envolait et allait achever sa chanson sur quelque

arbre où l'enfant ne pouvait l'atteindre; mais ses fleurs, ses fleurs chéries, elles se laissaient embrasser, caresser, cueillir même. Il est vrai qu'une fois cueillies elles perdaient leur couleur et leur parfum, languissaient tristement et mouraient enfin.

Ainsi ce fut à propos d'une rose sur sa tige que la baronne fit comprendre à sa fille ce que c'était que la vie, et à propos d'un lis brisé qu'elle lui expliqua ce que c'était que la mort.

Dès lors Cécile ne cueillit plus aucune fleur.

Cette conviction d'une existence réelle cachée sous une apparente insensibilité, établit entre l'enfant et les fleurs, ses amies, des rapports dans lesquels, grâce à sa jeune imagination, chaque chose s'expliquait. Ainsi ses fleurs étaient pour elle malades ou bien portantes, tristes ou joyeuses; elle s'attendrissait avec les unes, elle s'égayait avec les autres; si elles étaient malades, elle les soignait et les soutenait; si elles étaient tristes, elle les consolait. Un jour qu'elle était entrée au jardin de meilleure heure que d'habitude et qu'elle trouva ses lis et ses jacinthes couverts de rosée, elle revint tout en larmes, disant que ses fleurs avaient du chagrin et qu'elles pleuraient; un autre jour, la baronne la surprit faisant manger un morceau de sucre à une rose qu'elle avait accrochée en passant, et qu'elle voulait consoler de ce qu'elle lui avait fait tomber plusieurs feuilles.

Aussi, parmi les dessins qui naissaient sous le crayon de l'enfant, parmi les fantaisies qui naissaient sous son aiguille, les fleurs étaient toujours les élues de son choix; quand elle voyait fleurir un lis plus beau que les autres, elle faisait son portrait comme on fait le portrait d'un ami; quand elle voyait une rose plus vive

de couleurs, plus riche de boutons, elle la fixait sur sa tapisserie pour n'en pas perdre le souvenir. Ainsi, pendant le printemps, pendant l'été et pendant l'automne elle vivait avec la réalité; pendant l'hiver, elle vivait avec l'image.

Après ses fleurs, ce que Cécile aimait le mieux c'étaient ses oiseaux; comme les passereaux de Jeanne d'Arc qui venaient se poser sur son épaule et qui poursuivaient leur nourriture jusque dans le corset de la vierge de Vaucouleurs, les oiseaux du jardin de la petite maison s'étaient peu à peu habitués à Cécile. En effet, pour épargner au père et à la mère de trop longues courses, Cécile venait deux ou trois fois par jour répandre du grain au pied des arbres où ses hôtes harmonieux avaient établi leur nid, et, comme elle respectait les petits, le père et la mère ne s'effarouchaient pas d'elle; il en résultait que les oisillons, de leur côté, habitués à voir l'enfant, n'en concevaient aucune crainte, et que le jardin était devenu pour Cécile une véritable volière dont les habitants chantaient leurs doux airs dès qu'ils l'apercevaient, la suivant comme des poules suivent la fermière, et voletant tout autour d'elle quand elle causait avec ses fleurs ou lisait sous son berceau.

Quant aux papillons, malgré leurs vives couleurs, ils lui étaient bientôt devenus indifférents; en effet, quelques avances que l'enfant eût essayé de faire à ces inconstants bijoux des airs, ils y avaient constamment paru insensibles; d'ailleurs, deux fois elle avait tenté de saisir, une fois une magnifique Atalante à la robe de velours, une autre fois un superbe Apollon au corsage d'or, et chaque fois des fragments de leurs ailes s'étaient brisés entre les mains de l'enfant

qui, lorsqu'elle les avait lâchés, avait compris à leur vol incertain que ce qu'elle avait regardé comme une caresse de sa part était pour eux une blessure.

Voici donc le monde dans lequel vivait Cécile : sa grand'mère, qui l'aimait par boutades et qui l'effrayait quelquefois dans l'expression de son amour; sa mère, toujours calme, sereine, religieuse, réfléchie; ses fleurs, dont elle comprenait les douleurs et les joies; ses oiseaux, dont elle écoutait le chant; ses papillons, dont elle suivait le vol.

De temps en temps cependant, la solitude de la petite famille était troublée ou par une visite de madame la duchesse de Lorges, qui venait plus particulièrement pour la marquise, ou par l'arrivée de madame Duval, qui venait plus particulièrement pour la baronne.

Dans les premiers temps, ces visites de madame Duval avient été une fête pour Cécile, car toujours elle amenait avec elle Edouard. Alors ces deux enfants se promenaient, jouaient, couraient dans le jardin, tous deux foulant herbe, plantes et fleurs, se cachant dans les massifs, piétinant les plates-bandes, brisant les branches des arbres sur lesquels ils essayaient de monter, effarouchant les oiseaux, poursuivant les papillons. Mais peu à peu, comme nous l'avons dit, Cécile s'était mise en rapport avec les hôtes de son paradis; de sorte que, lorsque venait Edouard, ce n'était plus qu'avec une grande inquiétude qu'elle l'introduisait dans son petit univers. D'abord elle avait voulu faire comprendre à son turbulent compagnon les sensations de ses fleurs, les gazouillements de ses oiseaux et l'inconstance de ses papillons; mais l'insoucieux écolier s'était mis à rire, lui soutenant que les fleurs étaient

des choses insensibles, n'ayant ni amour, ni haine, ni joie, ni douleur. Quant aux oiseaux, Edouard voulait les prendre pour les mettre en cage, quoique Cécile lui soutînt que le bon Dieu, qui leur avait donné des ailes, ne leur avait point fait un pareil cadeau pour sauter de bâton en bâton dans l'étroit espace d'une prison grillée, mais pour fendre l'air et s'aller poser à la cime des peupliers ou au faîte des maisons. Enfin, une dernière circonstance avait achevé de perdre Edouard dans l'esprit de sa jeune amie. Un jour, pendant qu'elle causait avec une de ses roses de choses si importantes qu'elle avait oublié son compagnon, celui-ci revint à elle avec un magnifique paon de jour, qui, le corps percé d'une épingle, se débattait douloureusement cloué à son chapeau. Alors Cécile avait jeté des cris de douleur; mais ces cris avaient à leur tour profondément étonné Edouard, qui avait assuré à la petite fille qu'il possédait déjà plus de trois cents papillons cloués ainsi et arrangés symétriquement dans des boîtes, où ils se conservaient comme s'ils étaient vivants.

De ce jour, Cécile s'était promis qu'Edouard ne rentrerait jamais dans son jardin; et, en effet, à sa première visite, l'enfant, sous différents prétextes, l'avait retenu dans les appartements, mettant à sa disposition tout ce qu'elle avait de joujoux, lui permettant de briser poupées, boutiques et ménages, mais ne voulant plus qu'il se moquât de ses fleurs, qu'il tourmentât ses oiseaux, qu'il torturât ses papillons.

La baronne de Marsilly remarqua cette affectation de sa fille à éloigner Edouard du jardin; et, lorsqu'il fut parti, elle lui demanda pour quelle cause elle lui en avait interdit l'entrée. Alors Cécile raconta à sa mère

ce qui s'était passé pendant les visites précédentes, et lui demanda si elle avait eu tort d'agir ainsi.

— Non, ma fille, lui répondit la baronne, et, tout au contraire, je t'approuve et tu as eu raison. C'est un des travers de notre orgueil de croire que l'univers a été créé pour nous seuls; que nous avons le droit de tout briser et de tout détruire. Chaque chose ici-bas est au contraire, comme l'homme, l'œuvre de Dieu; Dieu est dans la fleur, dans l'oiseau, dans le papillon, dans la goutte d'eau éphémère comme dans l'Océan infini, dans le ver luisant qui brille sous l'herbe, comme dans le soleil qui éclaire le monde.

Dieu est dans tout.

IX. — LE TEMPS MARCHE.

Pendant que la famille exilée s'établissait, loin de tous les yeux, dans un petit coin de l'Angleterre, d'immenses événements s'accomplissaient dans le reste de l'Europe.

La mort du roi et de la reine avait porté ses fruits : leurs meurtriers, comme les soldats antiques nés des dents du dragon de Cadmus, s'étaient détruits eux-mêmes. La convention avait proscrit les girondins, puis les guillotineurs avaient à leur tour dévoré les septembriseurs, puis enfin le 9 thermidor était arrivé, et la France, encore toute bouleversée par les secousses révolutionnaires, reposait un instant.

Lorsque la terreur s'était déclarée, Louis Duval qui, ainsi que nous l'avons vu, était royaliste au fond du cœur, n'avait pas eu le courage de rester en France :

sacrifiant la portion de sa fortune qu'il n'avait pas encore eu le temps de réaliser, il était donc parti pour l'Angleterre, et un beau jour, à la grande joie de sa femme, était arrivé à Londres. Mais comme à Londres madame la duchesse de Lorges n'avait plus besoin d'intendant, n'ayant plus cinq cent mille livres de rente à régir, comme, d'un autre côté, M. Duval était encore trop jeune pour demeurer à ne rien faire, et n'était pas assez riche pour vivre de son revenu, il entra comme caissier dans une maison de banque où les quarante ou cinquante mille francs qu'il possédait lui servirent de cautionnement. Bientôt sa probité fut si bien reconnue et son intelligence si bien appréciée, que le banquier lui donna un petit intérêt dans sa maison. Sur ces entrefaites, la comtesse d'Artois quitta l'Angleterre emmenant avec elle la duchesse de Lorges; madame Duval demanda à rester avec son mari, ce qui lui fut accordé d'autant plus facilement que l'exil, en se prolongeant, forçait les émigrés à faire des économies. La bonne famille demeura donc tout entière à Londres, tandis que la duchesse de Lorges partait pour l'Allemagne.

Pendant ce temps, le même état de choses qui agissait sur la famille plébéienne réagissait sur la noble famille. Contre l'attente de la marquise, les alliés avaient été repoussés au delà de la frontière, et, loin que les émigrés pussent tirer des ressources de France, leurs biens avaient été confisqués et, devenus propriétés de la nation, avaient été vendus révolutionnairement. Or, la première chose à laquelle avait pensé la baronne, c'était à rembourser au pauvre Pierre Durand les deux années de fermages qu'il lui avait avancées au moment de son départ : les dix mille francs avaient donc été

rendus à l'honnête fermier avec une lettre dans laquelle la baronne, tout en le remerciant, lui assurait que, grâce aux ressources qu'elle avait su se ménager à l'étranger, non-seulement elle ne manquait de rien, mais encore qu'elle vivait dans l'abondance. La baronne avait pensé, avec raison, qu'il ne fallait rien moins que cette assurance pour déterminer le brave homme à reprendre une somme qu'il avait offerte avec tant de délicatesse et de dévouement.

La baronne, alors, s'était trouvée réduite aux seules ressources de quelques diamants qu'elle possédait personnellement et des diamants de sa mère.

Elle avait alors été trouver la marquise, l'avait interrompue au milieu de la lecture du *Sofa,* et lui avait fait un exposé succinct de leur position; cet exposé fini :

— Eh bien! ma fille? demanda la marquise. — Eh bien! ma mère, répondit la baronne, mon avis serait que nous réunissions tout ce que nous possédons de diamants à nous deux, que nous les vendissions d'un seul coup afin d'en faire une somme assez forte, et que de cette somme, une fois placée sur la banque de Londres, nous vécussions autant que possible de son revenu.

C'était, comme on le voit, une proposition des plus raisonnables; mais il fallait, pour la mettre à exécution, que la marquise se séparât de ses diamants. Or, les diamants de la marquise, c'était tout ce qui lui restait de son ancienne splendeur. De temps en temps elle les tirait de leur écrin, et, quoiqu'elle ne pût les faire admirer qu'à mademoiselle Aspasie, c'était une consolation pour elle.

— Mais, répondit la marquise, cherchant à éluder

la demande, ne serait-il pas plus raisonnable, ces diamants étant des diamants de famille auxquels naturellement nous devons tenir beaucoup, ne serait-il pas plus raisonnable de n'en vendre que strictement la quantité nécessaire? Cela fait qu'à notre retour en France nous retrouverions toujours ce qui aurait échappé à notre désastre. — A la manière dont vont les choses, ma mère, répondit la baronne, notre retour en France n'est pas prochain, et de cette façon nous entamerons incessamment notre petit capital, tandis qu'en vendant le tout en une seule fois, nous eussions pu, à la rigueur, vivre avec les intérêts. — Mais, dit la marquise essayant d'attaquer sa fille par l'amour maternel, mais c'est que je t'avoue que je réservais ces diamants pour être un jour la dot de ma petite-fille. Pauvre enfant, ajouta la marquise en secouant la tête et en cherchant au coin de sa paupière une larme qui n'y était pas, peut-être n'en aura-t-elle jamais d'autre. — Ma mère, reprit la baronne en souriant tristement, je vous ferai observer que Cécile n'a pas sept ans encore, que, selon toute probabilité, nous ne la marierons pas avant dix ans d'ici, et que, d'ici à dix ans, si vous n'adoptez pas la proposition que je vous fais; vos diamants et les miens auront disparus les uns après les autres, et cela partiellement et sans rapporter aucun intérêt. — Mais enfin, s'écria la marquise en s'échauffant, justement parce qu'elle comprenait la justesse des observations de sa fille, cette pauvre enfant n'aura donc pas de dot? — Sa dot, ma mère, répondit la baronne avec cette inaltérable douceur qui faisait d'elle sur la terre un modèle des anges du ciel, sa dot sera un nom sans tache, une éducation religieuse, et si l'on peut ajouter à ces biens

solides un bien aussi fragile que la beauté, une beauté, dis-je, qui paraît devoir aller toujours croissant. — C'est bien, ma fille, c'est bien, dit la marquise; alors je réfléchirai. — Réfléchissez, ma mère, répondit la baronne, et, saluant respectueusement la marquise, elle se retira.

Huit jours après, la baronne revint à la charge; mais, pendant ces huit jours, la marquise, qui avait eu le temps de réfléchir à la situation, s'était fait un arsenal de mauvaises raisons si formidable, que la baronne vit bien que c'était chez sa mère un parti pris; dès lors, elle n'insista point davantage. Au bout du compte, les diamants, que réclamait la baronne, étaient la propriété de la marquise, elle avait le droit de les lui donner ou de les lui refuser. Seulement, la pauvre femme se retira le cœur serré, en voyant que le seul moyen raisonnable de lutter contre la mauvaise fortune lui était dénié par un de ces capricieux travers que l'éducation avait mis dans l'esprit et non dans le cœur de sa mère.

Le même jour, la baronne écrivit à M. Duval que si, le dimanche suivant, lui, sa femme et son fils n'avaient rien de mieux à faire, elle les invitait à venir passer la journée à Hendon.

La bonne famille arriva vers le midi. Quoique les affaires de M. Duval prospérassent de plus en plus, et qu'il fût maintenant associé dans la maison de banque où il n'était d'abord que commis, il était resté ce qu'il était autrefois, c'est-à-dire le cœur humble et honnête, et il avait mérité la confiance de la duchesse de Lorges et l'amitié de la baronne de Marsilly.

Cependant, la marquise voyait avec peine ce qu'elle appelait les propensions de sa fille à descendre vers

de petites gens. Elle lui avait souvent reproché sa liaison trop intime avec les Duval; et, lorsque la baronne lui avait rappelé quel service capital avait été la source de cette liaison, la marquise, forcée d'avouer les obligations qu'elle avait au digne municipal, essayait de les atténuer, en disant qu'il n'avait fait que ce que tout honnête homme eût fait à sa place, ce qui était bien encore un certain mérite dans une époque où il y avait si peu d'honnêtes gens.

Il en résulta que, prévenue la veille de la visite qui devait avoir lieu le lendemain, la marquise, au moment où la famille Duval entrait dans le salon, fit dire à sa fille qu'elle la priait de l'excuser près de ses hôtes, mais qu'elle avait la migraine.

Selon son habitude, Cécile ferma la porte de son jardin à Edouard, qui était alors un bon gros garçon de neuf ou dix ans, plus incapable que jamais de comprendre la vie des fleurs, de respecter la tranquillité des oiseaux, et de compatir à la douleur des papillons.

En échange, grâce aux soins particuliers que M. Duval avait donnés à l'éducation d'Edouard, soins sinon aussi poétiques, du moins aussi perfectionnés que ceux que madame de Marsilly avait accordés à la petite Cécile, Edouard faisait, à l'instant même, les multiplications les plus compliquées et les divisions les plus fantastiques, non-seulement la plume à la main, mais encore de simple mémoire.

Aussi ce cher enfant était-il l'orgueil de son père.

Après le dîner, la baronne pria M. Duval de passer avec elle dans son cabinet.

Arrivée là, elle le fit asseoir, et, tirant d'un tiroir un écrin qui renfermait les seuls diamants qu'elle possé-

dât, c'est-à-dire deux boucles d'oreilles et une croix, elle lui expliqua, avec la simplicité de la grandeur, la gêne dans laquelle elle se trouvait, le priant, à son retour à Londres, de lui faire argent de ces bijoux chez quelque honnête joaillier, et de lui en faire passer la valeur.

M. Duval s'empressa alors de mettre cette même valeur à la disposition de la baronne, sans qu'elle eût besoin de vendre ses diamants, lui répétant ce que lui avaient déjà dit vingt fois la duchesse de Lorges et la marquise, c'est-à-dire qu'un pareil état de choses ne pouvait durer. Mais la baronne refusa en même temps avec cette reconnaissance qui ne permet pas qu'on se blesse, et cette fermeté qui ne permet pas qu'on insiste. De plus, comme la baronne se défiait de l'obligeante délicatesse de M. Duval, elle lui dit que les diamants ayant été payés tout montés quinze mille francs, elle ne croyait pas qu'ils dussent avoir une valeur de plus de huit ou neuf mille.

C'était dire à M. Duval qu'elle ne prendrait pas le change, dans le cas où il essayerait de la tromper sur la valeur de ses diamants.

M. Duval fut donc forcé de renoncer à l'instant même à l'espoir de faire recevoir à la baronne plus que les diamants ne valaient.

Cette petite affaire terminée, la baronne et M. Duval rentrèrent au salon, où les deux enfants jouaient ensemble sous les regards de madame Duval, et la conversation tomba naturellement sur les affaires du temps.

On en était arrivé à l'époque de l'expédition d'Égypte. Bonaparte, en s'éloignant de France, semblait avoir emporté avec lui la statue de la Victoire. Les

Français, privés de leur chef, se faisaient battre en Italie et en Allemagne. Le Directoire faisait force niaiseries en France. Ces défaites extérieures et ces niaiseries intérieures étaient encore exagérées à l'étranger; il en résultait que, tout en ayant soin de repousser les espérances des autres émigrés, la baronne ne pouvait entièrement douter de l'avenir.

D'ailleurs, douter de l'avenir avec la conviction qu'elle avait de suivre la bonne cause, c'était presque douter de Dieu.

Le surlendemain, la baronne reçut, par madame Duval, une somme de neuf mille francs, prix de ses diamants.

A cette somme, et pour ne laisser aucun doute à la baronne, étaient joints l'estimation et le reçu d'un des premiers joailliers de Londres.

X. — SYMPTOMES.

Ces neuf mille francs suffirent à la baronne pour vivre pendant deux ans; pendant ces deux ans, de nouveaux événements s'étaient accomplis; mais ces événements, au lieu d'apporter quelque soulagement à la situation des royalistes, leur avaient ôté tout espoir.

Bonaparte était revenu d'Egypte, avait fait le 18 brumaire, avait été nommé consul et avait gagné la bataille de Marengo.

Il y avait bien encore quelques optimistes qui disaient que le jeune général travaillait pour les Bourbons, et que, lorsqu'il en aurait fini avec les jacobins,

il remettrait le sceptre, style du temps, aux mains de ses rois légitimes; mais ceux qui envisagaient sainement les choses n'en croyaient pas un seul mot.

En attendant, l'Europe tremblait devant le vainqueur de Lodi, des Pyramides et de Marengo.

La baronne attendit jusqu'au dernier moment pour faire une nouvelle tentative près de la marquise qui, depuis le jour où il avait été question des diamants, n'en avait plus rouvert la bouche, ne s'inquiétant aucunement de la façon dont sa fille vivait, et ne lui ayant pas demandé une seule fois quelles étaient ses ressources.

Ce qui fit que la marquise parut très-étonnée lorsque sa fille lui parla de nouveau de ses diamants.

Comme la première fois, la marquise épuisa toutes les raisons qu'elle put trouver dans son esprit pour défendre ses précieuses parures; mais cette fois, il y avait urgence, de sorte que la baronne insista à la fois avec tant de respect, de calme et de dignité, que la marquise, tout en soupirant très-fort, finit par tirer de sa cassette un collier qui pouvait valoir une quinzaine de mille francs.

La baronne insista de nouveau pour qu'on fît une seule vente de tout ce qui restait et qu'on plaçât les cinquante mille francs qu'on pouvait en tirer sur la banque; mais à cette proposition, la marquise se récria de telle façon, que madame de Marsilly comprit que toute tentative de ce genre devenait inutile.

De plus, la marquise demanda que, sur la vente du collier, une somme de mille écus lui fût remise pour ses petites dépenses personnelles.

Madame de Marsilly se procura les quinze mille francs par la même voie qu'elle s'était procuré les neuf

mille. Comme la première fois, M. Duval lui fit toutes les offres de service possibles, mais, comme la première fois, madame de Marsilly refusa.

Cependant Cécile grandissait; c'était maintenant une belle jeune fille de douze ans, grave et douce, tendre et religieuse, le visage d'un ange dans toute sa fraîcheur, l'âme de sa mère dans toute sa pureté, c'est-à-dire comme elle était avant que le malheur l'eût flétrie.

Souvent, de sa fenêtre, sa mère la regardait croître et fleurir au milieu de ses roses, ses amies, ses compagnes, ses sœurs; puis elle songeait que, dans trois ans, l'enfant serait bien près d'être une femme, et alors elle soupirait profondément, se demandant quel avenir était réservé à cette merveilleuse création de la nature.

Puis une chose qui inquiétait surtout madame de Marsilly, non pas à cause d'elle, mais toujours à cause de sa fille, c'est qu'elle sentait que, sous ce climat brumeux de l'Angleterre, au milieu de cette éternelle préoccupation que lui inspiraient sa mère et sa fille, sa santé commençait à se déranger. Madame de Marsilly avait toujours eu la poitrine faible, et, quoiqu'elle eût atteint l'âge de trente-deux ans sans éprouver aucun accident sérieux, elle n'avait jamais pu vaincre entièrement ce vice organique qui, depuis quelque temps surtout, vers l'automne, lui faisait éprouver ces vagues souffrances, symptômes terribles de cette implacable maladie.

Cependant il était impossible que tout autre que madame de Marsilly elle-même s'aperçût de cette invisible affection. Aux yeux étrangers, au contraire, sa santé devait paraître meilleure que jamais : son teint,

ordinairement pâle, se colorait d'un carmin qui semblait celui d'une seconde jeunesse; sa parole, ordinairement un peu lente et que le malheur et la tristesse avaient faite grave, s'animait quelquefois d'un accent vif et incisif qui n'était que l'excitation de la fièvre, mais que l'on pouvait prendre pour un excès de vitalité. Jamais, enfin, mademoiselle de la Roche-Bertaud, jeune fille, n'avait été si belle et si désirable que l'était madame de Marsilly.

Mais ces symptômes de destruction ne lui échappaient point à elle : aussi, vers 1802, au moment où les portes de la France s'étaient rouvertes aux émigrés, avait-elle eu un instant l'idée de rentrer dans sa patrie, quoique l'hôtel de la rue de Verneuil fût vendu, et quoique ses deux terres de la Normandie et ses trois terres de Touraine et de Bretagne eussent passé à vil prix entre les mains de spéculateurs qui faisaient commerce d'acheter *les terres nationales*, comme on les appelait à cette époque. Mais c'était une chose grave que ce retour en France, sans aucune sécurité de fortune : un déplacement, une vente, un voyage portaient un coup terrible aux petites ressources de la baronne. La marquise poussait bien sa fille à traverser la mer et à venir reprendre son titre et son rang à Paris, prétendant qu'une fois que l'on serait dans la capitale elle trouverait moyen, par ses anciennes connaissances, de faire rendre gorge aux accapareurs qui s'étaient illicitement emparés des hôtels, des terres et des châteaux; mais la baronne, comme on s'en doute bien, n'avait pas grande confiance dans les appréciations économiques de sa mère : elle se résolut donc d'attendre encore avant de prendre aucune décision.

On atteignit ainsi l'année 1803. Cécile avait treize ans et en paraissait quinze. Son cœur, tout en prenant les sentiments d'une jeune fille, avait gardé ses croyances d'enfant; et, à part ses jeux avec Edouard, qui, depuis deux ou trois ans au reste, étaient devenus infiniment plus réservés, elle n'avait jamais parlé à un autre homme qu'à M. Duval, les soins de sa mère ayant suffi entièrement à son éducation.

Aussi cette éducation était-elle surtout plutôt distinguée que supérieure; elle savait toutes choses, excepté l'anglais et l'italien, comme une femme du monde les devait savoir, c'est-à-dire pour s'en servir et non enseigner. Ainsi elle dessinait d'une manière charmante fleurs et paysage, mais son talent, qui se bornait à l'aquarelle, ne s'était jamais élevé jusqu'à l'huile. Ainsi elle jouait du piano pour s'accompagner quand sa voix douce, suave, flexible, vibrante, chantait quelque tendre romance ou quelque mélancolique nocturne; mais il ne lui serait jamais venu l'idée de chercher à faire de l'effet en exécutant une sonate ou en attaquant un grand air. Il est vrai que souvent, sur son piano, elle se laissait aller à des improvisations étranges, à des rêveries merveilleuses, à des mélodies inconnues; mais cela c'était, si cela peut se dire, la musique de son cœur qui débordait malgré elle. Enfin, elle connaissait d'une façon supérieure l'histoire et la géographie; mais elle croyait sérieusement ne les avoir apprises que pour répondre en cas d'interrogation.

Quant aux langues, elle ignorait que ce fût un talent de parler plusieurs langues, et elle les parlait indifféremment; l'italien et le français avec sa mère, l'anglais avec les domestiques et les fournisseurs.

Cependant cette bonne famille Duval qui continuait

de prospérer, grâce à l'industrie de son chef, n'avait point cessé ses relations avec la baronne. Mille fois M. Duval avait invité la marquise, madame de Marsilly et Cécile à venir passer une semaine, quinze jours ou un mois dans leur maison de Londres; mais madame de Marsilly avait toujours refusé. Elle savait combien est facile à impressionner l'âme d'une jeune fille de quatorze ans, et elle tremblait d'amener, dans l'existence calme et paisible de Cécile, l'introduction de quelque désir qu'elle ne pût pas satisfaire. Mais de son côté, chaque fois qu'elle voyait la famille Duval, elle lui reprochait la rareté de ses visites, et soit qu'il fût sensible à ce reproche, soit qu'il nourrît quelque projet dont il ne faisait part à personne, M. Duval, effectivement, commença à reparaître plus souvent dans le petit ermitage où son arrivée, ainsi que celle de sa femme et de son fils, était toujours saluée avec le plus grand plaisir, excepté par la marquise qui, avec les idées d'aristocratie que nous lui connaissons, s'était plus d'une fois étonnée de l'affection que sa fille portait à toute cette roture. Cependant, elle en avait pris son parti, et depuis longtemps quand la famille Duval venait passer son dimanche à Hendon, la marquise descendait au dîner. Mais alors elle faisait grande toilette, se parant de ce qui lui restait de diamants, magnificence qui lui donnait une grande supériorité sur madame Duval, qu'on voyait toujours avec la mise la plus simple et qui ne portait jamais un seul bijou.

Toutes ces petites affectations faisaient horriblement souffrir la baronne; mais elle ne se fût pas permis vis-à-vis de sa mère la plus légère observation.

Au reste, ni monsieur ni madame Duval ne paraissaient s'apercevoir de ces mouvements aristocratiques

de la marquise, où, s'ils s'en apercevaient, ils avaient l'air de les trouver tout naturels; seulement, il était facile de voir qu'ils savaient gré à la baronne d'être pour eux tout autrement que ne l'était madame la marquise.

Quant à Cécile, l'adorable enfant n'avait aucune idée de toutes ces distances sociales; elle savait que M. Duval avait rendu un grand service à sa mère. Elle souriait lorsqu'il entrait, lui tendait la main lorsqu'il sortait, embrassait madame Duval presque aussi souvent que sa mère, et disait qu'elle voudrait bien avoir un frère comme Edouard.

Cette bonne et franche cordialité touchait ces braves gens jusqu'aux larmes; et tout le trajet du retour et souvent encore la journée du lendemain étaient consacrés à parler de la baronne et de Cécile.

Quelques mois s'écoulèrent encore, pendant lesquels s'épuisèrent peu à peu les ressources de la baronne. La marquise, comme nous l'avons dit, en remettant les diamants, avait demandé qu'une certaine somme lui fût attribuée. La baronne la lui avait remise, et elle avait dépensé cette somme en futilités.

Ce fut donc une scène plus pénible encore que celle que nous avons racontée, lorsqu'il fallut que madame de Marsilly fît une nouvelle démarche près de sa mère. La marquise ne comprenait pas comment, en si peu de temps, le prix du collier avait disparu, et il fallut que la baronne lui rappelât les dates et lui montrât l'emploi de l'argent pour qu'elle se rendît à sa prière; elle remit en conséquence à sa fille une agrafe qui pouvait valoir une dizaine de mille francs.

Madame de Marsilly écrivit comme d'habitude à M. Duval; comme d'habitude, M. Duval accourut. Il

trouva la baronne horriblement changée, et cependant il y avait huit jours à peine qu'il ne l'avait vue; sa figure portait des traces visible des larmes.

Cécile elle-même, qui n'avait aucune idée de la position de ses parents, ignorante que la pauvre enfant était des choses de ce monde, s'était aperçue depuis deux ou trois jours de la tristesse de sa mère, tristesse qui, pour ainsi dire, mettait à nu la souffrance physique cachée jusque-là sous le voile de son éternelle sérénité.

Cécile attendit donc M. Duval, et, comme on l'introduisait, elle l'arrêta dans le corridor :

— Oh! mon Dieu! mon cher M. Duval, lui dit-elle, je vous attendais avec impatience; ma mère est bien triste et bien inquiète. Je lui ai demandé ce qu'elle avait, mais elle me traite comme un enfant et ne veut rien me dire. M. Duval, si vous pouvez quelque chose pour elle, je vous en prie, faites-le. — Ma chère demoiselle, répondit le brave homme en regardant tendrement Cécile, j'ai plus d'une fois offert à madame la baronne tous les petits services que je suis à même de lui rendre, mais toujours madame la baronne m'a refusé. Hélas! ajouta-t-il en soupirant, je ne suis pas son égal, voyez-vous; voilà pourquoi elle n'accepte rien de moi. — Vous n'êtes pas son égal, mon cher M. Duval? Je ne vous comprends pas bien. Ma mère vous reçoit-elle, quand vous venez nous voir, autrement que vous ne voulez être reçu? — Oh! non, Dieu merci, mademoiselle; madame la baronne est au contraire pleine de bonté pour moi. — Serait-ce de moi par hasard que vous auriez à vous plaindre, mon cher M. Duval? Ah! dans ce cas, je vous le jure, ce serait bien à mon insu que j'aurais fait quelque chose qui vous fût désa-

gréable, et je vous en demanderais bien pardon. — A me plaindre de vous, ma chère enfant! s'écria M. Duval emporté par sa tendresse pour Cécile; mais autant vaudrait se plaindre d'un ange du ciel! Se plaindre de vous! oh! non, non. — Mais qu'a donc ma mère alors? — Ce qu'elle a? Je le sais, moi, dit M. Duval. — Oh! si vous le savez, dites-le-moi... et si je puis quelque chose... — Vous pouvez beaucoup, mon enfant. — Oh! alors ordonnez. — Je vais voir votre mère, ma chère demoiselle; je vais causer sérieusement avec elle, et si elle accueille ce que je lui dirai... eh bien! ce sera à elle à vous demander la grâce d'où dépend peut-être notre bonheur à tous.

Cécile ouvrit de grands yeux étonnés; mais M. Duval, sans lui répondre, lui serra la main, et entra chez madame de Marsilly.

XI. — PROJETS.

M. Duval trouva, comme nous l'avons dit, madame de Marsilly si changée, que son premier mot fut pour lui demander si elle était malade. Madame de Marsilly fit signe de la tête que non, et tendant la main à M. Duval, elle le fit asseoir près d'elle.

— Mon cher M. Duval, lui dit-elle après un moment de silence, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi je vous ai fait appeler, vous vous en doutez, n'est-ce pas? — Hélas! oui, madame la baronne, répondit le brave industriel, et je vous avoue qu'en recevant votre lettre, je me suis promis, si vous le permettez toutefois, d'avoir une explication avec vous. — Je vous

écoute, mon cher monsieur, reprit la baronne; nous nous en sommes arrivés à un degré d'intimité qui permet que nous n'ayons plus de secret pour vous; d'ailleurs, je suis bien convaincue que vous me demandez cette explication par intérêt et non par curiosité. — Madame la baronne, reprit Duval en s'inclinant, voici la troisième fois que vous me donnez des diamants à vendre, je ne sais pas s'il vous en reste encore beaucoup. — Pour une somme double à peu près de celle que vous m'avez déjà remise. — Eh bien! excusez-moi de vous faire une observation; mais en vendant le tout ensemble et d'une seule fois vous en eussiez tiré soixante ou soixante et dix mille livres d'un coup; en plaçant les soixante et dix mille livres sur la banque de Londres, vous vous faisiez quelque chose comme cent quatre-vingts livres sterling de rente, et, en ajoutant à cette rente un ou deux mille francs par an, vous auriez pu vivre. — Je le sais, monsieur, et c'était aussi ma première idée; mais ces diamants ne m'appartienent pas, ils appartiennent à ma mère, et lorsque je lui ai proposé ce moyen, elle a formellement refusé de l'adopter. — Oh! je la reconnais bien là, reprit M. Duval, c'était trop raisonnable pour elle... Puis se reprenant : Oh! pardon, madame la baronne, de ce que je viens de dire; mais cela m'est échappé malgré moi. — Oh! il n'y a pas de mal, mon bon ami, ma mère a ses petits ridicules, je le sais; mais j'ai vu que vous, tout le premier, vous aviez bien souvent la bonté d'avoir l'air de ne pas vous en apercevoir. Cependant, pour en revenir à l'objet de ma lettre, voici, mon cher M. Duval, une agrafe qui vaut dix mille francs à peu près et dont je vous prierai de me faire de l'argent. — Volontiers, reprit M. Duval en prenant

l'agrafe et en la tournant et retournant dans la main; c'est-à-dire, reprit-il, lorsque je dis volontiers, voyez-vous, c'est une manière de parler; car, je vous l'avoue, cela me fait gros cœur lorsque je vous vois vous dépouiller ainsi peu à peu des débris de votre fortune. — Que voulez-vous, mon cher M. Duval! reprit la baronne en souriant avec mélancolie, il faut bien accepter les épreuves que Dieu nous envoie. — Mais de votre propre aveu, madame la baronne, reprit Duval, et, encore une fois, je vous demande pardon si j'insiste, mais, de votre aveu, vous vous êtes déjà défaite de la moitié de vos diamants. Avec cette moitié, vous avez vécu six ou sept ans; l'autre moitié vous conduira six ou sept ans encore, et puis, après, que deviendrez-vous? — Ce qu'il plaira au Seigneur, M. Duval. — Et vous n'avez aucun projet arrêté? — Aucun. — Aucun espoir à venir? — J'ai l'espoir que le roi Louis XVIII rentrera en France et qu'on nous rendra les biens qu'on nous a confisqués. — Hélas! madame la baronne, vous savez bien que c'est là un espoir qui doit aller tous les jours s'affaiblissant. Bonaparte, après avoir été général en chef, s'est fait consul, puis il s'est fait premier consul. puis on dit qu'il va se faire empereur. Vous n'êtes pas de ceux qui croyez, n'est-ce pas, que son intention soit de rendre le trône aux Bourbons?

La baronne secoua la tête négativement.

— Eh bien! je vous le répète, quand les cinq ou six années seront écoulées, que ferez-vous?

La baronne poussa un soupir et ne répondit rien.

— Mademoiselle Cécile a quatorze ans, hasarda M. Duval.

La baronne essuya une larme.

— Dans deux ou trois ans il faudra songer à l'établir. — Oh! mon cher M. Duval, s'écria madame de Marsilly, ne parlez point de cela; quand je pense au sort qui attend cette chère enfant, je me prends à douter de la Providence. — Et vous avez tort, madame la baronne, il faut espérer que Dieu n'envoie pas comme cela ses anges sur la terre pour les y abandonner; elle inspirera de l'amour à quelque noble jeune homme qui lui donnera une existence riche, heureuse et honorée. — Hélas! mon cher M. Duval, Cécile est pauvre, et les dévouements sont rares; d'ailleurs, qui viendra la chercher ici? Depuis dix ans que nous y demeurons, vous et Edouard êtes les seuls hommes qui soyez entrés dans notre maison. A propos, excusez-moi, mon cher M. Duval, mais j'ai oublié de vous demander des nouvelles de votre femme et de votre fils. Comment va cette bonne madame Duval? Comment va ce cher Edouard? — Bien tous deux, grâce au ciel. Merci, madame la baronne, et même bien content de lui. C'est un brave garçon, madame la baronne, dont je répondrais comme de moi-même, et qui rendrait, j'en suis sûr, une femme heureuse. — Il aurait sous les yeux l'exemple de son père, dit en souriant madame la baronne. Et il le suivra, j'espère. Oui, vous avez raison, ce sera une femme heureuse que celle qui épousera Edouard. — Est-ce votre opinion, madame la baronne? demanda vivement Duval. — Sans doute, quel motif aurais-je de ne pas dire ce que je pense? — Oh! j'ai pensé que vous me répondiez cela comme on répond autre chose, ou bien que c'était pour me faire plaisir. — Non, je vous ai répondu selon mon cœur. —Ah! vous faites bien de m'en assurer : tenez madame la baronne, cela m'enhardit; tenez, je suis venu ici,

je vous l'avouerai, avec l'intention de vous parler d'un projet. A Londres, rien ne me paraissait plus simple que ce projet; mais à mesure que je me suis approché de Hendon, j'ai senti tout ce que ce projet avait de hardi, d'audacieux, je dirai presque de ridicule. — Je ne vous comprends pas, M. Duval. — Preuve que mon projet n'a pas le sens commun. — Attendez, reprit la baronne, je crois cependant... — Vous souriez, cela me rassure; je vous ai dit que mademoiselle Cécile rendrait un homme bien heureux; vous m'avez dit qu'Edouard rendrait une femme bien heureuse... — M. Duval... — Pardon, pardon, madame la baronne, c'est une grande hardiesse, je le sais, et ne croyez pas que j'oublie la distance qui nous sépare; mais véritablement, quand je pense au hasard qui a rapproché deux existences aussi séparées que l'étaient les nôtres, je me prends à espérer que c'est la Providence qui a voulu honorer et bénir ma famille; puis, voyez-vous, madame la baronne, cela concilierait tant de choses, je ne vous parle pas de notre petite fortune, je vous l'ai offerte, vous l'avez refusée; mais en Angleterre, vous le savez, le commerce est honorable, eh bien! mon fils sera banquier... Oh! mon Dieu! je sais bien que s'appeler madame Edouard Duval tout court, c'est bien peu de chose pour la fille de madame la baronne de Marsilly et pour la petite-fille de madame la marquise de la Roche-Bertaud; mais mon Edouard serait duc, voyez-vous, que ce serait la même chose, et plût à Dieu qu'il le fût et qu'il eût des millions à mettre aux pieds de mademoiselle Cécile; il les mettrait comme il met les trois ou quatre cent mille francs que nous possédons, voyez-vous. Eh bien! voilà que vous pleurez, maintenant? — Oui, je pleure, mon cher M. Du-

val, car votre proposition et surtout la manière dont elle est faite me va au cœur; si j'étais seule à être consultée là dedans, je vous tendrais la main, mon cher M. Duval, et je vous dirais : « Une pareille proposition ne m'étonne point, venant d'un cœur comme le vôtre, et j'accepte; » mais il faut, vous le comprenez bien, que j'en parle à Cécile, que j'en parle à ma mère. — Oh! mademoiselle Cécile, reprit Duval, peut-être bien que de son côté cela ira encore : depuis un an que la première idée de ce projet m'est venue à l'esprit, je l'examine quand Edouard est avec elle. Certainement elle ne l'aime pas, je sais bien qu'il ne serait jamais venu à l'idée d'une jeune fille de famille comme mademoiselle Cécile, qu'elle pût aimer un homme de rien comme mon fils; mais enfin elle le connaît depuis longtemps, elle ne le déteste pas, et quand elle saurait que la chose vous fait plaisir, sans doute qu'elle se déciderait. Mais, madame la marquise de la Roche-Bertaud, de ce côté, je vous l'avoue, je me regarde d'avance comme battu. — Laissez-moi conduire l'affaire, mon cher M. Duval, dit la baronne, je vous donne ma parole de faire de mon mieux. — Maintenant, madame la baronne, hasarda Duval en tournant et en retournant l'agrafe de diamants dans ses mains, il me semble qu'au point où en sont les choses entre nous, il est inutile... — Mon cher monsieur, interrompit la baronne, rien n'est décidé encore : vous le savez, je vous l'ai dit. Mais, tout fût-il décidé, Cécile n'a que quatorze ans, et dans deux ans seulement nous pourrons parler sérieusement de ce projet. En attendant, rendez-moi, je vous prie, le service pour lequel je vous ai prié d'avoir la bonté de venir me voir.

M. Duval vit bien qu'il n'y avait pas moyen d'anti-

ciper sur l'époque fixée par la baronne; il se leva et s'apprêta à partir. La baronne voulut inutilement le retenir à dîner. M. Duval avait hâte de reporter à sa femme les espérances qu'il avait conçues. Il partit en recommandant de nouveau les intérêts d'Edouard à madame de Marsilly.

Restée seule, le premier sentiment de la baronne fut de remercier le ciel; sans doute toute autre à sa place eût regardé la faveur comme médiocre, mais dix ans de malheur avaient appris à la baronne à envisager les choses sous leur véritable point de vue : exilée de la France, sans espoir d'y rentrer; ruinée, sans aucune chance de rétablir sa fortune; atteinte d'une maladie qui pardonne rarement, elle n'eût rien pu désirer de mieux pour Cécile que ce qui se présentait : d'où venaient ses malheurs, d'où venait son exil, d'où venait sa ruine? de sa position élevée. La noblesse est le lierre de la royauté : la royauté, en tombant, avait entraîné la noblesse avec elle, et elle, pauvre débris du grand édifice renversé, elle était allée se perdre dans la solitude du malheur et dans la nuit de l'exil. Selon toute probabilité, un homme de sa caste ne fût pas venu chercher Cécile dans son ermitage. D'ailleurs, en ce moment surtout, les jeunes gens de noblesse, épuisés par leur lutte, avaient besoin de riches héritières pour continuer leur dévouement. Cécile était pauvre, Cécile n'apportait rien qu'un beau nom; mais le nom de la femme, on le sait, se perd dans celui du mari. Ce n'était donc pas pour son nom qu'on pouvait rechercher Cécile; et, nous le répétons, la pauvre enfant n'avait pas autre chose que son nom.

Cependant, qu'on ne croie pas que ce fut sans lutte que la baronne se décida : il fallut qu'elle se repré-

sentât un à un tous les avantages de cette union pour qu'elle pût y arrêter son esprit sans un certain remords, et encore, comme nous l'avons vu, la baronne n'avait-elle voulu prendre avec M. Duval qu'un engagement tout personnel, dont la ratification était soumise au double consentement de sa fille et de sa mère.

Au reste, ce qu'avait pensé madame de Marsilly arriva : Cécile écouta avec un étonnement mêlé d'inquiétude tout ce que la baronne lui dit de ses projets d'avenir; puis, lorsqu'elle eut fini :

— Vous quitterai-je, ma mère? demanda-t-elle. — Non, mon enfant, répondit la baronne, et même c'est peut-être le seul moyen que nous restions toujours ensemble. — En ce cas disposez de moi, dit Cécile, ce que vous ferez sera bien fait.

Comme l'avait prévu la baronne, sa fille n'avait pour Edouard qu'un sentiment tout fraternel, mais la pauvre enfant pouvait se tromper à ce sentiment; n'ayant jamais vu un autre homme que lui et son père, elle ignorait complétement ce que c'était que l'amour.

Elle consentit donc sans aucune difficulté, surtout lorsque sa mère lui eut dit que c'était le plus sûr moyen de ne jamais se séparer d'elle.

Mais il n'en fut pas ainsi de la marquise de la Roche-Bertaud; aux premiers mots que la baronne laissa échapper devant elle de ce projet, elle déclara que c'était une mésalliance monstrueuse à laquelle elle ne consentirait jamais.

XII. — L'HOMME PROPOSE.

Le dimanche suivant, comme d'habitude, la famille

Duval vint faire sa visite à la baronne, qui se chargea seule de la réception, la marquise ayant sa migraine.

Aucune parole relative au futur mariage ne fut échangée entre les deux familles : seulement, madame Duval et la baronne de Marsilly s'embrassèrent, Edouard baisa la main de Cécile, et Cécile rougit.

Il était évident que tout le monde était au courant du projet arrêté : il était évident encore que ce projet comblait tous les vœux de M. Duval, de sa femme et de son fils; leurs cœurs, à tous trois, débordaient de joie.

Quant à la baronne, elle n'était pas sans une sourde tristesse : c'était depuis trois cents ans peut-être la première fois que l'on dérogeait dans sa famille. Et quoiqu'elle fût bien convaincue que cette infraction aux lois aristocratiques qui avaient régi ses nobles ancêtres, aurait pour résultat le bonheur de sa fille, elle n'était pas maîtresse de son inquiétude.

Cécile regardait sa mère. Depuis quelques jours, elle commençait à s'apercevoir de l'affaiblissement de sa santé. Ce jour-là surtout, sans doute par l'effet des émotions qu'elle éprouvait, le visage de la baronne passait successivement des couleurs les plus vives à une pâleur extrême; puis de temps en temps, une toux déchirante s'échappait de sa poitrine. Au dessert, la baronne se leva et sortit. Cécile, inquiète, se leva derrière elle et la suivit : elle trouva sa mère appuyée au mur du corridor, un mouchoir devant sa bouche. La baronne, en apercevant sa fille, écarta vivement le mouchoir, mais pas si vivement que Cécile n'y remarquât des traces de sang. Cécile jeta un cri que la baronne étouffa dans un embrassement, puis toutes deux rentrèrent dans la salle à manger.

De part et d'autre il y avait contrainte. Madame Duval s'était informée, avec cet intérêt qui exclut toute accusation de curiosité, de la cause qui avait fait sortir successivement la baronne et Cécile : la baronne avait répondu qu'elle s'était trouvée tout à coup indisposée, et Cécile avait laissé sourdement échapper quelques larmes.

En prenant congé de ses hôtes, Cécile supplia M. Duval d'envoyer dès le lendemain à Hendon, sous un prétexte quelconque, le meilleur médecin de Londres, et M. Duval le lui promit.

Lorsque Cécile et sa mère furent seules, les émotions douloureuses renfermées jusque-là dans le cœur de la pauvre enfant éclatèrent : elle aurait bien voulu cacher à la baronne son inquiétude, mais elle ne savait pas encore dissimuler, la douleur surtout. Cécile, jusque-là n'avait jamais été malheureuse.

La baronne n'eut pas le courage de cacher à sa fille ses propres inquiétudes. D'ailleurs, ses inquiétudes excusaient ce projet d'union entre la famille plébéienne des Duval et la noble famille des Marsilly; et ce fut Cécile, qui, à son tour, essaya de rassurer la baronne.

En effet, il y a un âge où rien ne paraît impossible comme la mort; cet âge, c'est celui qu'avait atteint Cécile; à quatorze ans tout semble éternel dans la nature, parce qu'il semble qu'on a soi-même une éternité dans le cœur.

Le lendemain, un ami de M. Duval se présenta chez la baronne; il venait, disait-il, chargé, par l'honnête banquier de remettre à madame de Marsilly une somme de dix mille francs qu'elle avait à toucher chez lui; cette somme, M. Duval l'avait, la veille, apportée

en portefeuille; mais lorsque Cécile l'avait prié d'envoyer sous un prétexte quelconque un médecin, il avait gardé ses bank-notes, songeant que, grâce à elles, l'introduction du docteur deviendrait chose facile et surtout non préparée.

En effet, le docteur laissa échapper, dans la conversation, que, venant à Hendon pour visiter un malade, son ami, M. Duval l'avait chargé, pour la baronne, de la commission qui lui procurait l'honneur de la voir.

A ce mot de docteur, Cécile saisit l'occasion et exprima au savant visiteur les inquiétudes qu'elle avait sur la santé de sa mère; la baronne sourit tristement; avec son instinct de malade, elle n'avait pas un instant été dupe de toute cette petite comédie; elle exposa donc franchement au docteur qui, au reste, était un des meilleurs médecins de Londres, tous les symptômes qui lui faisaient craindre que sa santé ne fût sérieusement altérée.

Le médecin parut ne partager aucunement les inquiétudes de madame de Marsilly; mais il n'en laissa pas moins une ordonnance qui prescrivait le régime le plus sévère; puis, il ajouta en manière de conversation et en homme qui ne sait pas si le conseil qu'il donne peut être suivi, qu'il était probable que la baronne éprouverait une amélioration sensible si elle pouvait passer sept ou huit mois à Hyères, à Nice ou à Pise.

Rien n'avait paru à Cécile plus facile à exécuter que cette dernière partie de l'ordonnance du docteur; elle fut donc fort étonnée lorsque, pressant sa mère de suivre à la lettre l'avis du médecin, sa mère lui répondit qu'elle s'y conformerait en tout point, excepté

pour le voyage; mais son étonnement augmenta lorsque, pressant sa mère de ne pas négliger une recommandation si importante, celle-ci, vaincue par ses instances, lui répondit qu'elles étaient trop pauvres pour faire une pareille dépense.

Cécile ignorait complétement ce que c'était que la richesse et ce que c'était que la pauvreté. Ses fleurs naissaient, fleurissaient, mouraient sans aucune distinction entre elles; toutes avaient une part égale à l'eau qui rafraîchissait leur tige et au soleil qui faisait éclore leurs boutons; elle croyait qu'il en était des hommes comme des plantes et qu'ils avaient tous une part égale aux biens de la terre et aux dons du ciel.

Alors, pour la première fois, la baronne raconta à sa fille qu'ils avaient été riches, mais qu'ils ne l'étaient plus; qu'ils avaient eu une maison, des terres, des châteaux; mais que tout cela avait été vendu, si bien qu'il ne leur restait pour toute place au soleil que le petit cottage dans lequel ils vivaient; encore ce petit cottage n'était-il point à eux, n'en jouissaient-ils que moyennant une somme qu'elles payaient tous les ans, sa mère et elle; si bien que, s'ils cessaient une seule année de payer cette somme, on les mettrait dehors de leur habitation sans qu'elles sussent où aller.

Alors Cécile demanda à sa mère d'où venait l'argent avec lequel elles avaient vécu jusqu'à présent, et la baronne ne lui cacha point que la source qui devait promptement tarir, était les diamants de sa grand'mère. La pauvre enfant s'informa si elle ne pouvait concourir en rien au bien-être de la famille, et si, puisque chacun était obligé de vivre soit d'une fortune acquise, soit d'une rétribution quelconque, elle ne pouvait pas aider d'une façon ou de l'autre sa famille; alors elle

apprit que dans ce monde la femme recevait son sort et ne le faisait pas, et que presque toujours son sort dépendait d'un mari. Cécile songea donc à ce que lui avait dit sa mère d'un projet d'union avec la famille Duval, et se jetant dans les bras de la baronne :

Oh! ma mère, dit-elle, je serai bien heureuse, je vous jure, d'épouser Edouard.

Madame de Marsilly sentit tout ce qu'il y avait de dévouement dans cet élan de Cécile; et de ce côté du moins, elle comprit qu'elle n'éprouverait aucun empêchement à ses projets.

Les jours continuèrent de s'écouler sans apporter aucun changement dans la situation de la pauvre famille, si ce n'est que la baronne s'affaiblissait de plus en plus : cependant les nouvelles politiques devenaient un peu meilleures pour les royalistes; ce bruit, que Bonaparte devait rendre le trône aux Bourbons, prenait quelque consistance; on parlait d'une rupture complète du premier consul avec les jacobins, on assurait que le roi Louis XVIII lui avait écrit à ce sujet, et qu'il avait reçu du jeune vainqueur deux lettres qui ne lui ôtaient pas toute espérance.

Sur ces entrefaites, une lettre de la duchesse de Lorges arriva; la duchesse était de retour à Londres depuis la veille, et elle annonçait à madame de Marsilly sa visite pour le lendemain.

Cette nouvelle fit grand plaisir à la baronne et à Cécile; mais ce fut surtout la marquise qu'elle rendit véritablement joyeuse. Elle allait donc se retrouver dans sa sphère, revoir quelqu'un avec qui causer, et, comme elle le disait, se décrasser de ses Duval.

Aussi fit-elle venir Cécile dans sa chambre, ce qui

n'arrivait que dans les grandes occasions, et lui recommanda-t-elle de ne pas dire un mot à la duchesse de Lorges de ces projets insensés de mariage dont sa mère, dans un moment d'erreur, lui avait parlé. La même recommandation fut faite à la baronne qui, devinant d'avance toutes les objections que lui ferait sa noble amie, n'eut pas de peine à promettre à la marquise tout ce qu'elle voulut.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, et comme la baronne, la marquise et Cécile étaient réunies au salon, une voiture s'arrêta devant le petit cottage, on entendit résonner le marteau de la porte sous une main aristocratique, et quelques secondes après, la femme de chambre annonça madame la duchesse de Lorges et le chevalier Henri de Sennones.

Il y avait déjà sept ou huit ans que la baronne et la duchesse ne s'étaient vues; elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, comme deux anciennes amies dont le temps ni l'absence n'ont pu refroidir les affections. Mais, dans cet embrassement, la duchesse ne put réprimer l'impression pénible que lui fit l'altération visible qui s'était opérée dans les traits de la baronne. La baronne s'en aperçut.

— Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas? dit-elle tout bas à la duchesse; mais, je vous en prie, pas un mot, vous inquiéteriez ma pauvre Cécile. Tout à l'heure nous descendrons au jardin et nous causerons.

La duchesse lui serra la main.

— Toujours la même, dit-elle.

Puis la duchesse se retourna vers la marquise, qui s'était mise en grande toilette, lui fit force compli-

ments sur l'état de sa santé, et s'adressant enfin à Cécile :

— Ma belle Cécile, lui dit-elle, vous avez tenu tout ce que vous promettiez d'être. Venez m'embrasser et recevoir tous mes compliments; car je sais déjà par ces bons Duval, qui sont venus hier me présenter leurs devoirs, que vous êtes véritablement une personne accomplie.

Cécile s'approcha, et la duchesse l'embrassa au front.

Alors revenant à madame de Marsilly :

— Ma chère baronne, dit-elle, et vous, ma chère marquise, permettez-moi de vous présenter mon neveu, M. Henri de Sennones, que je vous recommande, de mon côté, comme un charmant jeune homme.

Malgré ce compliment à brûle-pourpoint, le chevalier salua avec une grâce et une aisance infinies.

— Vous savez, mesdames, dit-il, que la duchesse a été pour moi une seconde mère; ne vous étonnez donc pas de l'exagération de ses éloges.

La baronne et la marquise saluèrent, puis, comme Henri se retourna du côté de Cécile, Cécile fit la révérence.

Malgré la modeste dénégation du chevalier, on était forcé d'avouer que madame de Lorges n'avait rien dit de trop : Henri venait d'accomplir sa vingtième année. C'était un beau jeune homme dans lequel on remarquait cette élégance de bonnes manières des enfants, qui, élevés par un précepteur, n'ont point quitté la maison paternelle et ont gardé ce vernis de bonne façon qu'enlève en général l'éducation universitaire. Au reste, Henri, comme la plupart des émigrés, était

sans fortune. Il avait perdu sa mère presque en naissant; son père avait été guillotiné et il n'avait d'autre fortune à attendre que celle d'un oncle qui s'était retiré à la Guadeloupe, et là, à ce que l'on disait, avait décuplé sa fortune dans de hautes spéculations commerciales.

Mais, par une étrange particularité de son caractère, cet oncle avait déclaré que son neveu n'aurait rien à attendre de lui, qu'à la condition qu'il entrerait lui-même dans le commerce.

On comprend que le reste de la famille s'était récrié à une pareille condition, et qu'on avait élevé Henri de Sennones dans un tout autre but que celui d'en faire un négociant en sucre et en café.

Tous ces détails furent échangés avec cet abandon de conversation habituel aux gens d'un certain monde; comme on le comprend bien, toute la gent commerciale fut traitée avec beaucoup de légèreté par madame de Lorges et par son neveu; la marquise renchérit sur le tout. La baronne et Cécile, sentant qu'une partie de ces épigrammes retombait sur la bonne famille dont elles faisaient leur société habituelle, se mêlèrent peu à la conversation qui prit bientôt un tour si railleur, que la baronne, pour la détourner, s'empara du bras de la duchesse, et comme elle le lui avait dit en l'embrassant, descendit avec elle dans le jardin.

La marquise, Cécile et Henri restèrent seuls.

A peine la marquise avait-elle aperçu Henri, qu'avec son opposition éternelle aux projets de la baronne, elle s'était dit que c'était là le mari qui convenait à sa petite Cécile, et non pas un roturier comme cet Edouard Duval.

Aussi, dès que la baronne et la duchesse furent sorties de l'appartement, la marquise céda-t-elle au désir de faire briller sa chère enfant, et sous le prétexte de distraire le chevalier, lui fit-elle apporter successivement ses tapisseries et ses albums.

Quoique Henri, hâtons-nous de le dire à sa louange, fût un digne appréciateur des chefs-d'œuvre d'aiguille dont, pendant les longues soirées d'Angleterre et d'Allemagne, il avait vu exécuter bon nombre chez sa tante, il fut cependant, il faut le dire, infiniment plus frappé des albums. Ces albums, comme nous l'avons dit, renfermaient surtout les portraits des plus belles fleurs qui fussent écloses dans le jardin de Cécile, et chacune de ces fleurs avait son nom écrit au-dessous d'elle. Ce que remarqua surtout Henri avec étonnement, c'est que, si l'on peut le dire, chacune de ces fleurs avait une physionomie particulière et qui s'harmonisait avec le nom qui lui était donné. Il demanda alors à Cécile l'explication de cette singularité, et Cécile la lui donna simplement, naïvement, en lui racontant comment elle avait été élevée au milieu de ces fleurs, comment elle s'était mise en contact intime avec ces amies fraîches et parfumées comme elle, comment elle était parvenue par la force de la sympathie, si cela peut se dire, à connaître les chagrins et les joies de ses lis et de ses roses, et comment enfin, selon leur caractère ou leurs aventures, elle les avait baptisés d'un nom en harmonie avec eux.

Henri écouta toute cette définition comme il eût écouté un ravissant conte de fée. Seulement le conte était une histoire et la fée était devant lui. Toute autre jeune fille qui lui eût dit les mêmes choses lui eût paru une folle ou affétée, mais il n'en était point ainsi de

Cécile; on voyait que la chaste enfant disait sa vie, ses sensations, ses joies, ses chagrins : peut-être seulement les prêtait-elle à ses fleurs, mais c'était de bonne foi, et elle raconta, entre autres choses, à Henri, l'histoire d'une rose qui avait été si malheureuse, que cette histoire lui fit presque venir les larmes aux yeux.

La marquise écoutait tout cela et essayait de temps en temps, de changer la conversation : toutes ces aventures botaniques lui paraissaient tout à fait fades et insignifiantes, mais Henri, qui n'était pas de son avis, ramena sans cesse la conversation sur le même sujet, tant la chose lui paraissait nouvelle et étrange, tant il lui semblait peu vivre avec une créature humaine mais au contraire avec quelque fantastique création d'Ossian ou de Gœthe.

Cependant, comme la marquise prononça le mot musique et ouvrit le piano, Henri, qui était lui-même excellent musicien, pria Cécile de lui chanter quelque chose.

Cécile ne savait pas ce que c'était que de se faire prier, elle ignorait encore si elle avait du talent ou si elle n'en avait point; peut-être même ne savait-elle pas ce que c'était que le talent.

Comme pour la peinture, l'exécution musicale de Cécile était toute de sentiment; aussi lorsque Cécile eut chanté, avec un charme et une grâce infinis une ou deux romances et autant de nocturnes, Henri lui demanda avec la plus grande simplicité si elle n'allait pas lui faire entendre quelque chose d'elle.

Alors Cécile, sans se faire prier ni se défendre, laissa retomber les mains sur le piano, et commença une de ces étranges rêveries comme elle en faisait parfois devant le mélodieux instrument; une mesure douce

avec une pédale en sourdine indiquait qu'il faisait nuit; tous les bruits de la terre s'endormaient l'un après l'autre : un silence presque absolu, que troublait seulement le murmure d'un ruisseau, leur succédait; puis, au milieu de ce calme suprême de l'obscurité, s'élevait le chant d'un oiseau, oiseau mélodieux, inconnu, qui n'était ni la fauvette ni le rossignol, oiseau qui chantait dans le cœur de Cécile comme un écho des mélodies célestes, et dont la voix disait tout à la fois : Espérance, prière, amour.

Henri, tout en écoutant cette singulière symphonie, laissa tomber son front entre ses deux mains, et lorsqu'il le releva, sans songer à essuyer une larme qui tremblait aux cils de ses yeux, il vit Cécile, la tête renversée en arrière, les regards au ciel et les paupières humides. Henri fut sur le point de se jeter à ses genoux et de l'adorer comme une madone.

En ce moment, la baronne et la duchesse rentrèrent.

XIII. — DIEU DISPOSE.

Lorsque madame de Lorges et Henri de Sennones furent partis, lorsque la marquise fut rentrée dans sa chambre et la baronne dans la sienne, lorsque Cécile se trouva seule enfin, il lui sembla qu'il venait de se faire un grand changement dans sa vie.

Et cependant, en cherchant quel était ce changement, elle ne le trouvait pas; elle n'aurait pu l'indiquer.

Hélas! le premier sentiment de l'amour venait d'entrer dans le cœur de la pauvre enfant, et, comme fait le premier rayon du soleil, il rendait visible à ses yeux

une foule de choses perdues jusque-là dans la nuit de son indifférence.

D'abord il lui sembla qu'elle avait besoin d'air; elle descendit au jardin. Le temps était à l'orage, ses fleurs s'inclinaient sur leurs tiges comme si l'air aussi était trop pesant pour elles. Autrefois Cécile les consolait; aujourd'hui Cécile penchait à son tour sa tête sur sa poitrine, sans doute par pressentiment de quelque orage à venir.

Elle fit deux fois le tour de son petit monde; elle alla s'asseoir sous son berceau; elle essaya de suivre le chant d'une fauvette qui gazouillait dans un massif de lilas; mais il y avait une espèce de voile entre son esprit et les objets dont elle était entourée; elle n'était plus la maîtresse de sa pensée, il y avait quelque chose d'inconnu en elle qui pensait malgré elle; son pouls battait tout à coup si rapidement qu'elle tressaillait comme si elle avait la fièvre.

Quelques larges gouttes de pluie tombèrent et un éclat de tonnerre se fit entendre; Cécile n'entendit point le tonnerre et ne sentit point la pluie. Sa mère inquiète l'appela; mais ce ne fut qu'au second appel qu'elle reconnut la voix de sa mère.

En repassant par le salon, elle vit son album sur la table et son piano encore ouvert; elle se mit à regarder ses fleurs, s'arrêtant aux mêmes pages où elle s'était arrêtée avec Henri, repassant dans sa mémoire tout ce qu'elle avait dit au jeune homme et tout ce que le jeune homme lui avait répondu.

Puis elle alla s'asseoir devant son piano; ses doigts retombèrent sur les mêmes touches et la mélodieuse fantaisie recommença, seulement plus profonde, plus mélancolique encore que la première.

A la dernière vibration de sa voix, au dernier son de l'instrument, Cécile sentit une main se poser sur son épaule; c'était celle de sa mère.

La baronne était plus pâle encore que d'habitude et souriait plus tristement que de coutume.

Cécile tressaillit; elle crut que sa mère allait lui parler de Henri.

De Henri! au reste, dans ce mouvement de crainte, c'était la première fois que le nom du jeune homme se présentait si personnellement à son esprit; jusque-là, il y avait quelque chose de lui, répandu dans tout ce qui l'entourait; mais ce quelque chose était immatériel comme une vapeur, insaisissable comme un parfum.

Elle crut donc que sa mère allait lui parler de Henri.

Elle se trompait : la baronne ne lui parla que de ce que lui avait dit la duchesse; cette dernière savait positivement qu'il n'y avait, pour le roi Louis XVIII, aucun espoir de retour en France. La puissance de Bonaparte se consolidait de jour en jour davantage et se consolidait pour son propre compte; la duchesse, attachée comme elle l'était à la maison de madame la comtesse d'Artois, avait donc à peu près pris son parti de rester à l'étranger; c'était aussi le parti auquel il fallait que la baronne s'arrêtât.

Pendant toute cette conversation, il ne fut pas dit un seul mot de Henri, et cependant il semblait à Cécile que chaque parole que prononçait sa mère avait rapport à lui.

C'est que chaque parole qu'elle disait avait rapport à Edouard.

En effet, dire à Cécile que les événements politiques

continuaient à condamner à l'exil sa mère et sa grand'mère, c'était lui dire que les projets d'union avec la famille Duval étaient plus arrêtés que jamais, puisque Cécile connaissait maintenant la situation pécuniaire dans laquelle la baronne et la marquise se trouvaient.

Puis madame de Marsilly ajouta quelques mots sur sa propre santé; alors Cécile se retourna vers sa mère, la regarda et oublia tout.

En effet, soit résultat de ses cruelles préoccupations, soit que la maladie fût arrivée à cette période où les progrès sont plus rapides, la baronne, comme nous l'avons dit, était affreusement changée; elle s'aperçut de l'effet que sa vue produisait sur sa fille et elle sourit tristement.

Cécile appuya sa tête sur l'épaule de sa mère et se prit à pleurer, murmurant dans son cœur, mais sans avoir la force de le dire des lèvres :

— Oh! oui, oui, soyez tranquille, ma mère, j'épouserai Edouard.

C'était un grand effort que faisait sur elle la pauvre enfant; car, il faut le dire, la comparaison que, presque à son insu, son cœur avait faite entre le neveu de madame de Lorges et le fils de M. Duval, n'était point à l'avantage de ce dernier; tous deux étaient du même âge, c'est vrai; tous deux avaient reçu une éducation distinguée; tous deux étaient beaux, même; mais quelle différence entre eux cependant; Edouard, à vingt ans, était encore un écolier timide et presque gauche; tandis que Henri était un jeune homme élégant et fait au grand monde. Tous deux avaient reçu une éducation distinguée, seulement Edouard n'avait, si l'on peut le dire, conservé que la partie matérielle de son éduca-

tion; il savait ce qu'il avait appris, voilà tout; mais son organisation individuelle, son propre esprit n'avait rien ajouté à cette science acquise; ce que Henri savait, au contraire, et en quelques mots il avait été facile à Cécile de voir qu'il savait beaucoup, on eût dit qu'il l'avait toujours su et que chaque chose, revue et corrigée par son propre esprit, avait reçu une valeur nouvelle de l'heureuse organisation qui la mettait en œuvre. Tous deux étaient beaux, mais Edouard était beau de cette beauté insignifiante qui s'allie à merveille avec la vulgarité de la physionomie; tandis que Henri était beau de cette beauté distinguée et fine que la race seule donne et que l'éducation physique développe; bref, pour tout exprimer en deux mots, l'un avait des manières vulgaires, l'autre celles d'un parfait gentilhomme.

Mais ce fut surtout lorsque, le dimanche suivant, Edouard vint avec ses parents, que la différence fut sensible pour Cécile, d'autant plus sensible que cette fois, contre son habitude, la marquise était descendue, et que, soit hasard, soit calcul, elle profita du moment où M. Duval faisait une course dans le village et où madame Duval et la baronne se promenaient au jardin pour essayer de renouveler la scène qui avait eu lieu avec Henri. Instinctivement, Cécile avait toujours caché ses talents à Edouard; mais cette fois, sur l'invitation de la marquise, il fallut bien tirer l'album du pupitre et mettre au jour les belles fleurs qu'il renfermait; mais Edouard, tout en faisant à Cécile les compliments que méritait son élégante exécution, ne saisit pas, malgré les noms inscrits au bas de chaque page, la pensée qui avait fait éclore ces fleurs. De son côté, Cécile, comprenant que toute explication de ce genre

serait inutile, n'essaya pas même de faire remarquer au jeune homme ce sens caché et intime dont elle avait voulu lui parler quand il était enfant et dont il avait tant ri. Toutes ces fleurs, qui passèrent successivement sous les yeux d'Edouard, ne furent donc qu'une suite d'images plus ou moins bien enluminées : ce n'était pas ainsi que les avait regardées Henri.

La marquise, qui ne perdait pas les deux jeunes gens de vue, s'aperçut de l'impression que produisait, sur sa petite-fille, le prosaïsme d'Edouard; quoiqu'elle ne comprît pas beaucoup de son côté toutes les délicatesses poétiques que Cécile regrettait de ne pas trouver dans le jeune homme qui lui était destiné, elle vit que le prosaïsme lui faisait du tort; elle résolut donc de le développer jusqu'au bout, et lorsque l'album fut fermé, elle pria Cécile de se mettre au piano.

Pour la première fois, Cécile résista : elle n'avait jamais chanté devant Edouard, et quoique Edouard, à chaque voyage, eût vu le piano et sur le piano force cahiers de musique, il n'avait jamais fait à la jeune fille une question à ce sujet. Cependant, quand la proposition fut émise par la marquise, il l'appuya fort galamment, si bien que Cécile ne put faire autrement que de céder à cette double instance.

Il en fut de même pour le chant que pour la peinture : Edouard applaudit et loua fort Cécile, mais il applaudit et loua en homme qui n'avait pas compris. De sorte que ses louanges à faux et ses applaudissements intempestifs lui firent plus de tort dans l'esprit de Cécile que s'il avait gardé le silence.

De sorte que, lorsque la marquise demanda à sa petite-fille de jouer la symphonie qu'elle avait jouée trois

ou quatre jours auparavant, ou du moins quelque chose de pareil, Cécile, pour cette fois, s'y refusa obstinément. Un instant Edouard appuya la marquise par politesse, mais comme il n'était que médiocrement atteint de mélomanie, il n'insista pas de façon indiscrète; au reste, il faut le dire, eût-il insisté, Cécile se serait maintenue dans son refus, il lui eût semblé que c'était une profanation que de chanter devant Edouard ce qu'elle avait chanté à Henri.

Aussi éprouva-t-elle un véritable sentiment de reconnaissance pour sa mère, quand, en rentrant avec madame Duval, la baronne mit fin, par sa présence, aux instances dont, pour la première fois et sans qu'elle en pût deviner le motif, la fatiguait sa grand'mère.

Le reste de la journée se passa comme d'habitude, excepté que, quelque effort que fît Cécile sur elle-même, il lui fut impossible de cacher sa préoccupation. Au reste, personne ne s'aperçut de cette préoccupation, excepté la baronne et la marquise.

La baronne était très-fatiguée et se retira chez elle aussitôt que les Duval furent partis : Cécile l'accompagna dans sa chambre et remarqua que de temps en temps sa mère la regardait avec inquiétude. Pourquoi ce regard inusité? Cécile eut bien envie d'en demander la raison à sa mère; mais deux ou trois fois ses lèvres ouvertes pour faire cette question se refermèrent sans l'avoir faite.

De son côté, la baronne garda le silence; seulement, en se séparant d'elle, elle la serra plus fortement dans ses bras qu'elle n'avait coutume de le faire; et dans le baiser qu'elle appuya sur son front, elle étouffa un profond soupir.

Cécile sortit tristement et lentement de la chambre de sa mère pour rentrer dans la sienne; mais, dans le corridor, elle trouva mademoiselle Aspasie qui, de la part de sa maîtresse, la pria de passer chez elle.

La marquise était couchée et lisait : elle avait eu autrefois cette coquette habitude, toute particulière au dix-huitième siècle, de recevoir au lit, et cette habitude elle l'avait conservée, quoiqu'elle eût soixante ans et qu'elle ne reçût plus personne. Au reste, tous ces souvenirs aristocratiques d'un autre temps étaient si naturels à la marquise, qu'ils ne la rendaient aucunement ridicule.

Dès qu'elle aperçut Cécile, elle poussa sous son traversin le livre qu'elle lisait, et elle fit signe à sa petite-fille de venir s'assoir près d'elle. La jeune fille obéit.

— Vous m'avez fait demander, bonne maman ? dit Cécile en baisant une main encore potelée et à laquelle la vieillesse avait laissé une partie de sa beauté, grâce aux soins tout particuliers qu'en prenait la marquise; j'ai craint un instant que vous ne fussiez indisposée, mais votre air de bonne santé me rassure, — Eh bien! c'est ce qui te trompe, ma chère enfant, et j'ai des vapeurs affreuses. Je ne puis pas voir ces Duval que leur simple vue ne me donne ma migraine, à plus forte raison quand je les entends. — M. Duval est pourtant un très-excellent homme, chère bonne maman et je vous l'ai entendu dire à vous-même. — Oui, c'est vrai, il a été longtemps au service de madame de Lorges, et j'ai toujours entendu la duchesse faire l'éloge de sa probité. — Madame Duval est une femme fort gracieuse et fort distinguée. — Oh! oui, ces anglaises! avec leurs teints pâles, leurs tailles minces et leurs longs cheveux, elles ont toujours l'air d'apparte-

nir à un certain monde; mais malgré cette apparence, vous le savez, ma chère enfant, madame Duval, comme son mari, était au service de la duchesse. — Comme institutrice, bonne maman, et il ne faut pas confondre le professorat avec la domesticité. — C'est vrai, je l'avoue, ce n'est pas tout à fait la même chose, quoique cela y ressemble beaucoup. Mais si je te parle de M. et madame Duval, que diras-tu de leur fils? — d'Edouard? demanda timidement la jeune fille. — Oui, d'Edouard. — Bonne maman, reprit Cécile toute troublée, je dirai qu'Edouard est un bon et honnête jeune homme, laborieux, probe, ayant reçu l'éducation... — Qui convient à sa condition, ma fille, car il serait ridicule à ses parents de vouloir l'élever au-dessus de son état, et d'essayer de lui donner une éducation pareille à celle qu'a reçue le chevalier de Sennones.

Cécile tressaillit, baissa les yeux, et une vive rougeur passa sur son front. Aucun de ces trois signes n'échappa à la marquise.

— Eh bien! tu ne me réponds pas, dit-elle. — Que voulez-vous que je vous réponde, bonne maman? demanda Cécile. — Mais tu pourrais me dire, ce me semble, ce que tu penses de ce jeune homme. — Est-il convenable, bonne maman, que les jeunes filles disent ainsi leur opinion sur les jeunes gens? — Tu m'as bien dit ton opinion sur Edouard. — Oh! sur Edouard, c'est autre chose, reprit la jeune fille. — Oui, je comprends, répondit la marquise, tu n'aimes pas Edouard et... — Ma bonne mère! s'écria Cécile, comme pour implorer le silence de sa grand'maman. — Et tu aimes Henri, continua impitoyablement la marquise. — Oh! murmura Cécile en cachant sa tête dans l'oreiller de madame de la Roche-Bertaut. — Eh

bien! dit la marquise, eh bien! pourquoi cette honte? Ce serait d'aimer Edouard que tu devrais être honteuse si tu l'aimais, et non pas d'aimer Henri qui est un garçon convenable sous tous les rapports, fort beau cavalier, ma foi, et qui ressemble tout à fait à ce pauvre baron d'Ambrée qui s'est fait tuer au siége de Mahon.

La marquise poussa un soupir.

— Mais, bonne maman, s'écria Cécile, oubliez-vous les intentions de ma mère sur Edouard? Oubliez-vous... — Ma chère petite Cécile, ta mère a toujours eu la tête un peu faible, le malheur l'a rendue folle. Il faut savoir faire face aux événements et non leur céder. Ta mère t'a dit que tu épouserais Edouard, et moi, mon enfant, je te dis que tu épouseras Henri.

Cécile releva sa blonde tête et regarda sa grand'-mère, les mains jointes et le regard fixe, comme elle eût regardé une madone promettant de faire un miracle qu'elle regardait comme impossible.

En ce moment, la sonnette de la baronne retentit violemment, et Cécile, se levant effrayée, sortit vivement de la chambre de la marquise et s'élança dans celle de sa mère.

Elle trouva madame Marsilly évanouie; un violent crachement de sang venait de provoquer cette faiblesse.

Encore une fois, Cécile oublia Henri et Edouard; encore une fois, Cécile oublia tout pour ne plus penser qu'à sa mère!

Grâce aux sels que Cécile lui fit respirer, et aux gouttes d'eau fraîche que la femme de chambre lui secoua sur le front, la marquise revint promptement à elle.

Son premier mouvement fut de cacher à sa fille ce mouchoir plein de sang, qu'elle avait laissé échapper en se trouvant mal. Mais c'était le premier objet qui avait frappé les yeux de Cécile, et Cécile le tenait déjà dans sa main.

— Ma pauvre enfant! s'écria la baronne. — Ma bonne mère, murmura Cécile, ce n'est rien, ce n'est rien, vous voyez bien que vous voilà revenue.

En ce moment, mademoiselle Aspasie vint demander de la part de la marquise comment se trouvait la baronne.

— Mieux, beaucoup mieux, répondit la malade, dites à ma mère que ce n'est qu'un spasme momentané, et qu'elle ne se dérange point pour cela.

Cécile serra la main de sa mère, qu'elle baisait tout en pleurant.

Comme l'avait effectivement dit la baronne, la crise était passée, mais chacune de ces crises l'affaiblissait effroyablement; aussi, quelques instances que lui fît sa mère, Cécile ne voulut-elle point retourner chez elle : la femme de chambre lui fit un lit de sangle près du lit de la baronne, et elle passa la nuit près d'elle.

Ce fut alors seulement que Cécile put voir ce qu'étaient devenues les nuits de sa mère, nuits d'agitation, pendant lesquelles de courts moments de sommeil fiévreux ne pouvaient réparer des forces épuisées par une toux continuelle.

A chaque mouvement que faisait la baronne, Cécile était près de son lit, car une inquiétude réelle et profonde s'était pour cette fois emparée du cœur de la jeune fille. Aussi la baronne, en essayant de se contenir de son côté, augmentait-elle ses souffrances.

Cependant, vers le matin, à force d'épuisement, la

baronne s'endormit; Cécile veilla encore un instant sur ce sommeil, puis enfin la nature l'emporta chez elle sur la volonté, et elle s'endormit à son tour.

Ce fut alors que Cécile put comprendre combien les songes sont choses indépendantes de notre volonté; car à peine eut-elle les yeux fermés qu'elle oublia tout ce qui venait de se passer, et que de la chambre de sa mère elle se trouva transportée dans de magnifiques jardins pleins de fleurs et d'oiseaux, mais cette fois, par un mystère étrange et dont son esprit acceptait le résultat sans en demander l'explication, le parfum des fleurs était une langue, et le chant des oiseaux un idiome qu'elle comprenait parfaitement, non point par intuition, comme elle faisait sur la terre, mais par une perfection plus grande d'organisation, car un vague sentiment disait à Cécile qu'elle était au ciel : oiseaux et fleurs louaient Dieu.

Puis tout à coup, sans qu'elle l'eût vu venir, sans qu'elle l'eût senti s'approcher, Cécile était au bras de Henri.

Seulement elle ne sentait ni son bras ni son corps; et puis Henri était bien pâle.

Henri fixait sur elle des regards d'une tendresse infinie, et Cécile s'aperçut qu'elle pouvait se voir dans les yeux de celui qu'elle aimait comme dans un miroir; elle s'y regarda, et elle reconnut avec une certaine terreur qu'elle était aussi pâle que lui.

Elle mit la main sur son propre cœur : son cœur ne battait plus; puis une voix murmura à son oreille qu'ils étaient morts tous deux.

En effet, il semblait à Cécile qu'elle n'avait plus rien de terrestre en elle. Sa vue passait à travers les objets, elle voyait de l'autre côté des massifs d'arbres, les

murs semblaient faits de vapeurs, toutes choses étaient diaphanes; on eût dit que le jardin où elle se promenait ne contenait que des âmes immatérielles et cependant ayant conservé, sauf l'opacité, leur forme terrestre.

Tout à coup il lui sembla voir venir au-devant d'elle une femme voilée qui avait la démarche de sa mère. A mesure que cette femme s'approchait, Cécile s'affermissait dans son opinion; seulement, cette femme ne marchait pas, elle glissait; puis, au lieu de robe, elle était enveloppée dans un grand linceul. Alors Cécile jeta de nouveau les yeux sur elle et sur Henri, et elle vit que tous trois étaient vêtus de l'habit funéraire. Sa mère s'approchait toujours. Enfin Cécile, à travers les plis du voile qui la couvrait, reconnut les traits de son visage.

— Oh! ma mère, s'écria-t-elle en essayant d'embrasser l'ombre, je crois que nous sommes bien heureux, car nous sommes morts tous trois.

A ces mots, prononcés dans son rêve, un sanglot si réel et si déchirant se fit entendre que Cécile rouvrit les yeux.

La baronne, à son tour, était debout près de son lit, pâle comme un spectre, vêtue comme une morte et presque diaphane comme une ombre.

La pauvre mère s'était réveillée la première, elle avait veillé sur le sommeil de sa fille comme sa fille avait veillé sur le sien; puis, voyant que quelque rêve sombre la tourmentait, elle s'était levée pour venir la réveiller; et alors elle avait entendu la phrase que nous avons répétée et que Cécile avait dite tout haut.

Cécile crut un instant continuer son rêve, mais l'étreinte de sa mère la rappela bientôt à la réalité.

— Tu es donc malheureuse, ma pauvre enfant, demanda la baronne, puisque tu regardais comme un bonheur d'être morte avec moi? — Oh non! non, ma mère, s'écria Cécile, et si votre santé était rétablie, que me manquerait-il donc pour être heureuse? Je crois que je faisais un rêve insensé, voilà tout. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. — Hélas! mon enfant, dit la baronne, n'est-ce point plutôt à moi de te dire de me pardonner? et cependant, Dieu le sait, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour t'habituer à une vie humble et simple. Pourquoi Dieu a-t-il mis en toi les sentiments de ta naissance et non ceux de ta fortune? Dis-moi, mon enfant, est-ce que, sans le savoir, je t'ai élevée dans les préjugés de race, dans l'orgueil du rang? — Oh! ma mère, ma mère, s'écria Cécile, vous avez essayé de faire de moi une sainte comme vous, et ce n'est pas votre faute si vous n'en avez fait qu'une orgueilleuse jeune fille. — Tu l'aimes donc?... demanda en soupirant la baronne. — Hélas! ma mère, je ne sais; mais dans mon rêve, il me semblait que j'étais plus heureuse de mourir avec lui que de vivre avec un autre. — Qu'il soit donc fait selon la volonté de Dieu et non selon la mienne! s'écria la baronne en joignant les mains et en levant les regards au ciel avec un sentiment d'indicible résignation.

XIV. — L'AGONIE D'UNE SAINTE.

Et qu'on ne s'y trompe point, la résignation de la baronne était méritoire; toute sa préoccupation depuis dix ans avait été d'isoler Cécile du monde entier, afin

de conserver cette jeune âme pure et ignorante de toute passion; son projet de l'unir à Edouard, projet qui, dans la conviction de la baronne, en soustrayant sa fille aux chances de la politique qui atteignaient à cette époque les noms et les têtes trop élevés, assurait pour elle un bonheur calme et ignoré, était, depuis le jour où M. Duval lui en avait fait l'ouverture, arrêté dans son esprit; elle avait prévu l'opposition de la marquise, et était résolue d'avance à y résister. Mais elle n'avait pas songé que l'accomplissement de ce projet pouvait devenir un sacrifice douloureux pour Cécile : en effet, jusqu'au moment où la jeune fille avait vu Henri, aucune voix ne s'était élevée dans son cœur contre Edouard; au contraire, heureuse d'obéir au vœu de sa mère, nous avons dit que deux ou trois fois pour la tranquilliser elle avait elle-même ramené la conversation sur ce sujet; mais le hasard ou plutôt la fatalité avait conduit Henri à Hendon. La marquise, opposée à la mésalliance que sa petite-fille était sur le point de contracter, avait remarqué la sympathie des deux jeunes gens l'un pour l'autre. La conversation qu'elle avait eue avec sa petite-fille avait éclairé celle-ci sur ses propres sentiments : ces sentiments étaient restés éveillés au milieu de son sommeil. Et sa mère, inclinée à son chevet, avait surpris les secrets de son cœur, dans l'indiscrétion d'un rêve.

De son côté, Henri avait été vivement frappé à la vue de Cécile : son étonnement avait été grand, de rencontrer au fond d'un petit village, une jeune fille qui, sans autre instituteur que sa mère, était arrivée à un pareil degré de distinction, qu'elle effaçait tout ce qu'il avait vu jusque-là dans le monde. Aussi l'impression que de son côté il avait ressentie était-elle pro-

fonde, et pendant tout le retour n'avait-il fait que parler à sa tante de Cécile : madame de Lorges lui avait alors raconté la dramatique histoire de madame de Marsilly, comment son mari avait été tué le 10 août, et comment la baronne sa mère et la petite Cécile, conduites par un paysan, fuyant dans une charrette, étaient, grâce au laisser-passer de M. Duval, arrivées saines et sauves en Angleterre : le pittoresque de ce récit n'avait, comme on le pense bien, fait qu'ajouter à l'auréole de poésie qui, aux yeux de Henri, entourait déjà Cécile; si bien que, de retour à Londres, le jeune homme n'avait plus qu'un désir, celui de retourner à Hendon; qu'une occupation, celle de trouver un prétexte plausible à une seconde visite.

Ce prétexte malheureusement ne tarda point à se présenter; l'émotion qu'avait éprouvée madame de Marsilly, en apprenant l'amour naissant de sa fille pour un autre que pour le fiancé qu'elle lui destinait, avait occasionné une nouvelle crise; la baronne, le même jour, s'était donc remise au lit horriblement souffrante, et tout naturellement la marquise, sans rien dire des causes qui l'avaient empirée, avait écrit à madame de Lorges pour la prévenir de l'état de sa fille.

De son côté Cécile avait écrit à M. Duval d'envoyer le médecin, et n'avait point caché au banquier les craintes que lui inspirait la faiblesse de sa mère.

Il en résulta que le lendemain, presque au même moment, deux voitures s'arrêtèrent à la porte du petit cottage : l'une amenait la duchesse de Lorges et son neveu, l'autre madame Duval et son fils.

Si Henri et sa tante fussent venus seuls, Cécile aurait pu se renfermer peut-être dans sa chambre et

éviter ainsi de voir Henri, mais la double visite nécessitait sa présence; les deux jeunes gens, ne pouvant entrer dans la chambre de la baronne qui gardait le lit, furent reçus par la marquise, laquelle fit dire aussitôt à sa petite-fille de lui venir faire compagnie.

Cécile qui, en apercevant à travers les contrevents la voiture de la duchesse de Lorges, s'était tracé son petit plan de retraite, fut donc forcée de descendre malgré la résolution qu'elle avait prise, résolution qui, il faut l'avouer, lui coûtait fort à tenir.

Elle trouva les deux jeunes gens chez sa grand'-mère : Henri et Edouard se connaissaient, mais comme pouvaient se connaître le neveu de madame de Lorges et le fils de M. Duval, c'est-à-dire sans aucune intimité. Henri était de trop bon goût pour indiquer en rien la supériorité que lui donnaient sur Edouard sa naissance et sa position dans le monde; mais Edouard était élevé par sa famille dans des principes de trop grande simplicité pour essayer de franchir en rien la distance qui le séparait de Henri. Bref, en face de Henri, Edouard demeurait toujours, non pas le fils du banquier Duval, plus riche et surtout plus indépendant maintenant que son ancienne maîtresse, mais le fils de l'intendant de madame de Lorges.

Cécile, comme on le comprend bien, ne perdit aucune de ces nuances que d'ailleurs, avec son esprit de détail et sa volonté de rehausser encore son protégé dans l'esprit de la jeune fille, la marquise fit ressortir : puis, il faut le dire, cette supériorité de Henri sur Edouard n'existait pas seulement dans le hasard de la naissance et dans le privilége de l'éducation, elle existait en toute chose, dans le son de la voix, dans l'élé-

gance du geste, dans le laisser aller de la tournure; Edouard un jour pouvait devenir quelque chose, Henri était déjà quelqu'un.

D'ailleurs; à peine si Edouard, soit par humilité, soit par ignorance, ouvrit la bouche; il est vrai qu'on parla fort de choses que le pauvre garçon ne connaissait pas, c'est-à-dire des cours étrangères. Henri, depuis trois ans, voyageait; son nom et celui de sa tante, la fidélité de sa famille au malheur, la bienveillance que lui portait l'auguste maison à laquelle la sienne s'était dévouée, lui avaient ouvert les palais des rois de la terre. Il connaissait donc, autant qu'un jeune homme de son âge les pouvait connaître, tous les personnages distingués de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre; tandis que le pauvre Edouard ne connaissait en personnages éminents que le banquier dans la maison duquel son père, comme nous l'avons dit, après avoir été caissier, avait obtenu le petit intérêt qui avait si bien fructifié.

La marquise, sans être précisément méchante, avait cependant dans le caractère certaines parties implacables, c'étaient celles qui étaient relatives au maintien de sa position sociale. Elle écrasa donc le pauvre Edouard d'un tel dédain, et cela par l'absence de toute attention bien plutôt que par l'amertume des paroles qu'elle lui adressait, qu'elle faillit manquer tout l'effet qu'elle se proposait, en inspirant à Cécile une profonde pitié pour son jeune ami. Il en résulta que, gênée elle-même de cette préférence par trop visible, Cécile se leva et sortit sous prétexte d'aller s'informer elle-même de l'état de sa mère.

La jeune fille se dirigea effectivement vers la chambre de la malade, mais là un autre point de comparai-

son l'attendait. La duchesse de Lorges était assise au chevet du lit de la baronne, et madame Duval au pied. La duchesse avait pris le premier fauteuil venu, madame Duval avait choisi une chaise. Madame de Marsilly adressait la parole avec une affection pareille et une égale urbanité à là duchesse de Lorges et à madame Duval; mais madame Duval ne parlait à la duchesse qu'à la troisième personne c'était une ancienne habitude que madame Duval n'avait point perdue, ou plutôt, dans le sentiment de sa propre dignité qui ne lui permettait pas de s'enorgueillir de sa petite fortune commerciale, n'avait pas voulu perdre.

Cécile retrouva donc la même infériorité dans la mère qu'elle avait trouvée dans le fils. Seulement, chose terrible pour Edouard, chez la mère c'était une simple infériorité sociale, chez Edouard c'était une infériorité d'organisation.

Aussi cette visite porta-t-elle dans l'esprit de Cécile le dernier coup à Edouard. Henri, sans adresser à Cécile une seule parole qui pût de son côté faire allusion aux sentiments qu'il éprouvait pour elle, lui avait parlé ce langage des yeux auxquels les jeunes cœurs ne se trompent point, et plusieurs fois, à l'embarras et à la rougeur d'Edouard, Cécile avait pu comprendre que le jeune homme se rendait parfaitement compte de la situation où il se trouvait; aussi lorsqu'en prenant congé de madame Duval et d'Edouard, Cécile, comme d'habitude, tendit son front à la mère et la main au fils, madame Duval seule répondit-elle à cette double démonstration amicale en embrassant la jeune fille au front. Edouard se contenta de la saluer.

Au milieu de cette double visite, le médecin était venu; mais il s'était contenté de prescrire quelques

boissons adoucissantes et la continuation du même régime.

Cécile avait grande envie de passer la nuit dans la chambre de sa mère ; mais encore toute rougissante de ce qui était arrivé l'autre nuit, elle céda aux instances de madame de Marsilly et se retira dans la sienne.

Une fois seule avec elle-même, la jeune fille songea aux événements de la journée, et le double souvenir d'Edouard et de Henri se représenta à sa pensée; mais il est facile de comprendre que, dans la position des deux jeunes gens, Edouard céda bientôt la place et s'effaça petit à petit du souvenir de la jeune fille, qui resta bientôt entièrement préoccupée de son rival.

Cependant, il faut le dire, en toute autre circonstance peut-être, les progrès de Henri sur le cœur simple et ingénu de la jeune fille eussent été plus rapides encore; mais en ce moment le cœur était en proie à une préoccupation bien douloureuse : l'état de madame de Marsilly, qui échappait à l'insoucieuse frivolité de la marquise, se dévoilait tout entier à la tendre investigation de Cécile. Cécile sentait que sa mère était atteinte mortellement, et vis-à-vis d'elle-même elle regardait presque comme un crime d'avoir une seule pensée qui fût étrangère à sa mère.

Aussi, tout ce que l'amour filial le plus empressé peut inventer de soins intelligents et assidus, Cécile les prodigua-t-elle à sa mère. C'est au moment de quitter ceux qu'on aime, qu'on sent toute la valeur des instants qui vous restent à passer auprès d'eux et qu'on se reproche amèrement les heures d'indifférence pendant lesquelles on s'est éloigné de leur vue. Cécile passait sa vie entière maintenant dans la chambre de la baronne, ne quittant son chevet qu'à l'heure des

repas, encore à peine demeurait-elle un instant à table. Quant à la marquise, elle venait de temps en temps faire une visite à sa fille, mais elle l'aimait tant, disait-elle, qu'elle ne pouvait longtemps supporter la vue des ravages trop visibles que la maladie faisait sur elle.

Presque tous les jours Henri venait prendre des nouvelles de madame de Marsilly, tantôt accompagnant la duchesse de Lorges dans sa voiture, tantôt seul et à cheval; dans l'un et l'autre cas, Cécile assistait rarement à la réception du jeune homme; mais, quoiqu'elle se dît elle-même que c'était une profanation que de mêler un autre sentiment au sentiment douloureux que lui causait la position de sa mère, elle ne pouvait s'empêcher, à travers sa jalousie fermée, de regarder Henri lorsqu'il arrivait et lorsqu'il partait.

Quant à Edouard, retenu par son bureau, il ne pouvait venir que tous les dimanches.

Depuis le jour où il avait été question d'un projet de mariage entre les deux jeunes gens et où madame de Marsilly, en accueillant les désirs de M. Duval, lui avait dit d'abandonner la marche de cette affaire à sa sagesse, pas un seul mot de ce projet n'avait été échangé entre les deux familles; aussi, la baronne avait-elle peine à cacher un sentiment d'embarras réel lorsqu'elle recevait la visite de ses vieux amis : il en résultait un sentiment de gêne et de contrainte qui fit que peu à peu M. Duval et Edouard cessèrent d'être des petit voyages à Hendon et que madame Duval continua de venir seule.

Pendant ce temps, la baronne allait s'affaiblissant toujours; elle passa l'été dans les alternatives de bien

et de mal particulières aux maladies de poitrine; mais, lorsque l'automne vint, et avec l'automne les humides émanations de la terre, la maladie empira de telle façon qu'il n'y eut plus de doute que le terme tant redouté ne fût prochain.

Comme nous l'avons dit, Cécile ne quittait plus la baronne, et telle est la puissance d'une douleur profonde et réelle, qu'elle en était arrivée à oublier toute chose pour ne plus penser qu'à sa mère. Henri venait toujours. Tout en éprouvant une impression de joie chaque fois qu'elle le voyait, il semblait à la jeune fille que le sentiment qu'elle portait au jeune homme avait changé de nature; au point où elle en était arrivée, tout projet d'avenir était suspendu dans son esprit, et, courbée sous le coup du danger présent, elle n'avait de force que pour réagir contre ce danger. Au reste, madame de Marsilly, habituée à lire dans le cœur de sa fille comme dans un livre toujours ouvert à ses yeux, ne perdait pas une des sensations que Cécile éprouvait, et, convaincue désormais qu'il y avait plus de danger pour son enfant à épouser un homme qu'elle n'aimait pas, qu'à s'en remettre à la Providence du soin de son avenir, elle ne lui parlait plus de ce mariage. De son côté, Cécile songeait souvent à ce qu'un jour lui avait dit sa mère; souvent elle surprenait le regard de la mourante fixé sur elle avec inquiétude; alors, il lui prenait un profond désir de se jeter dans les bras de la baronne et de lui répéter ce qu'elle lui avait dit autrefois, c'est-à-dire qu'elle serait bien heureuse d'épouser Edouard; mais quelle que fût la puissance de son respect filial pour les volontés de sa mère, décidée à les suivre si elle les manifestait, elle ne se sentait pas le courage d'aller au-devant d'elles.

Cependant chaque jour enlevait un reste de force à la baronne, chaque nuit amenait une excitation fiévreuse qui la rendait plus faible encore; le sommeil, ce grand réparateur de la nature, était pour elle si rempli de songes terribles qu'il se présentait comme une espèce de vampire qui lui suçait sa vie; au milieu de tout cela elle conservait une netteté d'esprit admirable, et le mal tout physique qui l'emportait, semblait n'avoir à l'endroit de son esprit d'autre résultat que d'exalter son imagination et de poétiser sa pensée.

Aussi en voyant, si on peut le dire, ce surcroît de vitalité, qui, au moment d'abandonner le corps, abondait dans les yeux et dans les paroles de sa mère, Cécile ne pouvait parvenir à croire que la baronne fût si près de les abandonner. De son côté la baronne, heureuse de cette ignorance de sa fille, se gardait bien de lui dire que le moment de la séparation fût si proche. Quant à la marquise, elle se doutait bien que sa fille était fort malade; mais elle était encore plus loin que Cécile d'apprécier le degré de gravité de la maladie.

Madame de Marsilly avait toujours eu des idées religieuses fort arrêtées. C'étaient ces profondes convictions de la justice céleste et des rétributions qui attendent l'âme dans un autre monde, qui, au milieu des malheurs qui l'avaient accablée, la soutenaient calme et sereine dans celui-ci. A peine avait-t-elle donc compris le danger de sa position, qu'elle s'était rapprochée d'un prêtre catholique, Irlandais de naissance, qui habitait le petit village d'Edgware, situé à deux milles à peine de Hendon. Ce prêtre, depuis sa maladie venait voir la baronne tous les deux jours.

Un matin, quelques minutes avant l'heure où le

prêtre avait l'habitude de venir, madame de Marsilly prit les mains de Cécile, assise près de son lit, et l'attirant à elle pour l'embrasser comme elle faisait vingt fois par jour :

— Mon enfant, dit-elle, ne t'afflige pas de ce qui va se passer, mais, tu le vois, je m'affaiblis de jour en jour, d'un moment à l'autre, Dieu peut m'appeler à lui, et je dois me préparer à paraître devant son trône, pure de toutes nos taches humaines. J'ai donc dit hier au prêtre de revenir aujourd'hui, dans la sainte compagnie de notre Seigneur. Aujourd'hui, mon enfant, je communie, tu ne me quitteras pas, n'est-ce pas, pendant la pieuse cérémonie? tu seras agenouillée à mon chevet, tu prieras en même temps que moi, afin que si ma voix s'interrompait tu continuasses la prière commencée. — Oh! ma mère! ma mère! s'écria Cécile, oh! soyez tranquille. Je ne vous quitterai plus une heure, plus un instant, plus une minute, et Dieu vous fasse une longue existence, pour que je la puisse passer tout entière avec vous! Mais était-ce donc si instant de demander un prêtre, et n'aviez-vous pas le temps de vous préparer à cette funeste cérémonie ?

La baronne sourit, puis attirant de nouveau Cécile contre sa poitrine :

—J'ai agi sur l'avis du médecin, dit-elle.

Cécile tressaillit : ce dernier mot lui eût ôté tout espoir, s'il avait pu lui en rester encore.

En ce moment, la petite sonnette du sacristain retentit et alla réveiller un douloureux écho jusqu'au fond du cœur de la jeune fille; puis les portes s'ouvrirent comme d'elles-mêmes, deux enfants de chœur entrèrent tenant un cierge allumé à la main; le prêtre

venait derrière eux, portant l'hostie; on vit apparaître dans le corridor la marquise pâle et soutenue par la femme de chambre, l'antichambre s'emplit de quelques pauvres catholiques auxquels la baronne, toute pauvre qu'elle était, avait l'habitude de faire elle-même l'aumône, puis, à un appel de la sonnette, la baronne se souleva les mains jointes sur son lit, tous les assistants s'agenouillèrent et la cérémonie funèbre commença.

Il faut avoir assisté à un pareil spectacle, avoir entendu murmurer les prières des morts sur la tête d'une personne aimée, pour comprendre tout ce qui se passe dans le cœur d'un enfant qui retient le corps de sa mère sur la terre lorsque les ailes des anges soulèvent déjà son âme vers le ciel.

La baronne écouta les prières du prêtre avec son calme et sa sérénité ordinaires, priant elle-même et répondant aux paroles sacrées; mais deux fois pendant la cérémonie elle s'évanouit, passant de la rougeur de la consomption à une pâleur telle que deux fois on eût pu la croire morte si l'agitation de son pouls n'eût prouvé qu'elle vivait encore et que le feu de la fièvre n'avait pas encore tari cette source de vie que Dieu a cachée au fond de notre cœur.

Enfin la baronne reçut le saint viatique. Le prêtre se retira comme il était venu, suivi des assistants, et l'on entendit décroître peu à peu le tintement de la sonnette dont le bruit avait produit une si profonde impression au cœur de la jeune fille.

A partir de ce moment la baronne sembla plus calme, et il parut même s'être fait une amélioration sensible dans son état. Cécile, les yeux incessamment fixés sur sa mère, se rattacha à ce rayon d'espoir,

et, sur les prières de la baronne, consentit à laisser coucher pour cette nuit la femme de chambre anglaise à sa place; mais ce fut à la condition que, s'il arrivait une crise quelconque, on la réveillerait aussitôt. La marquise, de son côté, fit quelques instances pour rester près de sa fille; mais cette fois comme toujours la baronne supplia sa mère de ne point s'exposer à une fatigue que son âge ne lui permettait point de supporter.

La première partie de la nuit se passa assez tranquillement; mais, vers le matin, Cécile tressaillit au fond de son sommeil : elle venait de s'entendre appeler; elle sauta à bas de son lit, passa un peignoir et s'élança dans la chambre de sa mère.

La baronne venait d'éprouver un nouveau crachement de sang si considérable cette fois, que la femme de chambre n'avait point osé quitter la malade pour aller chercher sa fille; d'ailleurs madame de Marsilly s'était évanouie dans ses bras, et elle avait été forcée d'appeler à son aide. C'était ce cri d'alarme que la jeune fille avait entendu.

La première expression du visage de la baronne en revenant à elle fut un sourire. La crise avait été si forte qu'elle avait cru mourir sans revoir sa fille : et voilà que Dieu permettait qu'elle revînt à elle et qu'elle la revît.

Cécile était à genoux devant le lit de sa mère, tenant une des mains de la mourante, priant et pleurant à la fois; elle demeura ainsi quoique la baronne fût sortie de son évanouissement, car, celle-ci, ses yeux qu'elle venait de rouvrir levés au ciel et son autre main posée sur la tête de la jeune fille, recommandait mentalement à Dieu cette belle et innocente créature qu'elle était forcée d'abandonner.

Quoique la baronne eût repris un peu de calme, il fut impossible de déterminer Cécile à retourner chez elle; il lui semblait que si elle quittait sa mère d'un seul moment, ce serait ce moment-là que Dieu choisirait pour la lui reprendre. En effet, il était évident que la baronne n'avait plus que le souffle, et que, d'un instant à l'autre, ce souffle pouvait l'abandonner.

Le jour parut. Aux premières lueurs que la malade vit glisser à travers ses jalousies, elle demanda qu'on ouvrît la fenêtre; on eût dit que, craignant que ce soleil ne fût le dernier, elle n'en voulait pas perdre un rayon.

Heureusement c'était une de ces belles journées d'automne qui ressemblent à des journées de printemps : un arbre élevait ses branches jusqu'à la hauteur du toit et était encore tout couvert de feuilles vertes, de feuilles à moitié jaunies et de feuilles déjà mortes. A chaque souffle d'air, quelques-unes de ces feuilles se détachaient et descendaient en tournoyant. La baronne les suivait mélancoliquement des yeux, souriant à chacune de celles qui allaient se réunir à la terre, et songeant que bientôt le souffle de la mort cueillerait son âme comme le vent cueillait ces pauvres feuilles. Cécile, qui vit les yeux de la baronne fixés sur ce point, suivit ce doux et mélancolique regard et devina qu'elle pensée agitait l'esprit de sa mère. Alors elle voulut aller fermer la fenêtre; mais la baronne l'arrêta.

— Laisse-moi voir, dit-elle, avec quelle facilité les feuilles se détachent de cet arbre; j'ai l'espoir qu'il en sera ainsi de mon âme, ma pauvre enfant, et qu'elle se détachera de mon corps sans trop me faire souffrir.

— Vous trouvez-vous donc plus mal, ma mère? de-

manda Cécile avec anxiété. — Non; il me semble, au contraire, que je suis mieux; pour la première fois, depuis bien longtemps, je ne ressens aucune douleur; si l'absence de la douleur était la vie, je crois que je puis vivre encore. — Oh! ma mère, quelles bonnes paroles vous me dites là! s'écria Cécile, se reprenant au moindre rayon d'espoir; peut-être Dieu est-il touché de mes prières, peut-être Dieu daignera-t-il vous rendre à moi.

Et Cécile se laissa tomber à genoux, les mains jointes, et priant avec une telle ardeur que sa mère, tout en secouant la tête, ne put retenir ses larmes.

— Pourquoi secouez-vous la tête avec cet air de doute, ma mère? Dieu n'a-t-il pas fait parfois des miracles plus grands que celui que je lui demande? Et Dieu le sait, ma mère, ajouta Cécile en levant ses deux mains au ciel avec une foi admirable, que jamais miracle ne lui a été demandé par un cœur plus fervent que le mien, même lorsque Madeleine l'implora pour son frère Lazare, même lorsque Jaïre l'implora pour sa fille.

Et Cécile se mit à prier à voix basse, tandis que la baronne secouait mélancoliquement la tête.

A midi, la marquise vint demander des nouvelles de sa fille. A travers la frivolité ordinaire de son regard, elle vit pourtant le changement profond et fatal qui s'opérait en elle, et pour la première fois seulement elle comprit ce que la pieuse cérémonie de la veille n'avait même pu lui faire comprendre : c'est que la mort était là.

Pendant la journée, la baronne eut quelques-unes de ces faiblesses auxquelles elle était sujette: seulement, cette fois, ces évanouissements étaient presque sans douleur; elle fermait les yeux, pâlissait et voilà tout;

aux deux premiers évanouissements auxquels assista la marquise, elle jeta de grands cris, disant que tout était fini et que sa fille était morte; de sorte que Cécile et la baronne la supplièrent, pour s'épargner ce douloureux spectacle, de demeurer chez elle. La marquise se fit prier quelques instants et céda.

Quant à Cécile, cette âme douce et tendre était si bien en harmonie avec celle de sa mère, qu'elles se fondaient ensemble, pour ainsi dire, comme le parfum de deux fleurs pareilles qu'on rapprocherait l'une de l'autre et qu'on respirerait en même temps.

Vers le soir, la baronne se sentit plus faible encore; elle demanda qu'on rouvrît la fenêtre qu'on avait fermée pendant la journée; cette fenêtre donnait sur le couchant où le soleil était sur le point de disparaître.

Cécile fit un mouvement pour obéir à sa mère; mais sa mère lui serrant la main avec une force dont la pauvre mourante semblait incapable :

— Ne me quitte pas, dit-elle.

Cécile regarda sa mère; la fièvre avait cessé, la baronne était pâle, sa main était froide.

Elle appela la femme de chambre qui ouvrit la fenêtre.

La baronne fit un effort et se tourna du côté du soleil couchant.

En ce moment, un rossignol chantait dans le jardin.

C'était un de ces chants du soir, mélodieux, cadencés, perçants, comme en font entendre parfois ces rois de l'harmonie.

— Ecoute, dit la baronne en attirant Cécile à elle.

— Cécile appuya son front contre la poitrine de la baronne et écouta; elle entendait le mouvement lent et irrégulier de son cœur.

Alors il arriva ce qui arrive quelquefois, c'est-à-dire que peu à peu elle cessa d'écouter le chant de l'oiseau pour suivre ce dernier symptôme de vie qui frémissait dans le sein de sa mère.

Il lui sembla que de moments en moments ces pulsations se ralentissaient; mais elle continua d'écouter toujours. De son côté, le rossignol avait pris sa volée et était allé à cent pas plus loin continuer sa mélodieuse chanson.

Puis, au bout de quelques minutes, l'oiseau prit un nouveau vol, si bien que les notes les plus aiguës de son chant arrivaient seulement à l'oreille de la mourante.

Puis le chant cessa tout à fait.

En même temps les pulsations cessèrent.

Cécile tressaillit : une idée lui traversa l'esprit : c'est que ce rossignol, qui venait de se taire, c'était l'âme de sa mère qui remontait au ciel.

Elle releva la tête; la baronne était pâle et sans mouvement, les lèvres légèrement écartées, les yeux entr'ouverts. Cécile se courba vers elle; alors la baronne murmura le mot *adieu* d'une manière presque inintelligible. Cécile sentit passer sur sa figure un souffle tiède et caressant; les yeux de la malade se fermèrent, ses lèvres se rejoignirent, un léger frémissement agita tout son corps; sa main frissonna doucement, cherchant à serrer la main de sa fille; puis tout fut dit.

Ce souffle, que Cécile avait senti sur son visage, c'était l'âme de la baronne qui remontait à Dieu; ce léger frémissement, c'était le dernier adieu de la mère à la fille.

Tout était fini, la baronne venait d'expirer.

Cécile ne jeta pas un cri, ne poussa pas un sanglot; seulement deux grosses larmes roulèrent sur ses joues...

Puis elle descendit au jardin, cueillit un beau lis plein de fraîcheur et de parfums, remonta, et en mit la longue tige aux mains de sa mère.

Vue ainsi, le corps de la baronne semblait l'effigie en cire de quelque belle sainte du paradis.

Alors Cécile s'agenouilla près du lit, en faisant dire à la marquise de venir, tandis qu'elle priait pour l'âme de sa mère, prier, elle, pour l'âme de sa fille.

XV. — LES ADIEUX.

Nous ne nous appesantirons pas sur la scène funèbre que nous n'avons fait qu'indiquer, et sur les douloureuses cérémonies qui la suivirent; d'ailleurs à peine la duchesse de Lorges et M. Duval eurent-ils appris la mort de la baronne, qu'ils partirent chacun de son côté pour Hendon. Seulement, par une délicatesse que l'on s'expliquera facilement, la duchesse n'amena point Henri, et M. Duval n'amena point Edouard. Grâce à l'amitié de l'une, et grâce à l'intermédiaire de l'autre, Cécile, se trouva donc avoir d'un côté les affectueuses consolations dont elle avait besoin, et de l'autre, l'appui, si indispensable en pareille circonstance, d'un homme d'affaires.

La baronne fut enterrée dans le cimetière du village. Depuis longtemps elle avait choisi la place qu'elle devait occuper, elle l'avait fait bénir par le prêtre.

La douleur de la marquise fut vive; elle aimait sa fille autant qu'elle était susceptible d'aimer; mais son caractère n'était pas de ceux que la douleur impressionne profondément : elle datait de cette époque où la sensibilité était encore une exception.

Avant de retourner à Londres, M. Duval fit toutes offres de services à Cécile, mais sans lui dire un mot des anciens projets arrêtés entre lui et la baronne. Cécile répondit, avec cet accent de reconnaissance auquel il n'y a point à se méprendre, que si elle avait un service quelconque à réclamer, elle ne s'adresserait point à d'autres qu'à lui.

La marquise et la duchesse avaient eu une longue conférence : la marquise avait exposé à la duchesse son intention bien positive de retourner en France. La ferme volonté de la baronne avait seule eu le pouvoir d'empêcher sa mère d'accomplir ce projet qu'elle nourrissait depuis longtemps. Elle n'avait jamais pu comprendre cette confiscation de biens dont elle avait cependant subi les conséquences, et elle croyait que son procureur lui trouverait quelque moyen de revenir sur les ventes nationales qu'elle trouvait parfaitement illicites.

Le surlendemain de l'enterrement de la baronne, elle fit donc appeler Cécile dans sa chambre, et lui annonça qu'elle eût à se tenir prête à partir pour la France.

Cette nouvelle frappa Cécile d'un profond étonnement. Elle n'avait jamais eu l'idée qu'il viendrait un jour où elle pourrait quitter le village qui était devenu pour elle une patrie, ce cottage où elle avait été élevée, ce jardin où elle avait passé sa jeunesse, au milieu de ses anémones, de ses lis et de ses roses, cette cham-

bre où sa mère, ange de douceur, de patience et de pureté, avait rendu le dernier soupir, et enfin le petit cimetière où elle dormait du dernier sommeil. Aussi fit-elle répéter deux fois à la marquise cette invitation de se préparer au départ, et lorsqu'elle fut bien convaincue qu'elle ne se trompait pas, elle se retira dans sa petite chambre pour se préparer à la révolution qui allait se faire dans sa vie; car dans cette vie si calme, si pure et si paisible, tout changement était une révolution.

D'abord il sembla à Cécile que ce qu'elle regrettait seulement, c'était ce village, ce cottage, ce jardin, cette chambre et ce cimetière; mais en creusant plus profondément sa pensée, elle trouva que l'image de Henri était quelque peu mêlée à toutes les choses qu'elle regrettait.

Alors elle commença à se trouver bien malheureuse de quitter l'Angleterre.

— Elle descendit d'abord dans son jardin.

On en était, comme nous l'avons dit, arrivé à ces dernières belles journées d'automne, suprême sourire de l'année qui s'en va : chaque fleur en s'inclinant semblait saluer Cécile; chaque feuille en tombant semblait lui dire adieu. Les abris des douces matinées du printemps et des chaudes soirées de l'été avaient perdu tout leur mystère. L'œil pénétrait à travers les massifs, plongeait derrière les berceaux. L'oiseau ne chantait plus invisible et caché dans le feuillage, mais on le voyait sautillant, inquiet sur la branche effeuillée, comme s'il eût cherché un abri contre les neiges de l'hiver. Or, il sembla pour la première fois à Cécile, qu'elle était comme l'oiseau. L'hiver aussi allait venir pour elle, et en quittant le cottage, elle perdait son re-

fuge maternel, son abri accoutumé, sans qu'elle sût encore quel toit de chaume ou d'ardoise lui était réservé dans l'avenir.

Puis, elle partie, en quelles mains allait tomber son beau jardin? Tous ces arbres, toutes ces plantes, toutes ces fleurs dont elle étudiait la vie, dont elle comprenait le langage, dont elle devinait la première pensée, qu'allaient-ils devenir quand elle ne serait plus là, comme un centre vivant, pour tout faire vivre de sa vie en attirant tout à elle? Peut-être ce jardin serait-il livré à des enfants destructeurs et méchants, qui briseraient pour le plaisir de briser, ou à quelque locataire ignorant, qui ne saurait pas même le nom de ces amies dont elle savait l'âme. Sans doute elle trouverait en France d'autres fleurs, d'autres plantes, d'autres arbres; mais ce ne seraient pas les arbres qui l'auraient vue grandir sous leur ombre, ce ne seraient point les plantes qu'elle aurait arrosées de ses mains, ce ne seraient pas les fleurs, si on peut le dire, qui, de générations en générations, l'auraient récompensée de ses soins maternels avec leurs plus suaves parfums. Non, ce seraient des étrangères, et la pauvre Cécile allait être pareille à ces jeunes filles qu'on tire du couvent où elles ont été élevées, qu'on arrache des bras de leurs compagnes chéries, pour les jeter dans un monde où elles ne connaissent personne et où elles-mêmes sont inconnues.

Il y avait dans ce petit jardin tout un monde de pensées pour Cécile.

Elle le quitta cependant, mais ce fut pour monter dans la chambre de sa mère.

Là, il y avait tout un monde de souvenirs.

La chambre avait été conservée telle qu'elle était

du temps de la baronne. Chaque chose était à sa place; Cécile, qui avait cru passer sa vie à Hendon, avait voulu se faire illusion à elle-même, et en effet, une fois enfermée dans cette chambre où la vie avait imprimé tous ses souvenirs, et où la mort n'avait laissé aucune trace, Cécile pouvait croire sa mère sortie pour un instant et prête à rentrer d'une minute à l'autre.

Aussi, depuis la mort de sa mère, Cécile était venue plus d'une fois s'enfermer dans cette chambre : le véritable soulagement de la douleur a été donné par le Seigneur à l'homme qu'il a créé pour la douleur : ce sont les larmes; mais quelle que soit la douleur humaine, il y a cependant des instants où les larmes tarissent comme des sources desséchées; alors la poitrine s'oppresse, alors le cœur se gonfle, alors on demande des larmes, et les larmes épuisées ne veulent pas venir; mais dans ce moment qu'un souvenir oublié se représente à l'esprit; qu'un son, rappelant l'accent habituel de la personne perdue, murmure à notre oreille; qu'un objet à son usage frappe nos yeux; aussitôt cette aridité du cœur disparaît, aussitôt les larmes jaillissent plus abondantes qu'auparavant, aussitôt les sanglots qui nous étouffaient s'élancent, et la douleur, par son excès, se vient en aide à elle-même.

Or, c'était cette ressource des larmes que Cécile trouvait à chaque pas dans la chambre de sa mère.

D'abord, en entrant, et en face de la porte, le lit où elle avait expiré; au pied de ce lit, le crucifix qu'elle avait baisé en recevant les derniers sacrements; entre les deux fenêtres, dans un vase de porcelaine, le lis qu'elle tenait à sa main quand elle était morte, et qui, à son tour, pâle et languissant, mou-

rait comme elle; sur la cheminée, la petite bourse en filet enfermant quelques pièces de monnaie et une pièce d'or; dans les coupes à côté, une ou deux bagues; entre les coupes, la pendule qui avait continué de marquer l'heure jusqu'au moment où, oubliée à son tour au milieu de la douleur générale, elle s'était arrêtée, comme un cœur qui cesse de battre; puis enfin, dans les commodes et dans les armoires, le linge, le vêtement, les robes de la baronne; tout était là.

Et, comme nous l'avons dit, chacune de ces choses était un souvenir pour Cécile. Chaque objet lui rappelait sa mère, dans une situation particulière ou dans une attitude habituelle. C'était dans cette chambre enfin, quand ses larmes étaient taries, qu'elle revenait chercher des larmes.

Et voilà qu'il lui fallait quitter cette chambre comme elle quittait son jardin, cette chambre où sa mère se survivait, par la mémoire que chaque objet semblait avoir gardée d'elle. En quittant cette chambre, elle se séparait une seconde fois de sa mère. Après que le corps était mort, c'était en quelque sorte la mémoire qui mourait à son tour.

Cependant il n'y avait point à réagir contre un ordre de la marquise; la marquise avait hérité du pouvoir maternel de la baronne; c'était à la marquise à mener maintenant la vie de Cécile vers le but caché que l'avenir lui marquait.

Cécile alla chercher son album.

Puis, comme si, se défiant d'elle même, elle eût voulu matérialiser sa douleur, elle fit un dessin du lit, de la cheminée, puis des meubles les plus importants de la chambre mortuaire.

Puis elle fit un dessin de la chambre elle-même.

Alors, comme la journée s'avançait, elle appela la femme de chambre de sa mère, et elle demanda à la marquise la permission d'aller dire adieu à la tombe de sa mère.

C'était, comme nous l'avons dit, un de ces cimetières protestants, sans croix et sans tombeaux, un champ commun, un asile général, un enclos où la poussière retournait en poussière sans qu'une seule inscription indiquât ni l'individualité du mort ni la piété des vivants. Le culte protestant est ainsi fait : culte raisonné, système algébrique qui a essayé de tout prouver, et dont le premier résultat a été de tuer la base de toute religion poétique, la foi.

Seule, la tombe de la mère de Cécile se distinguait de toutes ces tombes, qui n'étaient que des monticules plus ou moins gazonneux, par une petite croix noire où, en lettres blanches, on lisait le nom de la baronne.

Mais cette tombe et cette croix étaient dans un angle du cimetière, sous de beaux arbres toujours verts, et présentaient un aspect pittoresque que n'avait aucune autre partie de ce triste champ de deuil.

Cécile vint s'agenouiller devant cette terre fraîchement remuée, qu'elle baisa tendrement. Déjà, dans sa pensée, trop pauvre qu'elle était pour élever un monument à sa mère, elle avait transporté les plus belles roses et les plus beaux lis de son jardin sur cette tombe : au printemps prochain, elle devait venir là respirer l'âme de sa mère dans le parfum de ses fleurs. C'était encore une consolation à laquelle il lui fallait renoncer. Jardin, chambre, tombe, il lui fallait dire adieu à tout.

Cécile fit un dessin de la tombe de sa mère.

Puis, à mesure qu'elle faisait ce dessin, sans qu'elle

sût comment ni pourquoi, ce fantôme de Henri qui, pendant les jours qui venaient de s'écouler, était toujours vaguement resté au fond de sa mémoire, devenait plus distinct, plus visible, plus présent pour ainsi dire. Il lui semblait qu'exilé un instant de sa vie par les événements qui venaient de la troubler, il y rentrait plus intime, plus nécessaire qu'auparavant; sa pensée était comme un lac troublé par un orage, qui garde quelque temps son agitation, mais qui, à mesure que l'orage se calme, reprend sa pureté et réfléchit de nouveau les objets qu'il réfléchissait auparavant.

Et à mesure que son dessin avançait, il semblait à Cécile que non-seulement Henri vivait dans son souvenir, mais encore qu'il était là matériellement et en personne.

En ce moment elle entendit un léger bruit derrière elle; elle se retourna et elle aperçut Henri.

Henri était si présent à sa pensée, qu'elle ne s'étonna point de le voir.

Cela ne vous est-il point arrivé à vous, à moi, à tout le monde, de sentir par un instinct magnétique, de voir avec les yeux de l'âme, pour ainsi dire, une personne aimée s'approcher de nous, et sans avoir tourné le regard de son côté, de deviner qu'elle doit être là et de lui tendre la main?

Henri, qui n'avait pas pu venir trois jours auparavant avec sa tante, était venu seul, non pas pour se présenter chez la marquise, ce n'était pas son intention, mais pour visiter ce petit coin de terre qu'il sentait bien que Cécile avait dû visiter tant de fois.

Le hasard avait fait qu'il y avait rencontré Cécile.

Pourquoi l'idée de ce pieux pèlerinage n'était-elle pas même venue à l'esprit d'Edouard?

Cécile, qui ordinairement osait à peine regarder Henri, lui tendit la main comme à un frère.

Henri prit la main de Cécile, la serra et lui dit :

— Oh ! j'ai bien pleuré sur vous, ne pouvant pas pleurer avec vous. — M. Henri, dit Cécile, je suis bien heureuse de vous voir.

Henri s'inclina.

— Oui, continua Cécile, car j'ai pensé à vous; j'ai un grand service à vous demander. — Oh! mon Dieu, à quoi puis-je vous être bon, mademoiselle? s'écria Henri. Disposez de moi, je vous en supplie. — M. Henri, nous partons : nous quittons l'Angleterre, peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours.

La voix de Cécile faiblit, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues; mais elle fit un effort sur elle-même et continua :

— M. Henri, je vous recommande la tombe de ma mère. — Mademoiselle, dit Henri, Dieu m'est témoin que cette tombe m'est aussi chère qu'elle vous l'est à vous-même; mais, moi aussi, je quitte l'Angleterre peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours. — Vous aussi? — Oui, mademoiselle. — Mais où allez-vous donc? — Je vais... je vais en France, répondit Henri en rougissant. — En France! murmura Cécile en regardant le jeune homme.

Puis, comme elle sentit qu'elle rougissait à son tour, elle laissa retomber sa tête sur sa main en murmurant :

— En France!

Cette parole venait de changer toute la destinée de Cécile : cette parole venait d'éclairer tout son avenir.

Henri venait en France! Dès lors elle comprenait la

possibilité de vivre en France, qu'elle n'avait pas comprise jusque-là.

Elle pensa que la France était sa terre natale, tandis que l'Angleterre n'était que sa patrie d'adoption.

Elle pensa que c'était en France seulement qu'on parlait cette langue maternelle, qui était sa langue à elle, la langue de sa mère, la langue de Henri.

Elle pensa que son séjour, si doux qu'il fût à l'étranger, n'était toujours qu'un exil. Elle pensa que sa mère lui avait dit avant de mourir : « J'aurais cependant bien voulu mourir en France. »

Etrange puissance d'un mot qui soulève le rideau qui nous cachait tout un horizon!

Cécile ne demanda rien autre chose à Henri, et comme sa femme de chambre lui faisait observer qu'il était tard et que la nuit allait venir, elle salua Henri et s'éloigna.

Au moment de quitter le cimetière, elle jeta un regard en arrière, et elle vit Henri assis à la même place où elle s'était assise.

A la porte, un domestique attendait, monté sur un cheval et tenant un autre cheval en main.

Henri, comme il l'avait dit, était donc venu exprès pour faire cette visite à la tombe de la baronne, et il allait s'en retourner après l'avoir faite.

XVI. — LE DÉPART.

En rentrant, Cécile trouva M. Duval chez la marquise, et quoique le banquier et sa grand'mère ne

parlassent aucunement d'affaires devant elle, il fut visible pour la jeune fille que M. Duval était venu apporter de l'argent à madame de la Roche-Bertaud.

Au moment de quitter le petit cottage, M. Duval mit, pour son passage à Londres, sa maison à la disposition de la marquise; mais la marquise le remercia en disant que si elle descendait chez quelqu'un ce serait chez la duchesse de Lorges qui le lui avait déjà offert; mais que, comme elle ne comptait passer qu'un jour ou deux à Londres, ce serait selon toute probabilité à l'hôtel qu'elle et sa fille s'arrêteraient.

Cécile remarqua qu'en prenant congé d'elle et de sa grand'mère, M. Duval était fort triste; mais que cette tristesse paraissait encore plutôt un sentiment de pitié sympathique qu'un sentiment d'inquiétude personnelle.

La marquise avait fixé son départ au surlendemain. Elle pria donc Cécile de faire un choix parmi les choses qui lui étaient ou le plus nécessaires ou le plus précieuses, M. Duval étant chargé de faire vendre tout ce qui resterait.

A ce mot de vente, une impression douloureuse serra le cœur de Cécile; il lui sembla que c'était une horrible profanation que de laisser vendre les choses qui avaient appartenu à sa mère. Elle en fit l'observation à sa grand'mère qui lui répondit qu'il était impossible d'emporter en France leur petit mobilier, si mince qu'il fût, attendu que le transport de ce mobilier dépasserait le double de sa valeur.

C'était une réponse si matériellement juste qu'elle ne pouvait être attaquée que par les raisons du cœur. Or, comme on sait, ce sont de bien saintes, mais de bien mauvaises raisons que celles-là. Cécile fut donc

forcée de se rendre; mais elle se rabattit sur les objets à l'usage personnel de sa mère, comme son linge et ses robes, par exemple, faisant observer que le tout pouvait s'enfermer dans deux malles, et qu'elle, Cécile, dans sa douleur, trouverait un charme infini à porter les objets qui avaient appartenu à sa mère.

La marquise répondit à Cécile qu'elle ferait sur ce point ce que bon lui semblerait; mais qu'elle lui faisait seulement observer que dans les grandes familles d'autrefois, il était d'habitude de brûler tous les vêtements qui avaient appartenu aux personnes mortes d'une maladie de poitrine, attendu que cette maladie passant pour contagieuse, ces vêtements exposaient la personne qui les portait à contracter la même maladie et à mourir de la même mort.

Cécile sourit tristement, remercia sa grand'mère de la permission qu'elle lui accordait et sortit.

Elle avait déjà fait quelques pas dans le corridor lorsque la marquise la rappela.

C'était pour lui dire qu'elle veillât bien à ce qu'aucun objet ayant servi à la baronne ne se glissât dans ses effets à elle.

A soixante ans, la marquise craignait plus la mort que sa petite-fille ne la craignait à seize.

Cécile se fit apporter dans l'appartement de sa mère les caisses dont elle avait besoin, puis elle s'enferma religieusement, ne voulant pas même que sa femme de chambre l'aidât dans le pieux devoir qu'elle avait à accomplir.

Ce fut à la fois une douce et triste nuit pour Cécile, que cette nuit qu'elle passa tout entière dans la chambre de sa mère, et avec les souvenirs de sa mère.

A deux heures du matin, Cécile, peu habituée à la

veille, sentit malgré elle venir le sommeil; elle se jeta tout habillée sur le lit, mais auparavant elle se mit à genoux devant le crucifix, et comme les objets dont elle était entourée avaient porté son amour filial au plus haut degré d'exaltation, elle demanda à Dieu, s'il était vrai, comme elle l'avait entendu raconter parfois, que les morts visitassent encore les vivants, de permettre à sa mère de venir lui dire un dernier adieu dans cette chambre où elle l'avait si souvent serrée sur son cœur.

Et Cécile s'endormit les bras étendus, mais Dieu ne permit point que pour elle les lois de la mort se relâchassent de leur rigueur, et si elle revit sa mère, ce ne fut qu'en rêve.

La journée du lendemain se passa à poursuivre la tâche du départ; de l'appartement de sa mère, Cécile passa dans le sien : alors ce fut le tour de tous ses souvenirs d'enfance à elle, parmi lesquels ses albums tenaient une si grande place. Le soir tout était prêt.

C'était le lendemain dans la journée que Cécile et sa grand'mère quittaient la petite maison hospitalière qu'elles avaient habitée douze ans. Dès le matin, Cécile se leva pour descendre une dernière fois dans son jardin; la pluie tombait par torrents.

Cécile se mit à la fenêtre; le jardin était triste et désolé, les dernières feuilles s'envolaient des arbres, les dernières fleurs trempaient leurs têtes recourbées dans l'eau boueuse des plates-bandes. Cécile se prit à pleurer, il lui semblait que si elle eût quitté ses amies pendant une belle journée de printemps, elle les eût moins regrettées en leur voyant tout l'avenir de l'été, tandis qu'en les quittant à cette heure, elle les quittait

à l'agonie et penchées vers cette tombe de la nature qu'on appelle l'hiver.

Toute la journée Cécile attendit une éclaircie du ciel pour aller jusqu'au cimetière; mais toute la journée le ciel versa des torrents de pluie; il lui fut donc impossible de sortir.

Vers trois heures, la voiture et le cocher de madame de Lorges arrivèrent; on chargea les caisses, le moment suprême était venu.

La marquise était rayonnante de partir; pendant douze ans qu'elle avait passés dans ce charmant cottage, elle ne s'était pas créé ni avec les gens ni avec les choses un seul souvenir qu'elle regrettât.

Cécile était comme une folle; elle touchait les meubles, elle les embrassait, elle pleurait; une partie de son âme allait rester à Hendon.

Au moment de monter en voiture, elle faillit s'évanouir, il fallut presque la porter.

Elle voulut se charger de la clé de la petite maison que l'on devait, en passant à Londres, remettre à M. Duval. Cette clé, elle la mit sur son cœur.

Cette clé, c'était celle de son passé; Dieu seul avait la clé de l'avenir.

Elle pria le cocher de faire un détour et de s'arrêter devant la porte du cimetière. Comme nous l'avons dit, la pluie tombait si furieusement qu'il lui fut de toute impossibibilité de descendre; mais en plongeant ses regards à travers les barreaux de la porte, elle put encore voir la tombe, la petite croix et les grands arbres qui l'abritaient.

Mais la marquise la pria de ne pas la tenir trop longtemps dans un pareil endroit, attendu que le voisinage des cimetières lui causait une impression des plus désagréables.

Cécile cria une dernière fois :

— Adieu, ma mère! adieu, ma mère!

Et elle se rejeta dans le fond de la voiture.

Puis elle s'enveloppa la tête de son voile noir, et elle n'ouvrit les yeux que lorsque la voiture s'arrêta.

On était à la porte de l'hôtel du *Roi George*.

Une autre voiture était toute prête et tout attelée dans la cour. Madame de Lorges attendait la marquise dans l'appartement qui lui était préparé à l'hôtel. Son neveu Henri, qu'elle avait envoyé à Douvres pour s'informer des navires qui partaient pour la France, lui écrivait qu'un bâtiment était en partance et devait mettre à la voile le lendemain matin.

Si l'on voulait profiter de ce bâtiment, il fallait donc se reposer quelques instants seulement et partir.

Cécile demanda à aller chez madame Duval; mais madame Duval demeurait dans la Cité, et rien que pour aller chez elle et en revenir, il fallait plus d'une heure. La marquise s'opposa donc à cette visite, en invitant sa petite-fille à lui écrire seulement. La pauvre enfant sentait que ce n'était point par une lettre qu'elle aurait dû prendre congé des bons vieux amis de sa mère. Mais que pouvait-elle contre la volonté de la marquise? Il lui fallut obéir.

Elle écrivit donc.

Tout ce qu'un billet peut contenir de tendres excuses et de profonds regrets, la lettre de Cécile le renfermait. Il y avait des adieux pour tout le monde, pour M. Duval, pour madame Duval, et même pour Edouard. Elle envoyait à M. Duval la clé de la petite maison, en lui disant que, si elle était riche, quoiqu'en s'éloignant d'elle, quoiqu'en quittant l'Angleterre pour toujours, elle conserverait cette petite maison comme le sanc-

tuaire de sa jeunesse; mais elle était pauvre, et elle renouvelait à M. Duval, au nom de la marquise, la prière de vendre les meubles qu'elle renfermait et d'en faire passer le montant à sa grand'mère.

On remit cette lettre et la clé de la maison à madame la duchesse de Lorges, qui se chargea de les faire passer le lendemain à son ancien intendant.

Avant de quitter son amie, madame de Lorges fit à la marquise toutes ces offres d'argent qui, entre gens comme il faut, ne sont pas même regardées, lorsqu'on les accepte, comme services rendus; mais, grâce à la vente du reste de ses diamants, la marquise avait, du moins elle le pensait ainsi, plus qu'il ne lui fallait pour attendre la restitution de ses biens.

Enfin, le moment vint de monter en voiture. Cécile eût donné tout au monde pour pouvoir embrasser monsieur et madame Duval, et serrer la main à Edouard. Elle sentait dans le fond de son cœur qu'il y avait presque de l'ingratitude à agir ainsi; mais, comme nous l'avons dit, elle n'était pas la maîtresse de suivre les inspirations de son cœur. Elle s'agenouilla, demanda pardon à sa mère, et, lorsqu'on vint la prévenir que la voiture attendait, elle se contenta de répondre qu'elle était prête.

Ce fut une chose encore bien triste pour Cécile que ce départ de Londres pendant une nuit pluvieuse, sans autre adieu que celui de la duchesse qu'elle connaissait à peine.

On traversa Londres, que Cécile n'avait jamais vu, sans que la jeune fille mît seulement la tête à la portière; puis elle sentit à l'air plus pur et au changement du pavé, que l'on entrait dans la campagne.

Comme la voiture allait en poste et qu'on ne s'arrê-

tait que pour relayer la, route fut rapidement faite, et à cinq heures du matin l'on était arrivé à Douvres.

La voiture s'arrêta dans la cour d'un hôtel; la lueur de deux ou trois flambeaux vint frapper les paupières fermées de Cécile; elle ouvrit les yeux, encore tout étourdie du mouvement de la voiture, encore en proie à la somnolence qui en est la suite, et son premier regard rencontra Henri.

Henri qui attendait leur arrivée.

Cécile se sentit rougir si violemment qu'elle abaissa son voile sur sa figure.

Henri donna la main à la marquise pour l'aider à descendre de voiture, puis à elle : c'était la première fois que la main de Cécile rencontrait la main de Henri, et le jeune homme la sentit si frémissante dans la sienne qu'il n'osa pas même la serrer.

Les chambres étaient préparées dans l'hôtel et attendaient l'arrivée des voyageurs; on voyait qu'une prévoyante intelligence avait tout ordonné d'avance. Le bâtiment ne partant qu'à dix heures du matin, les deux voyageuses avaient du moins quelques heures pour se reposer.

Henri, au reste, les pria de ne s'inquiéter de rien que de se tenir prêtes pour l'heure dite, son valet de chambre devant s'occuper de l'embarquement de tous les effets; c'était chose d'autant plus facile que la voiture étant toute chargée, on n'avait qu'à prendre les malles sur la voiture et les transporter sur le bâtiment.

Puis il salua la marquise et Cécile et se retira en leur demandant si elle avaient quelques ordres à lui donner.

Cécile s'enferma dans sa chambre, mais quelle que

fût sa fatigue, elle essaya vainement de s'endormir; cette apparition inattendue de Henri avait jeté trop de trouble dans son pauvre cœur pour que le sommeil pût approcher d'elle.

Maintenant il lui restait un dernier doute, car elle n'avait osé adresser à ce sujet aucune question à Henri. Henri lui avait dit que lui aussi allait en France; partait-il par le même bâtiment qu'elle?

Ce doute, comme on le comprend bien, était suffisant pour empêcher Cécile de dormir.

Mais cette insomnie ne fut pas sans charmes; pour la première fois, depuis la mort de sa mère, Cécile sentait que quelqu'un veillait sur elle.

Ces domestiques qui attendaient leur arrivée, ces chambres toutes prêtes à les recevoir, leurs effets qu'on transportait à cette heure sur le bâtiment sans qu'elles eussent à s'en inquiéter; tout cela était l'effet d'une puissance amie qui l'enveloppait de soins et de prévenances.

Ce quelque chose qui veillait sur elle, cette puissance amie qui prévenait ses désirs, c'était l'amour de Henri.

Henri l'aimait donc réellement, sincèrement, profondément?

Comme il fait bon de se sentir aimé!

Et cette idée qui berçait Cécile était si douce, que la jeune fille luttait contre le sommeil, de peur que le sommeil ne lui enlevât le sentiment de cette protection qui la rendait si heureuse.

Elle vit venir le jour; elle compta les heures; elle se leva sans qu'on eût besoin de la réveiller; elle était levée lorsque l'on vint pour frapper à sa porte.

Elle passa chez sa grand'mère et la trouva prenant,

comme d'habitude, son chocolat dans son lit; elle avait bien envie de lui demander si Henri partait en même temps qu'elles; elle ouvrit deux ou trois fois la bouche pour commencer la phrase interrogative; mais à chaque fois ses lèvres se refermèrent sans avoir pu prononcer une parole.

Cependant l'heure s'avançait : Cécile retourna dans sa chambre pour laisser la marquise libre de s'habiller. La marquise avait conservé ses anciennes habitudes; elle mettait tous les matins son rouge, et mademoiselle Aspasie seule assistait à sa toilette, qui n'eût pas été à son avis une toilette, sans ce complément aristocratique.

La fenêtre de la chambre de Cécile donnait sur la rue; au bout de la rue on apercevait le port, puis au-dessus des maisons, le haut des banderoles qui flottaient au vent. Cécile se mit à sa fenêtre.

Plusieurs voitures passaient et repassaient dans la rue; mais au milieu de toutes ces voitures, Cécile en remarqua une qui venait du port : elle la suivit des yeux. La voiture s'arrêta devant la porte; son cœur battit; la portière s'ouvrit; Henri s'élança par la portière; son cœur battit plus vite encore. Elle se retira vivement de la fenêtre.

Mais pas si vivement, qu'en levant la tête, Henri ne pût l'apercevoir.

Cécile demeura debout, rougissante et confuse à l'endroit même où elle était, une de ses mains appuyée sur son cœur, dont elle essayait de comprimer les mouvements, l'autre cramponnée à l'espagnolette de la fenêtre.

Elle entendit les pas de Henri entrant dans le salon qui séparait sa chambre de la chambre de la marquise;

mais là les pas s'arrêtèrent. Henri n'osait pas entrer dans la chambre de Cécile, Cécile n'osait point passer au salon.

Cela dura dix minutes ainsi.

Au bout de dix minutes, Henri sonna; une femme de chambre monta.

— Mademoiselle, dit Henri, faites-moi le plaisir de dire à ces dames qu'elles aient la complaisance de se hâter; dans une demi-heure le bâtiment met à la voile.

— Me voilà, monsieur, dit Cécile en sortant, oubliant que sa réponse indiquait qu'elle avait entendu la demande, me voilà, et je vais prévenir ma grand'maman que vous attendez.

Puis saluant Henri, elle traversa rapidement le salon et entra chez la marquise.

La marquise était à peu près disposée. Cinq minutes après, elle sortit donc suivie de sa petite-fille. Henri offrit son bras à la marquise, Cécile descendit derrière eux, accompagnée de mademoiselle Aspasie, dont la marquise n'avait point voulu se séparer.

Une seule et même idée obsédait éternellement l'esprit de Cécile. Henri les accompagnait-il seulement jusqu'au navire, ou partait-il avec elles?

Pendant toute la route, elle n'osa faire aucune question à Henri, et Henri ne prononça point une parole qui eût rapport à ce sujet; seulement, ses yeux rencontrèrent plusieurs fois ceux de la jeune fille : tous deux évidemment s'interrogeaient du regard.

Henri avait un costume élégant qui pouvait aussi bien être un costume de campagne qu'un costume de voyage; il était donc impossible de rien deviner.

On arriva au port. On descendit de la voiture; une

barque était prête : les trois femmes y entrèrent, Henri les y suivit, et les rameurs se dirigèrent vers le bâtiment.

Henri donna la main à la marquise pour monter à bord, puis à Cécile. Cette fois, si tremblante que fût la main de la jeune fille, Henri ne put se retenir de la serrer doucement. Un nuage passa sur les yeux de Cécile; il lui sembla qu'elle allait s'évanouir. C'était la première fois, qu'autrement que par son regard, Henri lui disait qu'il l'aimait.

Mais ce serrement n'était-il pas un adieu?

En mettant le pied sur le pont, Cécile chancelait tellement, qu'elle alla demander un appui à une pyramide de coffres, de malles et de caisses entassés au pied du mât d'artimon, et que les matelots allaient, de peur du mauvais temps, recouvrir d'une toile cirée. Mais si rapide et surtout si vague que fût le regard de Cécile, il découvrit cependant un nom sur lequel il s'arrêta à l'instant même.

Ce nom était inscrit sur une malle; c'était une adresse. Cette adresse disait à Cécile tout ce qu'elle désirait savoir, car elle était ainsi conçue :

M. le vicomte Henri de Sennones, bureau restant. Paris. France.

Cécile respira en levant les yeux au ciel. Ses yeux, en se levant, rencontrèrent ceux du jeune homme.

Il paraît que tout ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille était visiblement écrit sur son visage, car Henri la regarda d'un air de reproche; puis, après un instant de silence :

— Oh! Cécile, dit-il en secouant la tête, comment avez-vous cru un instant que je pourrais vous quitter?

XVII. — LE VOYAGE.

Par une de ces variations atmosphériques si fréquentes sur les bords de la mer, le temps avait complétement changé, et de pluvieux qu'il était la veille, il était devenu d'une sérénité rare pour la saison dans laquelle on se trouvait. Cela permettait aux passagers de rester sur le pont, circonstance dont Henri remercia le ciel au fond du cœur, car elle lui permettait de demeurer près de Cécile qu'il eût été forcé de quitter, si quelque gros temps eût obligé les voyageuses à se renfermer dans la chambre des femmes.

Tout ce que voyait Cécile était nouveau et intéressant pour elle. Elle se rappelait bien, comme dans un rêve, être descendue tout enfant le long d'une falaise, portée entre les bras de sa mère; puis avoir traversé un grand espace d'eau qui était resté dans sa pensée comme un immense miroir, puis enfin avoir vu un port avec des bâtiments qui se balançaient comme des arbres que le vent courbe ; mais elle avait trois ans et demi lorsque tous ces objets avaient frappé ses yeux, et ils étaient restés dans son esprit, vagues, indistincts et flottants comme des nuages. Tout cet aspect, cette mer, ces côtes, ces navires, étaient donc des choses nouvelles pour Cécile qui, pauvre enfant, en quelque sorte attachée comme une plante au sol de la petite maison qu'elle avait habitée pendant douze ans, n'avait eu, pendant ces douze ans, d'autre horizon que celui qu'on apercevait de ses fenêtres ou de celles de sa mère.

Pour la première fois depuis la mort de sa mère, la vue des objets extérieurs avait donc l'influence de distraire un instant sa pensée de la perte qu'elle avait faite, et comme Henri était près d'elle, elle l'interrogeait curieusement sur tout ce qui l'entourait. Henri répondait à toutes ses questions en homme à qui aucun détail n'est étranger, et Cécile continuait de l'interroger, peut-être moins par curiosité que pour le plaisir d'écouter la voix de Henri. Il lui semblait qu'elle entrait dans une vie toute nouvelle et que c'était Henri qui l'introduisait dans cette existence inconnue; ce vaisseau qui l'emportait vers une autre terre, sa terre natale, la détachait du passé et voguait avec elle vers l'avenir.

La traversée fut heureuse. Le ciel, comme nous l'avons dit, était aussi beau que peut l'être en Angleterre un ciel d'automne, de sorte que, deux heures après la sortie du port de Douvres, on aperçut les côtes de France pareilles à un brouillard, tandis que celles d'Angleterre étaient encore parfaitement visibles; mais peu à peu ce fut l'Angleterre à son tour qui se confondit dans les vapeurs de l'horizon, tandis que la terre de France devint de plus en plus distincte. Les yeux de Cécile se portaient alternativement de l'une à l'autre; laquelle des deux lui serait la plus heureuse ou la plus fatale?

Vers les sept heures du soir on aborda à Boulogne. Il faisait nuit depuis longtemps. La marquise se rappelait l'hôtel de la Poste, quoiqu'elle eût oublié le nom de son ancienne hôtesse : seulement, la rue où était situé cet hôtel, et qui autrefois s'appelait la rue Royale, après s'être appelée la rue du Club des Jacobins, s'appelait maintenant la rue de la Nation.

Quoique la mer eût été tranquille, la marquise se sentait excessivement fatiguée. Henri conduisit donc Cécile et sa grand'mère à l'hôtel, puis il revint pour présider au debarquement des effets.

Cécile avait entendu vingt fois raconter à sa mère les événements de cette orageuse soirée de leur embarquement. Elle avait vingt fois entendu nommer à la baronne cette bonne madame d'Ambron qui les avait accompagnées jusqu'à la mer avec tant de dévouement, et, moins oublieuse que sa grand'mère, la jeune fille s'était rappelé son nom.

Aussi, à peine Cécile fut-elle dans sa chambre, qu'elle fit appeler l'hôtesse actuelle de l'auberge de la Poste, et, voyant à son âge que ce ne pouvait être la même personne dont si souvent elle avait entendu parler à sa mère, elle lui demanda si elle avait connu madame d'Ambron, qui tenait l'hôtel de la Poste en 1792, et si madame d'Ambron demeurait toujours à Boulogne?

L'hôtesse actuelle s'appelait encore madame d'Ambron, seulement elle était la bru de l'autre; elle avait épousé son fils aîné, et sa belle-mère s'était retirée en leur laissant l'hôtel.

Au reste madame d'Ambron demeurait dans la maison attenante, et elle venait encore passer la plus grande partie de ses journées dans son ancien domicile.

Cécile demanda si elle ne pourrait point lui parler. On lui répondit que c'était chose des plus faciles et qu'on allait la prévenir que des voyageurs la demandaient.

Dans l'intervalle, Henri revint; on ne pouvait, à cause de la douane, débarquer les effets que le lende-

main à midi; il venait donner avis de ce retard à la marquise et à Cécile, qui avaient d'abord manifesté le désir de partir le lendemain dans la journée; il fut alors convenu qu'on ne partirait que le surlendemain matin.

Ce départ avait été l'objet d'une grave discussion entre la marquise et sa fille. La marquise avait d'abord voulu partir en poste; mais, pour partir en poste, il fallait louer ou acheter une calèche, et Cécile, qui savait par sa pauvre mère le peu de ressources qui restaient à la marquise, avait fait observer à sa grand'-maman quelle économie il y aurait pour elles à partir par la diligence; l'hôte de l'auberge de la Poste, qui était en même temps le directeur des voitures publiques, lui était venu en aide et avait exposé à la marquise qu'en prenant le coupé pour elle, pour sa fille et sa femme de chambre, elle serait chez elle aussi bien que dans une calèche ou dans une berline, et qu'elle irait presque aussi vite que par la poste.

Enfin, la marquise, à son grand regret, s'était laissé persuader par l'avis raisonnable, et l'on avait, pour le surlendemain, inscrit à l'article *coupé* les trois noms de la marquise de la Roche-Bertaud, de Cécile de Marsilly et de mademoiselle Aspasie.

Henri, en apprenant ces dispositions, arrêta aussitôt une place dans l'intérieur de la diligence.

En ce moment, madame d'Ambron entra, venant se mettre, avec son empressement ordinaire, à la disposition des personnes qui l'avaient demandée.

En voyant cette digne femme, qui avait tant fait pour sa grand'mère, sa mère et elle, pauvres fugitives, Cécile ouvrit les bras pour les lui jeter au cou, mais un signe de la marquise l'arrêta.

— Qu'y a-t-il pour le service de ces dames? demanda madame d'Ambron. — Ma chère dame, répondit la marquise, je suis madame de la Roche-Bertaud et voici mademoiselle Cécile de Marsilly, ma fille.

Madame d'Ambron salua; mais il était évident que les deux noms que venait de prononcer la marquise étaient parfaitement étrangers à son souvenir. La marquise s'en aperçut.

— Ne vous souvenez-vous donc pas, ma chère dame, dit-elle, que nous avons déjà logé dans votre hôtel? — Il se peut que madame m'ait déjà fait cet honneur, répondit madame d'Ambron; mais j'ai honte de dire que je ne me souviens ni vers quelle époque, ni dans quelle occasion. — Ma chère madame d'Ambron, dit Cécile, vous allez vous souvenir de nous, j'en suis bien sûre. Vous rappelez-vous de deux pauvres fugitives qui vous arrivèrent un soir du mois de septembre 1792, dans une petite charrette, déguisées en paysannes et conduites par un de leurs fermiers nommé Pierre? — Oui, oui, certainement, s'écria madame d'Ambron, je me les rappelle à merveille : la plus jeune des deux dames avait même une petite fille de trois à quatre ans, un petit chérubin, un petit ange... — Arrêtez, ma chère madame d'Ambron, arrêtez, reprit Cécile en souriant, car si vous en disiez davantage, je n'oserais pas vous dire que cette petite fille, ce petit chérubin, ce petit ange, c'est.... — Eh bien? — Eh bien! c'est moi. — Comment, c'est vous, ma pauvre enfant? s'écria la bonne hôtesse. — Eh bien! murmura la marquise, piquée de cette familiarité. — Oh! excusez-moi, s'écria madame d'Ambron, se reprenant d'elle-même, et sans même avoir entendu

l'interjection de la marquise, excusez-moi, mademoiselle, mais je vous ai vue si petite.

Cécile lui tendit la main.

— Mais vous étiez trois? demanda madame d'Ambron en regardant autour d'elle comme pour chercher la baronne. — Hélas! murmura Cécile. — Oui, oui, continua madame d'Ambron, comprenant parfaitement ce que voulait dire la douloureuse exclamation de la jeune fille; oui, l'émigration est une chose dure, et il y en a beacoup dont j'ai vu le départ et dont je ne verrai pas le retour. Il faut vous consoler, ma chère demoiselle, Dieu a ses raisons pour nous éprouver, et, vous le savez, il ne frappe que ses élus. — Ma chère dame, dit la marquise, ne parlons point de ces choses-là, je suis fort sensible, et ces souvenirs me font beaucoup de mal. — J'en demande bien pardon à madame la marquise, répondit la bonne hôtesse; mais c'était pour prouver à mademoiselle que je me rappelais parfaitement votre passage dans mon hôtel. Maintenant, si madame la marquise veut me dire dans quel but elle m'a fait appeler... — Ce n'est pas moi, ma chère madame d'Ambron, qui vous ai fait appeler, c'est ma petite-fille, mademoiselle de Marsilly, expliquez-vous donc avec elle. — En ce cas, si mademoiselle veut bien... — Je vous ai fait appeler, ma bien excellente madame d'Ambron, d'abord pour vous remercier avec quelques mots du cœur; car le service que vous nous avez rendu est un de ceux qu'on ne paye qu'avec une reconnaissance éternelle, puis ensuite pour vous demander si demain matin vous ne pourriez pas me faire conduire par quelqu'un au bord de la mer, au même endroit où, voilà bientôt douze ans, nous nous sommes embarquées; si cependant

bonne maman permet que je fasse cette course, reprit Cécile en se retournant vers la marquise. — Certainement, répondit madame de la Roche-Bertaud, si toutefois madame d'Ambron vous donne pour vous accompagner une personne sage et raisonnable. Je vous offrirais bien Aspasie; mais, vous le savez, le matin surtout je ne saurais me passer d'elle. — J'irai moi-même, madame la marquise; j'irai moi-même, s'écria madame d'Ambron; je serai trop heureuse de guider mademoiselle, et comme j'étais là, Dieu merci, lorsque vous êtes parties, mesdames, si mademoiselle désire quelques détails, je serai certes mieux que personne à même de les lui donner. — Et moi, madame la marquise, dit Henri, qui avait assisté à cette scène avec le plus grand intérêt, ne me permettrez-vous point d'accompagner mademoiselle? — Mais je n'y vois pas d'inconvénient, Henri, répondit la marquise, et, puisque vous aimez les souvenirs pittoresques, allez, mes enfants, allez.

Puis, comme pour l'acquit de sa conscience, la marquise fit à son ancienne hôtesse un petit signe qui voulait dire :

— Madame d'Ambron, je vous les recommande, veillez sur eux.

Madame d'Ambron répondit par un signe affirmatif, et la promenade arrêtée pour le lendemain, chacun se retira dans son appartement.

Henri et Cécile passèrent tous deux une bonne et douce nuit; ils s'étaient quittés à onze heures du soir, ils devaient se retrouver à huit heures du matin. Pour eux, qui se voyaient en Angleterre une fois à peine tous les huit jours, et qui se voyaient en face de témoins, c'était un grand changement que celui-là. Ils

allaient se voir tous les jours; et s'ils ne se voyaient pas seuls, au moins ils allaient marcher appuyés au bras l'un de l'autre : il y aurait des endroits difficiles où Henri donnerait la main à Cécile, d'autres plus difficiles encore où il la soutiendrait; bref, pour le jeune homme surtout, c'était une grande fête que cette promenade.

Aussi à six heures du matin était-il prêt, ne pouvant pas comprendre la lenteur avec laquelle marchait le temps, et accusant toutes les pendules de France de retarder impitoyablement sur celles d'Angleterre. Il n'y avait point jusqu'à sa montre, invariable jusque-là, qu'il n'accusât de s'être dérangée dans la traversée.

De son côté, Cécile avait été bien matinale aussi; mais elle n'osait, elle, interroger les pendules. Il lui semblait bien au jour qu'il était de fort bonne heure; deux ou trois fois elle avait été de son lit à sa fenêtre pour s'en assurer, et l'une de ces fois, à travers ses persiennes, elle avait aperçu Henri tout prêt à partir, et interrogeant sa croisée, dont il ne pouvait percer le voile mystérieux, pour savoir si, de son côté, elle se préparait. Cécile se hasarda donc à sonner et à demander l'heure : il était six heures et demie.

Elle pria la femme de chambre de lui faire dire aussitôt que madame d'Ambron serait arrivée.

Mais madame d'Ambron, qui n'avait pour devancer le moment indiqué aucun des motifs qui poussaient Henri et Cécile, arriva seulement à l'heure convenue.

Aussitôt Cécile descendit; elle trouva Henri dans le salon d'attente. Les deux jeunes gens se firent les demandes d'usage, et tous deux avouèrent que cette nuit passée dans une pauvre auberge était une des meilleures nuits qu'ils eussent passées.

Comme ce que Cécile avait désiré revoir, c'était l'endroit de l'embarquement surtout, madame d'Ambron jugea inutile de faire faire aux jeunes gens le même chemin que l'on avait fait pendant cette dangereuse soirée où Pierre avait été obligé, pour dérouter les soupçons, de reprendre la route de Montreuil; on se contenta de remonter la rue de la Nation jusqu'au bout; puis, arrivé à l'octroi de la ville, on prit à gauche un petit chemin à travers terres; ce chemin conduisait à la falaise.

Peut-être, pour tout autre que pour Cécile, une pareille course, à part son but, était-elle une chose bien simple et bien insignifiante; mais, pour la jeune fille du cottage, qui n'avait jamais rien vu, dont les promenades s'étaient bornées d'un côté au mur de son petit jardin, de l'autre à la porte de l'église, tout était nouveau, tout était extraordinaire; pareille à un oiseau sorti de sa volière et qui se voit, avec une certaine terreur, en toute liberté, le monde lui semblait immense; puis, tout à coup, il lui prenait envie d'essayer ses pieds comme l'oiseau essaye ses ailes, de courir à travers cet espace, d'y chercher une chose ignorée qu'elle sentait exister et que cependant elle ne voyait et ne comprenait pas. Tout cela lui faisait des rougeurs instantanées, des tressaillements subits qui se communiquaient de son bras à celui de Henri sur lequel elle était appuyée, et auxquels celui-ci répondait par cette douce pression qui avait si fort émotionné Cécile au moment où elle montait, dans le port de Douvres, sur le bâtiment qui devait l'amener en France.

Enfin l'on arriva au bord de la falaise; de ce point, on découvrait la mer dans toute son étendue et dans toute sa majesté. L'Océan porte avec lui une grandeur

sombre que, même dans ses temps d'orage, n'a jamais la Méditerranée; la Méditerranée, c'est un lac, c'est un miroir d'azur, c'est la demeure de la blonde et capricieuse Amphitrite; l'Océan, c'est le vieux Neptune qui berce un monde dans chacun de ses bras.

Cécile s'arrêta un instant émerveillée; l'idée de la mort, l'idée de Dieu, l'idée de l'infini s'emparèrent d'elle en face de l'immensité, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Puis, à ses pieds, elle avait vu le petit sentier qu'elle avait, pendant cette nuit d'orage, descendu dans les bras de sa mère.

Sans que madame d'Ambron lui dît que c'était celui-là, Cécile prit d'elle-même ce petit sentier.

Henri la suivit, prêt à la retenir par derrière si le pied lui glissait, car, sur cet étroit espace, il n'y avait point place pour deux personnes de front.

On arriva sur le galet; c'était à l'endroit même où les fugitives avaient attendu la petite embarcation qui les était venue chercher. Cécile se rappelait tous ces détails comme à travers un nuage; ce qui l'avait frappée surtout, elle enfant, c'était le bruit éternel des lames qui déferlent sur le galet, et qui semble la respiration puissante de l'Océan.

Les lames déferlaient encore et elle retrouvait ce bruit au fond de son souvenir.

Elle resta un instant immobile, absorbée dans sa contemplation, puis, cherchant Henri qui était près d'elle, comme si, en face d'un pareil spectacle, elle avait besoin de se soutenir à quelque chose, elle s'appuya à son bras en murmurant ces seules paroles :

— Que c'est beau! que c'est grand! que c'est sublime!...

Henri ne répondit pas, il tenait son chapeau à la main, demeurant nu-tête comme dans une église.

Dieu est partout, mais les deux jeunes gens sentaient qu'il était surtout là.

Ils restèrent ainsi une heure en contemplation sans échanger une parole; mais, appuyés l'un à l'autre, peut-être le sentiment qu'ils éprouvaient tous deux était-il celui de leur faiblesse et de leur infimité, en comparaison de tant de force et de tant de grandeur.

C'était en face d'un pareil spectacle que Paul et Virginie s'étaient juré de s'aimer toujours et de ne se séparer jamais.

Pauvres alcyons!

Ce fut madame d'Ambron qui rappela à Cécile et à Henri qu'il était temps de retourner à l'hôtel. Les deux jeunes gens seraient restés là toute la journée sans mesurer le temps qui s'écoulait.

Ils reprirent donc le petit sentier, mais non sans s'arrêter de dix pas en dix pas, non sans jeter en arrière de longs regards de regrets et d'adieux, non sans avoir ramassé de ces beaux galets aux couleurs vives, aux veines diaprées, auxquels l'eau de la mer donne tant d'éclat, qu'on les prendrait pour des pierres précieuses, et qui, deux heures après, images des choses de ce monde, ne sont plus que des cailloux ordinaires.

En rentrant à l'hôtel, ils trouvèrent la marquise tout habillée et déjà en conférence avec un avocat qu'elle avait envoyé chercher pour le consulter sur les droits qu'elle croyait avoir de rentrer dans les biens que la convention lui avait confisqués.

L'avocat avait alors expliqué à la marquise des choses dont celle-ci n'avait aucune idée : c'est que le consulat tournait à la monarchie, qu'avant trois mois Bona-

parte serait empereur, et que, comme il fallait au nouveau trône le double appui du passé et de l'avenir, toutes les vieilles familles qui se rattacheraient à la nouvelle dynastie seraient infailliblement bien reçues par elle.

Quant aux biens confisqués, il n'y fallait pas songer; mais en échange et comme compensation, l'empire avait de l'argent, des pensions, des places et des majorats à donner à ceux qui voudraient bien accepter cette compensation et cet échange.

Cette conversation avait donné fort à penser à la marquise. Quant à Cécile, elle ne comprenait pas quelle influence les affaires politiques pouvaient bien avoir sur sa destinée.

Puis une chose étonnait fort la marquise; c'était cette tranquillité avec laquelle la France se soumettait à la domination d'un Corse, d'un petit officier d'artillerie qui avait gagné quelques batailles et fait le 18 brumaire, voilà tout.

La conversation entre elle et Henri roula fort longtemps sur ce sujet. Henri était attaché au fond du cœur à la dynastie déchue, à laquelle toute sa famille était restée fidèle; mais Henri était jeune, Henri avait rêvé un avenir de gloire, Henri avait reçu une éducation militaire, Henri se disait au fond du cœur, peut-être pour étourdir la voix secrète de sa conscience, que servir en France c'était servir la France. Cet homme qui était à la tête du gouvernement avait fait le pays puissant et glorieux, là était l'absolution de son illégitimité. A ses yeux, Bonaparte était un usurpateur, mais au moins il avait toutes les brillantes qualités qui font comprendre l'usurpation.

La journée se passa en conversations pareilles;

Henri tint compagnie à Cécile et à la marquise aussi longtemps que la discrétion le lui permit, et la marquise elle-même prolongea sa visite en l'invitant à dîner avec elle et sa petite-fille.

Le soir, Cécile demanda à revoir encore une fois la mer, et supplia sa grand'mère de venir se promener jusque sur la jetée. La marquise objecta que c'était bien loin et qu'une pareille promenade la fatiguerait indubitablement, elle qui avait complétement perdu l'habitude de marcher; mais Cécile la conduisit à la fenêtre, lui montra le port à deux pas, et tourmenta tant madame de la Roche-Bertaud que celle-ci finit par céder.

Henri donna le bras à la marquise, et Cécile marcha devant, accompagnée de mademoiselle Aspasie. A chaque pas, madame de la Roche-Bertaud se plaignait de l'inégalité des pavés; puis, arrivée au port, elle se plignait de l'odeur des bâtiments; puis, arrivée au bout de la jetée, elle se plaignit de la brise de mer.

La marquise était une de ces natures qui, dès qu'elles font quelque chose pour les autres, ont besoin de leur faire sentir minute par minute toute l'étendue du sacrifice qu'elles font.

Cela fit mieux comprendre encore à Cécile cette immense différence qui existait entre la marquise et sa mère.

On revint à l'hôtel. La marquise était horriblement fatiguée, et voulut rentrer tout de suite dans sa chambre. Les jeunes gens furent donc forcés de se séparer; mais c'était pour se réunir le lendemain : le lendemain à six heures du matin la diligence partait.

La journée avait au reste assez de souvenirs pour leur faire passer à chacun une douce nuit.

Le lendemain les plaintes de la marquise recommencèrent : avait-on jamais vu se mettre en route à six heures du matin? Elle était désespérée de ne pas avoir suivi sa première idée en prenant une chaise de poste, qui lui eût permis de partir bien à son aise, à onze heures ou midi, par exemple, après avoir pris son chocolat.

Mais à cette époque comme aujourd'hui, les conducteurs de diligences étaient déjà inexorables. A six heures, il fallut que la marquise fût prête. A six heures cinq minutes, la lourde machine se mettait en route pour Paris.

Comme nous l'avons dit, la marquise, Cécile et mademoiselle Aspasie étaient dans le coupé, et Henri dans l'intérieur; mais à chaque relais Henri descendait pour s'informer si ces dames se trouvaient bien. Au premier et au second, il trouva la marquise fort maussade; mais, quoiqu'elle se fût plainte bien fort de la nuit affreuse qu'elle allait passer, au troisième relais, elle était parfaitement endormie.

Ce qui ne l'empêcha point, lorsqu'on s'arrêta le matin pour déjeuner à Abbeville, de déclarer qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

C'étaient les jeunes gens qui n'avaient pas fermé l'œil; mais eux se gardaient bien de rien dire et surtout ils ne se plaignaient pas.

Aussitôt le déjeuner on se remit en route, et l'on ne s'arrêta que pour dîner à Beauvais. Henri avait ouvert la portière avant que le conducteur ne fût descendu de son cabriolet. La marquise était de plus en plus enchantée de lui.

A table, Henri ne s'occupa que de ces deux dames et les servit avec les soins les plus empressés :

la marquise, en remontant en voiture, l'en remercia par un serrement de main et Cécile par un sourire.

A sept heures du soir, on aperçut de loin les lumières de Paris. Cécile savait que l'on rentrait par la barrière Saint-Denis et qu'il était d'habitude que la voiture s'arrêtât à la douane. Elle savait aussi que c'était dans cette douane que la marquise, la baronne et elle avaient manqué d'être reconnues; tout enfant qu'elle était, cette station dans ce petit cabinet l'avait frappée, et lorsque la voiture s'arrêta, elle demanda la permission à sa grand'maman de revoir ce lieu d'angoisses où la baronne et la marquise avaient tant souffert.

La marquise le lui accorda, tout en se demandant comment on pouvait s'amuser à revenir sur de si tristes souvenirs.

Henri alla donc demander au chef du poste la permission, pour une jeune dame, de traverser le corps de garde et d'entrer un instant dans la chambre du fond.

Comme on le pense bien, cette permission fut accordée à l'instant même.

La marquise ne voulut point descendre, Cécile descendit seule avec Henri.

Elle alla droit au cabinet et le reconnut : tout était encore comme alors; c'était la même vieille table de bois, c'étaient les mêmes vieilles chaises de paille.

C'était sur une de ces chaises et devant cette table qu'elle avait vu, pour la première fois, le bon M. Duval.

Ce souvenir ramena tous ses souvenirs. Cécile se rappela tout ensemble avec M. Duval, sa femme et Edouard; Edouard, que sa mère lui avait destiné et

qu'elle n'avait pas même revu au moment de son départ.

Il passa alors à la pauvre enfant quelque chose comme un remords dans le cœur, et le souvenir de sa mère venant se joindre à tout cela, les larmes lui jaillirent des yeux.

Ceux qui accompagnaient Cécile, à part Henri, ne comprenaient point ce qu'il y avait de si attendrissant dans cette vieille table de bois et dans ces vieilles chaises de paille.

Mais pour Cécile, toute sa vie passée était là.

Le conducteur appela Cécile et Henri, tous deux remontèrent dans la diligence, qui se remit en route et franchit la barrière.

Cécile rentrait, après douze ans, à Paris, par cette même barrière Saint-Denis qui l'en avait vue sortir.

Enfant, elle pleurait en sortant; jeune fille en rentrant, elle pleurait encore.

Hélas! une dernière fois encore, elle devait, pauvre enfant, sortir par cette même barrière!

XVIII. — LE DUC D'ENGHIEN.

La marquise et Cécile descendirent à l'hôtel de Paris, et Henri prit une chambre dans le même hôtel.

Les premiers jours se passèrent à prendre langue; la marquise envoya chercher son procureur. Non-seulement son procureur était mort, mais encore il n'y avait plus de procureurs. Elle fut obligée de se contenter d'un avocat, qui lui répéta mot pour mot ce que lui avait déjà dit l'avocat qu'elle avait envoyé chercher à Boulogne.

Au reste, pendant ces douze ans que la marquise avait passés à l'étranger, Paris avait pris un visage si nouveau, qu'elle ne reconnaissait plus le peuple qu'elle avait quitté. Aspect, modes, langage, tout avait changé. Madame de la Roche-Bertaud s'était attendue à retrouver la capitale triste et sombre, de tous ces malheurs qu'elle avait vus en partie de ses yeux, et qu'en partie elle avait entendu raconter. Il n'en était point ainsi : Paris l'insouciant, Paris l'oublieux, avait repris son allure ordinaire, et de plus il avait une apparence d'orgueil et de fête que la marquise ne lui connaissait pas. Paris sentait instinctivement qu'il allait devenir la capitale d'une France plus grande qu'elle n'avait jamais été, mais encore d'une foule d'autres royaumes qui s'inféodaient tout doucement à lui. Paris, enfin, pour nous servir d'une expression de la marquise, se donnait des airs de parvenu.

Il en est ainsi des exilés : il semble qu'ils emportent avec eux une certaine quantité d'atmosphère personnelle qu'ils respirent à l'étranger, et dans laquelle continuent de se mouvoir les événements qu'ils ont vus et qui les intéressent. Pour eux la patrie qu'ils quittent en reste toujours au point où ils l'ont quittée. Ils croient les esprits ardents aux mêmes choses qu'aux choses qui occupent leurs esprits ; le temps se passe sans les faire avancer d'un pas. Puis, l'heure de leur retour arrive ; car, Dieu merci, de nos jours il n'y a plus d'exil éternel. Et ils se retrouvent, eux en arrière de tout le temps qu'ils ont passé hors du pays, où ils heurtent d'autres événements, d'autres hommes, d'autres idées qu'ils ne veulent pas reconnaître, et qui de leur côté ne les reconnaissent plus.

Comme on l'avait dit à madame la marquise de la

Roche-Bertaud, la république tournait à la monarchie et le premier consul était sur le point de passer empereur. Tout se préparait pour ce grand événement, que subissait ce reste de républicains qui avaient échappé à l'action et à la réaction des partis, et contre lequel protestaient les royalistes de l'étranger. Aussi, tout royaliste consentant à prendre du service sous le drapeau consulaire, toute femme de noblesse se décidant à faire partie de la maison de la future impératrice, était-ils sûrs d'être bien accueillis, et étaient-ils reçus avec des avantages auxquels n'avaient pas droit de prétendre les plus anciens et les plus fidèles serviteurs; c'était tout simple, on pouvait à la rigueur ne pas récompenser les anciens amis. Ce n'était que de l'ingratitude, tandis que négliger de se réconcilier avec es ennemis, c'était une faute.

Aussi, comme on en conviendra, la situation était bien tentante d'un côté pour une vieille femme qui n'a plus que quelques jours à vivre, et de l'autre, pour un jeune homme qui a tout un avenir devant lui. Henri rencontrait tous les jours des jeunes gens de son âge, qui étaient déjà capitaines. Madame de la Roche-Bertaud voyait passer tous les jours, dans des voitures sur lesquelles les armoires recommençaient à reparaître, de vieilles amies qui avaient retrouvé sous l'empire plus qu'elles n'avaient perdu dans la révolution. Peu à peu Henri se lia avec quelques jeunes gens. La marquise renouvela ses liaisons avec quelques-unes de ses anciennes connaissances. On fit des avances à Henri, on fit des ouvertures à la marquise. La séduction de la gloire d'un côté, l'attrait du bien-être de l'autre, tout cela travaillait souterrainement des croyances politiques bien jeunes chez Henri, bien

vieilles chez madame de la Roche-Bertaud. Seulement ils n'osaient se dire mutuellement où ils en étaient. Le cœur de l'un était trop pur encore, le cœur de l'autre était trop blasé pour qu'ils ne comprissent pas tous deux que leur ralliement au gouvernement de Bonaparte était une apostasie. Seulement tous deux avaient au fond du cœur un prétexte qu'ils regardaient comme plausible, et le prétexte commun qui servait à la fois d'excuse à l'ambition de Henri et à l'égoïsme de la marquise, c'était leur amour pour Cécile.

En effet, qu'allait devenir Cécile, pauvre enfant placée entre un amant sans avenir et une aïeule sans fortune.

D'ailleurs, il va sans dire que Henri et la marquise avaient accueilli tous les deux ces raisons bonnes ou mauvaises que les fidélités lassées appellent toujours à leur aide.

Ainsi on avait découvert que Bonaparte n'était pas, comme on l'avait dit, un Corse sans naissance, un soldat parvenu, un officier de fortune. Bonaparte appartenait à une des plus vieilles familles de l'Italie; un de ses ancêtres avait été podestat de Florence en 1300; son nom était inscrit au livre d'or de Gênes depuis quatre cents ans, et son grand-père, le marquis de Buonaparte, comme continuaient de dire les royalistes purs, avait écrit une relation du siége de Rome par le connétable de Bourbon.

Il y aurait eu une meilleure raison à donner que toutes celles-là; c'est que Napoléon était homme de génie, et que tout homme de génie mérite, pour lui, la place qu'un peuple lui laisse prendre; quitte au peuple à la rendre, après lui, à ceux sur lesquels il a usurpé cette place.

Puis on disait, ce qui à cette époque était vrai encore, que Bonaparte, pur de tous les excès révolutionnaires, n'avait jamais trempé ses mains dans le sang d'un Bourbon.

Il n'avait jamais été question d'aucun projet d'avenir entre Cécile et Henri, et cependant, par cet attrait sympathique qui s'était emparé d'eux à la première vue, et qui, depuis six mois qu'ils se voyaient, en Angleterre toutes les semaines et en France tous les jours, n'avait fait que s'accroître, les deux jeunes gens avaient compris qu'ils s'appartenaient l'un à l'autre : qu'avaient-ils donc besoin de faire des projets et d'échanger des promesses? Ils avaient, comme Roméo et Juliette, fait, en s'apercevant, au fond du cœur, un de ces serments dont la mort même ne saurait délier.

Quand ils parlaient de l'avenir, chacun d'eux disait *nous* au lieu de *moi;* voilà tout.

Mais cet avenir, répétons-le, n'existait qu'à la condition que Henri et la marquise se rattacheraient au nouveau gouvernement. Henri, comme nous l'avons dit, n'avait d'autre fortune à attendre que celle de son oncle, fortune faite dans le commerce ; de son oncle qui, par cela même que cette résolution plébéienne l'avait brouillé avec sa famille, avait déclaré qu'il ne laisserait sa fortune qu'à celui de ses neveux qui, affrontant l'anathème à son tour, se ferait commerçant comme lui. Henri, sans doute, avait une riche et belle éducation; mais, à cette époque, il n'y avait que deux carrières ouvertes à toute ambition un peu sérieuse : la carrière des armes, la carrière de la diplomatie, et ces deux carrières relevaient du gouvernement.

Quant à Cécile, sa renonciation aux principes pa-

ternels avait moins d'importance. Une femme reçoit sa position des événements et des hommes; seulement elle comprenait, la douce enfant qu'elle était, que si elle demeurait pure et chaste dans sa croyance, elle devenait un reproche vivant pour Henri.

Lorsque sa grand'mère lui parla des propositions qu'on lui avait faites pour elle, d'entrer dans la maison de la future impératrice, elle se contenta donc de répondre qu'elle était trop jeune et trop ignorante en matière politique pour avoir une volonté; qu'elle se contenterait en conséquence d'obéir à sa grand'mère.

Puis, comme elle savait les combats que se livrait à lui-même Henri, depuis quelque temps, elle se hâta de lui dire le même jour et la demande que lui avait adressée sa grand-mère et la réponse qu'elle lui avait faite, joyeuse qu'elle était de faire à son amant un sacrifice même de conscience.

Henri n'attendait que cela pour accepter; il courut donc porter son adhésion pleine et entière à l'ami qui s'était chargé de la négociation, et, le même soir, pour la première fois, on parla hautement, et devant la marquise, d'un avenir commun qui promettait d'être doublement brillant par la double position des futurs; Henri suivant l'empereur à l'armée, Cécile demeurant près de l'impératrice aux Tuileries.

Lorsque Henri se fut retiré et que Cécile, comme d'habitude, alla embrasser sa grand'mère dans son lit, celle-ci l'arrêta par la main, et, la regardant avec un sourire :

— Eh bien! lui dit-elle, que penses-tu de cet avenir, comparé à celui que te réservait ta pauvre mère?

— Ah! répondit Cécile, si seulement Edouard avait été Henri!

Puis elle se retira en pleurant dans sa chambre; car le nom de sa mère avait été prononcé avec un reproche, et il lui semblait que nul n'avait le droit de rien reprocher à sa mère.

En effet, qui pouvait répondre de cet avenir? Certes la carrière militaire était brillante; mais, à cette époque surtout, elle était dangereuse; on arrivait vite, sans doute, mais parce que la mort fauchait largement. La guerre se faisait par masses, et chaque champ de bataille engloutissait des milliers d'hommes. Cécile connaissait Henri; il était brave, ardent, ambitieux; il voudrait atteindre un but, parvenir à un résultat; pour lui, il n'y aurait pas d'obstacles sur la route de sa pensée. Si Henri allait se faire tuer, que deviendrait-elle? Elle avait donc raison de penser que l'obscurité avec Henri, l'obscurité dans une petite maison comme le cottage de Hendon, c'eût été le bonheur; si cependant, comme elle l'avait dit à la marquise, Edouard eût été Henri.

Deux jours après, Henri entra avec un charmant uniforme; c'était celui de brigadier dans les guides, ce qui lui donnait le grade de lieutenant dans toute autre arme; c'était une grande faveur que Henri avait obtenue de commencer ainsi.

De son côté, Cécile avait été présentée à madame Louis Bonaparte : la jeune fille lui avait raconté tous les malheurs de sa famille; on sait quel excellent cœur avait cette gracieuse femme, restée populaire en France sous le nom de la reine Hortense; elle avait promis sa protection à la jeune fille, et il était convenu qu'au moment où l'on formerait la maison de l'impératrice, mademoiselle de Marsilly y trouverait sa place.

Tout semblait donc aller à merveille pour les deux

jeunes gens, et l'on n'attendait plus que la réalisation de la promesse faite par la fille de Joséphine, lorsqu'un matin une effroyable nouvelle se répandit dans les rues de Paris.

Le duc d'Enghien venait d'être fusillé dans les fossés de Vincennes.

Le même jour, Henri de Sennones envoya sa démission et Cécile écrivit à madame Louis Bonaparte qu'elle lui rendait la parole donnée, et qu'on pouvait disposer, en faveur d'une autre, de la place qui lui avait été promise.

Les deux jeunes gens avaient tous deux accompli cet acte sans se consulter, et lorsque le soir tous deux se racontèrent en hésitant ce que chacun avait fait, leur amour s'augmenta encore de cette conviction qu'ils étaient plus que jamais dignes l'un de l'autre.

Quelques jours après cet événement, la marquise reçut une lettre de M. Duval; selon ses instrnctions, il avait vendu le petit mobilier de la baronne, et il faisait passer à Cécile et à la marquise le prix de cette vente qui montait à 6,000 francs.

C'était, à cinq cents francs près, la somme que ce petit mobilier avait coûté neuf; aussi la marquise tout injuste qu'elle était pour M. Dnval, reconnut-elle au moins que, comme intendant, ce devait être un homme d'une grande intelligence et d'une grande fidélité.

XIX. — LA RÉSOLUTION.

Mais à la place de cet avenir qui leur manquait, il

fallait s'en créer un autre; on épuisa tour à tour toutes les combinaisons que l'imagination des deux jeunes gens et de la marquise put fournir; puis, lorsque l'on eut tout discuté, tout passé en revue, tout reconnu impossible, on en revint à la première idée qui s'était présentée à l'esprit de tous et qu'on avait écartée d'abord parce que c'était peut-être la seule raisonnable; on en revint à subir les conditions imposées par l'oncle de la Guadeloupe, et Henri se décida à se faire commerçant.

Il est vrai qu'il y a dans ce monde deux genres de commerce : le commerce vulgaire et misérable du boutiquier qui, à l'ombre de son enseigne, attend le chaland sur lequel, au bout d'une heure de discussion, il gagnera un petit écu, et le commerce poétique et grandiose du marin qui lie un monde à l'autre avec le sillage de son vaisseau, qui, au lieu de lutter de finesse avec l'acheteur, lutte de force avec l'ouragan, dont chaque voyage nouveau est un nouveau combat qu'il livre à la mer et au ciel, et qui rentre dans le port pareil à un triomphateur, et abritant, comme un roi sa tente, son navire avec son pavillon. Ce commerce-là, c'est celui des Tyriens dans l'antiquité, celui des Pisans, des Génois et des Vénitiens au moyen âge, et de tous les grands peuples du dix-neuvième siècle. Ce commerce-là est compatible avec la noblesse; car le gain est toujours soumis à une chance de vie et de mort, et toute entreprise entraînant un danger suprême grandit l'homme au lieu de l'abaisser.

Mais ce que s'était dit Henri pour s'encourager dans sa résolution, la pauvre Cécile se l'était dit aussi, et elle avait frissonné en se le disant. Voilà pourquoi on avait écarté d'abord cette malheureuse idée d'un voyage

aux Antilles, à laquelle faute de ressources meilleures, on avait été contraint de revenir. Henri, en réunissant une petite pacotille, si médiocre qu'elle fût, était sûr, en arrivant à la Guadeloupe, d'être reçu à bras ouverts par son oncle, qui doublerait, qui triplerait le chargement. Or, comme cet oncle était millionnaire, le moins qu'il pût faire pour son neveu, c'était de lui offrir les chances d'un bénéfice de cent cinquante à deux cent mille francs ; ce bénéfice réalisé, ou Henri risquerait un nouveau voyage, ou, satisfait de cette médiocrité dorée, il épouserait Cécile, se retirerait avec elle et la marquise dans quelque petit coin de terre où il n'aurait qu'à prendre la peine d'être heureux, en attendant quelque retour dans les événements, quelque changement dans les hautes fortunes politiques qui lui permissent de se rattacher à un avenir de lumière et de bruit; puis, si ce mouvement ne s'opérait pas, Henri, en regardant Cécile et en sondant son cœur, sentait qu'il avait assez d'amour pour une vie paisible et pour un bonheur caché.

Cette résolution une fois prise, on arrêta que le départ aurait lieu au mois de novembre : c'étaient trois mois que les jeunes gens se réservaient encore avant la séparation ; trois mois, à l'âge de Cécile et de Henri, sont trois siècles. Tous deux avaient bien souffert en se décidant, mais le délai fixé les avait consolés comme si ce délai ne devait jamais être épuisé, comme si ces trois mois étaient la vie d'un homme.

Cependant l'époque du départ, d'abord lente à venir pendant tout le premier mois, commença à s'avancer rapidement dès qu'on eut entamé le second,

et sembla avoir des ailes quand on fut arrivé au troisième.

A mesure qu'ils voyaient avancer le moment de la séparation, les jeunes gens retombaient dans leur tristesse première : tout cet avenir qu'ils avaient vu, à force de volonté, brillant et assuré, redevenait mouvant comme les flots auxquels il était soumis, et sombre comme les tempêtes dont il dépendait. De temps en temps, au milieu de leurs soupirs et de leurs larmes, se glissait bien quelque projet joyeux au retour: mais c'était presque timidement, et comme s'ils eussent craint que Dieu ne les punît de leur trop grande confiance.

Quant à la marquise, son caractère insoucieux ne la quittait pas; sa vie, partagée entre son lit, sa toilette et ses lectures, passait aussi tranquille que si elle eût reposé sur les bases les plus solides. Les amours des deux jeunes gens s'écoulaient près d'elle chastes et purs, mais devant leur chasteté à eux-mêmes et non à la surveillance maternelle. Heureusement Henri aimait trop Cécile, heureusement tous deux étaient trop sûrs de l'immuabilité réciproque de leur volonté pour avoir besoin d'être surveillés par autre chose que par leur ange gardien.

Les derniers jours du troisième mois s'approchaient. Henri comptait s'embarquer à Plymouth; il avait dépensé à Paris le peu d'argent dont il pouvait disposer, et ce n'était qu'en Angleterre qu'il comptait, avec l'aide de sa famille ou de ses amis, réaliser la somme dont il avait besoin pour faire sa petite pacotille.

Il n'y a rien de triste au monde, pour les esprits intelligents et pour les âmes élevées, comme de voir les

chances de leur destinée dépendre uniquement d'un peu plus ou d'un peu moins de fortune. La dixième partie de l'ancien revenu dont jouissaient autrefois les familles des deux enfants eût suffi aujourd'hui pour les rendre parfaitement heureux. A tous moments, s'ils jetaient les yeux sur la rue, ils voyaient quelque idiot ou quelque intrigant mollement couché sur les coussins d'une somptueuse voiture, et ils se disaient qu'eux, gens d'un esprit distingué, d'une intelligence supérieure, d'une race privilégiée, ils seraient heureux de posséder en revenu ce que cet homme mettait par an à l'entretien de cette voiture qui promenait sa nullité ou son impertinence. De cette misérable somme qu'ils ne possédaient pas, et qui lui tombait des mains sans qu'il songeât même à la regretter, dépendait tout leur avenir. C'était pour acquérir cette somme qu'ils allaient, pauvres cœurs aimants et déchirés, se séparer pour six mois, pour un an peut-être; eux qui, depuis quatre mois, ne comprenaient pas qu'ils pussent vivre un jour séparés loin l'un de l'autre.

Puis, de temps en temps, quand ils s'apercevaient que, depuis l'événement qui avait brisé tous leurs projets, les choses marchaient comme auparavant; quand ils voyaient que tout continuait de réussir à cet homme de la fatalité, qui semblait tenir le monde à la laisse de sa puissante volonté; quand ils songeaient qu'à part quelques cœurs fidèles et religieux comme les leurs, tous les cœurs semblaient avoir perdu le souvenir de la victime royale à laquelle, comme un holocauste funèbre, ils avaient sacrifié leur bonheur, ils se demandaient si mieux n'eût pas valu fermer les yeux et baisser la tête comme tout le monde. Mais alors la voix de leur conscience criait plus haut que leur

égoïsme; et, faibles devant leur malheur, ils redevenaient forts devant la certitude d'avoir accompli un devoir.

Puis, de temps en temps, ils se demandaient si le parti qu'ils avaient pris était bien le seul qu'ils eussent à prendre; s'il ne leur restait pas à chacun, dans l'éducation qu'ils avaient reçue, des ressources artistiques. Mais aucun point de cette éducation n'était réellement ni chez l'un ni chez l'autre poussé à un dégré de supériorité tel, qu'il en pût tirer une ressource : d'ailleurs, Henri voulait bien se plier à tout, mais il voulait que sa Cécile restât personnellement à l'abri de ces influences du destin.

Il y a des moments de la vie où l'on se sent pris par la fatalité dans un réseau de fer. On cherche vainement une voie, il faut passer par celle qu'elle vous ouvre, qu'elle vous mène à votre perte ou à votre salut.

Les pauvres enfants en revenaient donc toujours à ce malheureux voyage de la Guadeloupe, qu'ils essayaient sans cesse de repousser comme Sisyphe son rocher, et qui sans cesse retombait sur leur tête.

Le jour que Henri avait fixé pour son départ arriva. Mais, comme rien ne le forçait à partir ce jour-là même que sa volonté, quoiqu'il fût venu dès le matin chez Cécile et qu'il eût passé toute la journée avec elle, les deux jeunes gens étaient arrivés au soir sans qu'un seul mot de cette cruelle séparation fût sorti de leur bouche. Enfin, au moment de se quitter, ils se regardèrent en souriant avec tristesse, comprenant, tous deux, les sentiments l'un de l'autre par celui que chacun éprouvait.

— Quand partirez-vous, Henri? demanda Cécile. —

Jamais, répondit Henri, jamais, je le sens, si une puissance plus forte que ma volonté ne m'y force pas. — Vous resterez donc toujours; car, en supposant que je sois, moi, cette puissance plus forte que votre volonté, je n'aurai jamais le courage d'exiger de vous que vous me quittiez. — Que faire alors ? demanda Henri.

Cécile le prit par la main et le conduisit devant le petit crucifix qu'elle avait détaché de l'alcôve de sa mère et apporté avec elle. Henri comprit son intention.

— Je jure, dit-il, par celle qui est morte les yeux fixés sur ce crucifix, de partir d'aujourd'hui même en huit jours, et de n'avoir d'autre pensée pendant tout mon voyage que de revenir le plus tôt possible pour faire le bonheur de son enfant. — Et moi, dit Cécile, je jure d'attendre Henri, sans autre espoir que celui de son retour; et s'il ne revenait pas...

Henri mit sa main sur la bouche de Cécile et arrêta le reste de la phrase qu'elle allait prononcer. Puis, en face de ce crucifix, tous deux scellèrent ce serment d'un baiser chaste et pur comme celui qu'un frère et une sœur échangent entre eux.

Le lendemain, Cécile et Henri entrèrent chez la marquise. Les deux jeunes gens n'en étaient plus à se rien cacher sur l'état de leur fortune. Henri avait demandé à connaître ce qui restait à Cécile afin que les deux femmes prissent, en son absence, des arrangements convenables. La marquise, qui détestait s'occuper d'affaires, voulut d'abord éluder la demande de Henri et de Cécile; mais tous deux insistèrent tellement, qu'elle prit un terme moyen pour se débarrasser de ce tracas; c'était de remettre à Cécile la clé du secrétaire et de lui dire de faire les comptes elle-même.

Il y avait dans le secrétaire huit mille cinq cents francs : c'était tout ce qui restait de la fortune de la marquise et de la baronne.

C'était de quoi vivre un an et demi à peu près, en y mettant un peu d'économie, et le voyage de Henri ne devait durer que six mois. De ce côté, les jeunes gens pouvaient donc demeurer assez tranquilles.

Cependant Henri donna un conseil dicté à la fois par sa sagesse et par son amour. Il conseilla à Cécile et à la marquise, au lieu de rester dans l'hôtel où elles étaient descendues, de prendre un petit logement garni qui leur coûterait infiniment meilleur marché. Puis, en prenant d'avance cette mesure, à laquelle il eût fallu recourir un jour ou l'autre, tandis que Henri serait à Paris encore, Henri, du moins, connaîtrait la chambre qu'habitait Cécile, et, pendant sa longue absence, il pourrait avec les yeux du souvenir la suivre dans cette chambre à chaque heure du jour et de la nuit.

C'était une médiocre raison à faire valoir aux yeux de la marquise, qui ne connaissait pas toutes ces petites délicatesses du cœur; mais on appuya surtout sur une nécessité d'économie, et elle se rendit.

Dès le lendemain, Henri se mit en quête et trouva quelque chose convenable rue du Coq-Saint-Honoré, 5.

La journée fut employée au déménagement. On régla les comptes de l'hôtel où l'on devait un peu plus de cinq cents francs, et le capital de Cécile se trouva ainsi réduit à un peu moins de huit mille francs.

Henri vit donc Cécile installée dans son nouvel appartement; il plaça avec elle chaque meuble à l'endroit

où il devait rester, il cloua le crucifix dans l'alcôve, il posa les albums sur les tables et il fut convenu que tout demeurerait ainsi.

Tous ces détails paraissaient bien futiles à la marquise; mais pour les deux jeunes gens, ils étaient de la plus grave importance.

Les jours s'écoulèrent. Souvent Henri avait demandé à Cécile quelle serait son occupation favorite pendant son absence, et Cécile lui avait répondu en souriant : « Je broderai ma robe de noce. »

La veille de son départ, Henri apporta à Cécile une pièce de mousseline des Indes magnifique. C'était la robe de noce.

Elle commença la première fleur devant lui, elle devait broder la dernière à son retour.

Les jeunes gens ne se quittèrent qu'à trois heures du matin. C'était la dernière nuit qu'ils devaient passer l'un près de l'autre, et ils ne pouvaient prendre sur eux de se séparer.

A huit heures, ils étaient réunis de nouveau.

Cette journée avait pour eux quelque chose de solennel. Après le serment fait, Henri n'avait pas eu un instant l'idée de demeurer encore. Il avait en conséquence retenu sa place à la malle-poste de Boulogne pour cinq heures du soir.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les détails de cette dernière journée. Quoique l'histoire que nous écrivons soit une œuvre de sensation et non d'événement, quoique nous ayons avant tout la prétention d'être simple et vrai, et surtout parce que nous avons cette prétention, nous n'osons fouiller ces mystères de deux jeunes cœurs purs et endoloris. Des larmes, des promesses, des serments, de longs et tendres baisers,

voilà l'histoire de cette dernière journée, l'une des plus douloureuses de la vie de Cécile, après celle où elle avait perdu sa mère.

Et avec tout cela, l'heure s'avançait, rapide, inflexible, impitoyable; les pauvres enfants reportaient à chaque instant leurs yeux d'eux-mêmes à la pendule et de la pendule à eux. Ils eussent offert des années de leur vie à venir pour un jour, puis, quand arriva le moment de partir, pour une heure.

Enfin la pendule marqua cinq heures moins un quart, puis cinq heures moins dix minutes; ils allèrent une dernière fois s'agenouiller devant le crucifix. Quand ils se relevèrent, ils n'avaient plus le temps que d'échanger un dernier baiser.

Henri s'élança hors de la chambre, mais alors Cécile jeta un tel cri de douleur qu'il rentra. Un dernier mot, un dernier serment, une dernière larme, un dernier baiser furent encore échangés, puis Henri se détacha d'elle et s'enfuit.

Cécile se pencha sur la rampe et le suivit des yeux, puis elle courut à sa fenêtre pour le voir monter en cabriolet; Henri l'aperçut à sa fenêtre et la salua en agitant son chapeau.

Le cabriolet s'éloigna du côté de la rue Saint-Honoré. Un embarras de voitures l'arrêta une seconde, Henri sortit tout le haut du corps de la voiture et fit avec son mouchoir un signe à Cécile.

Puis, dans la nuit, il vit à la fenêtre une ombre et un mouchoir qui lui répondaient.

Le cabriolet reprit sa course, mais Henri resta toujours penché dehors et saluant jusqu'à ce qu'il eût tourné l'angle de la rue; alors il retomba assis et sanglotant.

Il était déjà aussi séparé de Cécile, que si tout l'océan Atlantique eût roulé entre eux deux.

XX. — CORRESPONDANCE.

De son côté, quand elle eut vu disparaître à l'angle de la rue Saint-Honoré le cabriolet qui emportait Henri, Cécile, presque évanouie, retomba sur une chaise.

Dix minutes après on frappa à la porte; c'était un commissionnaire qui apportait un billet. Cécile jeta les yeux sur l'adresse et reconnut l'écriture de Henri. Elle poussa un cri de joie, mit dans la main de l'Auvergnat tout ce qu'elle avait de monnaie dans sa bourse et courut dans sa chambre, toute tremblante de ce bonheur inattendu.

Oui, bonheur, car lorsqu'on aime de ce premier amour qui enfonce au plus profond de l'âme ces racines de flammes qu'aucun autre amour ne peut arracher, les sentiments intermédiaires disparaissent, et tout est bonheur ou désespoir.

La jeune fille ouvrit donc toute tremblante le billet qu'elle venait de recevoir, et lut, moitié pleurant, moitié souriant, les quelques lignes suivantes :

« Chère Cécile, j'arrive dans la cour de la poste, au moment où la malle va partir; cependant, un pied sur le marchepied de la voiture, je déchire une page de mon portefeuille et je vous écris ces quelques mots.

» Je vous aime, Cécile, comme jamais cœur mortel n'a aimé. Vous êtes tout pour moi, ma femme ici-bas,

mon ange au ciel, ma joie et mon bonheur partout. Je vous aime! je vous aime!

» La voiture part, encore un adieu. »

C'était la première lettre que Cécile recevait de Henri. Elle la lut et la relut dix fois de suite, puis, comme pour remercier Dieu d'être aimée ainsi, elle alla s'agenouiller devant le crucifix et pria.

Le soir même, Cécile commença le dessin de sa robe. Il lui semblait que plus elle hâterait son travail, plus elle hâterait en même temps le retour de Henri. Ce fut un composé des plus belles fleurs qu'elle avait conservées sur son album; c'étaient ses amies, c'étaient ses compagnes qu'elle conviait à son bonheur futur.

De temps en temps, Cécile s'interrompait pour relire sa lettre.

La même nuit, le dessin fut fait.

Cécile se coucha, son petit billet de Henri dans sa main, et sa main sur son cœur.

En se réveillant, Cécile fut quelque temps sans pouvoir rassembler ses idées; elle croyait avoir rêvé que Henri était parti; puis, la réalité se fit jour dans son esprit, et elle fut réduite comme la veille à son billet, sa seule consolation.

La journée se passa lente et triste. C'était la première fois depuis cinq mois que Cécile passait une journée sans voir Henri. Une carte de France à la main, elle le suivait sur la route, tâchant de deviner où il était à l'heure même où elle pensait à lui.

Quant à la marquise, elle était exactement la même, c'est-à-dire insouciante et égoïste. Comme Henri s'occupait beaucoup plus de Cécile que d'elle, elle ne le regrettait pas; cependant, il faut le dire, elle rendait

justice à Henri et elle l'aimait autant qu'elle pouvait aimer un étranger.

Il en résultait que la pauvre Cécile n'avait personne au monde à qui faire porter une partie du fardeau de l'absence; pas une bouche qui répondît, par une parole de consolation à ses paroles de douleur; pas un cœur où verser le sien; elle renfermait donc comme d'habitude, tout en elle-même; puis, quand elle souffrait par trop, elle pensait à sa mère et versait des larmes, ou elle pensait à Dieu et priait.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le facteur frappa à la porte; c'était une seconde lettre de Henri. Cécile reconnut l'écriture et la lui prit des mains avec tant de vivacité, que le brave homme sourit de l'empressement de la jeune fille.

Voici quelle était cette seconde lettre :

« On s'arrête un instant, je vous écris.

» Je suis à Abbeville, dans la même chambre où nous avons déjeuné ensemble en allant à Paris. Chère Cécile, je me suis mis à la place où vous étiez assise, peut-être sur la même chaise, et, tandis que les autres voyageurs se plaignent, tout en le mangeant, d'un assez mauvais dîner, moi je vous écris.

» Depuis que je vous ai quittée, je n'ai pas cessé un instant de penser à vous. Il est vrai que je parcours la même route que j'ai parcourue avec vous, tout est donc pour moi plein de souvenirs. Je reconnais chacun des relais où la voiture s'arrêtait et où je descendais pour aller vous demander de vos nouvelles. Hélas! je n'ai plus, près de moi, personne qui m'intéresse, je suis avec deux voyageurs que je n'ai pas même regardés et avec lesquels je n'ai pas échangé une seule parole.

»Il est vrai que, pendant toute la route, je cause avec vous, Cécile; vous avez une voix dans mon cœur à qui je parle et qui me répond; il me semble que j'ai emporté un écho de vous avec moi. Ne vous aurais-je rien laissé de pareil, et de même que vous êtes en moi, ne suis-je pas aussi quelque peu en vous?

»Vous aurez cette lettre demain à neuf heures du matin, à ce qu'on m'assure. Cécile, à neuf heures du matin, pensez à moi, fermez les yeux, rappelez-vous la plage de Boulogne, je serai au pied de la falaise. sur le galet, écoutant cette grande et puissante mer dont le grondement nous a si fort impressionnés quand nous l'avons entendu ensemble. Je ne vous dirai pas, moi, que je penserai à vous; je vous le répète, vous êtes en moi, vous faites partie de mon existence, je vous aime comme je vis, on dirait que chaque battement de mon cœur dit une syllabe de votre nom.

»Adieu, Cécile, il n'y a que l'absence qui puisse donner la mesure de la tendresse.

»Je vous écrirai de Boulogne où je ne m'arrêterai que quelques heures; plus je me hâte de m'éloigner de vous, plus je rapproche mon retour.

»Votre Henri. »

Cette lettre fut une grande joie pour Cécile; d'abord elle ne l'attendait pas, puis elle contenait de ces éternelles vérités du cœur, que le cœur a besoin d'entendre répéter sans cesse; puis, enfin, elle prouvait à Cécile que Henri pensait sans cesse à elle, comme elle pensait sans cesse à lui.

La pauvre enfant compta les heures de la journée qui s'écoulait et les minutes de la journée suivante; on

eût dit que toute sa vie était suspendue à cette lettre de Boulogne.

Puis elle brodait sa belle robe, mais elle s'apercevait avec terreur que sa broderie, telle qu'elle l'avait dessinée, devait lui prendre au moins sept ou huit mois d'exécution. Or, les calculs les plus sévères que les jeunes gens eussent faits entre eux, mettaient ce retour à six mois seulement. Cécile serait donc en retard.

Quant à la marquise, on eût dit qu'il n'y avait pour elle ni espace, ni Océan, ni tempête; elle parlait de l'avenir avec cette sécurité des vieillards, qui calculent sur des années et qui ont à peine des jours.

Le surlendemain, Cécile, réveillée dès cinq heures du matin, Cécile, poussant des yeux l'aiguille de la pendule, Cécile, tressaillant au moindre bruit, reçut, à neuf heures, la lettre suivante :

« Je suis à Boulogne, chère Cécile.

» J'ai pris la petite chambre que vous avez occupée; je suis donc encore avec vous.

» J'ai fait venir Mme d'Ambron et j'ai parlé de vous.

» Nous nous tenons encore par des liens invisibles mais réels; tant que je reverrai les lieux où je vous ai vue, il me semblera encore que vous êtes près de moi comme femme; quand j'aurai quitté l'Angleterre pour l'Amérique, comme je vais quitter la France pour l'Angleterre, vous ne serez plus, près de moi, que comme ange.

» Ici, vous êtes encore visible à mes yeux; là, vous ne serez plus visible qu'à mon cœur; mais, partout où je serai, je regarderai le ciel, bien sûr que le ciel fut votre patrie passée et sera votre patrie à venir.

»On entre et l'on me prévient qu'un petit bâtiment part dans deux heures pour l'Angleterre; j'ai donc tout juste le temps de courir jusqu'à ce rivage qui sera un triple souvenir pour mon cœur; ce rivage que vous aurez vu sans moi, que nous aurons vu ensemble et que j'aurai revu sans vous.

»Je vous quitte donc de la main seulement, chère Cécile, et à mon retour, je reprends cette lettre.

»La grande et belle chose que la mer, vue avec un profond sentiment dans le cœur! Comme cela correspond à toutes les pensées supérieures; comme, à la fois, cela console et attriste; comme cela vous élève de la terre au ciel; comme cela vous fait comprendre la misère de l'homme et la grandeur de Dieu!

»Je crois que je serais resté éternellement assis sur ce rivage où nous avons erré ensemble et où il me semblait qu'en cherchant bien je retrouverais encore la trace de vos pas. Mon cœur s'agrandissait du spectacle que j'avais sous les yeux. Je ne vous aimais plus de l'amour des hommes, je vous aimais, comme les fleurs, au retour du printemps, aiment le soleil; comme, pendant les belles nuits d'été, la mer aime le firmament; comme, en tout temps, la terre aime Dieu.

»Oh! dans ce moment, Cécile, le Seigneur me pardonne si c'est une orgueilleuse impiété! mais je défiais les événements de nous séparer, fût-ce par la mort. Comment, lorsque tout se mêle et se confond dans la nature : les parfums aux parfums, les nuages aux nuages, la vie à la vie, pourquoi la mort aussi ne se mêlerait-elle pas à la mort, et, puisque chaque chose en se mêlant se féconde, pourquoi la mort, qui est une des conditions de la nature, un des chaînons de l'éternité, un des jalons de l'infini, pourquoi la mort

seule serait-elle stérile? Dieu ne l'eût pas faite, si elle n'eût dû être pour lui qu'une machine de destruction, et, si, en désunissant les corps, elle n'eût pas dû unir les âmes.

»Ainsi donc Cécile, ainsi donc la mort elle-même n'aurait pas le pouvoir de nous séparer; car l'Écriture dit que le Seigneur a vaincu la mort.

» Ainsi donc, au revoir, Cécile, et non plus adieu, au revoir dans ce monde peut-être, et dans l'autre certainement.

» Pourquoi ces idées me viennent-elles aujourd'hui? Je ne sais. Est-ce un souvenir? est-ce un pressentiment?

» Au revoir; on vient me chercher; le bâtiment est prêt. Je confie cette lettre à madame d'Ambron qui la remettra elle-même à la poste.

»Votre HENRI. »

Huit jours s'écoulèrent, puis une nouvelle lettre arriva. Nous avons intitulé ce chapitre : correspondance. Que nos lecteurs nous permettent donc de justifier son titre, en mettant sous leurs yeux cette quatrième lettre :

« Vous veillez sur moi, Cécile; votre souffle me pousse; votre étoile m'éclaire.

» Écoutez, et vous verrez comme tout nous réussit : c'est effrayant, mon Dieu! J'aimerais mieux quelques difficultés. Je voudrais avoir un ennemi à combattre, un obstacle à vaincre. Mon Dieu! vous vous lasserez certainement de tant de bontés avant que je ne sois arrivé au bout de mon chemin.

» Je savais qu'en arrivant à Londres je ne trouve-

rais plus ni madame de Lorges ni personne de ma famille. En effet, tout le monde était parti; mais comme ce n'était pas sur mes parents, trop pauvres eux-mêmes pour m'aider, que je comptais, leur absence ne m'a causé d'autre chagrin que celui de ne pas les voir.

» J'avais compté sur un brave et excellent homme, sur un ancien serviteur, je devrais dire sur un ami de notre famille, sur quelqu'un que vous connaissez et que vous aimez, Cécile, sur ce bon M. Duval.

» Vous savez que, comme vous, Cécile, je n'ai aucune fortune. Je ne pouvais donc compter que sur un prêt, garanti par ma loyauté. Or, il n'y avait qu'un homme auquel je voulusse m'adresser pour réclamer de lui un pareil service. Cet homme c'était M. Duval.

» Au reste, je n'avais pas hésité un seul instant à m'adresser à lui, et j'étais partis de Paris dans cette intention. Je ne doutais pas un instant de sa bonne volonté, je le connaissais.

» Mais Cécile, vous le savez, ou plutôt vous ne le savez pas, mais vous le devinez : il y a mille manières de rendre service, depuis le service qu'on arrache jusqu'au service qu'on vous offre.

» Pauvre M. Duval! A peine lui eus-je dit, car je ne lui cachai rien, Cécile, ni mon amour pour vous, ni notre position, ni nos espérances reposant tout entières sur lui; à peine lui eus-je tout dit, que sa femme, se retournant vers lui, s'écria :

« — Eh bien! ne te l'avais-je pas vingt fois répété qu'ils s'aimaient?

» Ainsi, Cécile, ces braves gens avaient pensé à nous, s'étaient occupés de nous, et quand nous

n'osions pas nous avouer à nous-mêmes notre tendresse, notre amour n'était plus pour eux un secret.

» Alors M. Duval est venu à moi les larmes aux yeux: oui, Cécile, cet excellent homme était prêt à pleurer. Puis il m'a dit :

— » Aimez-la bien, M. Henri, aimez-la profondément, car c'est une noble et bonne jeune fille; et si des gens comme nous avaient jamais osé élever les yeux jusqu'à elle, c'est la femme que j'aurais voulu à mon Edouard.

» Puis, me tendant la main, ce qu'il n'avait jamais osé faire depuis qu'il me connaissait, et serrant la mienne avec force :

— » Encore une fois, dit-il, rendez-la heureuse. Et maintenant, continua-t-il en s'essuyant les yeux et en me conduisant dans son cabinet, parlons d'affaires.

» Ce fut chose vite faite et sans bourse délier. Le commerce compris d'une certaine façon est, il faut en convenir, une grande chose. J'avais toujours entendu dire que, pour remuer quelques misérables milliers de francs, il fallait du papier timbré, des écritures, des notaires, des receveurs d'enregistrement et une foule d'autres choses.

» M. Duval prit un chiffon de papier et écrivit :

» J'ai l'honneur de donner avis à MM. Smith et Thurnsen que je crédite M. le vicomte Henri de Sennones pour une somme de cinquante mille francs.

» Puis il signa, me remit le papier, et tout fut dit.

» Le même jour je me présentai chez ces messieurs : je leur expliquai mon désir de passer à la Guadeloupe avec une pacotille. Ils avaient justement un bâtiment en charge pour les Antilles; ils me demandèrent

quels étaient les objets sur lesquels je voulais spéculer. Je leur répondis que, parfaitement étranger au commerce, je les priais de s'entendre à ce sujet avec M. Duval; ils me promirent de s'en occuper le lendemain.

» Je revins chez M. Duval. Il y avait une chose dont je voulais vous parler longuement, chère Cécile, et que, par conséquent, je désirais visiter : c'était votre petite maison de Hendon.

» Je m'informai donc à M. Duval quel était son nouveau propriétaire.

» C'est dans ce détail que vous allez apprécier le cœur de cet excellent homme.

» Le propriétaire, c'était lui. Comprenez-vous, Cécile; dans sa religion pour votre mère et pour vous, il a acheté la maison et les meubles qui la meublaient, afin qu'elle demeurât toujours comme un monument du passage sur la terre de sa sainte et de son ange. C'est ainsi qu'il nomme votre mère, c'est ainsi qu'il vous nomme.

» Il voulait venir avec moi, mais madame Duval l'empêcha.

— » M. le vicomte aimera mieux aller seul à Hendon, lui dit-elle. Restez donc ici; votre présence effaroucherait tous ses souvenirs.

» Il y a dans le cœur de la femme, à l'endroit des choses d'amour, un sentiment que l'homme le plus délicat ne retrouvera jamais dans le sien.

» M. Duval me remit donc la clé du cottage.

» Personne n'y va, pas même eux; seule votre ancienne femme de chambre anglaise, qui est entrée au service de madame Duval, est chargée de l'entretien de votre paradis.

» Le lendemain dès le matin je partis : en deux heures et demie je fus à Hendon.

» Je me rappelai la première fois que je vins accompagnant madame de Lorges, avec quelle indifférence, je dirai presque avec quel mépris, j'abordai ce charmant cottage; pardonnez-moi, Cécile, je ne vous avais pas vue, je ne vous connaissais pas. Du moment où je vous vis, du moment où je vous connus, la petite maison fut un temple dont vous devîntes la divinité et dont votre chambre fut le sanctuaire.

» Je vous le dis, Cécile, jamais je n'avais éprouvé une émotion pareille à celle que je ressentis en m'approchant de cette maison. J'avais envie de m'agenouiller devant sa porte et de baiser son seuil.

» J'entrai cependant, mais ma main tremblait en poussant la clé dans la serrure, mais mes jambes manquaient sous moi, lorsque après avoir repoussé la porte je me trouvai dans le corridor.

» Je visitai d'abord le jardin : plus de fleurs, plus de feuilles, plus d'ombre, tout était au reste triste et désolé comme lorsque vous l'avez quitté il y a dix mois.

» Je m'assis sur le banc du berceau. Vos amis les oiseaux sautillaient en chantant sur les branches dépouillées. Ces oiseaux, vous les aviez vus, Cécile; le chant qu'ils chantaient, vous l'aviez entendu.

» Je restai à les écouter, les yeux fixés sur votre fenêtre fermée, m'attendant à chaque instant à vous voir paraître derrière les vitraux; car, ainsi que je vous l'ai dit, tout est demeuré comme de votre temps.

» Puis, j'ai monté le petit escalier tournant, je suis entré dans la chambre de votre mère. Je me suis agenouillé devant la place où était le crucifix et j'ai prié pour nous.

» Puis, j'ai entr'ouvert la porte de votre chambre. Rassurez-vous, chère Cécile, je n'y suis pas même entré; j'ai tout respecté.

» Enfin, je me suis arraché à cette petite maison où je laissais une si bonne part de ma vie passée, pour aller rendre une visite plus sainte que toutes les autres encore. Vous devinez, Cécile, que je veux parler du tombeau de votre mère.

» Comme dans votre jardin, comme dans votre chambre, comme partout, enfin, on voit qu'une main amie, a passé par là : au printemps, il a dû être couvert de fleurs, et, à leurs tiges flétries, à leurs feuilles desséchées, j'ai reconnu les mêmes fleurs que celles de votre jardin. J'y ai cueilli quelques feuilles d'un rosier et d'un héliotrope, ce sont deux plantes qui ont le mieux survécu aux atteintes de l'hiver, et je vous les envoie. Ce sont celles que vous trouverez dans cette lettre. C'est à peine si j'ose vous dire que, certain que vous les porterez à vos lèvres, j'ai déposé sur chacune d'elles un baiser.

» Il fallait partir. Cinq ou six heures s'étaient écoulées dans ce saint pèlerinage. J'avais rendez vous dans la soirée chez M. Duval, avec MM. Smith et Thurnsen. J'étais de retour à huit heures.

» Ces messieurs arrivèrent avec la rigoureuse ponctualité commerciale; ils connaissent parfaitement mon oncle, qui est immensément riche, à ce qu'il paraît, et, sauf quelques singularités, excellent homme, à ce qu'ils disent.

» Tout a été réglé dans la soirée; un charmant brick tout chargé se trouve dans le port; l'armateur est des amis de ces messieurs; il me donne un intérêt de cinquante mille francs dans sa cargaison, et voyez, chère

Cécile, comme je vous le disais, quel étrange bonheur me poursuit, ce bâtiment part demain!

»Ah! j'oubliais de vous dire... Mon navire s'appelle *l'Anna-Belt;* c'est un presque aussi joli nom que Cécile!

»Je vous quitte donc pour jusqu'à demain; demain, au moment de partir, je ferai remettre cette lettre à la poste. »

« 11 heures du matin.

« Toute la matinée, chère Cécile, a été prise par mes préparatifs de départ; heureusement que tout, dans ce voyage, se rapporte à vous, et que, par conséquent, aucune chose ne m'écarte un instant de votre pensée.

»Le temps est incroyablement beau pour une journée d'automne. M. Duval et Edouard sont là; madame Duval m'a envoyé ses souhaits de bonheur par son mari et par son fils, tous deux m'accompagneront jusqu'à bord du bâtiment.

»Il paraît qu'une grande nouvelle est arrivée hier dans cette bonne famille; j'ai cru deviner qu'Edouard était en quelque sorte fiancé à une femme pour laquelle il n'avait que les sentiments d'une sœur, tandis qu'au contraire il en aimait une autre. Mais M. et madame Duval, esclaves de la parole engagée, ne voulaient pas permettre cette union, avant d'être dégagés de leur ancienne promesse. La nouvelle qu'ils étaient libres leur est, comme je vous l'ai dit, arrivée hier ou avant-hier; de sorte que, selon toute probabilité, le pauvre Edouard va épouser, d'ici à quelque temps, celle qu'il aime.

»Il est bien heureux. »

« Midi, à bord de *l'Anna-Bell.*

»Comme vous le voyez, chère Cécile, j'ai encore été forcé de vous quitter. Je ne pouvais vraiment laisser Edouard et son père sans leur faire compagnie. Tous deux, savez-vous bien, ont abandonné leur bureau pour m'accompagner. C'est tout au plus s'ils en feraient autant pour le roi George.

»Le petit brick me paraît vraiment digne de son nom, c'est une espèce de paquebot construit à la fois pour le passage et pour le commerce, et dans lequel, ce qui est rare, les hommes sont presque aussi soignés que les marchandises. Le capitaine est un Irlandais, nommé John Dikins. Il m'a donné une excellente chambre, n° 5. C'est le même numéro, remarquez-vous, que celui de la maison que vous habitez.

»Ah! voilà que je ne puis plus vous écrire, le bâtiment commence à appareiller, et, comme on lève l'ancre, il se fait un grand mouvement qui m'empêche de continuer.

»Au revoir donc, chère Cécile, ou plutôt adieu, car pour moi le mot adieu n'a pas la signification qu'on lui prête, c'est une recommandation au Seigneur de veiller sur vous; adieu donc, je vous laisse sous le regard de Dieu.

»Nous partons sous les meilleurs auspices, tout le monde nous présage une heureuse traversée. Cécile, Cécile, je voudrais bien être fort, je voudrais bien vous donner de ma force, mais il m'est impossible de faire du stoïcisme en face de vous. Cécile, je souffre bien de vous quitter : à Boulogne, je n'abandonnais que la France; en quittant Londres, j'abandonne l'Europe.

»Adieu, Cécile, adieu, mon amour, adieu, mon bon ange, priez pour moi, je n'espère plus qu'en vos prières, jusqu'au dernier moment je vous écris, mais voilà qu'on force M. Duval et son fils de descendre dans la chaloupe, moi seul je retarde le départ. Un mot encore et je ferme ma lettre : je vous aime, adieu, Cécile! Cécile, adieu.

»Adieu.

» Votre Henri. »

XXI. — L'ONCLE DE LA GUADELOUPE.

Cécile reçut cette lettre quatre jours après qu'elle avait été écrite; depuis deux jours déjà Henri avait perdu la vue des côtes de France et d'Angleterre.

On comprend la double impression que cette lettre produisit sur la pauvre enfant. Ce pèlerinage de Henri au cottage et au tombeau, lui rappelait toutes ses joies et toutes ses douleurs du passé. Le départ de Henri, départ retardé tant qu'il avait pu, et dont la plume du jeune homme lui exprimait les dernières angoisses, lui rappelait toutes ses craintes et toutes ses espérances pour l'avenir.

Henri voguait, à cette heure, entre le ciel et la mer. Elle tomba à genoux en achevant sa lettre et pria longuement Dieu pour lui.

Puis, elle songea aux autres parties de sa lettre; à cette bonne famille Duval, à qui Henri avait été demander un appui, sans savoir que cette femme pour laquelle il allait lui avouer son amour, devait être la femme d'Edouard, d'Edouard qui, avec un autre amour

dans le cœur, esclave qu'il était de l'engagement de ses parents, l'eût tenu avec la fidélité qu'un négociant met à payer une lettre de change, dût cet engagement le rendre malheureux.

Alors Cécile courut à son pupitre, et, dans la premier moment de son effusion, elle écrivit à madame Duval une longue lettre dans laquelle elle lui ouvrait tout son cœur et l'appelait sa mère. La belle organisation de Cécile était si apte à sentir tout ce qui est noble et grand!

Puis, elle revint à sa robe de noce, son grand travail, sa grande distraction, son seul bonheur. La marquise continuait à vivre de sa vie accoutumée, passant toutes ses matinées couchée, à lire ou à se faire lire des romans. Cécile ne la voyait littéralement qu'aux heures des repas. Il y avait tout un abîme entre ces deux femmes : l'une, tout intellectuelle; l'autre, toute sensuelle. L'une, jugeant tout par le cœur; l'autre, examinant tout au point de vue de l'esprit.

Quant à mademoiselle Aspasie, Cécile se sentait une répulsion secrète pour elle; de sorte que, pour ne pas lui demander un service, que celle-ci d'ailleurs eût peut-être refusé de faire, elle s'était arrangée avec une bonne femme demeurant dans les mansardes de la même maison et appelée madame Dubois. Cette femme descendait tous les jours et faisait le petit ménage de la pauvre enfant.

Comme nous l'avons dit, la marquise avait conservé quelques relations avec ses anciennes amies. Ces amies venaient la voir de temps en temps, dans son humble appartement, l'invitant à son tour ou à aller les voir ou à user de leurs voitures; mais la marquise avait l'orgueil de sa pauvreté. D'ailleurs le peu de mouvement auquel,

depuis trente ans, elle s'était habituée, l'avait portée vers l'obésité. Elle était très-grasse et tout déplacement lui devenait une fatigue.

Elle passait donc sa vie dans sa chambre et Cécile dans la sienne.

Toute la journée s'écoulait, pour la pauvre enfant, à suivre, dans sa pensée ou sur la carte, l'aventureux navire qui voguait vers un autre monde. Elle avait parfaitement compris que trois mois au moins devaient s'écouler sans qu'elle reçût aucune lettre de Henri. Elle n'en attendait donc point, ce qui ne l'empêchait pas de tressaillir à chaque fois qu'elle entendait frapper à la porte. Pendant un instant l'aiguille tremblait entre ses doigts, puis la personne qui avait frappé apparaissait, et, comme cette personne n'avait rien à faire avec Henri, Cécile reprenait, en soupirant, son travail.

Ce travail était un miracle de patience, de fini et de goût; ce n'était pas une simple broderie, c'était un dessin en relief. Toutes ces fleurs, quoique pâles comme celles dont on fait des couronnes pour les vierges que l'on conduit à l'autel, ou pour les vierges qu'on mène à la tombe, étaient vivantes et animées. Chacune d'elles rappelait à Cécile un souvenir de son enfance, et, tout en la brodant, elle lui parlait du temps où, elle-même, cette fille éphémère du soleil éphémère de Londres, avait vécu.

Un matin que Cécile travaillait comme d'habitude, on sonna à la porte; mais cette fois elle tressaillit plus vivement encore que d'habitude, il lui semblait avoir entendu la manière de sonner du facteur. Elle courut ouvrir elle-même, c'était lui; il lui tendit une lettre. Elle poussa un cri de joie. L'adresse de cette lettre

était de l'écriture de Henri. Elle jeta les yeux sur le timbre; elle était timbrée du Havre.

Elle manqua s'évanouir. Qu'était-il arrivé? Comment, après six semaines de départ à peine, recevait-elle de Henri une lettre datée du Havre? Etait-il revenu en France?

Elle tenait la lettre à la main, et toute tremblante elle n'osait l'ouvrir.

Elle s'aperçut que le facteur était là attendant; elle le paya, et courut dans sa chambre.

Comme elle aimait la figure souriante de cet homme.

Elle décacheta la lettre; elle portait cette date : *En mer*.

— Henri avait trouvé une occasion de lui écrire. Voilà tout.

Elle lut ce qui suit :

« Chère Cécile!

» Voyez si véritablement vos prières ne me portent pas bonheur; voici que, contre toute attente, je trouve une occasion de vous dire que je vous aime.

» Ce matin, le matelot en vigie a signalé une voile. Comme on est toujours sur le qui-vive à cause de la guerre, le capitaine et les passagers sont aussitôt montés sur le pont. Mais, au bout de quelques minutes, on a reconnu que le navire en vue était un navire marchand; de plus, ce navire avait mis le cap sur nous en faisant des signaux de détresse.

» Ne vous attendez donc pas à une grande aventure bien triste et bien dramatique. Chère Cécile, non, Dieu n'a pas même voulu que votre bon cœur pût s'attrister sur le sort de ceux à qui vous devez cette lettre. Le navire, qui était un bâtiment français du Havre, avait

été retenu, quelques jours après son départ de New-York, par un calme de trois semaines, et craignant de manquer d'eau avant de toucher la France. Le capitaine lui en fit envoyer une douzaine de tonneaux, et moi je me mis à écrire pour vous redire, Cécile, que je vous aime, qu'à chaque heure du jour et de la nuit je pense à vous, et que sans cesse vous êtes près de moi, autour de moi, en moi.

» Savez-vous à quoi je pense, Cécile, en voyant ces deux navires en panne, à cent pas l'un de l'autre, et dont l'un vogue vers la Pointe-à-Pître et l'autre vers le Havre? c'est que si, à l'aide de l'une de ces chaloupes qui vont de l'un à l'autre, je passais de l'un sur l'autre, dans quinze jours je serais au Havre, et le lendemain soir à vos pieds.

» Et, pour cela, je n'aurais qu'à vouloir. Je vous reverrais, je vous reverrais, Cécile. Comprenez-vous? Seulement, ce serait ce que les hommes appellent une folie, et cela nous perdrait.

» O mon Dieu! comment donc n'avons-nous pas trouvé quelque projet d'avenir qui ne m'éloignât point de vous? Il me semble qu'encouragé par un mot, par un regard de vous, j'aurais réussi dans tout ce que j'aurais entrepris. Vous voyez bien, Cécile, que, protégé par vous, je réussis même loin de vous.

» Oh! je vous le répète, ce bonheur étrange m'effraye; j'ai peur que nous n'ayons quitté la terre, Cécile, et que nous ne soyons déjà, tous deux, sur la route du ciel.

» Pardon de mes funestes présages; mais l'homme est si peu né ici-bas pour le bonheur, qu'il y a un doute au fond de chacune de ses joies qui empêche cette joie d'être une parfaite félicité.

» Savez-vous à quoi se passent mes journées, Cécile? à vous écrire. Je vous rapporterai un long journal où vous retrouverez, heure par heure, toutes mes pensées. Vous verrez ainsi que mon esprit n'a pas été un seul instant éloigné de vous.

» Puis, quand la nuit vient, comme il est défendu de conserver de la lumière dans le bâtiment, je monte sur le pont, j'examine ce magnifique spectacle du soleil qui se couche dans la mer; je suis, l'une après l'autre, toutes les étoiles qui s'allument au ciel, et, chose étrange, la reconnaissance et l'adoration de Dieu, me conduisent à la tristesse, car je me demande si Dieu, qui a tous ces mondes à faire mouvoir, occupé qu'il doit être à suivre des yeux cet éternel ensemble, peut avoir un regard pour chaque individu qui lève les mains vers lui.

» Et, en effet, qu'importent à la haute puissance et à la suprême majesté de Dieu ces détails de notre misérable vie; que lui font, à ce grand tout, les événements heureux ou malheureux de notre existence; que lui importe, à ce riche moissonneur, que quelques épis, de l'un de ses millions de champs, dont chacun s'appelle un monde, soit courbé par la grêle ou déraciné par l'ouragan?

» Mon Dieu! mon Dieu! si vous ne m'écoutiez pas quand je vous parle, si vous ne m'entendiez pas quand je vous supplie de me ramener près de Cécile qui m'attend!

» Eh bien! chère Cécile, dans quelles pensées vais-je encore me perdre? Quand chacune de mes lettres devrait vous porter la force, comment se fait-il qu'elles ne vous portent que le découragement? Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

» Je me suis fait un ami à bord : c'est le pilote. Le pauvre garçon! lui aussi a laissé, à Gravesend, une femme qu'il aimait. A la manière dont il regardait le ciel en soupirant, j'ai reconnu un frère d'infortune. Peu à peu je me suis lié avec lui; il m'a parlé de sa chère Jenny. Et moi, Cécile, pardonnez-moi, je lui ai parlé de vous.

» J'ai donc quelqu'un à qui dire votre nom, j'ai donc quelqu'un à qui dire que je vous aime, j'ai donc un cœur qui comprend le mien!

» Le cœur d'un matelot? me dira-t-on. Malheureux ceux qui me diront cela!

» Ce bon jeune homme, avec qui je parle de vous toutes les nuits, s'appelle Samuël.

» Je veux, moi aussi, que vous sachiez son nom.

» Dites un mot de lui dans vos prières, afin qu'il revoie sa Jenny. Je lui ai promis que vous le feriez.

» Adieu, Cécile, adieu, mon amour! La chaloupe du bâtiment français retourne à son bord. Je remets cette lettre au contre-maître, qui me promet, sur son honneur, de la jeter lui-même à la poste en arrivant au Havre. Adieu encore une fois, ma Cécile bien-aimée; dans vingt ou vingt-cinq jours, si le temps continue de nous être favorable, je serai à la Guadeloupe.

» Adieu pour la millième fois. Je vous aime.

» Votre HENRI.

» *P. S.* Un mot dans vos prières pour Samuël et pour Jenny. »

Il serait impossible de faire comprendre à nos lecteurs quelle impression profonde cette lettre produisit

sur Cécile : cette impression était d'autant plus grande que la lettre était plus inattendue. Cécile tomba à genoux, des larmes de reconnaissance plein les yeux. Ce ne fut point une prière qu'elle dit, ce furent des noms qu'elle murmura, et parmi ces noms, comme le lui avait demandé Henri, étaient ceux de Samuël et de Jenny.

Puis elle se remit, plus courageuse et plus confiante que jamais, à sa robe de noce.

Les jours continuèrent de s'écouler, se succédant avec leur monotone régularité, sans rien apporter de nouveau. Cette lettre inattendue, cette bienheureuse lettre avait donné à Cécile l'espoir que quelque événement pareil au premier lui apporterait des nouvelles de son amant; mais, comme l'avait dit Henri, cet événement était un de ces accidents amenés par un heureux hasard, et qui n'avait pas de chance de se renouveler.

Pendant ce temps, de grands événements s'étaient écoulés : la république s'était faite empire; Bonaparte était devenu Napoléon; l'Europe effrayée avait assisté à cet étrange spectacle sans même élever la voix pour protester; tout semblait assurer à la dynastie naissante une longue durée; ceux qui entouraient les nouveaux élus étaient riches, brillants, heureux. Lorsque quelquefois Cécile voyait passer sous ses fenêtres ces brillants cavaliers et cette élégante noblesse, moitié ralliée, moitié créée à nouveau, elle se disait bien avec un soupir : « Voilà pourtant comme serait Henri, voilà pourtant comme je serais, moi, si nous eussions laissé les événements suivre leur cours. » Mais tout à coup elle pensait à ce sang liquide encore aux fossés de Vincennes, et elle se répondait avec un soupir

encore : « La consience ne trompe pas, nous avons bien fait. »

Un mois s'écoula encore. Alors Cécile commença à attendre avec plus d'impatience; puis une semaine, puis quatre jours passèrent, chaque jour plus lent que l'autre; enfin, le matin du cinquième, ce coup de sonnette si longtemps attendu et connu si parfaitement retentit. Cécile se précipita vers la porte : c'était une lettre de Henri.

Mettons cette nouvelle lettre sous les yeux du lecteur.

« Chère Cécile,

»D'abord et avant toute chose, notre bonheur est le même. Je suis arrivé à la Guadeloupe après une traversée un peu longue, mais retardée seulement par le défaut de vent et non par des orages. J'ai trouvé mon oncle, qui est le plus brave et le plus excellent homme du monde, et qui a été si heureux de me voir engagé dans ce qu'il appelle son régiment à lui, qu'il m'a déclaré à l'instant même que je pouvais me regarder comme son héritier.

»Or, soit dit en passant, mon oncle, chère Cécile, est immensément riche.

»Maintenant, comme toute bonne chose a son mauvais côté, le bon homme m'a déclaré qu'il s'était, en me voyant, senti pris pour moi d'un si violent amour, que sous aucun prétexte il ne me laisserait partir avant deux mois. J'ai d'abord eu grande envie de lui déclarer qu'à ce prix je renonçais à sa succession. Mais j'ai réfléchi, mon cher amour, que ces deux mois étaient à peu près nécessaires à la vente de ma petite pacotille. Puis, le capitaine de l'*Anna-Bell* m'a assuré qu'il

lui fallait ce temps au moins pour faire un nouveau chargement, de sorte que force m'a été de me résigner. Me voilà donc cloué à la Pointe-à-Pître, pour deux mois au moins. Heureusement un navire appareille demain dans la matinée et vous portera des nouvelles de votre pauvre exilé qui vous aime, Cécile, plus qu'aucune parole humaine ne peut le dire, plus qu'aucune pensée terrestre ne peut l'exprimer.

»J'ai tout dit, tout raconté à mon oncle; il a d'abord fait la grimace quand je lui ai appris que vous n'étiez pas d'une famille commerçante; mais, enfin, quand il a su combien vous étiez parfaite, quand je lui ai eu affirmé que vous l'aimeriez un peu pour l'amour de moi, il s'est consolé de ce que vous étiez de belle, bonne et vieille noblesse. Ce cher oncle, il faut vous dire, Cécile, qu'avec sa manie d'être un homme de comptoir, c'est l'aristocratie en personne, que malgré lui la particule lui vient sur les lèvres, et que, tout en ôtant leur titre aux gens qui l'ont, il ajoute le *de* aux gens qui ne l'ont pas.

»Quelle magnifique et grandiose nature, chère Cécile! et comme je serais heureux de l'admirer avec vous! comme notre pensée se perdrait dans l'étendue de cette mer infinie! comme notre œil plongerait dans ce ciel si pur et si limpide, que le regard croit toujours qu'il arrivera à pénétrer jusqu'à Dieu!

»Malheureusement toute cette nature vous est étrangère, Cécile. Vous ne connaissez pas ces plantes, vous ne connaissez pas ces fleurs , vous ne connaissez pas ces fruits, et ils ne vous connaissent pas. L'autre jour, j'ai bondi de joie en apercevant une rose épanouie, cela m'a rappelé l'Angleterre, Hendon, votre cottage, votre jardin et notre tombeau.

» Quel terrible et précieux don du ciel que la mémoire! en une seconde j'ai franchi dix-huit cents lieues et je me suis trouvé assis avec vous, sous le berceau de votre jardin, l'embrassant dans ses moindres détails, depuis vos magnifiques compagnes, les roses, les lis, les tulipes, les anémones, et les violettes, jusqu'à votre humble gazon vert dans lequel sautillaient, en cherchant joyeusement le grain que vous y semiez tous les jours, les joyeux pinsons, les brillants chardonnerets et les insolents moineaux francs.

» Je ne sais d'où cela vient, chère Cécile, mais aujourd'hui j'ai le cœur plein d'espérance et de joie; tout est si beau ici, tout est si puissant, les arbres de végétation et les hommes d'existence, que mon doute éternel commence à s'en aller et que mon cœur, si longtemps serré, se dilate et respire plus librement.

» Il y a bien des lignes que je ne vous ai dit que je vous aimais, Cécile, mais je crains de vous le répéter trop souvent; si je vous le disais de bouche, il me semble que l'expression de mes yeux, que le son de ma voix plaideraient si bien pour mes éternelles répétitions, que vous me les pardonneriez.

» Voilà mon oncle qui entre et qui veut absolument m'emmener voir ses plantations. Je résiste. Mais il me dit que ce seront un jour les vôtres, et cette raison me décide à vous quitter pour une heure ou deux. Au revoir Cécile.

» Savez-vous, Cécile, ce que nous ferons, si vous venez jamais habiter la Guadeloupe? Nous prendrons un dessin du petit cottage, un plan du petit jardin, nous emporterons des graines de toutes vos fleurs; puis, au milieu de l'habitation de mon oncle, nous ressusciterons le petit paradis de Hendon.

» Je passe ma vie à faire des projets, à bâtir des châteaux de cartes; puis, je prie Dieu de ne pas souffler sur mes rêves et de leur donner le temps de devenir des réalités.

» Heureusement je suis presque toujours seul, c'est-à-dire, avec vous, Cécile; vous marchez à mes côtés, je cause avec vous, je vous parle, je vous souris; souvent l'illusion est si grande, que j'étends la main pour prendre la vôtre; c'est alors que vous disparaissez comme une vapeur, que vous vous évanouissez comme une ombre.

» Le vaisseau qui vous portera cette lettre une fois parti, je n'aurai probablement plus d'occasion de vous écrire avant un mois ou six semaines; les départs sont rares en ce moment-ci; puis, dans deux mois, c'est moi qui partirai à mon tour. Cécile, Cécile, comprenez-vous quel moment pour moi quand je verrai les côtes de France, quand je verrai Paris, quand je verrai la rue du Coq, quand je monterai ces cinq étages, quand je sonnerai à votre porte, quand je tomberai à vos genoux! Mon Dieu! comment supporterai-je un pareil bonheur sans devenir fou?

» Adieu, Cécile, je vous écrirais ainsi éternellement, et pourquoi faire? pour vous dire et pour vous redire cent fois les mêmes choses. Adieu, Cécile, je ne vous dis pas de penser à moi : il est impossible que je sois le seul à aimer comme j'aime. Adieu, Cécile, priez, priez pour mon retour, car c'est à votre prière, j'en suis certain, que je dois, jusqu'à présent, cette combinaison d'événements si constamment heureux que, pour la centième fois je vous le répète, je m'épouvante de tant de bonheur.

» Adieu, Cécile, je charge un beau nuage doré, si

brillant qu'il a l'air du char d'un ange, de vous porter tous mes souvenirs; il vogue doucement vers la France à travers ce ciel limpide dont on n'a pas idée dans nos climats, et, tenez, le voilà qui s'écarte et qui prend la forme d'un aigle aux ailes déployées pour aller plus vite; merci, mon beau nuage, merci; salue-la en passant et dis-lui que je l'aime.

» Adieu, je ne vous quitterais pas si je m'en croyais, et Dieu sait à quoi je m'exposerais : c'est que vous redoutiez, à l'avenir, autant l'arrivée de mes interminables lettres que je désirerais, moi, une ligne, un mot, une syllabe de vous.

» Adieu encore une fois, une fois encore, je vous aime; adieu, adieu!

» Votre HENRI. »

Si longue que fût cette lettre, elle parut bien courte à Cécile; elle la lut et la relut toute la journée, puis enfin, comme les autres, elle la sut par cœur. De cette façon et tout en travaillant à sa belle robe de noce, la pauvre enfant se redisait tout bas les phrases de son fiancé; puis, de temps en temps, comme ces phrases ne suffisaient pas encore, elle allait prendre les lettres elles-mêmes, afin de se raffermir plus complètement le cœur par le contact du papier et par la vue de l'écriture.

Pendant ce temps la robe avançait; c'était, comme nous l'avons dit, une magnifique guirlande de broderies qui en faisait tout le tour et qui devait remonter par devant jusqu'à la ceinture, et là, se diviser en rameaux dont les uns continueraient d'accompagner cette portion du corsage qu'on appelle le poignet, tandis que les autres s'égareraient capricieusement autour

des manches; quant au fond de la robe, il devait rester uni.

Or, la robe était déjà plus qu'à moité faite, et comme, selon toute probabilité, Henri devait être encore trois ou quatre mois sans revenir, la robe serait complétement achevée à son retour.

De temps en temps la marquise demandait des nouvelles du voyageur, mais du ton dont elle se serait informée d'un étranger. La marquise n'avait point rêvé ce mariage par amitié pour Henri, mais par antipathie pour Edouard. Elle ne voulait pas voir sa petite-fille la femme d'un commis de banque, voilà tout.

Et cependant les jours succédaient aux jours : Cécile avait qu'aucun bâtiment ne devait partir de la Guadeloupe avait six semaines. Henri le lui avait dit, on se le rappelle. Elle attendait donc assez patiemment tout le temps indiqué; puis elle commença à s'inquiéter lorsque les deux mois furent écoulés. Enfin, avec les mêmes tressaillements de bonheur, avec les mêmes élans de joie, elle reçut un matin cette nouvelle lettre :

« Je pars, chère Cécile; je pars.

» Le navire que je charge de cette lettre ne me précédera que de huit jours, et peut-être même, comme l'*Anna-Bell* passe pour une excellente voilière, arriverai-je en même temps que ma lettre ou avant elle. Comprenez-vous, Cécile? je pars; je pars riche. J'ai gagné cent pour cent sur ma petite pacotille : j'ai remboursé à l'instant même les cinquante mille francs de M. Duval. Il m'en reste cinquante mille autres, et mon oncle m'a fait un chargement qui peut valoir cent mille écus. De plus il me remet cent mille francs comme cadeau de noce.

»Ma Cécile bien-aimée, comprenez-vous dans quelle ivresse je suis? Je ne cesse de demander au capitaine s'il est bien vrai que son voyage soit arrêté pour le 8 mars ; car c'est le 8 mars que nous partons.

»Il me répond que oui et qu'à moins que les vents ne deviennent contraires, son départ est irrévocablement fixé pour cette époque ; mais dans ce moment-ci les vents soufflent ordinairement avec une parfaite régularité; rien ne nous retardera donc, je l'espère.

»Mon Dieu, mon Dieu, il est donc vrai que je vais la revoir, revoir ma Cécile bien-aimée, mon ange chéri! Il est donc vrai que toutes mes craintes étaient insensées; il est donc vrai que votre bonté ne se lasse pas, et que le bonheur qui m'a accompagné jusqu'ici n'était que le présage du bonheur qui devait encore m'accompagner jusqu'en France!

»Mon Dieu, vous êtes bon, vous êtes grand, vous êtes miséricordieux; je vous remercie!

»Ou plutôt, mon Dieu, n'est-ce pas, c'est elle qui prie, c'est elle qui veille, c'est elle qui mérite pour elle et pour moi?

»Au reste, j'ai un compagnon de joie et de bonheur : Samuël, le pauvre Samuël, vous savez, Cécile, le pilote dont je vous ai parlé, le malheureux, il lui manquait quelques centaines de francs pour être heureux, comme à nous quelques milliers. Comprenez-vous qu'avec mille écus j'aie fait le bonheur d'un homme? Je les lui ai donnés en votre nom, ces mille écus, Cécile. A son retour il va épouser Jenny, et si son premier enfant est un garçon, il l'appellera Henri; si c'est une fille, il l'appellera Cécile.

»Huit jours! comme c'est long huit jours! huit jours

à attendre sans me rapprocher encore de vous. Au moins, sur un bâtiment ou dans une voiture, qu'on soit poussé par l'aile du vent ou traîné par de bons chevaux, on sent que l'on se meut, que l'on avance, que l'on approche; il y a dans le mouvement une consolation. Notre mère nous berce quand nous sommes grands. En vérité, je crois que j'aimerais mieux passer quinze jours de plus en mer et me mettre en route à l'instant même.

» Aussi j'hésite presque à vous envoyer cette lettre, Cécile. Si vous m'aimez comme je vous aime; ce qui, j'en ai bien peur, est impossible, et que notre bâtiment par vent contraire ou par un accident quelconque, tarde d'une semaine, de quinze jours, d'un mois, quel supplice va devenir votre vie sans cesse suspendue à l'attente! Oh! vous attendre, moi, Cécile; savoir que vous venez me rejoindre et ne pouvoir aller au-devant de vous, ne pouvoir abréger la distance qui nous sépare en m'élançant à votre rencontre; oh! je sens que ce serait pour moi un malheur affreux, impossible, inouï; je sens que ce serait pis encore que de n'avoir point de vos nouvelles, et cependant je n'ai pas le courage de m'empêcher de crier : J'arrive, Cécile, j'arrive; attendez-moi!

» Oui, attendez-moi, ma Cécile adorée; oui, je viens, j'accours; attendez-moi, me voilà, je suis prè de vous, je suis à vos pieds. Dites-moi que vous m'aimez, Cécile; je vous aime tant, moi!

» Plus d'adieu, Cécile; dans huit jours je pars. Au revoir, Cécile, au revoir! Attendez-moi d'un moment à l'autre. Encore une fois, Cécile, j'arrive.

» Votre HENRI. »

XXII. — LA ROBE DE NOCE.

On comprend quelle impression une pareille lettre produisit sur la jeune fille. Elle alla tomber à genoux devant le crucifix; puis sa prière faite, ses actions de grâces rendues, elle courut vers la marquise pour lui annoncer cette bonne nouvelle; mais la marquise était en train de lire un nouveau roman dont les amours factices l'intéressaient bien autrement que les amours réelles de sa petite-fille : elle n'en fit pas moins ses compliments bien sincères à Cécile, en la baisant au front.

— Eh bien! mon enfant, lui dit-elle, tu vois bien que ta pauvre mère n'avait pas le sens commun quand elle avait arrêté ce projet d'alliance avec les Duval, et que moi seule j'avais raison. C'est donc à moi seule que tu devras ton bonheur; mon enfant, ne l'oublie jamais.

Cécile rentra chez elle le cœur serré. Ce reproche fait à sa pauvre mère, en ce moment où elle était si heureuse, vibra jusqu'au fond de son cœur. Elle s'était agenouillée d'abord pour remercier Dieu; elle s'agenouilla une seconde fois pour demander pardon à sa mère.

Puis elle relut et relut dix fois sa lettre; puis enfin elle se remit à sa robe de noce.

On eût dit que la pauvre enfant avait calculé la broderie pour le retour, et qu'elle devait finir la robe et revoir Henri tout en même temps; car à peine lui restait-il pour huit jours de travail. Près de neuf mois

se seraient écoulés, au reste, entre la première et la dernière fleur de ce splendide dessin.

Mais avec quelle âme, quelle joie, quel bonheur elle travaillait maintenant! Comme ces fleurs s'animaient sous ses doigts! comme elles semblaient, rivales des filles du printemps, être, elles, filles de l'amour! Et, confidente d'abord de sa tristesse, comme cette broderie, près de s'achever, était maintenant confidente de sa félicité!

Oh! oui, Henri l'avait bien dit, les heures parurent longues à la pauvre Cécile, et cependant elles s'écoulèrent; puis vint le soir, puis la nuit : à peine Cécile put-elle dormir. Chaque voiture qui passait la faisait bondir. Henri n'écrivait pas que *l'Anna-Bell* était bonne voilière, et que peut-être il arriverait en même temps que sa lettre; il est vrai que c'était trop demander : Henri l'avait prévu, un retard pouvait arriver. Il fallait donner huit jours au moins à l'attente : ce n'était pas raisonnable que d'espérer ainsi. Cécile se répétait à elle-même qu'elle était folle d'espérer, et cependant elle espérait.

Et cependant, à chaque bruit dans la maison elle courait à l'escalier, à chaque bruit dans la rue elle courait à la fenêtre.

La journée du lendemain se passa encore ainsi, puis celle du surlendemain, puis les journées suivantes : seulement, la huitième, que Cécile avait fixée comme un terme de convention à son attente, fut un véritable supplice.

Dès la veille au soir, Cécile avait fini sa robe de noce; la dernière fleur s'était épanouie brillante et joyeuse sous ses doigts.

La huitième journée s'écoula comme les autres,

Depuis deux heures jusqu'à la nuit, Cécile demeura à sa fenêtre, les yeux fixés sur l'angle de la rue Saint-Honoré, se figurant voir tout à coup apparaître le cabriolet qui lui ramènerait Henri, comme elle avait vu disparaître le cabriolet qui l'emportait.

Puis, par un de ces mystères étranges qui prouvent que le temps n'existe pas et n'est qu'un vain mot, tout cet intervalle qu'elle avait passé à attendre Henri disparaissait effacé; il lui semblait que c'était la veille seulement qu'il était parti, et que, pendant la nuit, un songe était venu, pendant lequel elle avait rêvé ce long voyage.

La nuit arriva, l'obscurité devint plus épaisse. Cependant, comme il faisait beau, Cécile passa toute la nuit à sa fenêtre. Aux premiers rayons du jour, brisée de fatigue, le cœur oppressé, prête à fondre en larmes, elle se décida à se coucher.

Son sommeil fut court et agité; à chaque instant elle s'éveillait en sursaut, croyant entendre le bruit de la sonnette. La journée se passa dans les mêmes transes que la veille.

Alors elle essaya de raisonner avec son amour, de se persuader à elle-même que les deux bâtiments n'avaient pas pu se suivre avec cette méthodique régularité; l'*Anna-Bell* pouvait avoir été retardée, au moment de son départ, de quelques jours et peut-être d'une semaine ; un de ces calmes si fréquents sous les tropiques pouvait l'avoir retenue; elle s'imposa à elle-même trois jours encore, pendant lesquels elle n'avait pas le droit d'attendre; mais que faire pendant ces trois jours?

La pauvre Cécile reprit sa robe de noce et se mit à broder un nouveau bouquet dans chaque angle de la broderie.

Les trois jours s'écoulèrent, puis quatre autres, puis une semaine, les quatre bouquets furent achevés.

Henri avait déjà dépassé de quinze jours le terme probable de son arrivée; Cécile n'était plus seulement impatiente, elle était inquiète.

Alors tous les rêves que fait éclore une imagination troublée germèrent dans son esprit : cette vaste mer dont le sourd grondement l'avait si fort impressionnée à Boulogne, cette mer mugissante, avec ses caprices, ses tempêtes, ses ouragans, qu'avait-elle fait de l'*Anna-Bell* et de Henri ?

Les journées de Cécile étaient terribles d'inquiétude et d'attente, mais ses nuits devinrent plus terribles encore que ses journées; cette pensée incessante qui demeurait dans son esprit, mais que, pendant la veille, la raison combattait, grandissait la nuit comme un fantôme, et, cessant d'être contenue par le sens moral, oppressait son sommeil d'une éternelle et fantastique apparition; à peine s'endormait-elle que tantôt sa mère, tantôt Henri lui apparaissaient; puis commençait tout un poëme insensé de douleurs inouïes qui la conduisaient à un réveil plein de terreurs, de sanglots et de larmes.

Henri était de plus d'un mois en retard.

Cécile, pour se distraire, eut recours à sa pauvre robe de noce; elle résolut d'en parsemer le fond de bouquets pareils à ceux qu'elle avait déjà brodés aux quatre angles.

Puis une autre idée qui commençait à poindre dans son esprit la tourmentait encore : la marquise continuait de vivre dans son imprévoyant égoïsme. Un jour Cécile ouvrit le secrétaire où était tout ce que sa

grand'mère et elle possédaient, il y restait quinze cents francs.

Elle courut chez la marquise, et avec tous les ménagements possibles elle lui dit la cause de ses craintes.

— Eh bien! lui dit la marquise, d'ici au moment où ces quinze cents francs seront épuisés, c'est-à-dire d'ici à trois ou quatre mois, Henri ne sera-t-il point revenu?

Cécile ouvrit la bouche pour dire :

— Oui, mais s'il ne l'est pas?

Les paroles expirèrent sur ses lèvres; il lui semblait que ce n'était pas à elle de douter ainsi de la miséricorde de Dieu, il lui semblait qu'en doutant elle méritait son sort. Elle rentra dans sa chambre un peu ranimée par la conviction de sa grand'mère.

Et, en effet, pourquoi Henri ne reviendrait-il pas? un assez long temps n'était pas écoulé pour désespérer encore; Henri était de quelques semaines en retard, voilà tout. Ce qu'il craignait pouvait être arrivé : sans doute, l'*Anna-Bell* n'avait pas mis à la voile au jour indiqué. Henri était en route, Henri touchait peut-être l'Angleterre, Henri entrait peut-être en France, Henri arriverait avant que ce nouveau travail entrepris ne fût achevé; et Cécile, pleine d'un courage momentané et d'une espérance éphémère, se remettait à sa robe, et de nouvelles broderies naissaient sous son aiguille comme sous celle d'une fée.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Tous les bouquets étaient achevés; la robe devenait une merveille. Ceux qui la voyaient disaient que c'était trop beau pour une femme, et qu'elle était digne d'être offerte à Notre-Dame de Liesse, de Lorette ou du Mont-Carmel.

Cécile commença un semis de fleurs entre les gros bouquets.

Un matin, mademoiselle Aspasie entra dans la chambre de la jeune fille, ce qui ne lui arrivait jamais.

— Que voulez-vous, Aspasie? s'écria Cécile. Est-il arrivé quelque accident à ma bonne maman? — Non, Dieu merci, mademoiselle; mais il n'y a plus d'argent dans le secrétaire, et je venais demander à mademoiselle où il fallait aller en chercher?

Une sueur froide passa sur le front de Cécile. Le moment qu'elle craignait était venu.

— C'est bien, dit-elle, je vais aller causer de cela avec madame la marquise.

Cécile entra dans la chambre de sa grand'mère.

— Eh bien! bonne maman, dit-elle, ce que j'avais prévu est arrivé. — Quoi? ma mignonne, demanda la marquise. — Notre petite fortune est épuisée et Henri n'est pas encore revenu. — Oh! il reviendra, mon enfant; il reviendra. — Mais en attendant, ma bonne mère, comment ferons-nous?...

La marquise porta les yeux sur sa main. Elle avait au petit doigt un médaillon ovale, entouré de diamants.

— Hélas! dit-elle en poussant un soupir, cela me fera bien de la peine de me séparer de cette bague; mais, enfin, puisqu'il le faut. — Ma mère, dit Cécile, vous ne vous séparez que des diamants, que vous pourrez remplacer par un cercle d'or; la bague vous restera toujours.

La marquise poussa un second soupir, qui prouvait qu'elle tenait au moins autant aux diamants qu'au médaillon, et donna la bague à Cécile.

La jeune fille ne pouvait confier à personne le soin de vendre le bijou que la marquise venait de lui remettre. C'était dénoncer sa misère prochaine à sa confidente, et c'était un secret dans lequel elle se souciait de mettre mademoiselle Aspasie moins que personne.

Cécile alla donc elle-même chez un joaillier et rapporta huit cents francs, prix auquel l'entourage fut estimé par le marchand. Celui-ci reçut en même temps commission de remplacer le cercle de diamants par un cercle d'or.

Dès ce moment, Cécile comprit que, près du malheur de ne pas voir revenir Henri, il existait un autre malheur; aussi, impuissante contre l'un, elle, voulut se prémunir contre l'autre. Le troisième jour, en allant chercher la bague de la marquise, elle prit ses dessins de broderies, et comme le bijoutier lui avait par son air loyal inspiré de la confiance, elle lui montra ses tracés en lui demandant s'il ne connaissait pas quelque dessinateur en broderies chez lequel elle pût tirer parti de son talent. Le bijoutier appela sa femme, laquelle, après avoir admiré les dessins, lui promit d'en parler à un marchand. Trois jours après, Cécile avait une ressource; elle pouvait gagner de six à huit francs par jour.

A partir de ce memont, la pauvre jeune fille, plus tranquille, revint à penser entièrement à Henri. Les jours s'écoulaient poussant les jours et l'on ne recevait aucune nouvelle; Henri était de près de quatre mois en retard. Cécile ne souriait plus. Cécile ne pleurait plus. Cécile semblait devenir de plus en plus froide et impassible; toute sa douleur s'était concentrée en elle et s'agglomérait autour du cœur. De temps en temps

encore, elle tressaillait quand on sonnait aux heures où autrefois sonnait le facteur; mais, au coup de sonnette elle reconnaissait que ce n'était pas lui et retombait sur le fauteuil dont elle s'était à demi soulevée. Son énernelle occupation, occupation devenue presque machinale, était sa robe; l'étoffe tout entière se couvrait de broderies. Chaque jour Cécile remplissait un nouvel intervalle, chaque jour une fleur nouvelle naissait sous l'aiguille merveilleuse; trois mois encore s'écoulèrent ainsi, et aucune nouvelle ne vint rendre la joie ou les larmes à la pauvre enfant.

Pendant ces trois mois, l'argent produit par la vente de la bague de la marquise s'était épuisé, mais grâce à la ressource que s'était créée Cécile, personne ne s'en aperçut. Toutes les semaines, la jeune fille allait porter ses dessins au marchand, et toutes les semaines il lui remettait de quarante à cinquante francs. A la rigueur, cette somme suffisait au petit ménage, et comme le nouveau travail de Cécile lui laissait encore du temps pour sa broderie, deux ou trois heures par jour, elle continuait de travailler à sa robe; car il lui semblait que tant qu'elle pourrait y travailler, elle se rattacherait encore par quelque chose au passé et que tout espoir de revoir Henri n'était pas perdu.

Enfin, il arriva un moment où toute adjonction nouvelle devenait impossible, les moindres interstices étaient remplis, la robe de noce de Cécile était achevée.

Elle la tenait un matin sur ses genoux, secouant tristement la tête et cherchant vainement une place où introduire quelque mince fleur, quelque frêle arabesque, lorsque tout à coup la sonnette retentit. Cécile bondit sur sa chaise, elle avait reconnu le coup de sonnette du facteur.

Cécile courut à la porte, c'était bien lui. Il tenait une lettre à la main, mais cette lettre n'était point de *son* écriture, c'était une grande lettre carrée avec un cachet ministériel. Cécile prit en tremblant la lettre.

— Qu'est-ce que cela? dit-elle d'une voix presque éteinte. — Je ne sais, mademoiselle, répondit le facteur, mais je sais qu'hier on nous a rassemblés pour nous demander, de la part du préfet de police, si nous connaissions une demoiselle Cécile de Marsilly. J'ai répondu que j'avais porté, il y avait longtemps, plusieurs lettres à une personne de ce nom, qui demeurait rue du Coq-Saint-Honoré, n° 5. On a pris note de ma déclaration, et ce matin, mon chef m'a remis cette lettre en me disant de vous l'apporter; elle vient du ministère de la marine. — Oh! mon Dieu, mon Dieu! murmura Cécile, qu'est-ce que cela veut dire? — Je souhaite que ce soit une bonne nouvelle, mademoiselle, dit le facteur en se retirant. — Hélas! dit Cécile en secouant la tête, je n'attends de bonnes nouvelles que d'une seule écriture, et ce n'est point de celle-là.

Le facteur ouvrit la porte pour s'en aller.

— Attendez que je vous paye, dit Cécile. — Merci, mademoiselle, répondit le facteur la lettre est franche de port.

Et il se retira : Cécile rentra dans sa chambre.

Elle tenait la lettre à la main, elle n'osait l'ouvrir.

Enfin elle brisa le cachet et lut ce qui suit :

« A bord du brick de commerce l'*Anna-Bell,* commandé par le capitaine John Dickins.

» Cejourd'hui, 28 du mois de mars de l'année 1805, à trois heures de l'après-midi, étant à la hauteur des

Açores, par le 32e degré de latitude et le 42e degré de longitude.

»Nous Edward Thomsom, second du brick *l'Anna-Bell,* étant de quart à bord dudit bâtiment, averti par le pilote Samuël que le vicomte Charles-Henri de Sennones, inscrit sur le registre des passagers sous le n° 9, venait de mourir.

» Nous sommes transporté, accompagné du susnommé et de M. William Smith, étudiant en médecine, dans la chambre n° 5, où nous avons trouvé un cadavre, que nous avons parfaitement reconnu pour être celui du vicomte Henri de Sennones.

» Le témoin Samuël nous a alors déclaré qu'à trois heures moins cinq minutes, le vicomte Charles-Henri de Sennones était expiré entre ses bras; qu'il lui avait alors, pour s'assurer de toute cessation d'existence, passé devant les yeux un miroir; mais que voyant que la glace restait nette, il n'avait plus douté de la mort et était venu nous prévenir de cet accident.

» Examen fait du cadavre, M. William Smith, étudiant en médecine, passager à bord, et qui avait donné des soins au malade, a dit :

» Nous déclarons sur notre âme et conscience, que le vicomte Charles-Henri de Sennones est mort de la fièvre jaune, dont il avait sans doute emporté le germe en quittant la Guadeloupe; qu'il y a trois jours les premiers symptômes se sont déclarés, et que la maladie a fait de si rapides et de si terribles progrès, que malgré tous les secours de l'art, il est mort aujourd'hui à trois heures moins cinq minutes.

» En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal qui, après lecture, a été signé par nous, par le médecin qui s'est appliqué à donner des soins

au défunt, et par le témoin ci-dessus dénommé.

» Fait à bord, en mer, les jour, mois et an que dessus.

» *Signé :* John Dickins, capitaine, Edward Thomson, second, et William Smith, étudiant en médecine; quant au pilote Samuël, il a déclaré ne savoir signer et a fait sa croix. »

En achevant cette lecture, Cécile jeta un cri et s'évanouit.

XXIII. — LES MALHEURS VONT PAR TROUPE.

Lorsqu'elle revint à elle, mademoiselle Aspasie lui faisait respirer des sels. Le cri qu'avait jeté la pauvre enfant avait été entendu jusque dans la chambre de la marquise, qui avait envoyé sa demoiselle de compagnie s'informer de ce qui venait d'arriver.

Un instant après, la marquise, voyant que mademoiselle Aspasie ne venait pas, entra elle-même.

Malgré le peu de sympathie qu'il y avait entre les deux femmes, Cécile se jeta dans les bras de sa grand'-mère, lui montrant le terrible procès-verbal dont la lecture glacée venait de trancher d'un seul coup toutes ses illusions, toutes ses espérances.

Ce procès-verbal, c'était l'apparition de la mort elle-même, de la mort froide, impassible, inexorable, de la mort dépouillée de toutes ces précautions dont l'accompagnent la bonté de Dieu ou la prévoyance d'un ami.

Aussi Cécile ne pouvait-elle que répéter éternellement ce mot : « Mort! mort! mort!... »

Quant à la marquise, elle était atterrée; elle avait envisagé d'un seul coup d'œil tout ce que cette catastrophe avait de terrible pour elle et sa petite-fille.

Toutes ses espérances de repos, de bien-être et de luxe à venir reposaient sur Henri de Sennones. La lettre qu'il avait écrite huit jours avant son départ de la Guadeloupe, et dans laquelle il donnait à sa fiancée l'état de sa petite fortune, avait servi de base aux calculs de la marquise. Maintenant, tout était fini : Henri était mort, les diamants vendus, les ressources de la malheureuse famille épuisées, et il ne lui restait rien, absolument rien, aux yeux de la marquise surtout, car celle-ci ignorait que depuis trois ou quatre mois déjà, tout le monde ne vivait plus que du travail de Cécile. Mademoiselle Aspasie seule s'en était aperçue, car déjà deux ou trois fois elle avait manifesté à la marquise le désir de se retirer à la campagne, appuyant sa demande sur ce que sa santé affaiblie avait maintenant besoin de beaucoup de repos.

La douleur de la marquise fut donc plus grande que ne l'avait prévu Cécile; car Cécile ne pouvait pas lire au fond du cœur de sa grand'maman les véritables causes de cette douleur.

Cela fut un bien pour la pauvre enfant, car un instant en voyant chanceler sa grand'mère, elle redevint forte pour la soutenir. La marquise était descendue de son lit en peignoir, on la reconduisit à sa chambre et elle se remit au lit.

Cependant Cécile ne pouvait pas s'en tenir à cette froide annonce de la mort de son amour; elle voulait avoir quelques détails, elle voulait savoir comment cette lettre lui était parvenue. Bref, la pauvre enfant, comme tout malheureux frappé d'un coup inattendu,

doutait encore et avait besoin de la certitude de sa douleur.

La lettre était timbrée du ministère de la marine. L'idée lui vint tout naturellement de s'adresser au ministère de la marine pour avoir les renseignements qu'elle désirait. Elle recommanda sa grand'maman aux soins de mademoiselle Aspasie, jeta un voile sur son chapeau, prit la lettre fatale, la remit dans son enveloppe, descendit, se jeta dans un fiacre et se fit conduire au ministère de la marine.

En arrivant à la porte elle montra sa lettre au concierge, et lui demanda de quel bureau venait cette lettre; le concierge répondit qu'elle venait du secrétariat.

Cécile monta au secrétariat et demanda à parler à l'employé qui avait écrit cette lettre.

Il n'était pas encore arrivé, elle l'attendit.

Il vint enfin : chose étrange, depuis qu'elle était revenue à elle, Cécile n'avait pas versé une larme.

L'employé lui expliqua que ce procès-verbal était arrivé de Plymouth, où l'*Anna-Bell* avait jeté l'ancre à son retour de la Guadeloupe; qu'elle était accompagnée de ce seul renseignement :

« Le vicomte Charles-Henri de Sennones étant mort à bord de l'*Anna-Bell*, le 28 mars 1805, et n'ayant aucun parent connu en ce moment en Angleterre, nous prions le gouvernement français de faire notifier sa mort à mademoiselle Cécile de Marsilly, dont il avait souvent parlé au pilote Samuël comme de sa fiancée. Selon toute probabilité, cette demoiselle Cécile de Marsilly est en France.

» Ci-joint le procès-verbal qui constate cette mort. »

Cécile écouta tous ces détails le cœur brisé, mais les yeux secs; on eût dit que la source des larmes était tarie, ou plutôt que ses larmes coulaient en dedans.

Elle demanda seulement si on pouvait lui dire où le corps avait été rapporté.

L'employé lui répondit que lorsqu'un passager ou un matelot mourait à bord d'un bâtiment, on ne rapportait pas son corps, mais qu'on le jetait purement et simplement à la mer.

Cécile revit alors, comme à travers un éclair, ce grand Océan tumultueux et mugissant qui était venu baigner ses pieds le jour où elle se promenait au bras de Henri, sur le galet de Boulogne.

Elle remercia l'employé de ses renseignements et sortit.

Tout était clair maintenant pour Cécile; ce long temps qui s'était écoulé depuis la mort de Henri, et qu'elle avait passé à l'attendre, avait été perdu à chercher où elle demeurait; d'ailleurs, ces recherches avaient été faites comme les gouvernements en général font les recherches auxquelles ils n'ont point d'intérêt; on avait annoncé la nouvelle dans les journaux, mais Cécile ne lisait point les journaux; enfin on s'était avisé un jour de rassembler les facteurs et de s'adresser à eux; c'est alors qu'un de ces braves gens avait déclaré avoir porté, dix-huit mois auparavant, des lettres à une demoiselle Cécile de Marsilly, qui demeurait rue du Coq, 5.

Cécile rentra, monta ses cinq étages et s'apprêta à sonner, mais elle s'aperçut que la porte était ouverte; elle poussa la porte, et supposant que mademoiselle Aspasie était entrée chez quelque voisine, elle la laissa comme elle l'avait trouvée.

Son premier soin fut d'entrer chez la marquise : la marquise était couchée, la tête appuyée entre ses deux mains, et dormait.

Cécile rentra dans sa chambre.

Elle alla droit au secrétaire qui renfermait son trésor à elle, c'est-à-dire les lettres de Henri.

Parmi ces lettres elle chercha celle qu'il lui avait écrite de Boulogne, et elle relut ces lignes :

« La grande et belle chose que la mer, vue avec un profond sentiment dans le cœur! comme cela correspond à toutes les pensées supérieures! comme à la fois cela console et attriste! comme cela vous élève de la terre au ciel! comme cela vous fait comprendre la misère de l'homme et la grandeur de Dieu!

» Je crois que je serais éternellement resté assis sur ce rivage où nous avons erré ensemble, et où il me semblait qu'en cherchant bien je retrouverais encore la trace de vos pas. Mon cœur s'agrandissait du spectacle que j'avais sous les yeux; je ne vous aimais plus de l'amour des hommes, je vous aimais comme les fleurs au retour du printemps aiment le soleil; comme, pendant les belles nuits d'été, la mer aime le firmament; comme en tout temps la terre aime Dieu.

» Oh! dans ce moment, Cécile, le Seigneur me pardonne si c'est une orgueilleuse impiété, mais je défiais les événements de nous séparer, fût-ce par la mort! Comment, lorsque tout se mêle et se confond dans la nature, les parfums aux parfums, les nuages aux nuages, la vie à la vie, pourquoi la mort aussi ne se mêlerait-elle pas à la mort? Et puisque chaque chose

en se mêlant se féconde, pourquoi la mort, qui est une des conditions de la nature, un des chaînons de l'éternité, un des jalons de l'infini, pourquoi la mort seule serait-elle stérile? Dieu ne l'eût pas faite si elle n'eût dû être pour lui qu'une machine de destruction, et si, en désunissant les corps, elle n'eût pas dû unir les âmes.

» Ainsi donc, Cécile, ainsi donc la mort elle-même n'aurait pas le pouvoir de nous séparer; car l'Ecriture dit : Le Seigneur a vaincu la mort!

» Adieu donc, au revoir, Cécile, et non plus adieu! au revoir! dans ce monde peut-être, et dans l'autre certainement! »

— Oui, oui! pauvre Henri, murmura Cécile; oui, tu avais bien raison, oui, au revoir, certainement!

En ce moment Cécile entendit à son tour un cri dans la chambre de la marquise.

Elle courut et heurta dans le corridor mademoiselle Aspasie, qui, pâle et sans voix, accourait chez elle.

— Qu'y a-t-il donc et qu'est-il donc arrivé? s'écria Cécile.

Et en voyant que la demoiselle de compagnie ne lui répondait rien, elle s'élança dans la chambre de sa grand'mère.

La tête de la marquise avait glissé le long des oreillers et était tombée sur le traversin, tandis que son bras pendait hors du lit.

— Ma bonne mère! cria Cécile en saisissant cette main... ma bonne mère!

La main de la marquise était froide.

Cécile prit la tête de sa grand'maman dans ses bras, et la reposant sur l'oreiller, elle l'embrassa à

plusieurs reprises en la conjurant de lui répondre; mais tout était inutile, la marquise resta muette comme elle était restée froide; la marquise avait cessé d'exister.

Pendant que mademoiselle Aspasie était sortie pour un instant, elle avait été frappée d'une apoplexie foudroyante.

Tout était déjà fini quand Cécile était rentrée et qu'elle l'avait vue.

Cécile avait cru qu'elle dormait : elle était morte.

Mais morte sans aucune douleur, sans prononcer une plainte, sans faire un mouvement; morte comme elle avait vécu, sans plus songer à la mort qu'elle n'avait songé à la vie; morte au moment où l'existence allait pour la première fois lui devenir difficile et peut-être amère.

Une chose étrange, c'est que lorsque deux grandes douleurs frappent à la fois la même personne, l'une défend l'âme contre l'autre; une de ces deux douleurs eût écrasé Cécile : elle se releva forte contre toutes deux.

Puis, peut-être la mort de Henri lui avait-elle inspiré quelque projet fatal dont la mort de sa mère hâtait l'exécution.

A la vue de la marquise morte, mademoiselle Aspasie déclara que sa peine était si grande qu'elle ne voulait pas rester un instant de plus dans la maison.

Cécile se releva du pied du lit de sa grand'mère où elle priait, fit les comptes de mademoiselle Aspasie et la paya en la remerciant de ce dont aucun argent ne paye, c'est-à-dire des attentions qu'elle avait données à la marquise.

Puis la jeune fille appela la bonne femme qui avait le

soin de son petit ménage, et la pria de se charger, avec la propriétaire de l'appartement, de toutes les démarches funèbres qui restaient à faire. Comme Cécile était fort aimée dans la maison, où cependant elle ne parlait jamais à personne, mais où elle passait pour un modèle d'amour filial et de chasteté, chacun s'empressa de lui rendre service autant qu'il était en soi.

Alors Cécile rentra dans sa chambre et ouvrit un tiroir.

Puis elle en tira sa robe de noce.

A cette vue ses larmes, si longtemps retenues, éclatèrent enfin. Il était temps, une plus longue compression lui eût brisé le cœur.

Puis, lorsqu'elle eut longuement pleuré en tenant sa belle robe sur ses genoux, lorsqu'elle eut baisé chaque bouquet, chaque fleur, chaque arabesque, lorsqu'elle l'eut élevée sur ses deux bras en regardant le ciel et en criant : « Henri! Henri! » elle jeta une seconde fois un voile sur sa tête et sortit.

La demande de mademoiselle Aspasie avait épuisé les dernières ressources de Cécile, il ne lui restait plus, pour faire enterrer sa grand'mère et pour accomplir le projet qu'elle avait conçu, d'autre moyen que de vendre sa robe de noce.

Elle courut chez le marchand de broderies qui lui achetait ses dessins, et déploya sous ses yeux cette merveille de travail, de goût et de patience sur laquelle elle était restée inclinée près de deux ans; mais du premier coup le marchand lui déclara qu'il ne pouvait en donner le prix que la chose valait, et se contenta de lui indiquer des adresses.

Le même jour Cécile fit quelques courses; mais toutes furent infructueuses.

La journée du lendemain fut consacrée à l'enterrement de la marquise. Comme on croyait que, sans être riche, la marquise avait quelque fortune, la propriétaire fit toutes les avances et tous les frais du service et de l'inhumation.

Le lendemain, Cécile se remit en course. Nous avons vu comment, après avoir encore essuyé de nouveaux refus, la pauvre enfant entra chez Fernande, et comment le prince, touché tout ensemble des pleurs de la pauvre jeune fille et désirant satisfaire aux désirs de Fernande, acheta la robe merveilleuse et en envoya le prix le même jour.

Aussitôt ses trois mille francs reçus, Cécile appela la propriétaire de son appartement, lui remboursa les avances qu'elle avait faites, lui paya le terme courant et lui déclara qu'elle partait le lendemain.

Mais quelques instances que lui fît celle-ci, Cécile refusa constamment de lui dire où elle allait.

Le lendemain, effectivement, la pauvre fille quitta la maison, emportant son secret avec elle.

Pendant quelque temps, ceux qui avaient connu Cécile se préoccupèrent de cette disparition et continuèrent à en parler. Puis, peu à peu, son nom revint moins fréquemment dans les conversations; puis, enfin, comme elle ne reparut plus, on l'oublia tout à fait.

XXIV. — CONCLUSION.

Trois mois après les événements que nous venons

de raconter, un joli brick de commerce cinglait vers les Antilles, cherchant les vents alizés qui soufflent entre les tropiques.

Ce brick n'était rien autre chose que l'*Anna-Bell*, notre ancienne connaissance.

Il était parti depuis quatorze jours de Londres, où il avait fait un chargement pour la Guadeloupe, lorsque vers les cinq heures de l'après-midi, le matelot en vigie fit entendre ce mot dont l'impression est toujours si profonde sur l'esprit des passagers et même sur celui des marins :

— Terre!

A ce cri, qui retentit jusque dans les profondeurs du bâtiment, tout ce qu'il y avait de passagers à bord monta sur le pont.

Au nombre de ceux-ci était une jeune fille de dixneuf à vingt ans.

Elle s'avança vers le pilote, qui, en la voyant venir, ôta respectueusement son bonnet.

— Est-ce que je n'ai pas entendu crier *terre!* mon bon Samuël? demanda-t-elle. — Oui, mademoiselle Cécile, répondit celui-ci. — Et quelle est cette terre? — Les îles Açores. — Enfin! dit la jeune fille... Et un mélancolique sourire passa sur ses lèvres; puis, ramenant sur le pilote son regard un instant égaré dans l'espace : Vous m'avez promis de m'indiquer l'endroit où le corps de M. Henri fut jeté à la mer? — Oui, mademoiselle, et je vous tiendrai ma parole quand le moment en sera venu. — Sommes-nous encore bien éloignés de cet endroit? — Nous pouvons en être à quarante milles à peu près. — Alors dans quatre heures nous y passerons. — A l'endroit même, mademoiselle; on croirait que le bâtiment sait son chemin et

ne veut pas s'en écarter de dix pas. — Et vous êtes sûr de ne pas vous tromper? — Oh! non, mademoiselle; la première île faisait angle à la seconde, et, comme la nuit est belle, vous pouvez être parfaitement tranquille, je reconnaîtrai certainement l'endroit. — C'est bien alors Samuël, dit la jeune fille; une demi-heure avant d'y être arrivés, vous m'appellerez. — Je vous le promets, répondit le matelot.

La jeune fille salua Samuel d'une inclination de tête, redescendit par l'escalier de l'arrière et rentra dans la chambre n° 5, où elle s'enferma.

Une heure après que la jeune fille eut quitté le pont, la cloche du dîner sonna : tous les passagers alors descendirent à leur tour dans la salle à manger, mais Cécile ne parut point. Comme rarement, au reste, elle se mettait à table, on ne remarqua point son absence; seulement le capitaine lui fit demander si elle voulait qu'on lui servît son dîner dans sa chambre; mais elle répondit qu'elle ne mangerait point.

Le bâtiment continuait de marcher vent arrière, filant à peu près dix nœuds à l'heure, de sorte qu'on approchait rapidement des Açores; les passagers étaient remontés sur le pont et jouissaient de la fraîcheur de la soirée, les yeux fixés sur l'archipel d'îles qui restait encore à quatre ou cinq lieues par le travers du bâtiment; le capitaine John Dickins, le lieutenant William Thomson causaient ensemble, et le timonier Samuël songeait; de temps en temps les deux officiers jetaient les yeux sur lui; enfin, tout en causant, ils se rapprochèrent, et s'arrêtant en face de lui :

— N'est-ce pas, Samuël, dit le capitaine, que c'est elle? — Celle dont M. Henri parlait toujours avec

moi? — Oui, et qu'il appelait Cécile. — C'est elle-même, capitaine. — Voyez-vous, William, dit le capitaine, c'est elle-même, je l'avais deviné. — Et que va-t-elle faire à la Guadeloupe? — Dame! dit Samuël, vous savez que M. Henri avait là un oncle qui est millionnaire? Elle va probablement le rejoindre.

Et les deux officiers reprirent leur promenade, continuait leur conversation qu'ils avaient interrompue pour adresser à Samuël la question que nous avons rapportée.

Cependant la nuit s'avançait, on apporta le thé sur le pont et l'on fit demander à Cécile si elle désirait monter; mais, comme au dîner, elle refusa en disant qu'elle ne voulait rien prendre.

La nuit vint avec la rapidité habituelle à ces latitudes; à huit heures l'obscurité était complète; à neuf heures, chacun était rentré dans sa cabine; il ne restait plus sur le pont que le timonier et le lieutenant en second; le brick marchait sous sa grande voile et sous ses voiles de grands huniers.

A neuf heures et demie, la lune se leva derrière les Açores, éclairant la nuit comme le soleil éclaire une de nos brumeuses journées du Nord; les îles se dessinèrent parfaitement distinctes à l'horizon.

On approchait de l'endroit où le corps de Henri avait été jeté à la mer. Samuël, fidèle à sa promesse, fit appeler Cécile.

Cécile monta aussitôt; elle avait changé de toilette, était toute vêtue de blanc et avait un voile comme une fiancée.

Elle prit une chaise et vint s'asseoir près du timonier.

Samuël la regarda avec étonnement; cette robe

blanche, cette parure inutile et à laquelle cependant on voyait que la jeune fille avait donné tous ses soins, semblaient étranges au bon matelot.

— Nous approchons donc, Samuël? demanda Cécile. — Oui, mademoiselle, répondit Samuël, et dans une demi-heure nous y serons. — Et tu reconnaîtras l'endroit? — Oh! ça, j'en réponds, comme si je prenais hauteur avec les instruments du capitaine. — Je ne t'ai jamais demandé de détails sur ses derniers moments, Samuël; mais maintenant, mais ce soir, je voudrais bien savoir comment il est mort! — Pourquoi parler toujours de choses qui vous font de la peine? Mademoiselle Cécile, vous finirez par me détester. — Si Jenny était morte, Samuël, et morte loin de toi, ne désirerais-tu pas connaître tous les détails de cette mort, et ne serais-tu pas au contraire reconnaissant à celui ou à celle qui te les donnerait? — Oh! si fait, mademoiselle, si fait; il me semble au contraire que ce serait une grande consolation pour moi. — Tu vois donc, Samuël, qu'il serait cruel à toi de ne pas faire ce que je te demande. — Aussi je ne m'y refuse pas, mademoiselle; je l'aimais tant ce pauvre M. Henri; dame, c'était bien juste aussi; car, outre qu'il était tout à fait aimable et gentil, il m'avait, en partant de la Guadeloupe, donné les trois mille francs qui me manquaient pour épouser Jenny; de sorte que si je suis heureux dans ce moment-ci, c'est à lui que je le dois. — Pauvre Henri! murmura Cécile, il était si bon! — Aussi quand M. Smith, l'étudiant en médecine, vint me dire qu'il était malade, je mis un matelot à ma place et je descendis tout de suite. Pauvre jeune homme! ce que c'est que de nous; la veille il s'était senti indisposé seulement, la nuit la fièvre était venue,

et au moment où je descendis il avait déjà le délire; mais au milieu de son délire il me reconnut cependant, mademoiselle, mais sa seule pensée, voyez-vous, ce qu'on sentait vivant au milieu de son souvenir troublé, c'était vous, mademoiselle Cécile, c'était vous seule. — Mon Dieu! mon Dieu! murmura Cécile en retrouvant des larmes. — Oui, et puis il parlait d'une petite maison en Angleterre, de fleurs dans un jardin, de Boulogne, d'une robe de noce, puis d'un linceul que vous brodiez pour vous ensevelir tous deux. — Hélas! hélas! dit Cécile, c'était la vérité. — Du premier moment, vous comprenez... je vis bien qu'il était perdu ; j'en avais vu tant passer de la même maladie... La fièvre jaune, ça ne pardonne pas. Avec ça, personne ne voulait le soigner ; on aurait dit qu'il avait la peste, pauvre garçon ! Allons, allons, me suis-je dit alors, Samuël, mon garçon, c'est dans le danger qu'on reconnaît les amis, c'est toi que la chose regarde. J'allai trouver le capitaine, et je lui dis : « Capitaine, faut mettre quelqu'un à ma place au gouvernail; mon poste à moi, de ce moment, c'est au lit de M. Henri ; et je resterai là jusqu'à ce qu'il meure, pauvre garçon ! » — Bon Samuël ! s'écria Cécile en prenant dans les siennes une des grosses mains du matelot, tandis que l'autre continuait de peser sur le gouvernail. — Le capitaine fit quelques difficultés, parce que ça se gagne, voyez-vous, la fièvre jaune, et il avait peur pour moi. Il a confiance en moi comme pilote, mais je lui dis : « Bah! capitaine, nous avons passé le tropique; maintenant un enfant vous conduirait les yeux bandés à Plymouth ; seulement, si j'attrape la chose et que je meure à mon tour, vous trouverez dans mon sac trois mille francs que M. Henri m'a donnés : vous en re-

mettrez la moitié à ma vieille mère, l'autre à Jenny. — C'est bien, mon garçon, a-t-il dit alors, va; tu crois devoir faire ce que tu fais : sois tranquille, il y a un bon Dieu là-haut. »

Cécile poussa un soupir en regardant le ciel.

— Je ne l'avais quitté qu'une demi-heure et le mal avait encore fait des progrès. Cette fois-là, c'est à peine s'il me reconnut; il avait une fièvre! à chaque instant, il disait : « Je respire du feu, pourquoi donc me donne-t-on du feu à respirer? » et il demandait à boire. Puis, il parlait de vous, toujours vous, mademoiselle, Cécile par-ci, Cécile par-là. Il disait qu'on voulait vous séparer l'un de l'autre, mais que vous étiez sa femme et que vous sauriez bien le rejoindre partout où il serait. — Il avait raison, Samuël, murmura Cécile. — La nuit se passa comme cela; lui, toujours brûlant de fièvre, moi, lui parlant de vous pour le consoler; car je voyais bien, quoiqu'il ne me reconnût pas, que chaque fois que je prononçais votre nom, il tressaillait. Alors, il demandait une plume, de l'encre, du papier; il voulait écrire, à vous certainement. J'essayai, pour lui faire plaisir, de lui donner un crayon, mais tout ce qu'il put faire, ce fut d'écrire les trois premières lettres de votre nom. Puis, il repoussa crayon et papier en criant : « Du feu! du feu! tu m'as donné du feu! » — Il a donc bien souffert? demanda Cécile. — Dame, on ne sait pas, répondit Samuël; quand la raison n'y est plus, il y en a qui disent qu'on a cessé de souffrir, et que la douleur n'existe que quand le jugement est là pour l'apprécier; mais moi, je n'en crois rien. A ce compte-là, les pauvres animaux qui n'ont pas de jugement ne souffriraient donc point. Enfin, tant il y a que la nuit tout entière se passa ainsi. D'heure en heure, le médecin

venait, il le saignait, il lui mettait des sinapismes, mais tout cela en secouant la tête; on voyait bien qu'il faisait son état pour l'acquit de sa conscience et qu'il n'y comptait plus. En effet, le matin du troisième jour, moi aussi je commençai à désespérer; la fièvre s'en allait, mais la vie avec elle. Quand il avait la fièvre, j'avais toutes les peines du monde à l'empêcher de se lever pour aller vous rejoindre; quand la fièvre fut passée, je l'aurais maintenu dans son lit rien qu'avec le petit doigt. Oh! voyez-vous, mademoiselle Cécile, c'est que ce n'était plus lui qui était faible, ce n'était plus moi qui étais fort, c'était la mort qui était là. — Mon Dieu! mon Dieu! dit Cécile, pardonnez-moi!

Samuël crut avoir mal entendu et continua :

— La faiblesse ne fit qu'augmenter, il eut encore deux ou trois accès que l'on eût cru que c'était la vie qui revenait; mais, au contraire, c'était l'âme qui disait adieu au corps, et à trois heures moins cinq minutes, mademoiselle, je le vois encore comme je vous vois, il se souleva, regarda autour de lui d'un œil fixe, prononça votre nom et retomba sur son oreiller. Il était mort. — Après, après, Samuel? — Dame! après, vous savez, mademoiselle, à bord la cérémonie n'est pas longue, surtout quand le défunt est mort d'une maladie contagieuse. Je passai un miroir devant la bouche du pauvre garçon; bonsoir, il n'y avait plus d'haleine. Puis j'allai dire au capitaine : Capitaine, c'est fini, il est mort. — Mon Dieu! mon Dieu! murmura une seconde fois Cécile, n'est-ce pas que vous me pardonnerez? « — Eh bien! me dit le capitaine, puisqu'il est mort, Samuël, mon ami, tu vas venir avec nous faire le procès-verbal, après quoi tu reprendras ton poste. — Pardon, capitaine, répondis-je, mais je n'ai pas fini.

Pauvre M. Henri! Et qui donc le coudra dans son hamac? Parce que c'est un simple passager, il ne faut pas pour cela le jeter à la mer comme un chien; ça ne serait pas juste. — Tu as raison, dit le capitaine, mais fais vite. »

Je répondis par un signe de tête, et je me mis à la besogne, car tout le monde à bord était pressé de se débarrasser de ce pauvre cadavre. Aussi la cérémonie ne fut pas longue. Quand je vins dire au capitaine que M. Henri était enseveli : « Lui as-tu mis un boulet au pied? demanda le capitaine.

— Deux, capitaine, deux, répondis-je, il ne faut pas lésiner avec ses amis. — C'est bien, dit le capitaine. Qu'on monte le corps sur le pont! »

Je le pris dans mes bras, je l'apportai, on le mit sur la planche. Le capitaine, qui est Irlandais, et par conséquent catholique, récita quelques prières; puis on leva la planche, le cadavre glissa, s'enfonça dans la mer et disparut. Tout était dit.

— Merci, mon bon Samuël, merci! dit Cécile; mais nous devons approcher de cet endroit où tu l'as jeté à la mer? — Ma foi, mademoiselle, nous y touchons; dans cinq minutes, quand nous aurons ce grand palmier qu'on voit sur l'île la plus proche de nous en face de notre beaupré, ça sera là. — Et d'où a-t-on jeté son corps, Samuël? — De bâbord. Tenez, ajouta-t-il, de là vous ne pouvez pas voir l'endroit, la grande voile nous le cache, entre l'escalier et les haubans d'artimon. — C'est bien, dit Cécile.

Et la jeune fille s'avança vers l'endroit indiqué et disparut derrière la grande voile.

— Pauvre mademoiselle Cécile! murmura Samuël.

— Quand nous serons à l'endroit juste, Samuël, dit

Cécile, tu me préviendras, n'est-ce pas? — Soyez tranquille, mademoiselle.

Samuël se baissa de manière à regarder sous la voile Il vit Cécile à genoux et priant.

Cinq minutes à peu près s'écoulèrent, pendant lesquelles le pilote tint les yeux fixés sur le palmier. Puis, comme le palmier se trouvait enfin juste par le travers du beaupré.

— C'est ici, dit-il. — Me voilà, Henri! répondit une voix.

Puis le bruit d'un corps pesant tombant dans l'eau se fit entendre.

— Quelqu'un à la mer! cria d'une voix forte le second, qui faisait son quart.

Samuël ne fit qu'un bond du timon au bastingage. Il vit quelque chose de blanc qui tournoyait dans le sillage du navire; puis cette espèce de vapeur flottant à la surface de l'eau s'enfonça et disparut.

— Voilà donc pourquoi, reprit Samuël en reprenant la barre de son gouvernail, voilà donc pourquoi elle priait Dieu de lui pardonner!

L'*Anna-Bell* continua sa route, et, après dix-huit autres jours de traversée, arriva heureusement à la Pointe-à-Pître.

FIN.

